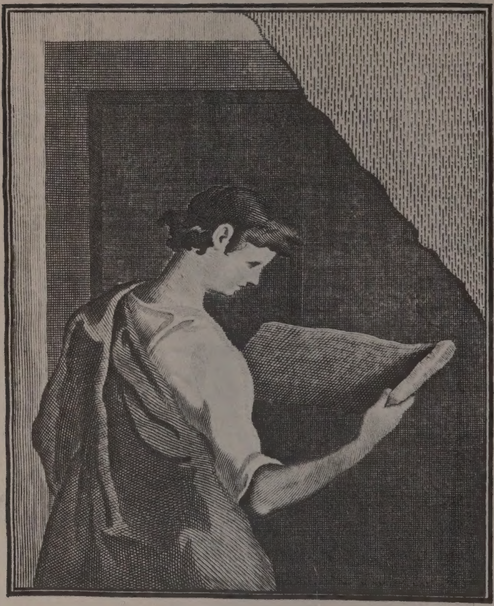

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1751. I. Vol.

1

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1751. I. Vol.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9. vol.	1727.	12. v.
1702.	12. v.	1728.	12. v.
1703.	13. v.	1729.	12. v.
1704.	12. v.	1730.	12. v.
1705.	12. v.	1731.	12. v.
1706.	12. v.	1732.	12. v.
1707.	12. v.	1733.	12. v.
1708.	12. v.	1734.	12. v.
1709.	12. v.	1735.	14. v.
1710.	12. v.	1736.	15. v.
1711.	12. v.	1737.	13. v.
1712.	12. v.	1738.	13. v.
1713.	12. v.	1739.	14. v.
1714.	12. v.	1740.	13. v.
1715.	12. v.	1741.	12. v.
1716.	12. v.	1742.	12. v.
1717.	12. v.	1743.	12. v.
1718.	12. v.	1744.	12. v.
1719.	12. v.	1745.	12. v.
1720.	5. v.	1746.	15. v.
1721.	12. v.	1747.	14. v.
1722.	12. v.	1748.	15. v.
1723.	12. v.	1749.	14. v.
1724.	12. v.	1750.	15. v.
1725.	12. v.	1751.	1. v.
1726.	13. v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1751. I. Vol.

ARTICLE I.

CAPITULATION HARMONIQUE de M. Müldener, continuée jusqu'au tems présent, ou traduction exactement littérale & mot pour mot, & concordance générale de toutes les capitulations des Empereurs, depuis & compris l'Empereur Charles-Quint, jusques & compris l'Empereur François I. actuellement régnant, avec un discours préliminaire sur les

Constitutions de l'Empire, 4°. pag. 457. sans le discours qui en contient LXIII. A Paris, chez Hippolyte-Louis Guerin, rue S. Jacques &c. M. DCC. L.

LA littérature, la politique, les loix, l'histoire même d'Allemagne ne nous sont point encore assez connuës. Issus des anciens Germains, formés à la guerre & aux conquêtes par leurs exemples & par leurs instructions, nous devrions, ce semble, entretenir avec cette belle Nation des rapports plus intimes. Nous entendons de ces *rapports* qui consistent dans la communication des idées, dans le commerce réciproque des langues, dans la curiosité louable qui porte tout particulier à connoître l'état présent de ses voisins & de ses amis. Car nous sçavons bien que, quand il est question des affaires publiques,

& des intérêts du Gouvernement, les Génies qui veillent à la garde des Empires, portent leurs regards pénétrants ſur tous les objets domeſtiques & étrangers, qui peuvent reſſortir à leurs ſublimes fonctions.

M. de la Chapelle, Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, a travaillé *pour remplir des momens de loiſir qui ne ſont pas de ſon choix*. C'eſt donc comme particulier, comme jouiſſant des fruits de ſes bonnes études, qu'il a touché cette matière politique. C'eſt auſſi pour faire voir aux Allemands qu'il étoit poſſible de rendre littéralement, en notre langue, leurs *Capitulations*: terme eſſentiel dans le préſent Ouvrage; terme qu'il faut bien expliquer, & encore mieux, s'il eſt poſſible, la choſe qu'il énonce.

L'Empire Germanique eſt, ſelon la penſée de notre Auteur,

un Etat qu'on ne peut définir?
En vain les politiques ont-ils évoqué mille fois l'ombre d'Ariſtote, pour nous dire dans quelle claſſe on doit le placer ; s'il eſt Monarchique, Oligarchique, Ariſtocratique, Démocratique, &c. Après bien des recherches, on a été obligé de convenir qu'il eſt ſeul ſemblable à lui-même, & qu'il n'eſt ſuſceptible d'aucune notion préciſe & philoſophique.

Qu'on ſe repréſente une République, nous avons penſé dire un peuple de Souverains, maîtres chacun dans leur diſtrict, ſoumis néanmoins à des loix générales, ayant un chef qu'ils ſe donnent à certaines conditions, un chef de qui ils dépendent en certaines circonſtances ; ce chef grand par ſes titres, & par ſa puiſſance, borné toutefois par des aſſemblées, par des conventions, par des diſpoſitions qu'on

eſtime fondamentales &c. Que dirions-nous encore pour caractériſer ce vaſte Empire, que le Fabuliſte François comparoit, ſans mauvaiſe humeur & ſans envie de médire, au *dragon à pluſieurs têtes ?*

M. de la Chapelle qui procéde en ſage & en Philoſophe, explique la dignité, les droits, les devoirs de tous les Membres du Corps Germanique. Il diſtingue les divers Etats, les Collèges, les Ordres; il apprécie l'influence que les Electeurs, les Princes, les Villes, les Nobles ont dans les Diettes; il expoſe avec beaucoup d'étenduë & de clarté, les prérogatives ſingulières dont jouit l'Archiduc d'Autriche; & tout ceci forme un tableau qu'il eſt néceſſaire de bien conſidérer avant que d'entrer dans la matière des *Capitulations.*

Il faut encore préalablement

se faire une idée des principales loix de l'Empire. La foiblesse des descendans de Charlemagne fut cause que la Couronne Impériale devint élective ; que les Ducs, les Comtes, les Seigneurs s'érigérent en Souverains ; que les diverses parties de l'Allemagne subirent la loi du plus fort : loi unique durant bien des années ; on n'imagina pour la tempérer que la *tréve du Seigneur*, & ce fut aux Evêques qu'on eut l'obligation de ce tempérament ; il consistoit à réduire les actes d'hostilité dans de certaines bornes, à les interdire pour certains tems. On regarda cette institution comme le fondement de la paix publique, & les Empereurs, qui régnerent avec le plus de gloire, furent extrêmement attentifs à maintenir & à perfectionner un établissement si nécessaire au bon ordre. On en vint, après bien des tentati-

ves & des efforts, juſqu'à proſcrire toutes les voies de fait, & à régler que les démêlés publics ſeroient portés aux Tribunaux de l'Empire. C'eſt cette loi qu'on appelle encore la *paix publique*, & l'on y ajoute le terme de *prophane*, quand on veut la diſtinguer des traités qui concernent la Religion.

Car tout le monde ſçait quel ébranlement le Luthéraniſme donna aux affaires d'Allemagne, durant le ſeizième ſiècle. On ſçait la pacification qui fut faite d'abord à Paſſau, enſuite dans la diette d'Ausbourg en 1555; & c'eſt ce qu'on appelle *la paix publique de Religion.*

Rien de plus célèbre encore dans l'Empire, que *la paix de Weſtphalie* concluë ſous les auſpices de Louis XIII. & de Louis XIV. Ce traité eut pour objet & pour effet principal de faire rentrer tous les Etats dans

leurs droits. C'eſt le monument le plus précieux de la liberté Germanique ; c'eſt la baſe ſur laquelle portent tous les Traités poſtérieurs, & le terme d'où l'on part quand il eſt queſtion de négociations, de conventions générales avec l'Empire.

L'Auteur de cet Ouvrage défend avec zèle le P. Bougeant, qui nous a donné l'hiſtoire de ce Traité dans notre Langue. Un Ecrivain, qui a travaillé depuis peu ſur le droit public Germanique, ayant exercé une critique pleine de partialité contre cette Hiſtoire, M. de la Chapelle dit à ce ſujet : « Il paroît » animé d'un zèle Proteſtant » contre le P. Bougeant digne » membre d'une Société célèbre, qui a donné de ſi grands » hommes en tout genre à la République des Lettres. Il cherche inutilement à détruire les » juſtes éloges que lui a mérités,

» de la part des Proteſtants mê-
» mes, ſon fameux Ouvrage ſur
» la paix de Weſtphalie. » D'autres obſervations ſur le même droit public Germanique, montrent que, vis-à-vis de notre Auteur (M. de la Chapelle) il faut être très-inſtruit & très-attentif, quand on ſe mêle de parler des affaires & des loix de l'Allemagne. Ecoutons-le préſentement ſur les Capitulations, objet de cet Ouvrage.

Charles-Quint s'étant fait aſpirant à l'Empire, on fut ébloui de l'étenduë de ſa puiſſance, on craignit que l'Allemagne ne trouvât en lui un maître & un dominateur plutôt qu'un chef. Les Electeurs imaginérent, dans ces circonſtances, de former une loi qui pût fixer la balance du pouvoir entre l'Empereur & les Membres de l'Empire. On appella cette Loi *Capitulation*, parce qu'elle fut diviſée en Ar-

ticles ou Chapitres. Charles fut élu ſans faire la moindre difficulté ſur ces Articles, quand on les lui propoſa ; *il ſigna la Capitulation. L'uſage s'en eſt introduit : tous ſes Succeſſeurs ont, comme lui, ſigné ce qui leur a été chaque fois préſenté par les Electeurs ; & preſque tous y ont également contrevenu. C'eſt ce qui fait que cet acte très-court, dans ſon origine, fait aujourd'hui la groſſeur d'un volume ; & l'on peut regarder les Capitulations, en y joignant les griefs non admis & réſervés par des proteſtations, comme une eſpèce de procès-verbal des entrepriſes faites en différents tems ſur la liberté du Corps Germanique, puiſque les augmentations ont preſque toujours été occaſionnées par les contraventions du régne précédent.*

Ce morceau eſt le fondement de tout ce que l'Auteur nous détaille ſur les Capitulations. Car

on voit par-là que ces ſortes d'actes ſont des conventions, des conditions auxquelles l'Empereur ſe ſoumet au moment de ſon élection ; on voit que les Membres de l'Empire regardent ces actes comme quelque choſe d'eſſentiel à la conſervation de leur liberté ; on voit que ces actes ne ſont pas immuables dans toutes leurs diſpoſitions, puiſqu'à chaque élection, il a été néceſſaire d'y faire des changemens & des additions ; on voit qu'originairement les Electeurs ſeuls dreſſérent ces actes, quoique tous les Etats, tous les Membres de l'Empire y ſoient intéreſſés ; on voit enfin que, ſi l'on n'eſt pas inſtruit de ces Actes, tout ce qu'on peut ſçavoir d'ailleurs du droit Germanique, ſe réduit à très-peu de choſe.

De quelle importance n'étoit-il donc pas de faire connoître ces Capitulations, c'eſt-à-dire

de les raſſembler , d'en former une concordance ſuivie , & enſuite , pour l'inſtruction particulière de nous autres François, d'en donner une traduction dans notre langue ! C'eſt ce qui ſe trouve dans ce volume , où il faut diſtinguer trois parties. La première comprend les Capitulations depuis Charles - Quint juſqu'à l'Empereur Joſeph incluſivement. La ſeconde contient la Capitulation de l'Empereur Charles VI. accollée & comparée avec le projet d'une Capitulation perpétuelle. La troiſième partie préſente la Capitulation du feu Empereur Charles VII. & celle de l'Empereur François I. actuellement régnant : tout ceci, encore une fois, traduit littéralement & mot pour mot de l'Allemand. M. de la Chapelle eſt ſi ſévère & ſi fidèle à l'égard de ces traductions, qu'il a diſtingué par des caractères diffé-

rents les mots qu'il s'eſt cru obligé d'ajouter ; & il rend même un compte exact de deux termes qu'il a fallu inventer & fabriquer, pour rendre tout le ſens du texte en deux endroits. Mais ce qu'il y a de plus important à conſidérer dans cette entrepriſe littéraire, c'eſt la concordance qui y régne conſtamment; & qu'eſt-ce que cette concordance ? nous allons l'expliquer.

On propoſe à chaque Empereur une Capitulation ; & depuis Charles V. cet acte s'augmente & devient plus étendu par les clauſes qu'on y ajoute, par les conventions qu'on y exprime de nouveau. Or il eſt évident qu'en donnant, par exemple, la Capitulation du dernier Empereur avec les ſommaires des matières contenues dans chaque article, & avec les différences de toutes les Capitulations précédentes, on auroit,

dans ce ſeul acte, tous les autres; que tous ces actes ſe trouveroient ainſi comparés & concordés entr'eux; qu'au moyen de certains ſignes qui déſigneroient les articles inſérés dans la Capitulation de chaque Empereur, on pouroit tirer & ſéparer chacun de ces articles. Voilà ce qu'a fait M. Müldener, célèbre Allemand, pour les Capitulations des dix premiers Empereurs; c'eſt-à-dire de tous ceux qui ont rempli l'intervalle entre Charles V. & Joſeph, l'un & l'autre compris, ou pris incluſivement, ainſi qu'on parle d'ordinaire. C'eſt la première partie de cet Ouvrage; la ſeconde eſt duë en partie à M. Müldener fils du précédent; il a fait pour la Capitulation de Charles VI. à peu près ce que ſon père avoit fait pour celles des autres Empereurs; c'eſt à-dire qu'il l'a comparée & con-

cordée avec la Capitulation de l'Empereur Joseph ; & au moyen de celle-ci avec toutes celles des autres Empereurs. Mais il y a de plus une autre concordance à remarquer dans cette Capitulation de Charles VI. c'eſt celle qui ſe rapporte à la *Capitulation perpétuelle* qui fut faite alors, & qui ſervit de baſe à la même Capitulation de Charles VI. Comme il y a de grandes additions & des différences conſidérables dans cette Capitulation perpétuelle, il a fallu en tenir compte dans un Ouvrage harmonique & de comparaiſon, tel que celui-ci ; il a fallu indiquer par des ſignes ces additions & ces différences ; on a choiſi pour cet effet un autre caractère qui eſt la lettre Italique. Nous ne démêlons point ſi cette concordance entre la Capitulation de Charles VI. & la *Capitulation perpétuelle*, eſt de l'invention de

M. Müldener (fils) il ſemble que M. de la Chapelle en eſt plutôt l'Auteur ; mais l'idée d'accoller le texte même de la Capitulation perpétuelle à celui de la Capitulation de Charles VI. eſt de M. le Baron de Zech, qui a fait la même choſe dans un Ouvrage Allemand publié en 1713.

La troiſiéme partie de ce volume eſt toute de M. de la Chapelle, quant à la traduction & à la concordance ; elle contient, ainſi que nous l'avons dit, les Capitulations de Charles VII. & de l'Empereur François I. régnant. Ces Capitulations ſont dans le même ordre que celle de Charles VI ; ce qui fait que, pour remonter aux Capitulations des Empereurs précédents, il n'y a qu'à chercher l'Article de la Capitulation de Charles VI. y découvrir l'énoncé des Capitulations de Charles VII. & de François I. puis mettre en œu-

vre la Concordance propre de la Capitulation de Charles VI. on aura, par ce moyen, tout ce qui, dans les Capitulations antérieures, eſt ſemblable à certains points des Capitulations les plus récentes. Quant aux différences & aux additions inſérées dans la Capitulation de Charles VII. on les découvre au moyen d'un caractère plus gros, & pour ce qui regarde quelques endroits ou paſſages uniquement propres de la Capitulation de François I. ils ſont indiqués en lettre italique.

Nous craignons avec raiſon de ne point expliquer aſſez l'ingénieux artifice de toute cette magnifique harmonie. Un coup d'œil ſur le livre même inſtruira plus que tous nos diſcours; & nous croyons que tout Lecteur ſentira mieux que jamais la vérité de cet axiome d'Horace.

Tantum ſeries juncturaque pollet!

ARTICLE II.

RECUEIL DE DIFFERENS Traités de Physique & d'Histoire Naturelle, propres à perfectionner ces deux Sciences, par M. Deslandes. Tome II. in 12. A Paris chez Quillau fils &c. On trouve chez le même le premier volume, troisième Edition.

L'Auteur de ce Livre mérite d'être Philosophe, puisqu'il établit si judicieusement toutes les bonnes manières de philosopher. Il n'est à la vérité question que de Physique; mais cette partie, aussi bien que la Morale & la Métaphysique, veut être traitée avec goût, avec sagesse, avec l'*art de parler* qui lui est propre; & *cet art de parler* dont M. Deslandes donne de si bons préceptes, ne se présente nulle part avec plus d'agrément & de

persuasion que dans les exemples qu'il fournit ici lui-même.

Il faut traiter la Physique indépendamment de tout systême ; il faut la dépouiller des détails fatiguants de la Géométrie ; il faut en écarter la sécheresse, le style minucieux, la mauvaise plaisanterie. Et les Anciens sont ici, comme partout, nos guides & nos modèles. Car, par exemple, « quelle grandeur » d'ame, quelle universalité d'i» dées dans Cicéron ! C'est un » Maître éclairé qui instruit, un » citoyen plein de zèle qui ra» mène tout au bien de sa patrie, » un ami sincère qui ouvre son » cœur à des amis dignes de lui. » Quelle étenduë de connoissan» ces dans Pline ! Quel ordre » dans la distribution des ma» tières qu'il embrasse ! & com» bien de matières n'a-t-il point » embrassées ! Plus nous deve» nons habiles dans l'histoire na-

» turelle & dans la pratique des
» Arts, plus nous rendons justice
» à Pline, plus nous le trouvons
» habile lui-même. Que d'esprit
» dans Sénéque, & peut-être
» trop d'esprit ! &c.

Après ces préliminaires didactiques, mais tout à-fait agréables dans les détails qu'ils renferment, on trouve l'annonce des divers traités que comprend ce Volume. Ils ont pour objet 1°. l'Artillerie en général, & particuliérement le recul des armes à feu. 2°. L'examen d'un passage de Plutarque relatif à la manœuvre des Vaisseaux. 3°. Quelques arrangemens singuliers de pierres qu'on trouve en différens endroits de l'Europe. 4°. Des remarques & des expériences sur différents sujets, tirées des Transactions Philosophiques. 5°. Des observations sur la Pêche des Baleines. 6°. Des réfléxions sur la construction

tion des Vaisseaux. 7°. L'Histoire des vents & de leurs phénomènes. 8°. Des conjectures sur le nombre des hommes qui sont sur la terre. 9°. Les progrès successifs de l'Artillerie & du Génie. On conçoit qu'entre tant de sujets nous devons choisir & présenter ce qui intéressera davantage nos Lecteurs.

Le passage de Plutarque, dont parle M. Deslandes, est contenu dans le Traité de cet Ancien *sur les Causes Naturelles*, & il porte que *dans les violentes tempêtes, si l'on arrose d'huile la surface de la mer, elle s'appaise tout-à-coup, elle devient unie & transparente.* Il faut l'avouer; cette proposition nous a paru si singulière que nous l'avons cherchée dans Plutarque, pour sçavoir si cet Auteur s'expliquoit davantage, & s'il produisoit quelque preuve : or son discours est ici fort laconique; il

rejette une raiſon d'Ariſtote, qui dit que le calme ſe fait à la ſurface de la mer, parce que les vents n'ont point de priſe ſur l'huile ; Plutarque croit plutôt que ce phénomène arrive parce que toute liqueur en général répanduë ſur les flots a la vertu de les calmer. Ceci eſt foible, & plus foible même que les raiſons d'Ariſtote, puiſqu'il s'enſuivroit que de l'eau ſimple verſée dans la Mer, au tems de la tempête, diſſiperoit la tourmente & le danger.

Mais quoiqu'il en ſoit de la preuve de Plutarque, l'huile a-t'elle en effet la vertu que marque cet Auteur ? c'eſt ce qu'examine M. Deſlandes ; & avant que de produire ſes obſervations, il explique deux eſpèces de manœuvres qui ſont d'uſage quand un Navire eſt attaqué par un vent forcé & très-violent ; cette explication eſt d'un hom-

me bien inſtruit de la Marine & mérite d'être luë. » Cependant, » *ajoute-t'il*, il eſt des cas où l'on » ne peut ſe ſervir de ces deux » manœuvres ; & ces cas arri- » vent ſouvent aux petits Navi- » res qui vont à la pêche des » Baleines ou des Morues..... » Alors on laiſſe écouler par un » ſabord de l'arrière une certai- » ne quantité d'huile preſque à » fleur d'eau. Cette huile s'étend » en un moment, forme une eſ- » pèce de nappe autour du Na- » vire, & produit ou ſemble pro- » duire le même effet que ſi » toute la Mer dont il eſt envi- » ronné avoit été battue, » c'eſt-à-dire domptée par le Navire même & comme applanie.

Si l'on demande préſentement à notre Auteur ce qui a pu faire naître une telle pratique, il ré- pondra que très - probablement c'eſt l'obſervation qu'on a faite de l'état où ſe trouve la mer

quand le poiſſon fraye. Car les flots ſont en ce tems-là très-peu agités, & l'on en attribuë la cauſe à la grande quantité de fray qui nage ſur ſa ſurface, & qui venant à ſe corrompre, produit inſenſiblement une matière grace & huileuſe, dont le principal effet eſt de rendre cette ſurface calme & unie.

On voit, par cette explication, comment ſous les yeux d'un habile homme, les obſervations anciennes ſe combinent avec les modernes, comment les unes & les autres ſe vérifient, ſe rendent probables, & deviennent pour la Phyſique une ſource de lumières.

Le petit Traité ſur des *arrangements ſinguliers de pierres*, eſt une ſuite de remarques que la rencontre ou l'Hiſtoire de ces ruines antiques a produites dans l'eſprit de l'Auteur. On trouve, par exemple, en Brétagne du

côté d'Auray, 150 ou 180 pierres arrangées trois à trois dans une grande plaine. *Deux de ces pierres sont enfoncées perpendiculairement dans la terre, & la troisième est par-dessus mise de travers : ce qui forme une véritable porte. Ces pierres ont un air brut & raboteux ; mais leur arrangement uniforme n'en est pas moins singulier.*

D'autres phénomènes semblablables arrêtent l'Auteur & forment sous sa plume un détail curieux. Pour la raison physique, il la trouve dans les bouleversemens, les tremblements, les inondations, les incendies, que notre globe a soufferts tant de fois, & dont on remarque des vestiges partout ; mais nous n'adoptons le système de ces grandes révolutions que dans l'hypothèse religieuse & la seule vraye, qui ne donne au monde que l'ancienneté marquée par les Livres saints. Les imagina-

tions d'un Telliamed & d'autres Ecrivains ſemblables ne méritent que du mépris ou de l'indignation.

Quelques remarques tirées des Tranſactions Philoſophiques & traduites de l'Anglois, ſuivent le petit Traité dont nous venons de parler. Ces remarques ſont bien choiſies & bien préſentées : nous aimons ſurtout celle qui roule ſur la Mélodie de nos diſcours ordinaires. On a obſervé que chacun de nous, dans la converſation, parle en Notes parfaites. Or de cette différence de Muſique, en parlant, ne pourroit-on pas conjecturer quel eſt le caractère, quel eſt le tempérament de chaque homme. Si les modes connus des Grecs, le Dorien, le Lydien, l'Eolien, le Phrygien, ſervoient à exprimer diverſes affections de l'ame ; pourquoi ne nous ſeroit-il pas permis de ſoup-

çonner que le caractère de ceux qui s'expriment en notes particulières à ces modes, ſe rapporte auſſi à ces affections particulières ? » Ainſi ſuivant la clef, » celui qui parle en F ut, fa, » ſera mâle, ferme, courageux; » celui qui parle en C ſol, ut, » ne montrera qu'une capacité » ordinaire ; celui qui parle en » G re, ſol, pourra paſſer pour » un bizarre, pour un irréſolu, » pour un eſprit foible & crain- » tif. Les *b - quarre* pourront » marquer du penchant pour la » volupté ; les *b - mol* du pen- » chant pour la triſteſſe & la » mélancholie &c. & il faudra dire peut-être la même choſe des tems. Les notes *blanches* indiqueront un tempérament morne & phlegmatique ; les *noires* un tempérament grave & ſérieux : les *croches* un eſprit prompt ; les *doubles - croches* un eſprit ardent & porté à la co-

lére ; une *demi-pauſe* un ſtupide ; celui qui ne peut exprimer ſes penſées ; un ſoupir l'homme qui s'arrête & qui délibère &c. Voilà ſans doute de quoi augmenter beaucoup les traités de phyſionomie : car notre converſation ordinaire, le ſon de notre voix, l'œconomie de nos paroles eſt preſque autant une partie de nous mêmes, que la tournure de nos yeux & la couleur de notre viſage.

Le Traité ſur la pèche des Baleines par les Baſques & les détails concernant le pays de Labourd, Patrie de ces Pècheurs, forment un morçeau très-amuſant dans ce recueil ; il eſt en ſtyle hiſtorique & bien écrit. On lit de même avec plaiſir les trois lettres ſur la conſtruction des Vaiſſeaux. Deux ont déja paru dans nos Mémoires ; la troiſiéme qui roule ſur les liaiſons des Vaiſſeaux, mérite également d'ê-

tre luë ; elle invite partout à la Science Pratique & aux obſervations perſonnelles dans les principaux Ports du Royaume. *Cette étude de détail & d'obſervation*, dit notre Auteur, *étude où un homme de génie ſe feroit jour au travers des pratiques & des raiſonnements hazardés des ouvriers, au travers des tentatives qu'un ſuccès favorable accompagne quelquefois, au travers des difficultés qui naiſſent du tems, des lieux, de la qualité des bois, des ordres qu'on reçoit de hâter ou de retarder un ouvrage : cette étude, dis-je, vaudroit bien une application perſévérante aux plus grandes ſpéculations de la Géométrie.*

Nous terminons ici cet Extrait, qui ſera ſuivi d'un autre, parce qu'il nous reſte dans ce Volume de M. Deſlandes trois Morceaux conſidérables.

ARTICLE III.

HISTOIRE DES ARABES ſous le Gouvernement des Califes. Par M. l'Abbé de Marigny. Tomes III. & IV. in-12. A Paris, chez la veuve Etienne, Deſaint & Saillant, Jean-Thomas Heriſſant &c.

UNE des grandes qualités de cette Hiſtoire eſt de nous développer la ſuite des Dynaſties, l'ordre des ſucceſſions de cette foule de Califes Arabes qui régnèrent après Mahomet. On ſe perd dans les noms barbares & dans les avantures de ces gens-là ; ils ſe détruiſent, ils ſe tuent les uns les autres. On les voit d'abord très-belliqueux & très-puiſſants, enſuite très-lâches, très-efféminés, & abandonnant le ſoin de leurs affaires à des Miniſtres qui s'érigent en

Tyrans. Telle fut l'origine de tant d'Emirs, de Sultans, de Soudans dont nous parle l'Hiſtoire ; & parmi ces Subalternes devenus Souverains & Conquérants, combien d'hommes beaucoup plus célèbres que les Califes leurs Bienfaiteurs & leurs Maîtres ! Qui ne connoît mieux Noradin & Saladin que les Califes Moktadi & Naſſer ſous leſquels ils vêcurent !

M. l'Abbé de Marigny nous avertit très-à-propos, ſur la fin de ſon ſecond volume, que la Dynaſtie des Ommiades finit au Calife Mervan II. après avoir duré l'eſpace de 93 ans. Elle tiroit ſon nom d'Ommiah Biſayeul du Calife Moavias, qui le premier rendit le Califat héréditaire. A cette Dynaſtie des Ommiades ſuccéda celle des Abbaſſides qui ne finit qu'en 1258. Elle tiroit ſon nom d'Abbas oncle de Mahomet, & elle monta ſur le

trône en la personne d'Aboul-Abbas en 752. de J. C. La domination des Abassides occupe ici les volumes 3. & 4. & forme un grand morceau d'Histoire où il se trouve bien des traits dignes d'attention, sans compter que le tissu de la narration est toujours facile, bien conduit, bien soutenu : avantage qui relève extrémement cet Ouvrage.

L'Auteur a travaillé principalement sur quatre Livres que nous avons sous les yeux, sçavoir les Dynasties d'Abul-pharage ; l'Histoire Sarrasine d'Elmacin ; la Bibliothèque Orientale de M. d'Herbelot, & l'Histoire des Patriarches Jacobites d'Aléxandrie, par M. l'Abbé Renaudot. Les trois premiers surtout influent à tout instant dans sa composition ; & l'industrie de l'Auteur s'est portée à ranger les faits suivant la narration de ces Auteurs, à les

peindre d'après leurs Mémoires, à les décorer, à les embellir en ne s'écartant point des circonſtances eſſentielles. Ceci ne peut paſſer aſſurément pour un précis, pour un abrégé, vû l'abondance de diſcours qui régne dans preſque tout l'Ouvrage. Livrons-nous préſentement à quelques détails.

Le premier des Abbaſſides, Aboul-Abbas, ne régna pas aſſez de tems pour ſe faire connoître en bien ou en mal; ſon frere & ſon ſucceſſeur, Almanſor, fut ſoupçonneux, vindicatif, cruel. Il n'avoit que le talent de la repréſentation, & la dignité des manières. Sous lui & par ſes ordres, la Ville de Bagdet (ou Bagdad) fut fondée dans un terrrain près du tigre; ſelon M. d'Herbelot, que ſuit notre Auteur, un Hermite habitant de ce lieu ſervit à déterminer le choix du Calife; l'Hiſtoire de ce fait eſt

agréable & mérite d'être luë. Mais il y auroit auſſi une diſcuſſion critique à faire ſur le tems de la fondation de Bagdad; Abul-Pharage, Elmacin, d'Herbelot & Renaudot, en placent l'époque à l'année 145 de l'Hégire; & M. l'Abbé de Marigny adopte le même ſentiment; mais depuis peu M. Aſſemani dans ſes Actes des Martyrs d'Orient (T. 1. p. 38.) a prétendu, ſur la foi d'un Manuſcrit Arabe qui eſt au Vatican, que cette Ville fut bâtie en 140 de l'Hégire, 762 de J. C. Nous ne prétendons pas décider cette controverſe, mais faire obſerver ſeulement que M. Aſſemani ſe trompe auſſi en aſſignant la 762 année de J. C. pour celle qui répond à la 140 de l'Hégire; car les années de l'Hégire ſont lunaires, & plus courtes de XI jours que nos années communes; par conſéquent ſur trente-quatre ans ou environ

de ces années communes il faut en retrancher une, pour faire quadrer les années de l'Hégire avec celles de J. C. & ainsi la 140 année de l'Hégire ne pourroit être que la 757 ou la 758 de J. C.

Le Calife Mahadi régna glorieusement après son père Almansor ; il y a sous ce régne un trait que nous voulons raconter dans les termes de M. l'Abbé de Marigny. » Un jour Mahadi » s'étant égaré à la chasse & se » trouvant accablé de faim, de » soif & de fatigue, entra dans » la cabane d'un paysan Arabe, » qui se trouvoit sur sa route, » & lui demanda s'il n'avoit rien » à lui donner pour le rafraîchir. » L'Arabe lui ayant présenté du » pain bis & un peu de lait, Ma- » hadi le pria de tâcher de lui » trouver quelque autre chose. » Le paysan alla aussitôt cher- » cher une cruche de vin, dont

» le Calife but quelques coups.
» Mahadi lui demanda ensuite
» s'il le connoissoit : *Non*, ré-
» pondit l'Arabe. *Je suis*, dit ce
» Prince, *un des principaux Sei-*
» *gneurs de la Cour du Calife.* Il
» but ensuite un autre coup, &
» demanda encore au Paysan
» s'il le connoissoit. Celui-ci ré-
» pondit qu'il venoit de lui dire
» qui il étoit. *Ce n'est pas cela*,
» reprit Mahadi, *je suis encore*
» *plus grand que je ne vous l'ai*
» *dit.* Là-dessus il but encore un
» autre coup, & répéta ensui-
» te sa première demande. L'A-
» rabe impatient lui répliqua
» qu'il venoit de s'expliquer lui-
» même à ce sujet. *Non*, dit le
» Prince, *je ne vous ai pas tout*
» *appris ; je suis le Calife, de-*
» *vant qui tout le monde se pros-*
» *terne.* A ces paroles l'Arabe,
» au lieu de se prosterner, prit
» sa cruche avec précipitation,
» pour la reporter où il l'avoit

» priſe. Le Calife étonné lui en » ayant demandé la cauſe. *C'eſt*, » dit l'Arabe, *parce que ſi vous* » *buviez encore un coup, j'aurois* » *peur que vous ne fuſſiez le Pro-* » *phête, & qu'enfin à un dernier* » *coup, vous ne prétendiſſiez me* » *faire accroire que vous êtes le* » *Dieu Tout-puiſſant.*

Cette réponſe naïve & pourtant philoſophique, fut ſuivie du dénouement de la pièce; le Calife trouvé par ſes gens ſe montra tel qu'il étoit, ſouverain & reconnoiſſant; il donna à ſon hôte *une veſte & une bourſe pleine d'or*; l'Arabe remercia par ces paroles auſſi fines que les premières : *Je vous tiendrois toujours pour un homme véritable, quand même vous augmenteriez vos qualités juſqu'à la quatriéme & à la cinquiéme fois.*

La même Hiſtoire eſt racontée par M. d'Herbelot au mot (Mahadi) & nous n'y remar-

quons qu'une légère différence ; c'eſt qu'avant la première interrogation faite à l'Arabe, il n'eſt point dit, dans le Dictionnaire, que le Calife *but quelques coups*, mais ſeulement *un coup* ; ce qui quadre bien mieux avec le reſte de la narration.

Les Califes Hadi & Haroun, enfans de Mahadi, remplirent le trône des Arabes ſucceſſivement. Haroun fut un grand Prince, il aimoit la gloire, les ſciences & les arts, il s'appliquoit à policer ſes peuples, à les tirer de la barbarie, il entretenoit des correſpondances avec les principales puiſſances de l'Aſie & de l'Europe ; c'eſt de lui que parlent les Hiſtoriens de Charlemagne, quand ils diſent qu'un Roi de Perſe, nommé Aaron, rechercha cet Empereur, qu'il lui envoya des Ambaſſadeurs & des préſens.

Le ſucceſſeur de Haroun fut

son fils aîné Amin, Prince foible, & qui ne ressembla ni à son pere ni à son frere cadet le Calife Mamon dans cette Histoire fait le plus grand éloge. Elle relève surtout l'ardeur qu'il eut pour le progrès des Sciences :
» Quelques-uns de ses prédécesseurs, *dit M. l'abbé de Marigny*, avoient tenté plusieurs » fois d'introduire les Sciences » parmi les Arabes ; ils y avoient » même réussi à certains égards ; » mais ce fut sous Mamon qu'elles parurent avec éclat, & » qu'elles furent établies assez » solidement pour se soutenir » avec dignité sous le régne de » ses successeurs. Ce grand ouvrage dut sa réussite à l'exemple que Mamon lui-même donna à ses peuples. En attirant » les Sçavans dans ses Etats, ce » Prince ne se contenta pas d'exhorter ses Sujets à aller profiter de leurs leçons ; il fut le

» premier à fréquenter les éco-
» les qu'il avoit fait conſtruire ;
» & il donna dans la ſuite des
» preuves non équivoques du
» progrès qu'il avoit fait dans
» les ſciences les plus difficiles,
» en dreſſant lui-même des Ta-
» bles Aſtronomiques, qui par
» la juſteſſe du calcul ſont de-
» venues très-célèbres. « Ce dernier trait eſt tiré du choix des études de M. l'abbé Fleury ; & il peut être fondé ſur le témoignage de quelque ancien, cependant Abul-Pharage & M. Renaudot nous apprennent que les *Tables Aſtronomiques* qui portent le nom du Calife *Almamon*, ont ſimplement été dreſſées par ſon ordre; le premier de ces Ecrivains articule même les noms des Aſtronomes qui en furent les Auteurs.

Après la mort de Mamon (ou Almamon) le Califat fut rempli par Motaſſem ſon frere, troiſiè-

me fils du Calife Haroun. Il y avoit encore dans ce Prince beaucoup de qualités Royales qui lui ont fait un nom parmi les Orientaux ; il n'étoit pas ſçavant comme ſon prédéceſſeur, mais il lui reſſembloit par les inclinations bienfaiſantes & par l'humanité. Il faudroit s'étendre beaucoup pour donner une idée de ſon régne ; nous obſerverons ſeulement une particularité. On appella Motaſſem le *Huitainier*, » parceque le nombre de huit ſe » rencontre dans preſque toutes » les circonſtances de ſa vie. Il » naquit le huitième mois de l'an» née ; il fut le huitième de ſa » race ; le huitième Calife Ab» baſſide. Il monta ſur le Trône » l'an de l'Hégire 818. Il alla huit » fois commander ſes armées, il » régna huit ans, huit mois, & » huit jours, il mourut âgé de » 48 ans ; il eut huit enfans mâ» les & huit filles ; il laiſſa dans

» l'Epargne huit millions d'or,
» & 80 en argent.

Dans ce calcul il s'eſt gliſſé une faute aiſée à corriger. On dit que Motaſſem monta ſur le trône *l'an de l'Hégire 818.* cela ne ſe peut pas, puiſque cette année de l'Hégire monteroit juſques vers le milieu du quinzième ſiècle ; il faut donc *l'an de l'Hégire* 218. qui étoit de J. C. 833. Au reſte voici comme M. d'Herbelot expoſe le concours de tous les évènemens qui firent appeller Motaſſem l'*octonaire* ou le *huitainier. Il mourut après avoir régné huit ans huit mois & huit jours . . . Il étoit le huitiéme Calife de ſa Maiſon, il laiſſa huit enfans mâles & autant de femelles, huit mille Eſclaves & huit millions d'or, & l'on compte auſſi juſqu'à huit batailles qu'il avoit données ou gagnées.*

On peut juger par la manière,

dont nous ſuivons cette hiſtoire, que nous nous y intéreſſons extrêmement. Si nous pouvions tenir compte de même des régnes qui occupent le reſte de ce troiſième volume, on verroit encore dix Califes dont quatre ou cinq furent dignes de la Couronne, & les autres purement barbares ou foibles ou voluptueux. Il y en a un (Motavakel) de qui notre Auteur dit avec beaucoup de grace : *Il n'eut pas l'honneur de protéger les Arts & les Sciences. Les Sçavans n'eurent point d'accès auprès du Trône, mais le Prince qui l'occupoit ne meritoit pas d'être en commerce avec eux.*

Le quatriéme & dernier Volume de cette Hiſtoire nous fourniroit auſſi un long Extrait, ſi nous voulions raſſembler tous les grands traits que nous y avons remarqués. Il ſe trouve dans ce Tome 18 Califes, depuis

Rhadi-Billah en 934. de J. C. jusqu'à Mostazem dernier Calife des Abbassides en 1258. Or cet intervalle de plus de 300. ans présente des révolutions de toute espèce ; des naissances & des destructions de Dynasties Musulmanes ; des Héros tels que Noradin, Saladin, Ginghiskan & ses enfans, sans compter les Généraux des Croisés, qui se signalèrent extrémement durant les guerres saintes.

L'Auteur n'oublie pas les sçavans Arabes qui brillèrent aux X. & XI. siècles : tems de barbarie parmi nous, de culture & de belles connoissances parmi les Musulmans. Un des plus célèbres fut Avicenne que M. l'Abbé de Marigny peint d'après M. d'Herbelot. C'étoit un Philosophe & un Médecin, mais il ne mit en œuvre, pour lui-même, ni les regles des bonnes mœurs, ni l'art de conserver la santé ; il

fut

fut très-débauché, il détruisit par des excès, sa fortune, son tempérament, sa réputation.

Nous répétons, en finissant, que cette Histoire des Arabes mérite d'être luë; qu'elle est bien écrite, bien variée, bien soutenuë; qu'elle jette, dans le cahos de ces événemens anciens, des jours tout-à-fait nécessaires; & qu'on doit sçavoir gré à l'Auteur du soin qu'il a pris de les répandre, de les multiplier, de les placer à propos.

ARTICLE IV.

L'ANTIQUITE' DE L'EGLISE de Marseille, & la Succession de ses Evêques, par M. l'Evêque de Marseille, adressées au Clergé Séculier & Régulier de son Diocèse, pour leur instruction, in-4°. A Marseille, chez la Veuve de J. P. Brebion, & se trouve à Paris

chez Guerin, rue S. Jacques.

L'Illuſtre Auteur, dans un Mandement qui précéde le premier volume, offre cet Ouvrage à ſes Diocèſains, comme un monument *de leur gloire, & comme une nouvelle & peut-être dernière preuve de ſa tendreſſe pour eux.* Quelles preuves de tendreſſe n'a-t-il pas données à ce troupeau chéri ? Tous les jours d'un long Epiſcopat ont été conſacrés à l'inſtruire, à l'édifier, & à le préſerver de la contagion de l'erreur. Peut-on, ſans en être touché, ſe rappeller les exemples héroïques de zéle, de courage & d'amour qu'il donna à ſon peuple dans les jours malheureux d'une peſte longue & terrible ? On le vit environné de toutes parts de l'image effrayante de la mort, monter ſur des tas de morts & de mourans pour les conſoler, les ſecourir & re-

cevoir leurs derniers ſoupirs. Paſteur vigilant & pere tendre, il ſacrifia à ſon troupeau, ſon repos, ſes biens & ſes jours.

Cette Hiſtoire commence par un morceau de critique intéreſſant pour la Ville de Marſeille, & pour les Sçavans. On examine ſi S. Lazare a été le premier Evêque de Marſeille. On le croyoit depuis pluſieurs ſiècles, & cette Ville célèbre par bien d'autres titres jouiſſoit tranquillement de l'honneur d'avoir eu, dans les premiers jours, de l'Egliſe, pour Apôtre & pour premier Evêque un frère de Magdelaine, & reſſuſcité à ſa priére par Jeſus-Chriſt même. Mais deux redoutables critiques, M. Baillet & M. de Launoy, entreprirent de prouver que cette tradition étoit ſans fondement, & les preuves qu'ils apportérent, où la hardieſſe impoſante avec laquelle ils parlérent, fit

une grande révolution dans les esprits. L'illustre Auteur rapporte avec sincérité leurs raisonnemens, & y répond avec force. Nous n'entrerons pas dans l'analyse détaillée de tous ces raisonnemens ; cet extrait deviendroit interminable, & nous serions obligés de nous borner à ce seul point de critique.

Il paroît qu'il doit se décider par la Tradition ; or la Tradition, qui fait S. Lazare premier Evêque de Marseille, est très-étenduë & très-ancienne. Ce n'est pas l'Eglise de Marseille seulement, c'est l'Eglise Gallicane, c'est l'Eglise Romaine, ce sont toutes les Eglises d'Occident qui ont transmis cette Tradition dans les Breviaires & les Martyrologes. C'est un fait certain, qu'avant que M. de Launoy attaquât cette Tradition, elle étoit si généralement répanduë, qu'elle n'a pas trou-

vé dans tout l'Occident un contradicteur : » ce concert unanime, *observe le sçavant Prélat*, » forme une preuve d'un grand » poids ; car si cette Tradition » avoit été fausse, comment » l'erreur auroit-elle pû devenir » si générale ? Soupçonnera-t-on » l'Eglise d'Arles, de Marseille, » d'Aix & d'Avignon, d'avoir » reçu sans examen, des fables » inventées par quelque imposteur, au mépris des Traditions » qu'elles avoient suivies jusqu'alors ? Peut-on supposer » que toutes les Eglises d'Occident eussent adopté une imposture, que nos adversaires » regardent comme grossiére, » sans qu'aucun Evêque ni aucun Docteur eussent réclamé » contre l'innovation ?

Cette Tradition est aussi fondée sur les monumens les plus autentiques, il faut en lire le détail dans l'Ouvrage même,

& l'on sera frappé du nombre & de l'autenticité de ces monumens. Ils forment une preuve à laquelle il est difficile de ne se pas rendre. « Car, comme le remarque encore M. de Marseille, » il faudroit s'imaginer qu'on » ne voit par-tout que fourbes & » faussaires, & que non-seule- » ment les Princes & les Peuples, » mais encore un nombre éton- » nant de Prélats, en différens » tems & en différens lieux, ont » été les dupes & les complices » de l'imposture ».

Ce n'étoit pas assez d'établir la Tradition de l'Eglise de Marseille, il falloit répondre aux difficultés du redoutable Docteur Launoy, qui a fait les plus grands efforts pour détruire cette Tradition. Nous rapporterons deux de ses argumens, l'un positif, l'autre négatif; le premier tiré de la Tradition de l'Eglise Grecque; le second, du silence

de tous les Auteurs pendant une longue ſuite de ſiécles.

1°. Cette prétendue Tradition de l'Egliſe Grecque dit que l'Empereur Leon fit transférer en 866 de la ville de Cyttie à Conſtantinople les précieuſes reliques de S. Lazare, & qu'il les fit placer dans un très-beau Temple conſacré à ce Saint. Ce fait eſt prouvé par un Ménologe des Grecs, par les témoignages de Cédrénus, de Curopalate & de Zonare.

Cet argument paroît avoir bien de la force. Cependant liſez la réponſe du ſçavant Prélat, & peſez toutes les réfléxions ſages dont il l'accompagne, & vous jugerez que les triomphes de M. de Launoy, à ce ſujet, ſont moins fondés qu'on ne l'a crû. Après avoir diſcuté ces paſſages des Hiſtoriens Grecs, & découvert la ſource de cette Tradition, il réſulte qu'il eſt

très-probable que ce n'eſt pas S. Lazare de Béthanie à qui l'Empereur érigea un Temple à Conſtantinople, mais un S. Lazare, Moine, qui après avoir combattu & ſouffert pour la défenſe des Saintes Images, ſous l'Empire de Théophile Iconoclaſte, mourut dans l'iſle de Chypre.

2°. L'argument négatif tiré du ſilence de tous les Martyrologes, dont quelques-uns ont été faits en France, & de tous les Auteurs Eccléſiaſtiques juſqu'au XI. ſiécle eſt fort ſpécieux, & a fait un grand nombre de partiſans à M. de Launoy. « Comment, » *s'écrie ce Docteur*, s'eſt-il pu » faire, ô Dieu immortel, que » Caſſien, auteur de tant d'Ou- » vrages de piété, Salvien, dans » tant de Livres qu'il a faits ſur » la Providence de Dieu, Victor » de Marſeille dans ſes Vers & » ſes Epîtres, Eucher de Lyon,

» Césaire d'Arles, qui ont fait » plusieurs Homélies à l'honneur » des Saints, & d'autres Auteurs, » comme aussi plusieurs Doc- » teurs de différentes Eglises, » qui furent formés dans les » exercices de la vie Erémiti- » que, & dans le Sénat des cloî- » triers de Lérins, n'ayent pas » connu les Apôtres de leur na- » tion, & de tels Apôtres, ou » que les ayant connus, ils n'en » ayent jamais fait aucun élo- » ge? »

L'illustre Prélat répond sur un ton moins enthousiaste : « 1° qu'il » y a beaucoup de Traditions » dont les Auteurs contempo- » rains n'ont point parlé, quoi » qu'ils les ayent crues indubita- » bles; 2°. qu'il s'est perdu beau- » coup d'Ouvrages des Auteurs » qu'on cite, qui auroient peut- » être pû, ainsi que le dit le pere » Alexandre, prouver notre Tra- » dition, s'ils subsistoient encore;

» 3°. que les matières que trai-
» toient ces Auteurs contempo-
» rains ne demandoient pas qu'-
» ils parlaſſent des premiers A-
» pôtres de leur nation, qui y
» étoient alors aſſez connus ».

Voilà tout ce que nous pouvons dire ſur ce point de critique : nous ajouterons ſeulement que les preuves de M. de Marſeille paroiſſent aſſez ſolides, ſes réponſes aſſez ſatisfaiſantes, pour qu'il ſe croye bien fondé à ſoutenir cette belle prérogative de ſon Siége ; mais il eſt trop habile & trop éclairé pour y voir de la démonſtration. La Tradition de l'Egliſe Grecque, le ſilence des Auteurs Eccléſiaſtiques pendant tant de ſiécles, laiſſent quelques ſcrupules dans un eſprit attentif & critique. Auſſi l'illuſtre Auteur qui, au talent d'expoſer avec netteté une preuve, joint le mérite ſi rare d'en évaluer la force, & de ne pas éxagérer le

degré de perſuaſion qu'elle peut faire ſur les eſprits, conſent qu'on ne regarde ſon opinion que comme la plus probable. C'eſt auſſi le jugement des célébres Auteurs des Actes des Saints. Ces ſçavans Critiques, après avoir examiné les piéces du Procès avec toute la ſagacité dont ils ont donné mille preuves, maintiennent les Provençaux dans leur croyance, & décident que juſqu'à préſent c'eſt l'opinion la plus vraiſemblable : *poſſeſſio Provincialium hactenùs vero ſimillima.*

Les ſucceſſeurs de S. Lazare ne ſont pas connus d'une maniére certaine juſqu'à Oreſius, qui ſouſcrivit au premier Concile d'Arles l'an 314. Nous n'entreprendrons pas de ſuivre notre Auteur dans le détail des vertus & des actions des Evêques qui ſuccédèrent à Oreſius dans le ſiége de Marſeille. Leur

vie ſéparée, comme elle l'eſt néceſſairement dans un Extrait, des ornemens de l'hiſtoire, ne ſeroit qu'un Catalogue qui n'apprendroit rien, & qui ennuiroit. Ceux qui aiment ces ſortes de détails, doivent les lire dans l'Ouvrage même.

Salvien, l'ornement de l'Egliſe Gallicane par ſon eſprit, ſes vertus & ſon éloquence, quoique né à Cologne, fit ſon ſéjour à Marſeille, & y fut ordonné Prêtre, en fut-il Evêque? c'eſt un point controverſé. Notre Auteur expoſe avec candeur les raiſons pour & contre cet Epiſcopat, & conclut enfin qu'il y a de fortes conjectures que Salvien a été Evêque de Marſeille. Un Auteur moins critique & moins attaché à la vérité, n'auroit pas laiſſé de ſoupçons ſur ce point, & n'auroit pas héſité à ſe donner un prédéceſſeur d'un mérite ſi diſtingué, & ſi

capable de décorer le Siége de Marſeille.

Marſeille a été encore le ſéjour d'un autre Perſonnage célèbre par ſes vertus, par ſes écrits & par ſes erreurs ; c'eſt Jean Caſſien. Le déſir de la perfection l'avoit porté à viſiter toutes les ſolitudes d'Egypte, pour y être témoin des grands exemples des Péres du Déſert. Il fut en Occident le Patriarche des Moines, & c'eſt à lui qu'on doit l'établiſſement de la fameuſe Abbaye de S. Victor de Marſeille, qui vient, dit l'Auteur, d'être ſéculariſée & érigée en Collégiale. Cette maiſon fut longtems la retraite de la vertu & de la régularité, & quelques-uns de ſes Religieux furent élevés à l'Epiſcopat. Malheureuſement ils embraſſèrent avec trop de vivacité les ſentimens de Caſſien leur maître & leur pere, & la vénération qu'on avoit

pour leur vertu contribua beaucoup à répandre le Sémi-Pélanianiſme, qui fut enfin condamné par la conſtitution de S. Céleſtin.

Nous finirons cet extrait en faiſant obſerver, que Proculus Evêque de Marſeille en 381. ſe porta longtems pour Métropolitain de la ſeconde Narbonnoiſe; les Evêques ſes confréres s'y oppoſoient, & on termina cette conteſtation dans le Concile de Turin. Les Pères réglèrent, » que Proculus auroit » durant ſa vie la primauté, » moins comme un droit attaché » à ſon ſiége, que comme un » privilége perſonnel, & que ſa » prééminence ſur les Evêques » de la ſeconde Narbonnoiſe ſeroit comme celle d'un pere ſur » ſes enfans.

ARTICLE V.

TRAITE' DE LA CAUSE, & des Phénomènes de l'Electricité, par M. Boullanger. A Paris, de l'Imprimerie de la Veuve David, au Nom de JESUS. 1750. 2. vol. in-8°.

CEux qui aiment la matière de l'Electricité ne se plaindront pas de manquer d'Ouvrages sur ce sujet. Il en paroît dans toutes les parties de l'Europe, & les plus célèbres Physiciens travaillent à multiplier les experiences, à constater les faits, & à rechercher la cause de ces Phénomènes étonnans. Cette cause tient probablement au Systême général du monde, & si l'on la découvre sûrement, à quelles découvertes ne conduira-t-elle pas ? Cette réfléxion nous engage à sçavoir gré à

ceux qui s'appliquent à expliquer le Phénomène de l'Electricité. M. Boullanger a fait pour y réussir les plus louables efforts, & nous allons exposer en peu de mots son explication.

Cette explication aura du moins un grand avantage, c'est de ramener à une cause unique les Phénomènes si différens de l'Electricité ; c'est la route de la nature. Infiniment variée dans ses effets, elle est toujours simple dans leur cause. C'est un préjugé bien favorable pour M. B. dont nous sommes obligés d'abréger extrêmement la doctrine.

Cherchons la cause que nous ne voyons pas par celle que nous voyons. La cause que nous voyons, est le frottement. Sans ce frottement point d'électricité, & quels effets produit le frottement ? Il écarte par ses impulsions fortes & réïtérées les

parties les moins déliées, ſoit que ces parties ſoient de l'air, de l'eau, ou du feu.

On ne peut nier que le frottement, qui eſt un mouvement circulaire, n'ait la force d'écarter les parties les plus groſſières, & de raſſembler les plus déliées. Les parties groſſières ont plus de maſſe. Elles conſervent donc plus longtems le mouvement qu'elles ont reçu; elles doivent donc s'écarter davantage du principe de leur mouvement. C'eſt la cauſe phyſique qui faitqu'une balle de fuſil va beaucoup plus loin que cent grains de plomb qui auroient la même peſanteur. Comme la rotation du cylindre eſt continuelle, l'équilibre de l'atmoſphère ne peut ſe rétablir, & l'impulſion continue d'écarter de plus en plus les parties les moins déliées, & par conſéquent les parties qui environnent le cylindre deviennent

de plus en plus déliées.

Le frottement ne peut ſe faire ſans un contact entre le corps qui frotte & le corps qui eſt frotté. Le contact rapide & continuel ouvre les pores des corps, & raſſemble de plus en plus les parties les plus déliées. Or, ce méchaniſme ne peut s'éxécuter ſans obliger les parties, qui ſe trouvent entre les corps qui ſe touchent, d'entrer dans leurs pores.

M. B. ne ſe contente pas de démontrer les effets du frottement par les loix de la méchanique, il le démontre encore par pluſieurs expériences, dont nous ne rapporterons qu'une. « Tenez, dit-il, le couſſinet durant » la rotation du cylindre, de façon que vos doigts & le couſſinet le touchent continuellement, vous ſentirez les parties » les plus groſſières de l'atmoſphère s'éloigner du cylindre,

» elles feront fur votre main
» l'impreffion qu'y feroit un fou-
» fle, le même qu'y fait l'air
» groffier en fortant de la machi-
» ne Pneumatique. Prouver que
» les parties les parties les plus
» groffières font écartées, c'eft
» prouver que les plus déliées
» font raffemblées.

La caufe générale de l'Electricité eft *donc l'action des parcelles de l'atmofphère, dont le frottement a dérangé l'équilibre*. L'attraction qui eft le mouvement d'un corps vers un autre, eft l'effet de cette caufe. Ce mouvement d'un corps vers un autre s'opère par l'impulfion, & par conféquent l'attraction eft une véritable impulfion ; mais comment cette impulfion produit-elle le phénomène de l'attraction ? L'Auteur l'explique avec netteté, mais avec une prolixité néceffaire à fon fujet : effayons de donner en peu de mots une idée de fon explication.

Les parcelles déliées de l'Atmoſphère que le frottement a raſſemblées dans le corps électrique en ſortent, dès que le frottement ceſſe. Ces parcelles n'étant plus ſoutenuës, s'échappent par les pores du corps électrique, & forment autant de jets, qu'il y a d'ouvertures par leſquelles elles s'élancent. Ces jets raréfient l'air qui eſt entre le corps électrique, & les corps qu'on lui préſente. Si la raréfaction eſt aſſez grande & le corps aſſez léger, l'air qui eſt moins raréfié élève ce corps léger juſqu'au corps électrique; voilà tout le méchaniſme de l'attraction, que l'Auteur rend ſenſible par une foule d'expériences, qu'il explique aiſément & clairement d'après ces principes. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de le ſuivre dans le détail de ces expériences & de ces explications, qu'on lira

avec plaisir dans l'Ouvrage. Nous ne voulons cependant pas omettre de faire mention de l'électricité par communication & de sa répulsion électrique.

1°. Un corps électrisé a la force de communiquer l'électricité à un autre qui le touche, & on le conçoit aisément. Les parcelles déliées qui sortent du corps électrique pénétrent le corps qui le touche ; ces parcelles sont aussi obligées de sortir de ce corps, & forment des jets. « Ces » jets raréfient l'air ; si vous leur » présentez des corps assez lé- » gers, l'air qui est entr'eux & » le corps électrique par com- » munication, étant plus raréfié » que l'air qui touche les corps » légers au côté opposé à ce » corps électrique, éxerce son » ressort, sa tendance à l'équili- » bre, & éleve les corps qui sont » assez légers. » Ce principe sert à expliquer un grand nombre

d'expériences faites ſur la communication de l'Electricité. On y trouvera en particulier l'explication de cette expérience qui étonna la Cour & la Ville, où l'on vit l'Electricité ſe communiquer à une boule attachée à l'extrémité d'une corde de 1150 pieds.

2°. Un corps Electrique attire des corps légers, & les repouſſe; l'attraction & la répulſion ont la même cauſe. Le corps Electrique, par communication, reçoit dans ſes pores des jets du fluide qui a pénétré le corps Electrique par frottement: les jets qui ſortent de ces deux corps doivent ſe rencontrer, & par conſéquent ils ſe choquent & ſe repouſſent mutuellement: dans cette colliſion, le plus léger doit céder à l'action du corps le plus fort; & voilà pourquoi vous voyez un tube de verre électriſé attirer d'abord, & repouſſer enſuite des feuilles d'or.

Ce qui ſemble prouver la vérité & la fécondité des principes de l'Auteur, c'eſt que les phénomènes les plus frappans de l'Electricité ſe plient à ces explications. On ne voit pas ſans étonnement le phénomème découvert à Leyde par Muſchembroëck, où *cent perſonnes à la fois, qui ſe tiennent par la main, ſont frappées intérieurement, lorſqu'une d'elles approche le bout du doigt d'un fil de métal qui trempe dans un vaſe de verre plein d'eau électriſée.* Or l'Auteur explique, par ces principes, ce phénomène étonnant, d'une manière nouvelle, ſimple & ſatisfaiſante. Lorſqu'on approche le haut du doigt d'une barre de fer électriſée, on ſent une piquûre très-vive. Pourquoi? c'eſt que les parcelles les plus déliées de l'atmoſphère raſſemblées par la rotation, ſont comprimées par le mouvement du doigt, & les parties étrangères qui les reſ-

ſerrent. Plus elles ſont comprimées, plus elles débandent leur reſſort, & plus elles ont de force. Cette force les rend capables de faire ſentir des piquûres juſqu'à la douleur. Le phénomène de Leyde n'eſt pas plus difficile à expliquer ; & il n'y a d'autre différence que celle qu'y met l'imagination, qui eſt plus frappée d'une douleur très-vive, que d'une piquûre légere. C'eſt ainſi que l'imagination eſt plus frappée de l'exploſion d'un canon que de celle d'une bulle d'air ; de la chute d'une montagne, que de celle d'un moucheron, quoiqu'il ſoit prouvé que ces effets dépendent de la même cauſe & des mêmes loix.

La ſeule difficulté qui reſte, eſt de montrer comment on peut augmenter à ce point la force des parcelles déliées de l'atmoſphère. C'eſt l'objet que ſe propoſe l'Auteur dans le quatrième

Chapitre

Chapitre, où il indique plusieurs manières d'augmenter la force des parties électriques. Le principal de ces moyens est la réunion des forces répulsives ; mais nous sommes obligés de renvoyer le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera des détails fort curieux & fort instructifs.

Voilà tout ce que la nature de ce livre nous permet d'en dire ; nos Mémoires sont peut-être déja trop chargés des phénomènes de l'électricité. Lorsqu'on en aura bien sûrement trouvé la cause physique, on écrira moins, & l'on cessera de disputer. Quand il ne s'agit pas de questions soumises à la tyrannie des préjugés, la vérité s'insinuë si naturellement dans les esprits, qu'elle ne trouve point de contradicteurs. L'Auteur prétend qne son sentiment n'est pas un jeu de l'imagination, ni une hypothèse arbitraire ; il

croit l'avoir démontré par les loix de la méchanique, & par l'expérience, & que, ſi c'eſt un ſyſtême, c'eſt celui de la nature même. C'eſt ſur quoi il ne nous convient pas de prononcer; mais nous prononçons avec aſſurance que l'Auteur nous a paru avoir toutes les qualités néceſſaires pour bien traiter les matiéres de Phyſique, & qu'on apperçoit dans ſon Ouvrage des traits, qui prouvent qu'il eſt auſſi philoſophe par le cœur que par l'eſprit.

ARTICLE VI.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS de l'Empire de Conſtantinople &c. Par M. de Burigny, 3. vol. in-12. A Paris, chez De Bure l'aîné, Quai des Auguſtins. M. DCC. XLIX. Suite de l'Article CXLIV. au II. Vol. de Novembre, 1750.

L'Apostasie de Julien & son dévouement au culte des Idoles auroient eu des suites bien funestes, s'il fût demeuré longtems sur le trône des Césars. Sa mort & l'élection de Jovien, entiérement décidé pour le Christianisme, rendirent promptement à la Religion sa tranquillité & son lustre. Mais le nouvel Empereur ne put ajouter aux vertus chrétiennes, l'exercice des autres qualités qui donnent de l'éclat à un régne. Pour sauver les débris de l'armée Romaine, il ne put que faire un traité désavantageux avec les Perses; c'étoit l'imprudence de Julien qui avoit rendu cette négociation indispensable : cependant quelques Auteurs, trop prévenus en faveur de l'Apostat, déchargent sa mémoire de ce reproche pour le mettre sur le compte de Jovien. M. de Burigny est plus équitable & plus judicieux.

Cette paix, dit-il, *quelque désagréables qu'en fussent les conditions, étoit justifiée par les circonstances malheureuses dans lesquelles se trouvoit l'armée Romaine.*

Jovien mourut avant que d'arriver à C. P. & le trône fut rempli par Valentinien, homme de fortune, très-attaché au Christianisme, & éprouvé, pour cette cause si honorable, sous le régne de Julien. Il associa son frere Valens à l'Empire, & d'un commun accord, ils partagérent ensuite les Provinces de la domination Romaine; Valentinien eut l'Occident & fit son séjour ordinaire à Milan; Valens gouverna l'Orient, & s'établit à Constantinople.

Sous son régne les Goths chassés de leur pàys par les Huns, peuple qui habite à l'Orient des *Palus Mæotides*, aujourd'hui mer de Zabache, vinrent au nombre de deux cens mille sur

les bords du Danube, & demandérent la permiſſion de s'établir dans la Thrace, avec promeſſe de ſervir dans les armées de l'Empereur quand il voudroit. On leur accorda des terres, mais les diſcuſſions qui ſurvinrent occaſionnérent une guerre ſanglante.

Valens fut attaqué près d'Andrinople par ces Barbares, qui avoient demandé la paix ſans avoir pû l'obtenir. L'armée Romaine fut preſque entiérement détruite, & Valens ayant été porté dans une maiſon, où les Goths, qui n'en ſavoient rien, mirent le feu, il y périt l'an 378. Gratien ſon neveu, & fils de Valentinien & de Séverа devint par ſa mort Empereur d'Orient. Ce jeune Prince conſidérant qu'il n'étoit guères poſſible qu'un homme ſeul gouvernât de ſi vaſtes Etats, menacés de tous côtés par les Barbares, s'aſſocia Théo-

doſe, un des plus grands Capitaines de ſon tems. Il étoit né à Cauca dans la Galice, & ſon pere, auſſi nommé Théodoſe, avoit eu la tête tranchée par les intrigues de ſes ennemis; le fils ſe retira en Eſpagne, d'où il fut bientôt rappellé par Gratien, qui répara, autant qu'il fut poſſible en le déclarant Auguſte, l'injure faite à ſon pere, dont on reconnut trop tard l'innocence.

Le nouvel Empereur détruiſit les Tyrans, réprima les Barbares, & rendit l'Empire reſpectable à toutes les Nations. Maxime avoit fait tuer Gratien, & obligé ſon frere le jeune Valentinien de s'enfuir à Theſſalonique. Théodoſe arma puiſſamment, marcha avec une grande diligence, & tant de ſecret, qu'il ſurprit & battit ſur les bords de la Save près de Seiſſeg un corps des troupes de Maxime. Il en dé-

fit un autre à Pettau. L'usurpateur se retira dans Aquilée, où il fut assiégé, & livré par ses propres soldats à l'Empereur, qui lui reprocha ses crimes. Comme on craignit que ce Prince ne lui accordât la vie, les soldats l'enlevérent & lui tranchérent la tête en 388.

Valentinien fut rétabli dans tous ses Etats, & dans ceux qui avoient été usurpés sur Gratien son frere, mais il en jouit peu de tems. Le Comte Arbogaste le fit étrangler, & donna le titre d'Empereur à Eugéne, sous le nom duquel il se proposoit de gouverner. Théodose partit une seconde fois de C. P. en 394. & s'avançant vers l'Italie, il rencontra Eugéne & son armée, à la descente des Alpes. L'Empereur eût pû être arrêté en chemin, si ses ennemis plus diligens ou plus habiles, eussent saisi & gardé les passages. Le

Tyran perdit la bataille, où il n'oſa ſe montrer, & ſes propres ſoldats l'ayant amené devant Théodoſe, on trancha la tête à ce lâche uſurpateur, pleinement indigne du trône : Arbogaſte ſe tua lui-même deux jours après.

L'Auteur accuſe les Ecrivains Eccléſiaſtiques d'avoir *fait beaucoup de pieuſes exagérations* ſur cette victoire. N'eſt-il pas coupable lui-même en ceci de quelque exagération ; & doit-on oublier aiſément que ces *Ecrivains Eccléſiaſtiques* ſont Théodoret, Oroſe, Rufin, S. Ambroiſe, S. Auguſtin ? On cite en marge M. de Tillemont : ce n'eſt pas dans cet Auteur qu'on trouve le reproche d'*exagération* fait par M. de B. aux Ecrivains du quatriéme & du cinquième ſiécle.

Théodoſe ne ſurvécut pas longtems à ces grands événements. Il déclara Honorius Em-

pereur d'Occident, & Arcadius Empereur d'Orient, deux fils qu'il avoit eus de Flacille, Princeſſe dont les Hiſtoriens ont célébré la piété. Enſuite comme il ſe préparoit au voyage de C. P. il mourut à Milan le dix-ſeptiéme Janvier 395. à la fin de la ſeiziéme année de ſon régne.

Arcadius & Honorius reſſemblerent mal à Théodoſe, & leurs deux premiers Miniſtres, Stilicon & Rufin, cauſerent de grands troubles par leur ambition & par leur jalouſie. Les Barbares en profiterent & déſolerent l'Empire à leur gré. Ce fut ſous le régne d'Arcadius qu'on vit pour la première fois, un Eunuque, c'eſt Eutrope, devenir Conſul. Depuis la profanation du Conſulat par le cheval de Caligula, revêtu de cette grande dignité par ſon Maître, elle n'avoit pas été deshonorée ſi exceſſivement.

L'Occident refuſa de recon-

noître Eutrope, qui la même année fût chassé du Palais & dépouillé de toutes ses charges. Il avoit publié une Loi pour abolir l'asyle des Eglises, & il fut obligé d'y recourir. Il en sortit quelque temps après pour prendre la fuite, mais ayant été arrêté, il fut amené à Calcédoine, condamné à mort & exécuté.

Le reste du régne d'Arcadius fut troublé, dit M. de Burigny, *par les ravages des Huns dans la la Thrace ; par les courses des Isaures dans l'Asie & dans la Syrie ; enfin par le schisme de C. P. auquel la déposition de S. Jean Chrysostome donna lieu.* Ce dernier événement, dont les intrigues de l'Impératrice Eudoxie furent la cause principale, suffiroit seul pour faire voir combien Arcadius étoit foible, mauvais connoisseur en mérite, & peu attentif à distinguer les bons conseils. S. Jean Chrysostome

étoit un bien ineſtimable. L'Empereur ne ſçut ni le connoître, ni le conſerver; il perſécuta ce ſaint Patriarche, & il donna ſa confiance à une épouſe ambitieuſe.

Arcadius mourut en 408. après avoir régné ſans honneur, plus de 13. ans. Il eut d'Eudoxie le jeune Théodoſe & quatre filles, dont Pulcherie fut la plus célèbre par ſes grandes qualités. Procope eſt le premier Hiſtorien qui nous apprenne qu'Iſdegerde Roi de Perſe fut le tuteur du jeune Théodoſe. Comme cet Ecrivain a vécu cent cinquante ans après Théodoſe, ce fait ſi ſingulier, dit notre Auteur, eſt bien ſuſpect : *il y a grande raiſon d'en douter.* Quoique cette preuve négative ait plus de force en cette occaſion particulière, que ces ſortes de preuves n'ont coutume d'en avoir, cependant comment ſe perſuader auſſi que ce ſoit une

pure fable, imaginée par un Hiſtorien ? Il y a bien de l'apparence que la tutéle du jeune Empereur confiée à Iſdegerde a eu du moins quelque fondement, ſur lequel on a bâti peu à peu un édifice trop magnifique.

Pulchérie, aînée de Théodoſe, ſeulement de deux ans, mais d'un eſprit très-avancé, contribua à l'éducation de ſon frere, qui la déclara *Auguſte*, place dont elle étoit digne par ſon génie & ſa vertu. Elle fit le mariage de Théodoſe avec Athenaïs, qui étoit venuë à C. P. pour faire caſſer le teſtament de ſon pere. Il l'avoit deshéritée ſous prétexte que ſa beauté & ſes talens lui procureroient aiſément un établiſſement avantageux. Pulchérie fut tellement enchantée du mérite d'Athénaïs, & en parla ſi favorablement à Théodoſe, que ce jeune Prince conſentit à l'épouſer. Ce maria-

ge ne fut pas aussi heureux qu'il y avoit sujet de l'espérer. La jalousie mit la mésintelligence entre les époux. L'Impératrice étoit innocente du crime dont elle étoit soupçonnée sur une indiscrétion assez légère, mais qui étoit devenuë plus considérable par un mensonge lâché mal-à-propos. * Eudoxie, ce fut le nom qu'on donna à Athenaïs, se retira à Jerusalem où elle resta jusqu'à sa mort arrivée en 460.

Théodose le jeune ne régna pas glorieusement, ce ne fut pas parce qu'il étoit très-dévot & fort appliqué à la lecture ; mais c'est que la piété & l'érudi-

* L'Empereur avoit donné une belle pomme à sa femme : celle-ci la donna à un Officier nommé Paulin, qui la reporta à Théodose, & ce Prince ayant redemandé cette pomme à Eudoxie, elle répondit qu'elle l'avoit mangée. Telle fut la source de cette jalousie.

tion doivent être jointes à d'autres talens, quand il eſt queſtion de gouverner un Empire. Ce Prince craignoit la guerre tout autrement qu'il ne ſied aux Souverains ; il aimoit mieux acheter la paix aux conditions les plus humiliantes pour ſa perſonne & pour l'Etat, que de la rendre plus aſſurée par la voye des armes. Il fut convenu entre lui & Attila que les Romains payeroient à ce dernier ſix mille livres d'or pour ſes prétentions, & mille ou même, ſelon quelques Auteurs, deux mille chaque année.

Après la mort de cet Empereur, Pulcherie ſa ſœur, conſidérant que jamais aucune femme n'avoit régné dans l'Empire, épouſa Marcien, le plus eſtimé de tous les Sénateurs & le mit par ce mariage ſur le Thrône, exigeant qu'il conſentît à lui laiſſer garder le vœu de chaſte-

té qu'elle avoit fait auparavant. Marcien ſe montra digne du choix de Pulcherie ; il répondit avec fermeté aux Députés d'Attila qui étoient venu demander le tribut promis par Théodoſe, que ſi leur maître vivoit en ami avec l'Empire, l'Empereur pourroit bien lui faire quelques préſens, ſans avoir aucun égard aux conventions de Théodoſe ; mais que ſi Attila ſe comportoit en ennemi, on lui oppoſeroit des armées. Le régne de Marcien qui mourut en 457, quatre ans après Pulcherie, fut très-pacifique : mais il auroit fallu une ſuite d'Empereurs tels que lui pour rétablir les affaires dans des conjonctures ſi difficiles ; & malheureuſement il s'en trouva trop peu. Il y en eut même pluſieurs qui étoient plus capables d'affoiblir le Trône, que propres à le ſoutenir.

C. P. fut un Théâtre où les

intrigues & les féditions cauſoient des troubles continuels ; ce ne fut que ſous Juſtinien que l'Empire déſolé ſi longtems par l'ambition & la jalouſie de ſes propres Sujets, reprit des forces & de la vigueur. Nous reprendrons à ce régne la ſuite de nos Extraits.

ARTICLE VII.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences, année M. DCC. XLV. avec les Mémoires de Mathématique & de Phyſique pour la même année &c. 4°. A Paris, de l'Imprimerie Royale 1750.

NOus devons faire ici l'Extrait de trois Mémoires, deux concernant la Géographie, & le troiſiéme appartenant à la Méchanique. Le premier eſt la relation du voyage de M. de la

Condamine, *depuis la côte de la Mer du Sud jusques aux côtes du Brésil & de la Guyanne, en descendant la rivière des Amazones.* Ce morceau contient, dans le Volume de l'Académie, 101. pages, remplies d'observations Astronomiques, de particularités curieuses, de notions sur-tout extrêmement propres à perfectionner la Géographie.

Quand nos Académiciens François eurent achevé les opérations qui avoient immédiatement pour objet la détermination de la figure de la Terre, ils convinrent entr'eux de revenir par des routes différentes : c'étoit pour multiplier les occasions d'observer, & pour enrichir par ce moyen l'Europe attentive sur les travaux de ces habiles observateurs. M. de la Condamine résolut de descendre le grand fleuve des Amazones : entreprise qui fait bien autant d'honneur à

ſon courage qu'à ſon zèle pour la Géographie.

L'Amazone ou Marañon traverſe tout le continent de l'Amérique méridionale d'Orient en Occident ; & depuis Jaën de Bracamoros, où il commence à être navigable, juſqu'à ſon embouchure, il parcourt un eſpace de plus de ſept cens cinquante lieues communes, évaluées à mille ou onze cens à cauſe des détours. Ce grand fleuve qui ſort du lac *Lauri-cocha*, vers le onzième degré de latitude auſtrale, fut découvert, dit-on, au milieu du ſeizième ſiécle par François d'Orellana, qui croyoit avoir vû ſur ſes bords des femmes armées en guerre : perſuaſion peut-être frivole, mais ſuffiſante pour fonder la dénomination de rivière *des Amazones*. Les noms ſe donnent pour peu de choſe, mais une fois donnés, ils ſubſiſtent malgré la raiſon & l'autorité.

M. de la Condamine partit de Tarqui, à cinq lieues de Cuenca, le 11. de May 1743, & il mit près de deux mois à gagner le lieu de l'embarquement ſur le Marañon, à quatre journées au-deſſous de Jaën. Les travaux de ce premier voyage, par des chemins preſque impratiquables, ſont décrits avec tant de juſteſſe & d'éxactitude, qu'on croit accompagner l'Auteur dans ſa marche; & c'eſt à peu près la même choſe durant tous les détails du voyage entier.

Mais comme le voyageur eſt homme de beaucoup d'eſprit, & cultivé par les lettres, on aime à ſe délaſſer avec lui quand ſa route devient plus facile, ou quand des moments de repos ſuccédent à ſes immenſes fatigues. Par exemple, avant ſon embarquement ſur le Marañon, on le voit durant huit jours dans un hameau d'Indiens; & telle eſt

la deſcription qu'il fait de ce loiſir qui a quelque choſe de charmant. » J'étois au milieu » des Sauvages ; je me délaſſois » parmi eux d'avoir vécu avec » les hommes, &, oſerois-je le » dire, je n'en regrettois pas le » commerce. Après pluſieurs an- » nées paſſées dans un mouve- » ment & dans une agitation » continuelle, je jouiſſois pour » la première fois d'une douce » tranquillité. Le ſouvenir de » mes fatigues, de mes peines, » & de mes périls paſſés, me » paroiſſoit un ſonge. Le ſilence » qui régnoit dans cette ſolitude » me la rendoit plus aimable, il » me ſembloit que j'y reſpirois » plus librement. La chaleur du » climat étoit tempérée par la » fraîcheur des eaux d'une ri- » vière à peine ſortie de ſa ſour- » ce, & par l'épaiſſeur du bois » qui en ombrageoit les bords ; » un nombre prodigieux de plan-

» tes ſingulières & de fleurs in-
» connues m'offroient un ſpecta-
» cle nouveau & varié. Dans
» les intervalles de mon travail,
» je partageois les plaiſirs inno-
» cens de mes Indiens, je me
» baignois avec eux, j'admirois
» leur induſtrie à la chaſſe & à
» la pêche. Ils m'offroient l'élite
» de leur poiſſon & de leur gi-
» bier. Tous étoient à mes or-
» dres ; le Cacique qui les com-
» mandoit étoit le plus empreſſé
» à me ſervir. J'étois éclairé
» avec des bois de ſenteur & des
» réſines odoriférantes Le ſable
» ſur lequel je marchois étoit
» mêlé d'or. On vint me dire
» que mon radeau étoit prêt &
» j'oubliai toutes ces délices. »

C'eſt avec ce radeau que l'Académicien franchit le détroit terrible appellé *Pongo de Manſériché :* la relation & la carte qui ſe voit ici repréſentent à des yeux attentifs toute l'hor-

reur & le danger de ce fameux paſſage. Le Marañon qui a 250 toiſes de large à S. Yago, ſe réduit dans le *Pongo* à 25 toiſes ou environ, & il roule entre des rochers, qu'il a forcés de lui laiſſer une route : on ſe trouve, en ſuivant ce cours extrêmement rapide, comme *dans une galérie étroite, profonde, tortueuſe, minée par les eaux dans le roc, & éclairée ſeulement par le haut ; quelques pans de rocher & pluſieurs arbres qui s'avancent en ſaillie, comme pour former une voute, rendent le jour plus ſombre. La hauteur des bords qui ſe dérobe à la vue, ſemble les rapprocher à portée de la main.*

Le radeau de M. de la Condamine partit comme un trait, & fut porté en cinquante-ſept minutes à Borja, qui eſt à deux lieues de l'entrée du détroit. On remarque ici, comme par-tout ailleurs, l'extrême exactitude de

notre Académicien : il marque ſur ſa carte du *Pongo* juſqu'aux diſtances relatives aux minutes obſervées ſur la Montre ; & il n'oublie ni les dimenſions de ſon radeau, ni la figure des rochers qui l'environnoient durant le paſſage.

Mais ſon attention redouble dans la peinture qu'il fait du païs qui ſe rencontra après le *Pongo*. La relation devient alors auſſi agréable qu'inſtructive ; tranſcrivons ce caractère des Indiens Américains : « L'inſenſibilité en » fait la baſe. Je laiſſe à décider » ſi on doit l'honorer du nom » d'apathie, ou l'avilir par celui » de ſtupidité : elle naît ſans dou» te du petit nombre de leurs » idées, qui ne s'étend pas au» delà de leurs beſoins. Gloutons » juſqu'à la voracité, quand ils » ont de quoi ſe ſatisfaire ; ſobres » quand la néceſſité les y oblige, » juſqu'à ſe paſſer de tout, ſans

» paroître rien desirer; pusillani-
» mes & poltrons à l'excès, si
» l'ivresse ne les transporte pas;
» ennemis du travail; indifférens
» à tous motifs de gloire, d'hon-
» neur ou de reconnoissance;
» uniquement occupés de l'ob-
» jet présent, & toujours déter-
» minés par lui; sans inquiétude
» pour l'avenir, incapables de
» prévoyance & de réfléxion;
» se livrant, quand rien ne les
» gène, à une joie puérile;
» qu'ils manifestent par des sauts
» & des éclats de rire immodérés;
» sans objet & sans dessein, ils
» passent leur vie sans penser, &
» ils vieillissent sans sortir de
» l'enfance, dont ils conservent
» tous les défauts. »

Si nous voulions suivre M. de la Condamine durant tout son voyage sur le Marañon, & tenir compte de toutes ses observations curieuses, nous composerions une relation, & ceci ne doit

être qu'un léger extrait ; ainſi nous ſupprimons tout ce qu'il raconte des divers peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve ; la queſtion qu'il agite de l'exiſtence des Amazones Américaines ; les preuves qu'il donne de la communication de l'Orinoque avec le Marañon ; les obſervations qu'il raſſemble ſur les poiſſons , les oiſeaux, les reptiles, les plantes de ces vaſtes pays. Il eſt tems de voir notre célèbre obſervateur arriver au Para, grande Ville où *l'on voit des ruës bien alignées, des maiſons riantes , & des Egliſes magnifiques ;* elle eſt placée ſous le premier degré 28′ de latitude auſtrale. Ce fut de là que M. de la Condamine partit pour ſe rendre à Cayenne ; mais avant ce départ , il fit ſon teſtament Académique ; c'étoit un extrait de toutes ſes obſervations qu'il adreſſoit à M. de Chavigny ,

Ambaſſadeur de France à Liſbonne, *en le priant de le faire remettre à l'Académie, après la nouvelle certaine de ſa mort.* Il en avoit envoyé un preſque ſemblable à Quito avant l'embarquement au *Pungo.* Et c'eſt ainſi que les Sçavants prennent leurs meſures contre les dangers & contre la mort; non pour enrichir des proches qui ſont ſouvent des ingrats; mais pour faire du bien aux Lettres & aux Arts dont le propre eſt d'inſpirer la reconnoiſſance.

Le reſte du voyage de M. de la Condamine comprend ſa route du Para à Cayenne, de Cayenne à Surinam, de Surinam en Hollande, de Hollande à Paris où il eſt arrivé le 23 Février 1745; après dix ans d'abſence. Depuis ce retour, M. de Chavigny lui a fait remettre ſon teſtament, qui ſera toujours mieux exécuté par le Teſtateur même que par

toute autre perſonne, quelque intelligente ou affectionnée qu'on pût la ſuppoſer. *

Le ſecond Mémoire qui doit nous occuper ici eſt *ſur la deſcription géométrique de la France.* L'Auteur, M. Caſſini de Thury, expoſe les avantages de cette deſcription, les défauts de toutes nos Cartes précédentes, la méthode qu'on a ſuivie pour en dreſſer une qui fût exacte & préciſe.

Elle conſiſte, cette méthode, à former, comme pour la Méridienne de Paris, des triangles dans toute l'étenduë du Royau-

* En faiſant l'Extrait de ce Voyage, nous nous ſommes reſſouvenus que celui de M. l'Abbé Outhier au Nord avoit échappé à nos Mémoires. Il fut imprimé dès l'an 1744. époque un peu ancienne; mais il nous ſemble que l'Ouvrage mérite bien qu'on nous permette d'y revenir. L'Extrait paroîtra immédiatement après celui ci, c'eſt-à-dire dans le prochain Journal.

me ; pour cet effet on s'eſt propoſé de tirer une perpendiculaire à cette Méridienne, en ſuivant la direction de l'Orient à l'Occident, c'eſt-à-dire en terminant la ligne d'une part au Rhin vers Strasbourg, & de l'autre aux Côtes de Normandie & de Brétagne. » Cette perpendi-
» culaire devoit être ſuivie de
» pluſieurs autres à la diſtance
» de 60 mille toiſes les unes des
» autres, & terminée par des
» parallèles à la Méridienne dé-
» crites à la même diſtance; ce
» qui formeroit des eſpèces de
» quarrés dont on ſçauroit la
» juſte étendue pour avoir l'ar-
» pentage général de la Fran-
» ce... Toutes ces perpendicu-
» laires & parallèles devoient ſe
» terminer aux Côtes de l'O-
» céan & de la Mer Méditerra-
» née. «

M. de Thury explique les uſages de ces lignes, & les moyens

qu'on a employés pour pénétrer dans toute la France sans interrompre la suite des Triangles : précaution nécessaire, mais délicate, à cause des montagnes, des rivières, des forêts, des intempéries de l'air &c. On est parvenu néanmoins à décrire sept perpendiculaires & trois parallèles ; & l'on voit sur la Carte qui a été gravée, après ces opérations, une suite de près de 800 triangles, lesquels par leur jonction forment des espèces de quarrés, & se terminent à 19 bases mesurées sur le terrein, dont la somme comprend une étenduë de plus de 100 mille toises.

On compte donner au Public un Volume divisé en trois parties. Dans la première on présentera les méthodes qui ont servi à vaincre les difficultés survenues dans le cours des opérations Géométriques. Dans

la ſeconde, on donnera la ſolution de divers problèmes qui ont rapport à la Géométrie pratique. La troiſiéme enfin ſera une expoſition détaillée de tout l'ouvrage. Ce Volume contiendra auſſi la Carte de la France diſtribuée en 16 planches.

Nous énonçons tout ceci dans les propres termes de M. Caſſini de Thury qui, par ſes lumières & par la gloire de ſon nom, mérite bien de fixer nos connoiſſances ſur l'étendue & les dimenſions de notre Patrie.

Nous finiſſons cet article par les éclairciſſemens que donne M. Bouguer ſur le problême de la Mâture des Vaiſſeaux. C'eſt une eſpéce de controverſe entre notre Académicien & feu M. Jean Bernoulli Profeſſeur de Mathématiques à Bâle; ce dernier n'approuvoit pas que M. Bouguer *prît le centre de gravité pour point d'appui dans l'équilibre, entré*

toutes les différentes forces qui agissent sur le Vaisseau ; mais ceci formoit plutôt un mal-entendu, & une dissension dans les mots qu'une contrariété de sentiments ; du moins M. Bouguer rend la chose très-probable, & il en dit des raisons qui persuadent tout Lecteur attentif.

Il étoit un autre objet de discussion entre ces deux sçavants hommes. Souvent en mer, il arrive que le vent augmente tout à coup, & forme ce qu'on appelle des *grains* extrêmement redoutables aux Navires ; d'autres fois on y essuye des bourrasques à peu de distance de terre &c. Or dans ces rencontres les voiles se trouvent surchargées d'un très-grand effort, la mâture est sujette à se rompre, & le Navire à verser ou à faire capot. Il est question, pour un Hydrographe, de régler la Mâture relativement à ces

hypothèses ; & voilà le point où M. Bernoulli & M. Bouguer se sont partagés. Le premier supposoit que le vent augmentoit tout-à-coup, il le considéroit pendant une bouffée, & il vouloit que, quoique le Navire n'eût point acquis son mouvement uniforme, il ne fût exposé à aucun péril. M. Bouguer au contraire considéroit le Navire dans un état constant, & comme ayant acquis tout son mouvement uniforme ; c'est dans cette supposition qu'il a résolu le problême, supposition qui est celle de tous les Marins, & plus relative aux usages & à la pratique.

On lira volontiers dans le mémoire tout ce qui concerne cet éclaircissement, & l'on y remarquera en même tems la manière respectueuse dont le Mathématicien François parle de l'illustre Bernoulli. *Je n'ai*

pas eu besoin, dit-il, *de faire violence aux égards qu'imposent les Loix Académiques, pour parler de ce grand homme d'une manière qui convînt à sa glorieuse & juste réputation*. Ceci prélude à l'éloge historique que le Sécrétaire de l'Académie consacrera bientôt à la mémoire de ce Professeur si célèbre, si renommé en France, en Hollande, en Allemagne, partout où les Mathématiques, l'analyse, les nouvelles méthodes ont des partisans.

ARTICLE VIII.

LETTRE AU P. B. J. SUR les Tableaux exposés au Luxembourg. *

JE ne puis M. R. P. refuser à notre ancienne amitié ce

* On nous écrit cette Lettre qui est curieuse & intéressante. En quelques en-

qu'elle exige de moi au sujet des Tableaux que le Roi vient de faire exposer dans son Palais du Luxembourg. Le long séjour que j'ai fait à Paris pour mes affaires domestiques, m'a mis à portée de voir cette belle collection, que j'appelle *le Salon des Anciens*, par opposition aux Tableaux qui ont été exposés au Louvre, & que je puis appeller *le Salon des Modernes*.

Ces derniers mots me font ressouvenir des avis que vous donniez, dans vos Mémoires de Novembre, aux Auteurs de brochures trop critiques & même

---

droits elle paroît se réduire à un simple Catalogue, mais dans une matiére comme celle ci, il n'étoit guères possible d'éviter ce défaut. Si d'autres Connoisseurs ont des observations nouvelles à communiquer au Public, ils pourront se servir de la voye de nos Mémoires singuliérement destinés à tous ce qui concerne les Arts.

paſſionées contre quelques uns de nos meilleurs Maîtres. J'ai fort approuvé votre manière de penſer à cet égard, & j'y ajouterois bien auſſi des réfléxions que vous ne contrediriez pas.

Je vous dirois qu'on oublie trop aiſément la belle maxime de Geſner : *eos qui adhuc in vivis ſunt non æque decet judicare* ; qu'il eſt très-contraire aux règles de l'humanité & de la juſtice de décrier des Artiſtes qui ne travaillent pas ſimplement pour s'amuſer ; qu'il eſt permis de réfléchir ſur des Tableaux préſentés aux yeux de tout le monde, mais qu'avant de publier ſes réflexions dans un Livre Anonyme, il faudroit avoir pris le ſuffrage de Spectateurs, bien inſtruits, bien partiſans du vrai, bien attentifs à ne s'exprimer jamais que ſelon les loix de la modération. Je concluerois mes obſervations par un mot qui

concilieroit tout. S'il arrive qu'une expoſition de Tableaux ne contente pas, ou qu'elle ne contente qu'imparfaitement, il n'y a qu'à conſeiller aux Amateurs de mettre en parallèle ces ouvrages modernes avec les Anciens; de quitter le ſalon du Louvre pour paſſer dans les Palais & dans les Temples remplis des chef-d'œuvres de nos grands Maîtres; de s'inſtruire à l'œil des divers degrés de reſſemblance ou de contrariété; par-là le Jugement pourra ſe former d'une manière également ſûre & irréprochable. Par-là auſſi la Critique ſe trouvera quelquefois plus nerveuſe; mais toujours plus honnête, qu'elle n'eſt dans ces brochures faites & débitées au hazard.

Mais tout ceci M. R. P. eſt un hors-d'œuvre, & je rentre au Luxembourg qui ſeul déſormais peut fournir bien des jugements

de comparaiſon, qui peut inſtruire, encourager, humilier nos Artiſtes ; inſtruire ceux qui ſont dans l'age & dans le goût d'apprendre ; encourager ceux qui ont des talents & des ſuccès ; humilier ceux qui n'étudient point aſſez ou qui ſe contentent trop aiſément. Qui peut nier que ces trois choſes ne ſoient infiniment utiles aux Arts ?

Je vais donc m'entretenir avec vous M.R. P. de cette magnifique expoſition : mais comment? eſt-ce en homme de la profeſſion ; eſt-ce en connoiſſeur ? ni l'un ni l'autre, je vous aſſure : mes études ſont trop bornées & mes connoiſſances trop médiocres. Je n'ai qu'une inclination naturelle, mais dominante pour la peinture. Je ne me ſuis inſtruit que par la lecture de quelques livres, tels que Sandrat, Felibien, De Piles, & le nouvel Abrégé de la vie des Pein-

tres imprimé en 1745. Ce sont là mes Oracles, & je crois y trouver tout ce qu'il convient à un galant homme de sçavoir touchant cet Art si aimable, si propre à polir nos mœurs, si capable de nous inspirer des gouts délicieux.

Je commence par la premiére pièce du Luxembourg, & l'on y voit d'abord un grand tableau de la Charité peint par *André del Sarto* sur bois; & remis sur toile par le sieur Picaut, qui a signalé en ceci son adresse & son attention. Le sieur *Riario*, Italien, nous avoit déja donné des preuves de son sçavoir dans le même genre. Il étoit venu à bout de tirer des plafonds de l'Hôtel de Bouillon plusieurs Tableaux de le Sueur peints sur plâtre; & il les avoit remis parfaitement sur toile. J'ai oui dire qu'autrefois il s'étoit fait quelque chose de pareil à Rome

chez le Prince Pamphile.

Au reste ce Tableau d'*André del Sarto* me paroît avoir une grandeur de style qui tient de Michel-Ange ; la Charité est d'une noblesse & d'une expression frappante ; les enfans qui l'entourent sont admirables. Le coloris fait honte, pour ainsi dire, à tous les Tableaux qui en approchent.

Dans cette même piéce d'entrée on voit un grand nombre de morceaux infiniment estimables ; je ne vous nomme que les plus frappans.

JESUS-CHRIST dans une gloire, couronnant la Sainte Vierge, & dans le bas S. Ambroise & S. Augustin à genoux, groupés de plusieurs Anges ; Tableau des plus beaux & des mieux terminés du Cavalier Lanfranc.

Le martyre de S. Marc (c'est plutôt S. Janvier) par Paul

Véronèſe. Quoique le Roi ait de plus grands morceaux de ceMaître , celui-ci , pour la belle compoſition & la fraîcheur , ne leur céde en rien.

Deux Portraits hiſtoriés de Vandyck. Rubens paroît dans l'un tenant ſon fils par la main , & ſa femme dans l'autre conduit ſa fille. La chair n'eſt pas plus fraîche.

Un Soleil couchant , & le débarquement de Cléopatre , de Claude le Lorrain : deux Tableaux extrêmement dignes d'attention , ſurtout le premier qui éblouit par l'Image du Soleil réfléchit dans les eaux.

Trois excellents Tableaux du Pouſſin ; l'enlévement des Sabines , la Manne dans le Déſert , les Philiſtins attaqués de la peſte. On y admire la belle compoſition , la correction, l'expreſſion , l'élévation de la penſée. La Peſte m'a paru ſurtout

un morceau achevé. Virgile ne met pas plus de poësie dans la description qu'il fait de ce terrible fléau.

A l'égard du coloris de ces Ouvrages du Poussin, il paroît inférieur à celui des autres Tableaux qui l'environnent ; & peut-être qu'on eût bien fait de mettre tout Poussin dans un même endroit ; il y a tant de Tableaux de ce Maître au Luxembourg qu'ils pouvoient remplir seuls une des Pièces de ce Palais. Je passe à la seconde qui est en gallerie avec deux cheminées.

On y a placé vingt-trois Tableaux ; & j'y en remarque sept du Poussin ; d'abord les quatre Saisons historiées, c'est-à-dire représentées par des traits d'histoire, le Printems sous la figure d'Adam & Eve dans le Paradis terrestre ; l'Eté sous la figure de Ruth coupant les bleds;

l'Automne sous la figure de Josué & de Caleb portant la grappe de raisin de la terre promise; l'Hyver sous la figure du Déluge. Ce dernier Tableau attire les regards de tout le monde. Félibien en avoit fait l'éloge, mais il surpasse de beaucoup l'idée qu'en donne cet Auteur.

Les autres tableaux du Poussin sont le triomphe de Flore, une Bacchanale, & un très-grand morceau qu'on appelle la *Vierge au pilier* ou *Notre-Dame d'Atocha*; c'est une faute, il faut dire simplement *Notre-Dame du Pilier* ou de *Pilar*, ainsi qu'on parle en Espagne : ces deux *Vierges* sont différentes, l'une est à Sarragosse & l'autre à Madrid.

Dans la même Gallerie deux tableaux du Guide ; la Charité Romaine, & une Magdelaine pleurant devant le Crucifix. Ce sont toujours les fraîcheurs de teinte, & les caractères de tête

propres de ce grand Maître.

Quatre tableaux du Valentin, Peintre François, mais placé, à cause de son coloris & de son dessein, dans l'Ecole de Lombardie. Ces tableaux, sont le Jugement de Salomon, Susanne & les deux Vieillards devant Daniel, Judith tenant la tête d'Holopherne, une Bohémienne disant la bonne avanture à un Espagnol. Ces tableaux, dans le goût de Michel-Ange de Caravage & du Manfredi, sont moins noirs & moins outrés que la plûpart de ceux qui nous restent de ces Maîtres.

Deux Tableaux du Bassan; un Christ au Tombeau & une Vendange; le premier de ces morceaux est de son meilleur tems.

On a aussi dans cette seconde pièce, un S. Jerôme à genoux dans une grotte, du Titien; il paroît fort beau, c'est dom-

mage qu'il ſoit à contre-jour ; & que l'on ne puiſſe le voir comme il faut : le même inconvénient ſe rencontre de tems en tems dans cette expoſition. Un Moïſe trouvé ſur les eaux par Paul Véronèſe, beau Tableau, bien grouppé ; un S. Bruno dans le déſert, de Pierre-François Mola, excellente piéce ; Notre-Seigneur qui chaſſe les Marchands du Temple, du Caſtiglione, dit le *Benedette*, morceau plein de feu & d'expreſſion ; un beau Païſage de Paul Bril ; une Bataille du Breugel le vieux : on dit que c'eſt celle d'Arbelles ; mais je crois que c'eſt plutôt Godefroy de Bouillon Vainqueur du Soudan d'Egypte. Le grand travail & le beau fini de ce Tableau cauſe de l'admiration.

La troiſième Pièce du Luxembourg, appellée la Salle du Trône, eſt deſtinée à l'Ecole Fran-

çoiſe & préſente 25 Tableaux de ſes plus fameux Maîtres.

On commence par François Porbus le fils, né à Anvers en 1570. Il ne devroit pas être mis dans l'Ecole Françoiſe, quoiqu'on diſe qu'il s'eſt formé en France. Un de ſes Tableaux repréſente la Paix de l'Archiduc Albert avec la Hollande en 1609. Les têtes qui ſont preſque autant de Portraits, & un ton de couleur précieux rendent ce morceau très-remarquable; ainſi que le Portrait d'Henri IV. en pied qui eſt le ſecond Ouvrage de ce Maître. Vis-à-vis on voit le Portrait preſque auſſi eſtimable de Henri II. par Jeannet, Peintre de François I.

Il n'y a de le Sueur, dans cette expoſition du Luxembourg, qu'un petit Tableau (J. C. à la Colonne) qui ne peut donner aux Spectateurs une idée aſſez grande du Raphaël de la

France. Il ſeroit bien à ſouhaiter que le Cabinet du Roi pût être enrichi du magnifique Tableau de la mort de Tabithe, qui eſt à S. Etienne du Mont, & dont la fabrique de cette Paroiſſe veut, dit-on, ſe défaire. La grande manière de le Sueur ſe fait connoître & admirer dans ce bel Ouvrage.

On a placé très-à-propos, dans cette Salle du Trône, le raviſſement de S. Paul, excellente Piéce du Pouſſin ; on y voit auſſi la Victoire couronnée de lauriers, du meilleur tems de Vouet ; quatre Tableaux de Charles le Brun, l'eſquiſſe terminée de la conquête de la Franche-Comté, peinte dans la Gallerie de Verſailles ; une Sainte-Famille, où la Vierge fait ſigne à S. Jean de garder le ſilence, pendant le ſommeil de l'Enfant Jeſus ; Notre-Seigneur qui porte ſa Croix, & le moment où l'on l'élève en

Croix : deux pendants dont le coloris eſt ſupérieur aux autres.

L'apothéoſe d'Hercule par Noël Coypel a fixé longtems mes regards, ainſi que l'Eſther chez Aſſuerus, de ſon fils Antoine Coypel ; l'expreſſion de ce dernier Tableau eſt étonnante.

Quatre Morceaux de Pierre Mignart, une ſainte Famille, une ſainte Cécile, une Vierge qui offre à ſon fils une grappe de raiſin, la Foi accompagnée de trois Enfans, ont un grand effet par le ton de couleur, les graces & la touche délicate du pinceau.

Marie ſœur de Marthe proſternée aux pieds du JESUS ; beau Tableau de la Foſſe, mais placé à contre-jour.

La continence de Scipion, de François le Moine. Les graces répanduës dans cet Ouvrage font penſer au beau ſalon d'Hercule, & renouvellent les re-

grets qu'a causé la mort de ce grand Peintre. Je vous dirai pourtant, sur cette continence de Scipion, une critique qui n'est pas de moi, mais que j'ai trouvée judicieuse. Le tribunal de ce Général Romain ne paroît-il pas trop ambitieusement orné ? ne ressemble-t-il pas au trône d'un Prince Asiatique ; & cela convient-il à Scipion, qui étoit ennemi du faste, & qui, dans cette occasion-là même, signaloit sa modération ? Vous ferez le cas que vous voudrez de cette censure, mais elle ne dégrade point le Tableau qui est toujours une des plus belles choses qu'on voye au Luxembourg.

Dans cette même salle, il y une belle Magdelaine de Santerre ; deux morceaux de Rigaut ; l'un le portrait du Roi dans sa minorité, l'autre une présentation au Temple d'un coloris éblouissant. On dit que

le

le fond de ce Tableau est du Rembrant.

Je finis par la quatrième pièce appellée la grande Gallerie. On y trouve trois tableaux de Raphaël, une Sainte famille, connuë sous le nom de *la belle Jardiniere*, la Vierge y tient le Jesus par la main & S. Jean est à genoux dans une attitude charmante; on fait grand cas de ce Tableau pour la finesse de l'expression. Les Connoisseurs disent pourtant que la Vierge n'est pas si bien que dans un dessein de Raphaël, qui subsiste. Ils soupçonnent que ce grand Maître changea, dans l'éxécution, & que sa Vierge est un Portrait.

S. George monté sur un cheval blanc, combattant le Dragon; & S. Michel qui terrasse le démon, sont les deux autres Tableaux de Raphaël, qu'on voit dans cette Salle; ils n'ont cha-

cun que onze pouces de hauteur, & ils ſont de la première manière de l'Auteur; mais Raphaël y fait déja connoitre ce qu'il devoit être, & ce qu'il fut dans la ſuite.

On a enſuite deux morceaux du Titien; 1° La Vierge avec l'Enfant JESUS, ſainte Agnès, & S. Jean, Ouvrage de la plus grande beauté; 2°. la Vierge qu'on appelle *au lapin*, très-eſtimable encore, quoiqu'inférieure à l'autre.

Une Sainte famille de Léonard de Vinci, tableau précieux & bien conſervé.

Une autre Sainte famille d'*André del Sarto*, de ſon beau tems.

Une adoration des Rois de Paul Véronèſe, & deux autres morceaux du même, l'un, une Vierge tenant l'enfant JESUS avec S. George & Sainte Catherine; l'autre, un crucifiement entre deux larrons. La

Vierge paroît ſupérieure au crucifiement.

Une Noce de Village, digne par ſon coloris & la force de ſes expreſſions, du grand Annibal Carrache ſon Auteur.

Pluſieurs morceaux du Dominiquin, ſçavoir un Concert entre quatre perſonnes : Tableau qui a frappé tout le monde ; Timoclée qu'on préſente à Alexandre ; un beau Païſage avec des pêcheurs &c.

Trois chef-d'œuvres du Guide ; une Vierge qui coud du linge, & une Sainte famille : petits tableaux précieux par la touche & le fini ; une fuite en Egypte grand morceau où les graces & le grand ton de couleur marchent de compagnie.

Le baptême de N. S. par S. Jean, de l'Albane ; c'eſt ce qu'on peut voir de plus beau de ce grand Maître ; trois ou quatre autres Tableaux de la

même main brillent auſſi dans cette Salle ; mais j'abrége tout pour finir ma Lettre ; & ſans inſiſter ſur l'Herminie & Tancrède, piéce admirable du Mola, ſur la fileuſe du Fety, ſur le mariage de Sainte Catherine, tableau charmant de Pietre de Cortone, ſur le portrait du grand Maître de Vignacourt, de Michel-Ange de Caravage, ſur quelques Tableaux de Vandyck, d'Antoine More, de Wouvermans, de Berghem ; je ne vous dis qu'un mot de trois chef-d'œuvres de Rubens, dont le premier eſt la Vierge dans la gloire tenant le Jeſus entouré d'un grand nombre d'anges. Le coloris de ce Tableau eſt ſurprenant & preſque ſupérieur à tout ce que nous avons du même Maître. Le ſecond morceau eſt un grand payſage d'une fraicheur ſingulière. Le troiſiéme une nôce de Village

qui par la vérité & la naïveté des figures, au nombre de près de cent, rappelle ſans effort toute la douceur des plaiſirs champêtres.

On a placé ſous les Tableaux vingt deſſeins des plus célébres Artiſtes; mais je ne puis vous entretenir de ces objets qui ſurpaſſent ma capacité, & d'ailleurs je n'ai d'eſpace ici que pour vous aſſurer combien je ſuis vôtre &c.

Ce XI. Décembre 1750.

ARTICLE IX.

ACTA SS. MARTYRUM Orientalium & Occidentalium in duas partes diſtributa &c. Stephanus Evodius Aſſemanus Archiepiſcopus Apamenſis Chaldaïcum textum recenſuit, notis vocalibus animavit, Latine vertit, admonitioni-

bus, perpetuiſque adnotationibus illuſtravit. Romæ M. DCC. XLVIII. *Actes des SS. Martyrs d'Orient & d'Occident en Syriaque & en Latin, &c. Par M. Aſſemani Archevêque d'Apamée, &c. fol. 2. Parties. La première pag. 300 ſans la préf. qui en contient XCVI. La ſeconde pag. 445 ſans la préf. qui en a 32. On trouve cet Ouvrage à Paris chez de Bure l'aîné, Quai des Auguſtins.*

LEs Actes des Martyrs ornent infiniment plus les annales de l'Egliſe, que toutes les expéditions des Conquérans ne répandent d'éclat dans l'hiſtoire profane. Mais il s'en faut beaucoup que nous ſçachions tous les détails des combats livrés par les héros du Chriſtianiſme. Tantôt il ſe trouve que la Tyrannie a étendu ſes fureurs juſque ſur les écrits qui rendoient

témoignage à la constance de ces grands hommes ; & tantôt c'est l'ignorance qui retient dans l'oubli & dans les ténébres des Monuments précieux, dignes de servir à l'instruction de tous les siècles.

On ne peut que regretter la perte de ce qui n'existe plus; mais à l'égard des richesses détenues captives par les barbares, ou par ceux qui n'ont aucun zèle pour l'édification publique, il faut s'armer de constance & d'industrie ; il faut pénétrer dans ces dépôts antiques, aussi mal confiés à certains hommes, que la perle se trouva déplacée sous les pas du coq de la Fable.

Voici un grand recueil qui est une conquête en ce genre. Les anciens Auteurs Ecclésiastiques Grecs & Latins connurent peu les Actes des Martyrs de Perse. C'étoit du Syriaque : Langue reléguée, pendant bien des siècles,

dans quelques cantons de l'Orient, & très-rarement cultivée hors de ces provinces. Pour remettre en honneur ces beaux restes de l'antiquité, il falloit beaucoup de zèle, de grandes vûes, & une puissance supérieure. Le feu Pape Clément XI. eut ces trois qualités. Il sçavoit que Rome, centre de l'unité Chrétienne, devoit rassembler dans son sein tous les grands trésors de la tradition Ecclésiastique ; qu'il étoit beau de faire entendre au milieu de cette Capitale, des témoignages de vérité prononcés dans toutes les Langues qui se parlent sous le Ciel. C'est ce qui lui fit concevoir le désir de dépouiller l'Egypte Schismatique, non absolument comme l'Israëlite avoit dépouillé autrefois l'Egypte idolâtre ; car il prétendit bien ouvrir les trésors de la Chambre Apostolique, pour acquerir les Mss. Orientaux qui manquoient à la Bibliothèque

du Vatican ; mais ce grand Pape connoiſſoit tout le prix d'un tel échange, & en ſe propoſant de donner de l'or pour l'Hiſtoire des Saints Martyrs, il crut toujours enrichir l'Egliſe aux dépens de l'Egyptien.

Dès l'an 1706, il fit partir pour l'Egypte M. Elie Aſſémani, avec ordre d'y acheter tous les Mſſ. dont on voudroit lui faire part. Ce n'étoit pas, ce ſemble, une eſpérance frivole, que de compter ſur les diſpoſitions des Moines Coptes poſſeſſeurs de tant de richeſſes. La plûpart de ces reclus, abandonnés à eux-mêmes, ſéparés de l'Egliſe Romaine, ſource des lumières Eccléſiaſtiques, ne ſçavent plus faire uſage des Monuments de l'Antiquité. Cependant l'Envoyé du Pape ne fit là qu'une récolte médiocre ; on ne voulut lui céder, même au poids de l'or, qu'environ 40 volumes, &

l'on vit, dans cette affaire, l'esprit de jalousie & de contradiction, prêter à des ignorants les dehors de l'amour des livres & de l'application à l'étude.

Le Pape ne se rebuta pas. En 1715. il chargea M. Joseph Assémani, oncle de notre Auteur, d'aller aussi en Egypte, & d'y faire de nouvelles tentatives pour obtenir des Mss. toujours en payant avec la noblesse & la générosité digne d'un souverain Pontife. Cette fois l'Envoyé pénétra jusques dans les déserts de Nitrie, & parvint avec des fatigues extrêmes au célébre Monastère de *Sceté*, qu'on nomme aussi de *Sainte Marie des Syriens*. La Bibliothèque de cette maison étoit, dit notre Auteur, comme *une retraite de bêtes fauves*. On n'y remarquoit que de la confusion & du désordre; les livres entassés pêle-mêle, les uns sur les autres, annonçoient l'apathie & l'ignorance des pro-

priétaires. M. Afſémani viſita tout & forma des déſirs ſur une centaine de volumes très-anciens & très-précieux ; il offrit, pour les acquérir, tout ce qu'on ſouhaiteroit; mais ce fut en vain, on ne lui permit l'achat que d'un très-petit nombre, qui furent portés au plus haut prix : heureuſement parmi ces volumes, il s'en eſt trouvé deux ineſtimables ; ce ſont des Mſſ. l'un du V. ſiècle, & l'autre du VIII. l'un & l'autre contenant les Actes des Martyrs d'Orient & d'Occident, l'un & l'autre ſervant de matière au grand Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Le P. Benedetti Jéſuite avoit été d'abord chargé de publier une traduction de ces anciens Monuments ; il avoit commencé, mais ſon grand âge, & ſes autres travaux l'ayant empêché de continuer, M. Etienne Afſémani, Archevêque d'Apamée, a

donné l'Ouvrage entier divisé en deux parties. La première comprend les Actes des Martyrs d'Orient au nombre de XXII. Ce sont ceux qui périrent durant les persécutions des années 18. 30. & 31. de Sapor II. Cette dernière fut la plus terrible, puisqu'elle dura tout le reste du regne de ce Prince, c'est-à-dire 40 ans ; aussi le très-grand nombre des Martyrs célébrés dans la première partie de ce volume se rapporte à cette grande & effroyable persécution. On y ajoute les Actes de deux Martyrs dont les tems regardent la persécution appellée de *Vararanes*, du nom de ce Roi de Perse, fils d'Isdegerde, & petit-fils de Sapor II.

La seconde partie ne présente que les Actes de quatorze Martyrs d'Occident ; la suite occupera un autre volume que l'Auteur promet, mais à cette se-

conde partie M. Assémani joint un morceau excellent qui est la vie de S. Simeon Stylite, avec une Dissertation très-curieuse sur les Stylites ; nous parlerons de ceci dans un autre article de nos Mémoires.

Il faut présentement nous livrer à des détails d'érudition ; & nous devons avertir ceux qui ne lisent que pour s'amuser, qu'il leur convient de prendre parti ailleurs, & de nous laisser discuter tout ceci en faveur des Sçavans, & de ceux qui veulent travailler. Le mot d'Horace ; *Odi profanum vulgus & arceo*, est ici nécessaire, & personne ne doit s'en choquer.

M. Assémani nous explique toute l'étenduë de son travail ; & voici ce que nous concevons, en suivant avec soin toute cette matière. Pour peu qu'on ait étudié le Syriaque, on sçait la différence qui est entre les livres

Saints traduits dans cette Langue, & les livres des anciens Auteurs Ecclésiastiques de Syrie. Nous entendons la différence de Grammaire & de style, non simplement celle qui vient du fond des choses.

On lit, par exemple, avec facilité la version Syriaque du N. T. qui se voit dans nos Bibles Polyglottes; mais ce n'est pas la même chose quand on en vient à S. Ephrem. Le style périodique de ce Saint Père embarrasse beaucoup plus que celui des Evangiles, des Actes des Apôtres &c. Et ce que nous disons de S. Ephrem, regarde aussi à proportion les Actes des Martyrs qu'on vient de nous donner. Ce syriaque est bien plus difficile que celui de la version des Ecritures; la plus légère épreuve suffit pour en convaincre tout Lecteur attentif.

Mais cette difficulté n'a pas

dû faire ombrage à notre Auteur qui est Syrien d'origine, & qui manie la littérature de sa nation à-peu-près comme nous nous aidons du Latin. Ce qui lui a donné beaucoup de peine, dans l'édition de ces Actes des Martyrs, c'est l'état où se sont trouvés les manuscrits qui les contiennent. D'abord ces anciens monuments du V. & du VIII siècle sont en vieux caractères appellés *Estrangeles* * à cause de leur rondeur ; & il est aisé au coup d'œil de distinguer ces lettres, de l'écriture courante ; mais il en coute pour se faire comme un nouvel alphabet, avant que de pouvoir les assembler & en former des mots. Cet embarras toutefois n'étoit rien en comparaison de celui qui résultoit des abbréviations sans nombre répanduës dans les

* Du mot Grec στρόγγυλος, *rotundus.*

mêmes manuscrits, & de la liberté que se donnérent les Anciens d'écrire sans points voyelles. Il a fallu que M. Assémani ait apprécié toute cette littérature; qu'il l'ait réalisée en termes entiers; qu'il y ait ajouté des points, non toutefois autant qu'en mettent aujourd'hui les Orientaux, & sans employer non plus, dans le détail de ces points, les figures qu'on voit sur les mots syriaques dont la version des Saints Livres est composée; les points voyelles de M. Assémani ne sont que des points, tantôt seuls, tantôt deux à deux, tantôt placés sur les mots, tantôt mis au-dessous.

Mais le travail de ce sçavant Editeur ne s'est pas borné aux soins très-ennuyeux & très-dégoutans que nous venons de dire. Il a enrichi de préfaces & de notes l'Histoire de chaque Martyr. Dans les Préfaces il

rapproche ce que d'autres monumens de l'Hiſtoire indiquent ſur les mêmes faits. Il fixe l'époque & le dégré d'autorité de chacune des pièces qu'il publie ; il exerce une critique judicieuſe en certaines occaſions intéreſſantes ; & ſa bonne foi, ſon impartialité, paroiſſent juſques dans les jugemens qu'il porte de la Bibliothèque Orientale de M. Joſeph Aſſémani, ſon oncle ; car, en obſervant les régles de la modération & du reſpect, il relève toutes les fautes de cet Auteur : &, par exemple, M. Joſeph Aſſemani parlant de Sapor II. marque la mort de ce Prince vers l'an 370 contre le ſentiment très-commun & très-ſûr de tous les bons Chronologiſtes, qui la retardent juſques vers l'an 380. M. Etienne Aſſémani critique cette opinion ſingulière, il la rejette, & il a raiſon ; mais qu'il nous ſoit auſſi permis d'a-

jouter une observation que nous croyons bien fondée. L'Auteur conjecture que son oncle a été induit en erreur par le P. Pagi, qui dit, à l'année 301. de J. C. que Misdas (ou Hormisdas) Roi de Perse, eut pour successeur son fils Sapor; & il s'ensuivroit effectivement que Sapor ayant vêcu & régné * 70 ans, il faudroit rapporter sa mort & la fin de son régne à l'an 370 ou environ, s'il avoit commencé en 301.

Cependant, continuë Mr. Assemani notre auteur, l'illustre Écrivain de la Bibliothéque Orientale, n'a pas considéré que le P. Pagi n'avoit pas été ferme dans son sentiment, qu'il l'avoit même rétracté dans la suite; car à l'an 380 il marque la mort & la

* On fait toujours marcher ensemble la vie & le régne de Sapor II. parce que ce Prince régna dès le premier moment de sa naissance.

fin du règne de Sapor; ce qui prouve qu'il n'a pas dû fixer le commencement de l'un & de l'autre à l'an 301, mais 310, ou environ.

Tout ceci feroit très-bien dit, s'il étoit vrai que le P. Pagi eût en effet placé le règne & la naissance de Sapor en 301; c'est tout le contraire. Ce sçavant Critique, l'homme peut-être le plus estimable, dans le genre d'érudition qu'il avoit embrassé, dit à l'an 301 que Narsès Roi de Perse, eut pour successeur (*anno incerto*) Misdas ou Hormisdas, qui règna autant que Narsès; qu'ensuite Sapor succéda à Misdas. Or cela ne signifie assurément point que Sapor nâquit & commença à règner en 301; on voit Misdas entre lui & Narsès; on voit ce Misdas règner autant que Narsès; il paroît que ce Narsès règna plusieurs années; on remarque même que le P. Pagi le fait règner

encore à l'an 303 ; ainſi ce même Père ne fixe point la naiſſance & le règne de Sapor à l'en 301. Ainſi il n'eſt point néceſſaire de dire qu'il ait abandonné ou rétracté ſon ſentiment, lorſqu'il a rapporté la mort de ce Prince à l'an 380 ; ainſi ce ne peut être lui qui ait induit en erreur M. Joſeph Aſſémani, auteur de la Bibliothéque Orientale.

Les Préfaces de notre Auteur, M. Etienne Aſſémani, contiennent une multitude d'autres Critiques, qui ont pour objet tantôt divers Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, tantôt les Martyrologes des Grecs & des Latins, tantôt les Annales de Baronius, les Actes des Saints des Bollandiſtes, &c. Et l'on conçoit en effet que le détail des Mſſ. de Nitrie a dû contredire ſouvent pluſieurs des autres Monumens qui traitent des mêmes faits. En tout ceci, M. l'Archevêque d'Apamée fait voir

beaucoup d'attention, de ſagacité & de ſçavoir.

Ses Notes ſur l'Hiſtoire du Martyre de chaque Saint, ſont deſtinées à expliquer les endroits difficiles qui s'y trouvent ; & l'Auteur prend quelquefois occaſion de ces difficultés pour diſſerter ſur quelques points d'Hiſtoire ou de Doctrine Eccléſiaſtique. Ainſi, par exemple, on a dans ces Notes des Diſcuſſions ſçavantes touchant l'Hiſtoire de Manès & l'établiſſement de ſa Secte ; touchant les jeûnes divers des Orientaux ; touchant l'ancienne Diſcipline qui ordonne la Préſence & le Miniſtère de trois Evêques pour l'Ordination Epiſcopale, ſans préjudice toutefois de la validité de cette Ordination faite par un ſeul Evêque.

Nous avons auſſi remarqué, ſoit dans les Notes, ſoit dans les Préfaces de ces Actes des Mar-

tyrs, quelques traits de Controverſe : il ſuffit d'en citer un très-conſidérable & très-curieux. On lit dans l'Hiſtoire du ſaint Martyr Simeon Barſabas, Evêque de Seleucie & de Cteſiphon ; qu'ayant été conduit en la préſence de Sapor, ce Prince lui dit *d'adorer le Soleil comme un Dieu* : à quoi le Saint répondit qu'il ne voudroit pas même adorer le Roi, quoique plus excellent que le Soleil, puiſqu'il avoit l'intelligence & la ſageſſe en partage, au lieu que cet Aſtre privé de connoiſſance & de pouvoir, ne diſtinguoit ni ſes adorateurs, ni ceux qui lui inſultoient ; & toute la ſuite du diſcours tendoit à montrer au Prince qu'il ne faut adorer que Dieu ſeul, & que les Créatures ne méritent point le Culte ſuprême. Or ſur cela M. Aſſémani fait une excellente Note pour réfuter le Docteur Thomas Hyde, auteur d'un Traité de

la Religion des Perses. Cet Anglois a prétendu qu'en Perse on n'adora jamais le Soleil, & que les Chrétiens qui se laissèrent égorger durant le règne de *Sapor*, pour ne vouloir pas se prosterner devant cet Astre, suivirent plus l'*impression de l'humeur & de l'opiniâtreté, que les mouvemens de leur conscience*; décision totalement fausse, & démontrée telle par une nuée d'Auteurs anciens très instruits & très-respectables; mais il ne faudroit pour la détruire que le Texte des Monumens Syriaques qu'on publie; & c'est sur cette preuve que notre Auteur insiste particulièrement. Ce morceau mérite d'être lû, médité & comparé avec le Chap. IV. de Thomas Hyde qui nous a paru dans ce point extrêmement hardi, pour ne pas dire aventurier.

Nous reprendrons cet immense volume dans un autre article.

& nous tâcherons d'y recueillir ce qui pourra faire le plus de plaisir aux Sçavans, seuls juges, nous le répétons, de cette importante composition.

ARTICLE X.

MEMOIRE SUR L'HORLOGERIE, contenant diverses remarques sur les Ouvrages & les prétentions de M. R. par M.... 4°. pag. 40. M. DCC.L. A Paris chez Guérin, Huart, Jombert &c.

LEs controverses qui s'élèvent entre les Artistes, pour la perfection de leur Art, sont plus aisées à terminer que celles dont les belles Lettres ou la Métaphysique fournissent l'occasion & les détails. Dans ces dernières les objets trop insensibles, trop dépendants d'un goût & d'une estimation arbitraire,

bitraire, laissent aux Combattans une multidude de ressources, & aux Juges un embarras presque continuel. Au lieu que les disputes des Artistes roulant sur des choses qui sont dans le commerce de la vie, qui se comparent entr'elles, ou avec des principes invariables, qui ne peuvent se cacher longtems; quand elles sont défectueuses ou parfaites; on est bientôt en état de prononcer sur le différend. Qu'arriva-t-il dans la Cour de Hiéron, Roi de Syracuse, lorsqu'on vint à disputer si la Couronne qu'il avoit commandée à son Orfévre étoit d'or pur, ainsi que ce Prince le souhaitoit? Après des discussions qui ne servoient qu'à augmenter les incertitudes, Archimède démontra par les principes & les expériences de l'Hydraulique, qu'il y avoit dans cette Couronne un mêlange considé-

rable d'argent : dès-lors le procès fut fini, Hiéron connut & punit la fourberie de ſon Orféyre. *

Il eſt queſtion, dans le Mémoire que nous annonçons, d'une des plus belles parties des Méchaniques, de *l'Horlogerie* ; & l'Auteur de l'Ecrit eſt le fils aîné du célèbre M. Julien le Roi, à qui il ſemble avoir été donné de nos jours, d'enchaîner le tems, & de forcer la matière à repréſenter, dans la dernière préciſion, la route très-rapide de nos années.

Nous ne ſommes pas fachés que l'Etranger qu'on réfute ici ait fait des tentatives pour perfectionner l'Horlogerie ; l'entrepriſe eſt louable à tous égards ; elle mérite même d'être encouragée, & il y a tout lieu de croire, ainſi que l'inſinue M. le Roy,

* *Vitruv. l. 9. chap. 3.*

que l'Académie Royale des Sciences a eu cette intention dans les éloges qu'elle a donnés aux efforts du nouvel Artiste. *

Mais nous souhaiterions que ce même Auteur de l'entreprise eût attaqué avec moins de confiance le Corps entier des Horlogers de Paris : c'est la phalange qu'on n'enfonce point ; on prend ses armes, son nom, sa réputation ; c'est-à-dire, que partout on tâche d'imiter & de copier ces habiles gens ; mais il est assurément nouveau d'entendre dire qu'ils *ne connoissent point la fine théorie de leur Art* ; & ce mot fonde le premier reproche

* M le Roi désigne son nom par la lettre R. qui en est l'initiale. Nous l'appellons *Etranger*, parcequ'il est Suisse & depuis peu de tems établi à Paris. Il sollicite un Privilège exclusif pour la construction & le débit de ses pendules : démarche que les Horlogers de Paris estiment très préjudiciable à leurs intérêts.

que fait M. le Roy à ſon adverſaire : Reproche ſuivi bientôt après d'une Diſſertation dans les formes, & trés-curieuſe ſur la matière en queſtion.

Car il ne faut pas ſe figurer ici un Mémoire en ſtyle de procédure judiciaire ; une pièce bornée à des diſcuſſions de faits & de moyens, dans la vûë d'inſtruire un Rapporteur & des Juges. Nous conſidérons ceci comme un morceau qui intéreſſe extrêmement les Arts, & nous obſervons, pour notre Extrait, l'ordre que M. le Roy lui même établit dans ſon Ouvrage. 1°. Il expoſe ſuccinctement les principes que les habiles Maîtres ſuivent dans la diſpoſition des parties de leurs Pendules, & qui contribuent le plus à leur régularité. 2°. Il examine la Pendule que ſon Adverſaire préſente comme digne d'attirer l'attention du Public, par les nouveau-

tés avantageuſes qu'elle renferme ; & cet Examen eſt terminé, ainſi que tout le Mémoire, par des remarques ſur les prétentions de l'horloger Suiſſe. Indiquons les principaux caractères de cette production, qui joint les avantages du ſtyle à la bonté des raiſons.

Tous les Arts ont des termes qui leur ſont propres ; c'eſt la remarque que faiſoit Ciceron converſant avec Atticus & Varron ſur les divers ſentiments des Philoſophes ; & cette Obſervation n'a lieu nulle part avec plus d'évidence que dans l'Horlogerie. Il n'eſt pas poſſible de raiſonner un moment ſur ce bel Art, ſans parler de force motrice, de roues, de pignons, d'échappement, de régulateur &c. Par cette raiſon M. le Roy a dû donner ſur tout ceci les notions convenables ; mais il fait ce qu'un autre moins habile n'au-

roit pû exécuter. Il indique la théorie propre de chacune de ces parties ; & par exemple, traitant des Roues & des Pignons, il observe *que les deux choses essentielles que l'on s'y propose, c'est que les Roues agissent sur les Pignons de la manière la plus uniforme, & que leur liberté soit la plus grande qu'il est possible, & de la plus grande durée.* Ce sont-là des principes expliqués dans plusieurs excellens Traités, entr'autres dans le Mémoire de M. Camus, faisant partie du grand recueil de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1733. Notre Auteur cite cet Ouvrage & tous les autres qui ont rapport à son Art; nous avons vérifié la plûpart de ses citations, * & quels senti-

* A la page 6. il s'est glissé une faute d'impression ; on cite un Mémoire de M. le Marquis de Courtivron, contenu dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1745, c'est 1744.

mens d'estime ne nous ont pas fait naître la connoissance intime, & la pratique familière qu'a notre Artiste de tant de Livres pleins de Géométrie & de démonstrations sçavantes !

Mais non content de sçavoir les principes des meilleurs Maîtres, il en tire des conséquences pratiques. Il explique par exemple les inconvéniens du volume trop grand ou trop petit des Roues. Trop grandes, elles ont plus de pesanteur & plus de frottement sur leurs pivots ; trop petites, il faut les multiplier, ce qui augmente aussi les frottemens & la résistance ; ce qui expose les pivots à s'user plus promptement &c. C'est donc le milieu, & comme la moyenne proportionnelle que M. Le Roy recommande, qu'il enseigne à trouver par l'expérience & par l'usage.

Il traite ensuite des arcs, des vibrations, de la suspension du

Pendule ; mettant toujours en œuvre les démonſtrations des Géomètres, & la pratique des plus célèbres Horlogers. On voit ici combien les hommes parvenus au premier degré de l'eſtime publique ſont éloignés des baſſeſſes de la jalouſie. M. Le Roy eſt né dans le ſein de l'Horlogerie ; dès l'enfance il s'eſt familiariſé chez M. Julien Le Roy ſon père, avec les Pendules & les Montres deſtinées aux Grands & aux Souverains. Cependant il parle toujours avec honneur de ceux qui ſe ſont diſtingués dans la même profeſſion.

M. Graham en Angleterre s'eſt ſervi pour le pendule d'une ſuſpenſion qui diminue les frottemens ; il a imaginé de compenſer par le moyen du mercure les effets du froid & de la chaleur ſur le pendule ; & notre Auteur rend juſtice partout à ſon habileté. Quand il cite l'Eloge

que MM. les Académiciens, qui ont été au Nord, font des Pendules de M. Julien le Roy, il n'en sépare pas le témoignage honorable qu'ils rendent aussi à M. Graham. Les grands Connoisseurs donnent toutefois la palme & le premier rang à l'Horloger François, mais l'Auteur du Mémoire n'insiste point sur la gloire d'une telle supériorité.

L'échappement est dans les Horloges, *cette partie par laquelle la rouë de rencontre restituë au régulateur le mouvement qu'il perd dans chaque vibration.* Il ne faut pas s'étonner des termes qui se présentent ici ; le simple coup d'œil sur une pendule ou sur une montre suffit pour en donner une parfaite intelligence. Les Maîtres de l'Art regardent l'échappement comme quelque chose qui demande des attentions singulières ; & il y a eu à ce sujet bien des observations faites par les plus

habiles Artiſtes ; nous avons lû, par exemple, dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1742. l'extrait d'un Mémoire de M. Gallonde, où les inconvéniens de l'*échappement* qu'on appelle *à anchre*, ſont très-bien expliqués. M. Le Roy, notre Auteur, entre tout-à-fait dans les mêmes idées ; il les développe de plus en plus, il y ajoute d'autres réflexions ſur les diverſes ſortes d'échappemens ; mais il avoue, après tout, qu'à l'égard de cette partie il *voit encore quelque choſe à déſirer*. Sa penſée ſe manifeſtera davantage dans un Traité complet qu'il nous fait eſpérer *ſur la cauſe du reſſort, ſur ſes effets & ſur ſon application aux Montres :* Ouvrage qui enrichira extrêmement l'Horlogerie, & dont nous rendrons compte avec ſoin dans nos Mémoires.

Tout ce qu'on a vû juſqu'ici de la Diſſertation de M. Le Roy

n'eſt que le prélude de ſa Controverſe avec l'Horloger Suiſſe ſon adverſaire. On entre préſentement dans la ſeconde partie du Mémoire ; c'eſt la grande batterie dreſſée contre l'Artiſte étranger ; & d'abord on examine ſa Pendule deſtinée, comme il le prétend lui-même, à aller durant quinze jours de ſuite. Toutes les pièces en ſont meſurées, appréciées, comparées avec les conſtructions des autres Maîtres. L'épreuve eſt forte, & ſemblable peut-être à ce qu'auroient fait Apelle ou Lyſippe, ſi quelque Peintre ou Sculpteur inconnu eût voulu s'inſinuer auprès d'Alexandre, en lui préſentant ſon portrait ou ſa ſtatue. On peut croire qu'en une telle occaſion rien n'eût échappé aux regards pénétrans des deux Artiſtes attachés depuis long-tems à la cour & à la perſonne de ce prince.

Mais encore quel eſt le ré-

ſultat de ces obſervations rigoureuſes ſur la Pendule en queſtion ? Il ſe borne à deux choſes ; on ne trouve dans cette Pendule aucune invention nouvelle ; on y remarque beaucoup de défauts ; & ſur le premier chef on fait voir, par exemple, que le nouvel Horloger n'a rien innové dans ſa force motrice, s'étant ſervi de la méthode des Sieurs le Bon, Sully, Gaudron, Gourdain, &c. que ſa ſuſpenſion ne diffère point, quant à l'effet, des ſuſpenſions Angloiſes..... qu'elles ſont beaucoup inférieures à celles de M. Graham ; que dans la prétendue compoſition métallique qu'il dit avoir miſe en uſage pour compenſer les effets de la chaleur & du froid, il n'a fait que copier MM. Graham, Caſſini, Julien Le Roy, Ellicots & Varinge, &c.

M. Le Roy paſſe aux défauts de la Pendule, & il en détaille

une multitude ; par exemple, les frottemens y sont considérables par la petitesse des Roues, & par la méthode de faire agir la Roue de rencontre sur le Pendule, au moyen d'une branche perpendiculaire à sa verge. L'échappement en est très - défectueux, si défectueux même, que le Constructeur a été obligé de recourir à celui dont les Horlogers font le plus d'usage. La sonnerie en est trop foible, le jeu des aiguilles trop grand, l'usage de la machine désagréable, incommode, vû toutes les précautions qu'il faut prendre pour la poser, la déplacer, la régler & la mettre à l'heure &c.

Ce dernier article des incommodités de la Pendule Suisse, fait naître des réflexions critiques, qui égayent & ornent le Mémoire. M. Le Roy entend aussi cette manière d'attaquer, & elle est très-efficace après un détail de

bonnes raiſons : c'eſt comme la cavalerie légère qu'on met à la pourſuite d'un ennemi qui s'enfuit. Nous finiſſons en jettant, avec l'Auteur, un coup d'œil ſur les prétentions du ſieur R.

Il ſollicite un *Privilége excluſif pour des inventions défigurées, dont on eſt en poſſeſſion depuis longtems.* . . . Il ſollicite ce Privilège extrêmement préjudiciable à l'Horlogerie de France ; tandis que « les inventeurs de » tant de moyens pour augmen» ter la juſteſſe des Horloges ; » ceux à qui on doit tant de mé» thodes pour faire marquer & » ſonner l'équation aux Pendu» les & aux Montres, & pour » faire indiquer aux premières » tous les mouvemens céleſtes ; » les Auteurs de tant d'eſpeces » différentes de réveils, de répé» titions ſimples ou à trois par» ties, de remontoirs, d'échap» pemens, de compenſations des

» effets de la chaleur & du froid
» ſur le Pendule, ſe ſont con-
» tentés de l'honneur qui leur
» revenoit de leurs inventions ;
» tandis que M. Julien le Roy,
» *qui a trouvé* l'ingénieuſe pra-
» tique de conſerver l'huile aux
» pivots des ouvrages d'Horlo-
» gerie, *qui a inventé* les répé-
» titions ſans timbre & à bat-
» te-levée ; (découvertes ſi
» utiles au commerce de Fran-
» ce) n'a jamais ſongé à en ob-
» tenir d'autre récompenſe que
» celle de ſe rendre utile à ſes
» concitoyens & d'en mériter
» l'eſtime &c. »

Ceci n'eſt qu'une très-petite partie des défenſes qu'oppoſe notre Auteur aux prétentions de ſon adverſaire. Il faut lire tout le reſte du Mémoire, qui eſt fort preſſant, & qui a eu, nous le ſçavons, un très-grand nombre d'approbateurs. Nous ne faiſons pas difficulté d'avouer que nous

entrons dans les mêmes ſentimens, ſans vouloir toutefois bleſſer le moins du monde les intérêts ou la réputation de l'Artiſte étranger ; nous voudrions même que, de concert avec ceux de Paris, il cultivât ſon art, qu'il en perfectionnât les rapports, qu'il en étendît les uſages.

Mais il nous ſemble que, quand on ſe préſente pour la première fois dans la carrière des Sciences ou des Arts, il ne faut point, comme l'architecte Dinocrates,* ſe revêtir de la peau de lion, & prendre la maſſue en main. Ces ſymboles de la force & de la victoire n'alloient bien qu'à Hercule, qui étoit un demi-Dieu, & qui avoit rempli le monde du bruit de ſon nom.

---

* *Vitruve, l. 2. Préface.*

ARTICLE XI.

LETTRE AU P. B. J. SUR la Piéce en cinq Actes intitulée Cénie.

J'Ai crû, M. R. P. pouvoir obtenir quelques pages de vos Mémoires en faveur de *Cénie.* C'eſt une eſpèce de privilège, puiſque vous n'êtes ni dans le goût ni dans l'uſage d'annoncer les pièces qui ſe donnent ſucceſſivement au Théâtre François. Mais ce privilège, je l'oſe dire, étoit dû aux ſentimens vertueux répandus dans Cénie, & au ſtyle enchanteur qui en forme le tiſſu. Oubliez, je vous prie, pour un moment, que cette pièce a occupé nos *Roſcius* Modernes. Figurez-vous qu'elle a paru ſeulement dans quelques aſſemblées philoſophiques, où il auroit été queſtion de faire ſentir le prix

de la bonté, de la franchise, de la probité, de l'honneur. Ce coup d'œil vous plaira plus que celui du Théâtre; & il est vrai aussi que l'Auteur (Madame de Grafigny) ne s'est pas proposé d'abord le grand jour de la Scène Dramatique; qu'elle n'a imaginé & ébauché Cénie que pour son propre amusement.

Le sujet de la pièce peut se tracer en peu de mots. Cénie passe pour être la fille de Dorimond, vieillard très-riche & très-honnête homme. Mais c'est une fille que Mélisse, femme de Dorimond, a supposée à son mari: secret important qu'elle confie en mourant à Méricourt, un des neveux de Dorimond. Ce Méricourt est un esprit faux, dissimulé, intéressé; en un mot le malhonnête homme de la pièce; mais ce caractère n'est pas outré. Il paroît qu'on a mieux aimé instruire par le beau spectacle de la

vertu, que par l'image honteuse ou ridicule du vice.

Méricourt veut épouser Cénie, tandis qu'elle passe pour la fille de Dorimond. L'intérêt a bien autant de part à ce dessein que l'inclination ; mais Cénie lui préfère Clerval son frère cadet ; & celui-ci a toutes sortes d'avantages du côté de la vertu, de l'honneur, de la probité, de l'âge même & des manières. Dorimond, le meilleur des pères & des oncles, veut faire le bonheur de Cénie, qu'il croit être sa fille, & de ses deux neveux. Il converse alternativement avec ces trois personnes, & il manifeste dans ces entretiens la beauté & la candeur de son ame. Par cette raison les finesses & les artifices de Méricourt lui déplaisent ; il aime mieux faire un gendre de son autre neveu Clerval ; mais Méricourt vient à la traverse, & dé-

couvre la naiſſance incertaine de Cénie.

Celle-ci a pour Gouvernante Orphiſe, la plus raiſonnable femme du monde, & par les dernières déclarations de Méliſſe, dont Méricourt eſt porteur, il ſe trouve auſſi qu'Orphiſe eſt mère de Cénie. Cet événement les comble de joie l'une & l'autre, mais les réduit toutes deux à un état d'humiliation qu'elles ſentent vivement ; c'eſt auſſi ce qui rompt toutes les meſures de Dorimond; ce qui enchaîne tous les ſentimens de ſa tendreſſe. Il ne peut plus ni adopter Cénie pour ſa fille, comme il le déſiroit, ni la donner pour épouſe à Clerval ; & Cénie elle-même a trop de vertu & de grandeur d'ame, pour vouloir demeurer dans une maiſon où elle eſt étrangère.

Cependant un homme de condition, nommé Dorſainville, a

recours au crédit de Clerval pour obtenir des Lettres de grâce, & la liberté de vivre dans sa patrie. Dorsainville s'étoit expatrié pour une affaire d'honneur, & il ne reparoît qu'au bout de quinze ans. Son épouse séparée de lui, depuis ce tems-là, ne se retrouve point ; il ne sçait ce qu'elle est devenue ; il fait part à Clerval de toutes les inquiétudes qu'il éprouve à ce sujet. Clerval ranime ses espérances, soulage sa douleur, & en même tems intéresse cet ami fidèle aux malheurs de Cénie & d'Orphise, qui sont sur le point de quitter la maison de Dorimond pour se retirer dans un Couvent. Dorsainville qui ne connoît point ces deux Dames, se charge de les conduire, de les recommander, d'adoucir par toutes sortes de bons offices, la rigueur de leur sort. Il doit cela aux empressemens de Clerval, & aux servi-

ces importans qu'il a reçus de lui dans l'expédition des Lettres de grace.

Mais tandis que Dorſainville s'abouche avec Orphiſe & Cénie, il reconnoît la première pour ſon épouſe & l'autre pour ſa fille ; il apprend que, dans le triſte état de ſes affaires, Orphiſe s'eſt réduite à la condition de Gouvernante, ſans jamais perdre ni la nobleſſe de ſes ſentimens, ni l'eſpérance de revoir ſon époux. Cette reconnoiſſance ramene chez Dorimond tous les tranſports de la joie. Le bon vieillard charmé reprend auſſi-tôt le projet du mariage de Cénie avec Clerval ; mais celui-ci en y conſentant, ſollicite auſſi les bienfaits de ſon oncle en faveur de Méricourt, & il les obtient. C'eſt le dénouement & la fin de cet Ouvrage dramatique, qui n'eſt point appellé *Comédie* dans le frontiſpice ; qui n'eſt point une *Tragédie*, ainſi qu'on lit dans

l'Approbation ; mais seulement une *Pièce en cinq Actes*, dont le titre pourroit être *Le Triomphe de la franchise & de la bonté.*

Voilà en effet ce qui met tant d'intérêts & de charmes dans cette production. On se plaint tous les jours que le siécle est déchû du côté des sentimens, c'est-à-dire, de la candeur, de la droiture, de la simplicité noble & généreuse ; si ces reproches sont fondés, il faudra donc approprier à Madame de Grafigny la louange sublime que Cicéron donnoit, dans une autre matière, à Varron. *Nous étions*, lui disoit-il *, *égarés dans notre propre Ville; nous ne sçavions plus où porter nos pas ; & vos livres nous ont recueillis, nous ont accordé l'hospitalité, nous ont fait reconnoître qui nous sommes & en quel pays nous habitons.* » De même

* *Acad. quæst. l.* 1.

» *pourrois-je dire*, dans l'affoi-
» bliſſement de nos mœurs, nous
» cherchions partout des hom-
» mes droits, ſincères, bons pa-
» rens, bons amis, auſſi éloi-
» gnés de la fraude que de l'am-
» bition & de la cupidité, plus
» empreſſés à faire du bien qu'à
» en recevoir; & l'Auteur de
» Cénie nous a montré des ca-
» ractères de cette eſpèce, elle
» nous en a même montré cinq
» ſur ſept qui occupent la Scè-
» ne. »

Car quel eſt l'homme qui ne voulût bien converſer avec Dorimond, Clerval, Cénie, Orphiſe, Dorſainville, qui ne fût même charmé de leur reſſembler? Vous vous ſouvenez, M. R. P. de ce Vieillard de Térence qui s'étoit condamné au genre de vie le plus dur, pour expier les reproches qu'il avoit faits à ſon fils. Le Dorimond de Madame de G. n'eſt pas homme

à

à se procurer de pareils remords. Il ne sçait qu'obliger, que rendre service, que faire des heureux. Il n'ignore pas les dangers d'une excessive bonté & d'une franchise sans bornes; mais il aime mieux s'y exposer que de rien faire qui puisse contrister personne, ou qui ressemble aux fines attentions de la politique. *Je ne sçaurois*, dit-il, *me résoudre à être fin; la finesse ne va guères sans la méchanceté.* C'est un cœur généreux, qui se plaint des difficultés qu'on éprouve en travaillant au bonheur des autres. *On peut faire des malheureux, même sans les connoître; mais quelque envie qu'on en ait, il n'est pas si aisé qu'on le pense de faire des heureux. Cela rebute, & l'on devient dur faute de succès.* C'est un esprit droit qui ne peut souffrir qu'on se défie de lui. *Les soupçons m'importunent, & de tous les maux nécessaires à la société, la défiance*

eſt à mon gré le plus inſupportable. C'eſt un bienfaiteur délicat qui compte pour rien le ſervice ſi l'on n'étudie le goût de celui qui le reçoit. *Ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de celui qu'on oblige.*

Je ne vous cite, M. R. P. que ce petit nombre de traits; il faudroit voir le détail des Scènes, & inſiſter ſur certaines ſituations, pour connoître toute l'étenduë de ce beau caractère. Il en eſt à peu près de même de Clerval, de Cénie, d'Orphiſe, de Dorſainville. Le premier eſt un ami compatiſſant, un cœur bien fait, un eſprit de reſſources, quand il eſt queſtion de faire du bien. Je remarque une Scène admirable au V^e^ Acte (c'eſt la première) lorſque ce jeune homme recommande Orphiſe & Cénie à Dorſainville, qui ne les connoît pas encore. Clerval y dit d'un ton plein de ſentiment,

Il faut servir les malheureux avec tant de cerconspections, d'égards, de respect ! Et ne croiriez-vous pas bien, M. R. P. que ce mot mériteroit autant les applaudissements de tout le Peuple Romain, que celui de Térence : Je suis homme, je sens tout ce qui intéresse l'humanité. *

Cénie est l'Héroïne de la Piéce, elle brille sur-tout quand on lui fait connoître qu'elle n'est pas fille de Dorimond, & qu'elle n'a rien à prétendre aux richesses de ce généreux Vieillard. Méricourt, dans ces circonstances, témoigne qu'il est prêt de l'épouser ; mais elle lui répond : » Rougissez de la fourberie dans » laquelle vous n'auriez pas » honte de m'associer. Moi, » tromper le meilleur des hu-

* Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

» mains ! Moi, uſurper les biens
» d'une maiſon ! vous me faites
» horreur. »

Orphiſe, ſous le titre inférieur de Gouvernante, decèle une grande ame, & des ſentimens dignes d'une haute naiſſance. Les avis qu'elle donne à Cénie ſans la connoître, & après l'avoir connuë, ſont des leçons d'une ſageſſe conſommée. Toute la Scène V. du IV^e Acte où elle détourne Clerval de l'idée d'épouſer Cénie eſt un chef-d'œuvre de raiſon & de générosité, ſans compter que tout ceci eſt écrit de la manière la plus engageante.

Dorſainville eſt coupable dans l'affaire qui a cauſé ſon exil ; il a écouté, comme tant d'autres, la voix fauſſe & homicide du point d'honneur ; mais, ce crime à part, il eſt ami ſage, bon conſeil, époux fidèle ; il ſent tout le prix

des bienfaits de Clerval; & il n'en eſt que plus attentif à modérer les empreſſements infinis & dangereux, que ſon bienfaiteur témoigne pour Orphiſe & pour Cénie au moment de leur diſgrace.

Je veux vous dire préſentement, M. R. P. ce qu'on a critiqué dans cet Ouvrage.

1°. Quelques-uns ont trouvé trop de complication dans les incidents, trop de merveilleux dans les reconnoiſſances: mais il me ſemble qu'en ceci les Anciens & nos meilleurs Modernes ont bien donné l'exemple; il me ſemble d'ailleurs qu'il n'eſt rien dans ce tiſſu dramatique qui n'ait pû arriver, comme on le ſuppoſe; & enfin je croi que la mémoire de perſonne ne demeure ni embaraſſée ni chargée à la lecture ou à la repréſentation de cette Pièce.

2°. On a dit que Dorimond étoit d'une bonté extrême, & que ce caractère marquoit en lui plus de foiblesse & de petitesse d'esprit que de vraye vertu ; mais ce reproche ne doit pas avoir fait beaucoup de progrès. En lisant la Pièce on voit que Dorimond allie des lumières à la bonté, de la prudence à la facilité ; qu'il aime mieux, à la vérité, être simple que politique ; mais que s'il étoit trompé, ce seroit, après tout, parcequ'il voudroit bien l'être.

3°. On a trouvé à redire aux deux lettres déposées par Mélisse mourante entre les mains de Méricourt. La première se lit au troisième Acte, la seconde au quatrième. L'une fait connoître à Cénie qu'elle n'est point fille de Dorimond, l'autre lui apprend qu'elle est fille d'Orphise. C'est sur ces deux lettres que porte toute l'intrigue de la pièce,

& il faudroit avoir tout l'ordre des Actes & des Scènes sous les yeux pour bien estimer la force de l'objection. Elle consiste cette difficulté en ce que l'hypothèse de la seconde Lettre ne paroît pas naturelle. Mais je me suis persuadé au contraire que la première Lettre ayant pour objet une vérité qui intéressoit particuliérement Dorimond ; & la seconde une autre vérité qui touchoit extrêmement Cénie ; Mélisse a pû séparer ces deux déclarations, & par conséquent ces deux Lettres ; que Méricourt de même, attentif à ses intérêts, a pû ne manifester l'une qu'après l'autre. Il me semble que j'expliquerois bien tout cela, si je ne craignois d'occuper trop de place dans vos Mémoires. Je finis donc en vous répétant que Cénie m'a paru une très-belle pièce, soit pour le style, soit pour la conduite, soit pour les senti-

ments vertueux qu'elle inspire.

Je suis &c.

A Paris 7. Décembre 1750.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

Description sommaire des Statuës, Figures, Bustes, Vases & autres Morceaux de Sculpture, provenants du Cabinet de feu M. Crozat &c. Chez Louis-Fr. Latour, rue S. Jacques, M. DCC. L. 8°. pag. 46. La succession de feu M. Crozat a pu enrichir plusieurs Cabinets, comme la maison de Lucullus pouvoit orner plusieurs Palais. Les Pierres gravées ont passé au

Palais Royal ; les deſſeins ont été diſtribués dans des ventes publiques ; les Tableaux ſi précieux & ſi rares ſont en la poſſeſſion de M. de Thiers, qui ſe propoſe d'ouvrir aux Connoiſſeurs les appartemens où ces richeſſes ſont conſervées. Les Statuës, Buſtes, Vaſes, Modèles en terre cuite, Porcelaines, Fayances d'Urbin ſont en vente depuis le 14 Décembre dernier, dans l'Hôtel de feu M. le Marquis du Chatel, rue de Richelieu ; & voici la deſcription de ces magnifiques dépouilles, dignes d'attirer les regards d'un monde de Connoiſſeurs.

Il y a 232. articles dans ce Catalogue. On y voit d'abord les Statues, les Buſtes, les Vaſes de marbre ; & dans ce nombre beaucoup de pièces antiques ; beaucoup de chef-d'œuvres du Ciſeau Grec : à la tête, un Bacchus debout, un bras appuyé ſur

un tronc d'arbre, & tenant de la main gauche une coupe qu'il semble vouloir porter à sa bouche; cette Statue a quatre pieds de haut, & elle a appartenu au sieur Girardon célèbre Sculpteur, qui la regardoit comme un des plus riches morceaux de son Cabinet; c'est que l'on ne peut assez priser la justesse des contours & l'élégance des proportions qui s'y font remarquer. Il ne restoit de cette antique que la tête & le corps; le reste a été supplée par François Flamand très-habile homme & néanmoins très-inférieur à l'Artiste Grec Auteur de la Statue. Le travail de Flamand paroît sec & décharné en comparaison de l'antique: & tel est le désavantage de tous nos chef-d'œuvres modernes vis-à-vis de ceux qu'a produit la Grèce. C'est surtout dans ces Arts d'imagination, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poësie, la Mu-

ſique que ſe vérifie le mot d'un homme de Lettres : *Ingenii vires ex veterum inventis legitimè æſtimari.*

M. Mariette, Auteur de cette deſcription, entre dans un détail charmant ſur tous les Morceaux de ce beau cabinet : nous ne pouvons le ſuivre, mais inviter ſeulement les perſonnes de goût à lire ſon Ouvrage. Pour donner un exemple de l'intelligence avec laquelle il a été compoſé, nous citerons l'article 103.

» Deux têtes de femmes liées en-
» ſemble par la partie poſtérieu-
» re, & n'en faiſant qu'une à la
» manière des *Hermès* antiques.
» C'eſt un morceau rare & uni-
» que dans ſon eſpèce ; il eſt de
» bronze, il eſt antique, & ſa
» ſingularité ſeule ſuffiroit pour
» le rendre ineſtimable, mais il
» tire un plus grand prix encore
» de ſa conſervation & de la
» beauté de ſon travail. On peut,

» sans risque d'être contredit, le » mettre au nombre des plus » parfaits chef-d'œuvres de l'An» tique ; & ce qui semble méri» ter une attention particulière, » c'est que les deux têtes sont si » semblables que les traits de » l'une sont précisément ceux de » l'autre. Ce groupe à treize » pouces de haut. »

Projet de Souscription pour la Chapelle des Enfans-Trouvés, exécutée, quant à l'histoire, par M. Natoire, Peintre ordinaire du Roi ; & par MM Brunetti, pere & fils, quant à l'Architecture. Il n'est point nécessaire de relèver les avantages de la Gravure, tant pour l'agrément du coup d'œil, que pour la conservation des Tableaux. On convient qu'il n'est rien de plus estimable, & que cet Art infiniment précieux mérite d'être accueilli de plus en plus. Nous voyons toutefois que

les entreprises considérables en ce genre commencent à devenir rares. Les célèbres Graveurs Audran, Cars & tous ceux qui ont pensé & travaillé en grand, n'ont point aujourd'hui assez d'imitateurs; & l'on voit trop souvent le burin se borner à de jolis frontispices de Livres, à des Vignettes de goût, à de petites Estampes d'amusement : ouvrages que le Public est bien aise de rencontrer, mais qu'il ne juge pas suffisants pour remplir toutes les idées.

Ces considérations nous font estimer singulièrement le dessein qu'a conçu le Sieur Fessard, Graveur de réputation, par rapport à la *Chapelle des Enfans-Trouvés.* Nul monument d'Architecture & de Peinture ne mérite mieux d'être représenté, multiplié, conservé par la gravure. C'est une des plus belles choses qui ayent été conçuës & exécutées dans ce

siècle. On n'imagine pas même, sans l'avoir vû, jusqu'où les Artistes ont poussé l'intelligence & le goût, dans la composition de ce grand Ouvrage. Nous voudrions pouvoir exprimer ici le sentiment de surprise & d'admiration que nous éprouvâmes, lorsque placés, pour la première fois, au centre de l'édifice, nous nous mîmes à contempler tout l'intérieur de ce bâtiment destiné à représenter l'étable de Bethléem ; cette architecture sçavamment ordonnée pour ménager l'illusion des yeux ; cette belle Nativité qui forme toute la décoration du Grand Autel ; cette Gloire qui régne au-dessus & qui va se perdre dans des espaces immenses ; ces Chœurs d'Anges répandus dans l'air, & faisant naître un jour, dont l'éclat se réfléchit avec autant de douceur que d'efficacité ; cette enceinte merveilleuse, où l'on voit des

groupes de Rois & de Bergers ; des ſymboles qui annoncent la pauvreté extrême, mais ſublime du Maître de la nature ; ſurtout cette décadence, cette vétuſté artiſtement imitée, dans le toît, les murs, les fenêtres, les lambris, au point de tromper tous les ſens & de les tromper même lorſqu'on eſt ſur ſes gardes contre l'erreur.

Voilà ce que le Sieur Feſſard entreprend de graver, & ce qu'il propoſe au Public ſous un plan de ſouſcription ; nous croyons que l'annonce ſeule plaira aux Citoyens & à l'Etranger ; à ceux qui ſont à portée de voir la Chapelle & encore plus à ceux qui ne peuvent jouir de ce beau ſpectacle.

CONDITIONS.

L'Ouvrage composé de treize Tableaux, la Gloire étant parta-

gée en deux, avec les deux Chapelles de Sainte Geneviéve & de Saint Vincent de Paul, formera quinze Planches d'environ dix-neuf pouces de haut ſur onze de large, imprimées ſur le plus beau papier de Nom de Jeſus.

Pour ne rien laiſſer à déſirer, on en donnera une ſeiziéme qui les comprendra toutes, afin de faire voir d'un coup d'œil l'effet de ces Tableaux en place, leur union & le mérite de l'Ouvrage en entier.

La premiere année, à compter du premier Avril 1751. à 1752. on donnera les trois Tableaux principaux du Maître-Autel.

La ſeconde année, la Gloire en deux Planches, & les deux Tableaux des deux côtés de l'Autel.

La troiſiéme année, le côté de Sainte Géneviéve des Ardens, & un côté des Sœurs.

La quatriéme année, l'autre

côté & l'autre Tableau des Sœurs.

La cinquiéme année, la Planche générale.

Il n'y aura que 500 Souſcriptions, le prix de chacune ſera de 60 liv. en cinq payemens de 12 liv. chacun, dont le premier commencera au premier Janvier 1751. juſques & compris le dernier Juin 1751. terme au-delà duquel on ne ſera plus admis à ſouſcrire; les quatre autres payemens ſe feront en recevant chacune des quatre premières livraiſons ci-deſſus indiquées: & dans le deſſein de faire trouver aux Souſcripteurs un avantage réel dans les avances qu'ils font au Graveur, on leur prouvera qu'il ne ſe réſerve au-deſſus des 500 Souſcriptions, que 260 Exemplaires pour ſon bénéfice.

Le nombre des Souſcripteurs une fois completté, les Exem-

plaires ſeront payés 80 liv. ſans aucune eſpérance de diminution, d'autant plus que les Planches ſeront caſſées dès que le nombre des 500. ſouſcriptions, & des 260 Exemplaires du Graveur ſera tiré.

La manière dont on veut traiter avec le Public méritera ſans doute ſa confiance. La voici.

1°. On donnera une Liſte, qui contiendra les noms de tous les Souſcripteurs ; ils choiſiront un d'entr'eux, pour ſigner les Exemplaires, & il verra biffer les Planches.

2°. Les deniers des Souſcripteurs ne ſeront point remis au Graveur ; mais ils ſeront dépoſés chez M. Trutat, Notaire, rue de Condé, chez lequel on prendra la Souſcription au premier Janvier 1751.

3°. Le Notaire ne délivrera d'argent au Graveur, que de la

volonté de M. Natoire, & à proportion du progrès des Planches.

4°. Par ce moyen il n'y aura jamais de payé que l'ouvrage qui sera fait ; & l'argent, qui se trouvera en caisse, appartiendra aux Souscripteurs, qui auront toujours droit sur la somme déposée, au cas que l'ouvrage pour lequel on souscrit ne fût pas travaillé sans relâche, & se trouvât interrompu par la mort du Graveur, ou par quelqu'autre événement.

Les Souscripteurs curieux de voir le progrès de l'Ouvrage, pourront se donner la peine de passer chez le Sieur Fessard, demeurant à Paris rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Serpente, à commencer au premier Avril 1751. Il se fera un vrai plaisir de leur communiquer les Desseins & le commencement de la Gravure.

ſur les 5 & 6 heures de l'après-midi. On pourra voir en même tems chez lui pluſieurs morceaux exécutés avec ſoin, d'après les plus grands Maîtres.

Autre Souſcription propoſée, moyennant la ſomme de 280 l. payables en neuf termes ou diviſions pour le grand Dictionnaire Encyclopédique qui contiendra dix Volumes *in-folio*, dont deux de Planches. Tout le monde a vû le plan de ce grand Ouvrage, & les gens de lettres l'ont trouvé très-bien écrit. Il indique les Matières dont le Dictionnaire doit être compoſé; les moyens qu'on a pris pour en aſſurer le ſuccès; l'ordre & le ſyſtême des connoiſſances humaines, qui eſt l'ame, pour ainſi dire, ou la partie raiſonnée de cette immenſe production.

Les Editeurs, MM. Diderot & d'Alembert, font connoître qu'à

l'égard de ce *syſtême*, ils ont principalement ſuivi le Chancelier Bacon, Auteur du livre *de la dignité & de l'accroiſſement des Sciences*. Et cela eſt ſi vrai que nous croyons entrer dans leurs vuës & faire plaiſir au Public, en donnant un Extrait, qui ſera la comparaiſon de l'Ouvrage du Chancelier, avec le *Proſpectus* de l'Encyclopédie, ſurtout avec l'arbre des *connoiſſances humaines*. Nous tâcherons de ſatisfaire à cet engagement dans le prochain Journal.

En attendant nous devons avertir que la Souſcription eſt ouverte juſqu'au premier de Mai ſeulement, chez Briaſſon, David l'aîné, Durand rue Saint Jacques, le Breton, rue de la Harpe. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront tout l'Ouvrage 372 liv.

Voici quelques Livres nou

veaux dont nous rendrons compte avec soin.

Sermons du P. De Segaud de la Compagnie de JESUS, 6 vol. in-12. dont un pour l'Avent; trois pour le Carême; deux pour les Mystères & les Panégyriques; & à la fin de chaque Tome une Analyse suivie de chaque Sermon. Chez Bordelet & Guerin rue S. Jacques.

Traité Théorique & Pratique du Plein-chant appellé Grégorien &c. 8°. Chez Lottin & Buttard rue saint Jacques.

Traité de Perspective à l'usage des Artistes &c. 4°. Par M. Edme Sebastien Jeaurat, Ingénieur-Géographe du Roy. Chez Jombert, Quai des Augustins.

Ephémerides Cosmographiques, où le cours apparent & réel des Planètes Majeures est désigné par des tables & représenté par des Plan-

ches, d'après les observations & Calculs Astronomiques, pour l'année 1751; & où des éclaircissements neufs sur divers articles de Cosmographie, d'Astronomie, d'Histoire Naturelle & de Physique forment une suite de ceux qui ont été publiés dans les Ephémerides de 1760: petit in-12. chez Durand Libraire ruë S. Jacques.

On trouve chez Giffey, ruë de la vieille Bouclerie les *Etrennes Historiques* ou *mélange curieux pour l'année 1751, contenant plusieurs remarques de Chronologie & d'Histoire; ensemble les naissances & morts des Rois, Reines, Princes & Princesses de l'Europe accompagnées d'époques & de remarques &c.*

Une multitude d'autres Nouvelles Littéraires, tant Etrangères que de France, nous oblige de donner un second Volume; il paroitra le 15 de ce mois.

TABLE DES ARTICLES du mois de Janvier 1751. I. Vol.

ARTICLE I. *Capitulation Harmonique de M. de Müldener &c. traduite par M. de la Chapelle &c.* page 5

ART. II. *Recueil de différents Traités de Physique & d'Histoire Naturelle &c.* 22

ART. III. *Histoire des Arabes &c.* Tome III. & IV. 34

ART. IV. *L'antiquité de l'Eglise de Marseille &c.* 49

ART. V. *Traité de la Cause & des Phénomènes de l'Electricité &c.* 63

ART. VI. *Histoire des Révolutions de Constantinople &c.* 74

ART. VII. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences &c.* 88

ART. VIII. *Lettre au* P. B. J *sur les Tableaux exposés au Luxembourg.* 105

ART. IX. Acta SS. Martyrum Orientalium &c. *Actes des SS. Martyrs d'Orient & d'Occident &c.* 125

ART. X. *Mémoire sur l'Horlogerie &c.* 144

ART. XI. *Lettre sur la Piéce intitulée* Cénie. 161

ART. XII. *Nouvelles Littéraires.* 176

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1751. II. Vol.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1751. II. Vol.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	2.	v.
1726.	13.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1751. II. Vol.

ARTICLE XIII.

JOURNAL D'UN VOYAGE au Nord en 1736. & 1737. Par M. Outhier, Prêtre du Diocèse de Besançon, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, 4°. pag. 238. A Paris, chez Piget & Durand &c. M. DCC. XLIV.

NOus rappellons ici un Journal de Voyage imprimé il y a plus de six ans. S'il nous étoit

tombé plutôt entre les mains ; nous ne ſerions pas obligés de demander grace pour cet Article, trop différé ſans doute, & nullement dans l'ordre de ce qui s'appelle *Nouvelles de Littérature.* Il faut dire auſſi à l'avantage de ce Livre, que s'il ne nous avoit pas paru très-intéreſſant, nous en aurions ſupprimé le ſouvenir; & que par rapport à nous, qui ne faiſons pourtant loi pour perſonne, il ſeroit entré dans la ſphère de l'oubli. C'eſt un lieu ſemblable en quelque choſe à ce Château d'oubli, dont parle Procope. Les Perſes y confinoient ceux qui ne devoient plus être de la ſocieté civile ; ils en demeuroient tellement ſéparés, qu'il n'étoit pas même permis de parler d'eux ou de prononcer leur nom. N'eſt-il point de productions dans la Littérature qui éprouvent, ou qui méritent le même ſort ?

Mais celle de M. l'Abbé Outhier eſt dans une claſſe totalement différente, & nous tâcherons d'en remarquer les principaux traits : nos Lecteurs les reconnoîtront d'autant mieux que le Livre eſt plus célèbre, diſons même plus ancien.

On eſtime ſingulièrement parmi les relations, celles qui portent le nom d'Itinéraires ou de Journaux; cela vient de l'idée avantageuſe qu'inſpire le ſtyle ſimple & véridique d'un Voyageur attentif à marquer tous ſes pas, & à décrire toutes ſes aventures. M. l'Abbé Outhier eſt d'une profeſſion & d'un caractère à mériter une confiance ſans bornes ; il ne s'eſt point ingéré dans l'entrepriſe Académique du Nord ; il n'en a point raſſemblé les circonſtances pour paroître Auteur ; il n'a pas prétendu que ſes travaux & ſes rapports le fiſſent entrer dans une carrière

d'ambition ou d'opulence. Il donne cet ouvrage à l'inſtigation de perſonnes ſenſées qui l'ont jugé très-utile, de la même manière qu'il s'étoit laiſſé engager à faire le voyage, quoiqu'il fût *prévenu contre le climat du Nord ;* & depuis ſon retour en France, il a repris *ſon premier train de vie*, loin de la Capitale, du tumulte des affaires & des intrigues où engage le deſir de faire fortune.

Ce ſage Obſervateur fut choiſi en 1735. pour accompagner MM. les Académiciens de Paris, au Nord, afin de meſurer avec eux un arc du Méridien vers le Cercle Polaire, tandis qu'un autre détachement de la même Académie des Sciences feroit des opérations ſemblables ſous l'Equateur. Tout le monde ſçait l'hiſtoire & le ſuccès de ce double voyage : nos Mémoires en ont rappellé bien des fois le

ſouvenir, & nous croyons avoir rendu compte de la plûpart des monuments qui nous en reſtent : c'étoit une raiſon pour nous de ne pas garder le ſilence ſur la relation de M. l'Abbé Outhier.

Il s'embarqua à Dunkerque le 2. de Mai 1736. avec MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier, Académiciens de Paris ; M. Celſius Aſtronome d'Upſal ; M. Sommereux Sécrétaire, & M. Herbelot Deſſinateur. Ces huit perſonnes formoient la Compagnie deſtinée aux opérations de la meſure du Méridien vers le Nord.

On arriva à Stockolm en 19. jours, non ſans avoir eſſuyé un fort gros tems ; ſans avoir tremblé à l'entrée du Sund ; ſans avoir payé à la mer le tribut ordinaire qui épargne peut-être aux Navigateurs bien d'autres maladies plus fâcheuſes.

Il y a toujours beaucoup de choses à voir dans la capitale d'un grand Etat ; les Eglises, les Palais, les Bibliothéques, les Jardins, les Arsenaux, l'ordonnance des rues & des maisons, sur-tout les mœurs & les inclinations des peuples, sont des objets d'attention pour quiconque sçait voir & réfléchir. Rien n'échappa aux yeux de M. l'Abbé Outhier, & sa profession d'Ecclésiastique lui inspira aussi de la curiosité pour les Rits de la nation Suédoise, trop malheureusement séparée de nous depuis l'apostasie de Luther. On y conserve encore des Images dans les Eglises ; des ornemens Sacerdotaux dans la célébration des Offices ; des morceaux de Liturgie, qui font que l'Auteur qualifie quelquefois la Cène Luthérienne du titre de *Messe* : manière de parler qu'il ne faut pas prendre à la rigueur.

M. l'Abbé Outhier étoit comme l'Aumônier de la Compagnie Académique, & il avoit été pourvû, en partant, de tous les ornemens propres de son ministère; cependant M. le Comte de Maurepas, sous les ordres de qui se faisoit le voyage, avoit recommandé de n'user de cette Chapelle qu'*autant que l'Ambassadeur de France à la Cour de Suède, le trouveroit à propos*. Ce Ministre, après s'être consulté à Stockholm, dit qu'il ne faudroit point dire la Messe dans le païs où l'on alloit faire les observations, de peur que si l'on venoit à choquer les habitans, il ne s'ensuivît quelque révolte, qui empêcheroit le succès du voyage. Cet avis fut contrebalancé par la disposition pacifique des peuples avec qui nos Mathématiciens eurent à vivre. Il se trouva que ni les particuliers, ni les Chefs, ni les simples laïques, ni

les Paſteurs, ne ſe formaliſoient des Rits de l'Egliſe Romaine, pratiqués par des Catholiques, pourvû néanmoins que ces éxercices ſe fiſſent ſans éclat & ſans appareil extérieur. Il arriva même, ajoute notre Auteur, que *nous en étant abſtenus quelque tems par prudence, M. Foulq, le Curé, & M. Viguelius* (autre Miniſtre) *m'en firent quelques reproches :* ce qui prouve deux choſes, & que dans ces pays du Nord les gens ſçavent, autant qu'ailleurs, ce qu'il convient d'accorder aux étrangers, & qu'en quelqu'endroit du monde qu'on ſe trouve, il eſt toujours louable de faire ſon devoir.

Les Obſervateurs partirent de Stockholm le 5 de Juin 1737. pour ſe rendre à Tornea°, petite ville compoſée de ſoixante & dix maiſons, ſituée au fond du golfe de Bothnie, au-delà du 65 degré de latitude ſeptentrionale, &

à la diſtance de 107 milles, ou 214 lieues Françoiſes de Stockholm. On ne mit que 16 jours à faire cette route en Caroſſe * par des chemins très-difficiles, remplis de Bois, de Lacs, de Marais, de Montagnes, &c. mais ceci n'étoit que le prélude des travaux ; & quand on ſuit le détail de tout ce que ces ſçavans Aſtronomes & Géomètres eurent à ſouffrir durant une année, pour parvenir au terme de leurs deſirs, on reconnoît que la paſſion de ſçavoir eſt encore plus impérieuſe que la ſoif des richeſſes. On n'eſt plus ſurpris que les Anciens ayent donné la valeur à Minerve, Déeſſe des Sciences ; qu'ils ayent imaginé qu'Apollon s'appliquoit aux Arts ſur le Parnaſſe, & lançoit le trait dans les combats ; c'eſt-à-dire que l'empire

* M. de Maupertuis fut le ſeul qui fit une partie du voyage par mer.

des belles connoiſſances a des héros auſſi intrépides que ceux dont la renommée célébre les expéditions guerrières.

La ville de Tornea°/fut choiſie pour être le centre des opérations & comme la tête des triangles qui devoient ſervir à la meſure de l'arc du Méridien. Durant ces beaux & grands jours d'été, lorſque le ſoleil touchoit le tropique, on découvroit les montagnes, les bois, les lacs, tout le pays en un mot ; & rien de plus propre aux divers préparatifs qu'exigeoit l'obſervation. On alla placer des ſignaux ſur les montagnes de Niwa, d'Avaſaxa, de Kakama, de Cuitaperi, d'Horrilakero, de Pullingi, de Kittis la plus éloignée de toutes, & ſituée à plus de 30 lieues de Tornea°. Or c'eſt dans cet intervalle, de Tornea° à Kittis, que tous les triangles corr eſpondans ont été meſurés ;

que les calculs concernant la grandeur de l'arc du méridien, ont été faits, & les réſultats déterminés. C'eſt la partie ſçavante de cet Ouvrage ; M. de Maupertuis en a rendu compte avant M. l'Abbé Outhier, & les gens de lettres ſont communément aſſez inſtruits de ces détails, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les répéter. Il faut ſeulement obſerver quelques particularités répandues dans cette Relation.

Quand on ſe fut déterminé à remonter le fleuve de Torneaº pour s'approcher des endroits où l'on vouloit faire les opérations de Trigonométrie ; tel fut l'équipage des Obſervateurs : « Quel» ques biſcuits, quelques bou» teilles de vin, des peaux de » Réennes, pour ſe coucher ſur » la terre ; quatre tentes, dans » chacune deſquelles il ne pou» voit tenir que deux perſonnes; » deux quarts de cercle, une

» planchette, une Pendule, des » Thermomètres, & tous les inſ- » trumens néceſſaires ou utiles » pour le ſuccès des opérations.»

Les conducteurs & les guides faiſant auſſi la fonction de bateliers, de rameurs, de domeſtiques, de ſoldats, étoient des payſans du canton, gens infatigables, & à l'épreuve de tous les dangers. Plus laborieux que les ſoldats Romains, ils portoient leurs vivres & ceux des Mathématiciens, leurs haches, la planchette, le quart de cercle, &c. Ils applaniſſoient les routes, préparoient des radeaux pour naviger ſur le fleuve quand les cataractes n'y mettoient pas d'obſtacle; ils tranſportoient ſur les rochers des ſapins propres à ſervir de ſignaux; & ce qu'il y a d'admirable, ils ſe contentoient d'un ſalaire modique & vivoient de très-peu de choſe; *quelques poiſſons ſecs qu'ils ont dans un ſac fait*

d'écorce de bouleau, & pendu à leur côté, avec une barrique de lait aigri, font toute leur nourriture & leur boiſſon. Ils ont quelquefois un peu de gâteau d'orge extrêmement ſec, & à meſure qu'ils boivent de leur lait aigre, ils rempliſſent d'eau la barrique.

Durant les grandes chaleurs de Juin & de Juillet, lorſque le ſoleil eſt preſque toujours ſur l'horizon ; ce pays de Finlande & de Laponie eſt infeſté de couſins & de mouches très-incommodes. Nos Académiciens ſouffrirent infiniment de ces inſectes; ils étoient obligés de ſe couvrir le viſage d'un voile de gaze, & *pour manger leur pain, il falloit promptement paſſer la main ſous ce voile : ſans quoi ils auroient eu le viſage tout en ſang, par les piquûres de ces moucherons, dont ils auroient autant avalé que de pain.* Un des meilleurs moyens pour chaſſer ces redoutables voiſins

eſt d'allumer du feu, de remplir de fumée l'endroit qu'on veut habiter, & de ſe réduire à manger & à dormir dans ces ſortes d'Etuves, qui ont bien auſſi leur incommodité.

Il eſt parlé ſouvent dans cette relation d'un lieu qui ſervoit comme d'entrepôt aux Mathématiciens, lorſqu'ils deſcendoient de leurs montagnes, ou qu'ils ſe raſſembloient pour conférer ſur leurs travaux. Ce lieu s'appelle Ofwer-Tornea°, village ſitué à peu près au milieu de l'eſpace que comprenoient les triangles, par conſéquent à moitié chemin environ de Tornea° à Kittis. Le Paſteur ou Curé, nommé M. Brunius, étoit un homme d'eſprit, fort aimable, fort complaiſant, & ſa maiſon fut toujours ouverte de la meilleure grace du monde à nos Obſervateurs. « Nous y trouvions » toujours, *dit M. l'Abbé Outhier*,

» trois chambres que nous pou-
» vions occuper sans déranger
» la famille, qui étoit fort nom-
» breuse. On nous y fournissoit
» abondamment toutes les cho-
» ses nécessaires à la vie, &
» chacun s'y portoit avec em-
» pressement à nous rendre ser-
» vice, &c. »

En général M. l'Abbé Outhier donne une idée charmante de ce bon peuple du Nord : l'hospitalité est exercée presque par-tout; quand nos François arrivoient dans quelque maison, le maître, avant qu'on lui eût rien demandé, ouvroit une chambre de réserve, & demeuroit debout, en présence des nouveaux hôtes, comme attendant leurs ordres; toute la famille s'assembloit, & paroissoit empressée à les servir : du reste, nulle fraude, nulle querelle, nulle discussion désagréable : *ce sont*, dit l'Auteur, *des gens doux, traitables, & qui ont*

beaucoup de probité.

Dans un pays comme celui-là, où l'argent est extrêmement rare, on avoit un Saumon long de quatre pieds pour un écu, des Gelinottes à deux sols la pièce ; & les vendeurs se trouvoient payés grassement.

Le terrain ne produit que des seigles, des orges, des sapins, des bouleaux, &c. on n'y trouve ni arbres fruitiers, ni presque aucune fleur de nos cantons.

Comme dans la saison des grands jours il n'y a point de nuit, aussi dans l'hyver on est presque toujours dans les ténèbres ; le 25 Décembre 1736, nos Mathématiciens virent le soleil se lever à 11 heures $\frac{1}{2}$, & se coucher une demi-heure après midi. Alors les neiges couvrent absolument tous les chemins, & l'on est obligé, pour les reconnoître, de planter auparavant des sapins dans tous les endroits

où l'on a deſſein d'aller. C'eſt le tems des voyages en Traineaux, appellés *Pulkas* : on y attelle des Réennes, qui ſont des eſpeces de Cerfs *dont le bois eſt large, & les perches de ce bois ſont renverſées en devant.* Ces animaux ſervent à tout en Laponie & en Finlande. *On en mange la chair, qui eſt aſſez délicate, mais fade; on fait du fil avec les nerfs de ces Réennes..... on boit leur lait, & l'on en fait du fromage, qui n'eſt pas bon; on s'habille de leur peau : il n'y a aucun habitant Finlandois ou Lapon, ni même Suédois, qui n'ait ſon habit de peaux de Réennes.*

Il n'eſt aucune particularité, concernant ces animaux, que M. l'Abbé Outhier ne détaille; ſes collégues & lui en tirèrent bon parti pour les expéditions géométriques & aſtronomiques qu'ils firent au cœur de l'hyver. Ce furent là les grandes épreuves de leur courage, de leur dé-

termination à réussir ; qu'on s'imagine que dès le 7. Novembre le Thermomètre étoit descendu à 20 degrés au-dessous de la congélation, au lieu qu'en France il ne parvint en 1709. qu'à 14 ½ : que le 21 Décembre M. le Monnier buvant de l'eau de vie, le froid colla sa langue à la tasse d'argent, *en sorte que la peau y demeura :* que le 6 Janvier 1737, une bouteille d'eau de vie de France gela dans une chambre, & que le lendemain le Thermomètre de cette liqueur, descendu jusqu'à 29 degrés, gela aussi. Si l'on ajoute à tout cela les neiges prodigieuses, les fleuves & les lacs entièrement glacés, la difficulté de transporter des vivres & des instrumens de Mathématiques, de trouver des gîtes supportables, d'observer en plein air, & sous un Ciel qui fait expirer en quelque sorte la nature, on poura se former quelque idée

de cette entreprise & de l'éxécution.

M. l'Abbé Outhier fait une observation importante sur ce climat de Laponie. « Les variations » du froid, *dit-il*, y sont extrê» mement subites; il semble quel» quefois que l'on est absolu» ment gelé, & un moment après » le froid paroît très-supporta» ble. Les Thermomètres confir» ment que ces variations sont » réelles, & qu'on ne doit pas » seulement les attribuer à la dis» position particulière des per» sonnes, encore moins à l'ima» gination. »

Nos Observateurs passèrent une partie du rigoureux hyver, c'est-à-dire, de Décembre 1736. hors de Tornea°, occupés à mesurer leur base, pièce essentielle dans l'opération Trigonométrique. Ils alloient sur la glace, allignoient, plantoient des piquets, portoient leurs perches, joi-

gnoient ces meſures, calculoient tout, puis ils retournoient chez leur fidèle hôte & ami M. Brunius, qui les dédommageoit de leurs peines par le bon accueil qu'il leur faiſoit ; ſon zèle pour eux le portoit même à les accompagner dans leurs excurſions, il alloit en traineau, comme tous nos François ; mais accoutumé à ſe ſervir de cette voiture, *il la gouvernoit ſi bien avec un petit bâton qu'il avoit à la main, qu'il gardoit parfaitement l'équilibre.* Au contraire, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier verſoient continuellement ; s'ils vouloient ſe relever d'un côté avec leur bâton, ils tomboient de l'autre ; & M. de Maupertuis ſe froiſſa même un bras.

Après la meſure éxacte & bien vérifiée bien conſtatée de la baſe, toute la compagnie revint à Tornea°, où il y avoit des opérations

opérations à faire & à comparer avec celles des autres endroits. C'étoit aussi le tems de prendre quelque repos ; la saison étoit extrêmement rigoureuse ; il n'y avoit de ressource que dans l'intérieur des maisons, & vis-à-vis d'un bon feu. » M. de Maupertuis, dit l'Auteur, avoit porté » beaucoup de Livres, il nous » en prétoit ; nous étions long- » tems ensemble après le dîner & » le souper : nous nous allions » voir souvent ; nous faisions des » visites dans la ville ; tout cela » nous faisoit passer le tems sans » ennui. »

On quitta néanmoins encore Torneaᵒ pour retourner à Kittis & à Pello, afin d'y observer le passage de la première étoile du Dragon par le méridien, & dans le dessein aussi d'y faire les observations du Pendule : exercices que décrit en détail M. l'Abbé Outhier ; & sa narration est tou-

jours semée de particularités curieuses sur les mœurs des Lapons, sur les qualités du climat, sur les aventures du voyage, sur les rapports qu'il étoit nécessaire d'avoir avec les habitans de Tornea° & des environs; il est parlé de tems en tems de grands repas qu'on donnoit & qu'on recevoit; ce qui prouve que, dans cette extrémité de l'Europe, il y a de la politesse, de la douceur, de la société; & qu'un honnête homme, après tout, pourroit passer sa vie à Tornea°, sans être trop dépaïsé.

Enfin le tems du retour à Stockholm, & de là en France, arriva. M. l'Abbé Outhier partit avec M. Camus le 10 de Juin; ils virent sur leur route les mines de Cuivre près de Falhun, ou Coppenberg, en Dalécarlie; & l'on en trouve ici la description, que nous voudrions pouvoir transcrire, mais il faut finir.

Ces Messieurs arriverent le 11 Juillet à Stockholm ; & en partirent le 18 pour se rendre par terre à Amsterdam. Cette route fournit encore bien des détails à la relation. On étoit à Coppenhague le 25 du même mois ; on y vit la Bibliothéque, le Manége, les Ecuries du Roi, & sur-tout la Tour Astronomique, où l'on conserve plusieurs des instrumens de Tychobrahé, & une partie des originaux de ses observations. C'étoit, pour nos voyageurs, des curiosités aussi intéressantes que le sont des Médailles & des Inscriptions pour des Antiquaires.

En suivant la route il sembloit que les mœurs devenoient moins douces qu'elles n'étoient en Laponie ; les Académiciens eurent occasion de tems en tems de regretter leurs bons amis de Torneaº & de Pello. Quelle différence entre l'accueil que leur faisoit M. Brunius, & la manière

dont ils furent traités à Flensborg, avant que d'arriver à Hambourg? Les gens de Flensborg *étoient très-impolis, désobligeans, & extrêmement intéressés.* Il ne se trouva dans ce canton qu'un bon paysan d'auprès de Rensborg, qui reçut nos François avec humanité; *on l'auroit pris*, dit l'Auteur, *pour un étranger, à ses manières obligeantes.*

Autre sujet de plaintes, en voyageant de Brême à Deventer. *Les maîtres de poste de ce pays ne se piquent pas de probité; ils demandoient le double de ce qui leur étoit dû, & l'on étoit obligé de se prêter à leur mauvaise foi pour avancer chemin.* Ainsi se vérifie donc, en partie, ce que disoient les Anciens, que la probité & la bonne foi se retire dans les pays éloignés du commerce des grandes villes, dans les frimats de la Zône glaciale, dans les bois & les cabanes de la Sarmatie.

Il nous resteroit cent choses encore à recueillir de cette relation que nous avons lue & relue, en admirant aussi l'exactitude de l'Auteur ; ses connoissances astronomiques & géométriques ; son union & sa bonne intelligence avec ses Collégues de travaux. Il y a un air philosophique dans ce voyage ; on voudroit en le lisant y avoir pris part, quand on auroit dû ne manger quelquefois que du pain dans la cabane d'un Lapon, & rouler d'autres fois dans la neige.

M. l'Abbé Outhier & ses Collégues arriverent à Amsterdam le 13 d'Août, le 20 à Paris, & le lendemain ils eurent l'honneur d'être présentés au Roi. M. le Cardinal de Fleury témoigna à toute cette compagnie Académique qu'il *étoit surtout charmé de la parfaite union qui avoit toujours été entr'eux pendant le cours du voyage.*

ARTICLE XIV.

RECUEIL DE DIFFERENS Traités de Physique & d'Histoire Naturelle propres à perfectionner ces deux Sciences. Par M. Deslandes. T. 2. in-12. à Paris chez Quillau, &c. Suite de l'Art. II. au I. Vol. de Janvier.

LEs trois objets qui nous reſtent à conſidérer dans ce volume, ſont un *Traité des vents*; des *conjectures ſur le nombre des hommes qui ſont actuellement ſur la terre*; un *Traité hiſtorique des progrès ſucceſſifs de l'Artillerie & du Génie*. Il faut dire quelque choſe de chacun de ces morceaux, & ſe ſouvenir que les matières y ſont traitées avec trop d'agrément, pour ne ſe faire pas deſirer, rechercher, lire dans l'ouvrage même.

Le traité des vents contient d'abord l'hiſtoire de ce Météore

si sensible & si peu connu des Physiciens mêmes. Il y a trois sortes de vents; les uns constants & uniformes, les autres périodiques, les derniers changeants & variables. Les premiers soufflent toute l'année d'un même côté, & sans aucune variation considérable: tel est le vent d'Est qui se fait sentir si constamment entre les Tropiques. Les seconds soufflent en certains tems de l'année, & durant un certain nombre de jours; tels sont les vents *Alisés* ou en direction contraire, les ouragans, & ce qu'on appelle les *Mouçons* qui soufflent six mois de suite du même côté, & six autres mois du côté opposé. La troisiéme espèce de vents est de ceux qui soufflent fort près de terre, & ils sont sujets à une si grande variété, qu'on n'en peut rien dire de certain. Aussi l'Auteur ne prétend-il parler que des vents qui soufflent en pleine mer

& à quelque distance des côtes.

Après ce Plan général, M. Deslandes indique en détail les vents qui régnent dans la mer du Nord, dans la mer des Indes, & dans la mer du Sud; il promet, pour quelque autre mémoire, des remarques sur les vents qui régnent dans la Méditerranée, la mer-Noire, la mer-Rouge, & tout ceci formera comme la Carte générale de cet Empire des vents; Empire aussi vaste que les Mers & beaucoup plus puissant qu'elles.

Mais ceci ne remplit pas toutes les vûes d'un Physicien. Après l'exposition des faits qui concernent les vents, il faut expliquer ces Phénomènes; & ceci forme sous la plume de notre Auteur cinq questions ou problêmes, dont nous n'indiquons que le plus considérable: *pourquoi le vent d'Est souffle-t-il si constamment entre les Tropiques?* & l'on répond: » Que l'air plus

» raréfié par la chaleur du So-
» leil, & par conséquent moins
» pesant, doit monter vers le
» haut de l'Athmosphère, avec
» autant de vitesse qu'il est raré-
» fié : Qu'il est nécessaire qu'un
» air moins raréfié, & par con-
» séquent plus pesant, vienne
» prendre sa place pour conser-
» ver l'équilibre : Que le So-
» leil tirant continuellement vers
» l'Ouest, & entraînant avec lui
» tout le ciel, doit aussi impri-
» mer ce mouvement à l'air qui
» enveloppe, pour ainsi dire,
» la terre, & l'obliger à se mou-
» voir d'Orient en Occident.
» Ainsi il se forme un vent d'Est
» général & perpétuel, qui étant
» répandu sur tout l'air de l'O-
» céan, ses parties se poussent
» les unes les autres, &c. Tous
les autres problêmes sont pro-
posés & résolus selon la même
méthode, sans appareil Géomé-
trique, sans discussions abstrai-

tes. Les Lecteurs verront cela volontiers, & attendront la suite avec impatience.

Les *conjectures sur le nombre des hommes qui sont actuellement sur la terre* commencent par des réflexions également solides & religieuses. » Rien ne prouve ; » rien ne caractérise mieux, *dit* » *M. Deslandes*, les soins d'une » providence qui veille sans cesse » se sur le gouvernement de l'Univers, » que la conservation » du genre humain. Et cette conservation » est telle, que si les » plus forts génies, comme les » fondateurs des grands Empires, » les législateurs & les sublimes » Philosophes de l'antiquité, » avoient voulu tenter » quelque chose de semblable ; » & avoient eu le pouvoir de » l'éxecuter, ils n'auroient approché » que d'infiniment loin » de l'ordre & de la sagesse de » l'Etre Suprême, &c.

Cette providence conserva-trice éclate en ce que malgré les guerres, les pestes, les inondations, les incendies, les assassinats, tous les fléaux qui désolent le monde ; il s'entretient toutefois une sorte d'égalité parmi les successions des races humaines ; & cette égalité, dit notre Auteur, suppose deux choses. La première, que le nombre des hommes n'augmente ni ne diminue trop considérablement ; la seconde, que tous les vingt-cinq ou trente ans le genre humain se renouvelle.

Nous abrégeons tout ceci pour insister un peu sur ce renouvellement du genre humain ; il faudroit peut-être dire, qu'il se fait tous les trente-quatre ou trente-cinq ans ; car M. Halley, de la Société Royale de Londres, a montré par des tables bien calculées, que *la moitié du genre humain périt en dix-sept ans de*

tems. Sur quoi, il prend occasion d'observer que ceux qui s'affligent de mourir à trente ou quarante ans, sont ingrats envers l'Auteur de la Nature, qui leur a donné le double d'un tems refusé à tant d'autres.

Les mêmes observations du Docte Anglois le conduisent à déterminer *quel droit, quelle espérance chacun des hommes peut avoir à la vie*; par exemple, on peut parier cent contre un, qu'un homme de vingt ans vivra encore un an; quatre-vingt contre un, qu'un homme de vingt-cinq ans vivra encore un an; trente-huit contre un, qu'un homme de cinquante ans vivra encore un an, &c.

Il y a quatre ou cinq ans que M. Deparcieux, de l'Académie Royale des Sciences, raisonnant aussi sur les probabilités de la vie humaine, apprécioit ce que chacun de nous pouvoit espérer

de vivre. Il partoit des rôles de tontines, des nécrologes de communautés ; & il formoit, à l'exemple de M. Halley, des paris qui exprimoient le jeu de nos destinées. Nous remarquons quelques différences entre ses calculs & ceux du Mathématicien de Londres ; car il établit, par exemple, qu'on peut parier $90\frac{1}{4}$ contre un, *que tel Rentier ou Tontinier de l'âge de 30 ans ne mourra pas dans l'espace d'un an*, &c. Mais il faut considérer que les Sujets à rentes viagères ou à tontines sont communément mieux choisis & plus solidement constitués que le commun des autres hommes : considération qui pourroit bien ramener l'égalité entre les deux calculateurs de nos vies humaines.

M. Deslandes passe aux conjectures de Riccioli & de Vossius sur le nombre des habitans de la terre. Il prend une espèce de

moyenne proportionnelle entre les tables qu'ont donné ces Savans; & il en résulte qu'il peut bien y avoir sept cens vingt millions d'hommes sur notre Globe.

Mais ceci n'est que comme la Carte générale de tout ce monde animé. L'Auteur donne de suite des descriptions particulières, où l'on voit, par exemple, qu'il y a dix-neuf à vingt millions d'habitans en France, ce qui se déduit d'une espèce de cens fait, en mil sept cens un, par Généralités, & de quelques autres observations publiées en divers tems.

La Chine & d'autres Etats occupent aussi M. Deslandes; mais ce qu'il faut voir sur-tout, c'est le détail de quelques conclusions qu'il tire & des faits & des loix de la providence; car il paroît certain, par exemple, qu'il y a toujours sur la terre une sorte d'égalité dans le nombre des ha-

bitans : égalité bien conforme à la sagesse du Créateur, puisqu'il convenoit que la terre ne fût jamais ni trop peuplée ni déserte ; & il s'ensuit de cette égalité toujours subsistante, que l'âge de ces habitans a dû être resserré dans de certaines bornes, qui sans augmenter ni diminuer, répondent à leur nombre : il s'ensuit qu'il y a dû avoir une certaine proportion entre les naissances & les morts, qu'il a dû naître un peu plus de garçons que de filles : la raison de cette dernière consequence est, que les hommes étant exposés à plus de dangers que les filles, à cause des guerres, des navigations, des travaux pénibles ; il a fallu que leur mortalité fût compensée par des naissances plus abondantes. Or les faits justifient tout ceci, & c'est le curieux & instructif tableau qu'il est bon de considérer dans

le livre de nôtre Auteur ; ainſi que ſon *Traité des progrès ſucceſſifs de l'Artillerie & du Génie.*

Ce Traité eſt diviſé en deux parties ; la première roule ſur l'origine de la ſcience des Ingénieurs, & ſur les changemens arrivés dans cette ſcience. La ſeconde préſente une hiſtoire abrégée de l'Artillerie : deux objets capables de fixer l'attention des Militaires ſur-tout. Nous ſommes fâchés que les bornes de nos Mémoires nous obligent de finir ; il faudroit preſque un article entier pour ce morceau. Un Traité particulier ſur la force de la poudre que prépare l'Auteur, nous donnera peut-être occaſion de reprendre ce que nous ometrons ici à regret.

ARTICLE XV.

LETTRE AU P. B. J. sur la Traduction de l'Art Poëtique d'Horace, donnée récemment par M. l'Abbé Batteux.

M. R. P.

La Traduction de l'Art Poëtique par M. l'Abbé Batteux, m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle m'a paru plus littérale. Ceci est un Ouvrage didactique; on a dû rendre Horace avec une sorte de scrupule ; & je vois que le nouveau Traducteur y a réussi. Suivons son Ouvrage en suivant les vers d'Horace.

Vers. 1. & suiv. Ce début de M. Batteux me paroît fort bien : » Si un Peintre s'avi-
» soit de joindre une tête hu-
» maine à un cou de cheval ,
» & d'y attacher des membres
» de toutes espèces, qui seroient

» revêtues de plumes de diffé-
» rens oiseaux ; de manière que
» le haut de la figure représen-
» tât une belle femme, & l'au-
» tre extrêmité un poisson hi-
» deux ; je vous le demande,
» Pisons, pourriez-vous vous
» empêcher de rire à la vûe
» d'un tableau de cette espè-
» ce ? « En comparant cette version avec le Latin, on voit que M. B. n'a point adopté l'*aut* du P. Sanadon, ni la note qui s'y rapporte ; & je crois qu'il a bien fait : car Horace ne parle en cet endroit que d'un Tableau. *Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum persimilem* ; & les explications du P. Sanadon sur les mots *supernè*, *infernè*, *humano capiti*, ne forcent pas le Lecteur à embrasser son sentiment, qui d'ailleurs n'est autorisé d'aucune édition d'Horace. Je remarque aussi que ce dernier Traducteur n'indique en aucune manière, dans le

morceau en question, cette pensée du Poëte ; *varias inducere plumas.*

Vers. 21. 22. *Amphora cœpit institui : currente rotâ, cur urceus exit ?* M. Batteux traduit : » Vous » nous promettiez un vase ma» jestueux : la Roue tourne ; » il ne sort qu'une chétive bu» rette. « Je doute, M. R. P. que le terme de *majestueux* convienne ici ; encore plus, que l'*urceus* d'Horace soit heureusement rendu par *chétive burette.* Le P. Sanadon dit : *Nous faisons comme un Potier présomptueux & mal habile qui veut débuter par un grand vase... Après avoir bien fait tourner sa roue, tout son travail aboutit à faire un petit pot.* Ceci est peut-être un peu trop périodique ; mais je l'aime mieux que la phrase du nouveau Traducteur ; sur-tout le terme de *burette* qu'on n'employe guères dans notre langue que pour exprimer les petits

Vases dont on se sert à la Messe, me paroît entièrement déplacé.

Vers. 45. » L'Auteur d'un long » Poëme a besoin d'un grand » discernement. « Je ne sçai si cela rend bien le vers : *Hoc amet, hoc spernat promissi carminis autor*; si ce n'est point une manière de parler trop générale, & s'il n'étoit pas à propos d'adopter la transposition que le P. Sanadon a faite du vers suivant qu'il place avant celui-ci. Au moins, pour donner de la liaison avec ce qui précède, on devroit suivre l'interprétation du P. de Jouvancy, qui fait dépendre ce vers du 42^e^. *Ordinis hæc virtus erit, &c.* M. Batteux traduit *promissi carminis*, d'un long Poëme. C'est le sens que donne le petit Interpréte Jean Bond ; & il est raisonnable.

Vers. 47. Pour exprimer ce vers : *Dixeris egregiè notum si*

callida verbum reddiderit junctura novum; notre nouveau Traducteur recueille une interprétation que M. Dacier a condamnée : » Qu'il ait l'adresse d'en fi- » xer le sens, par le moyen de » ceux qui l'accompagnent. « Et je trouve que cette manière d'expliquer est tout au moins aussi bonne que les autres ; Jean Bond l'indique dans son Commentaire.

Vers. 65. On conserve ici la leçon ; *sterilisve diu palus, aptaque remis*. Le P. Sanadon lit : *sterilisve palus dudum aptaque remis* : & cela est mieux, parce qu'on évite de donner à *Palus* la 2e. brève, qui est évidemment longue de sa nature.

Vers. 78. *Grammatici certant* : » C'est un problème parmi les » Gens de Lettres. « M. Batteux distingue *Grammatici* de *Grammatistæ*, & les *Gens de Lettres* des simples *Grammairiens* : Cette di-

ſtinction eſt réelle en elle-même; car il y a de la différence entre les uns & les autres; mais eſt-il bien ſûr qu'en cet endroit Horace ait voulu parler *des Gens de Lettres*, & exclure les *Grammairiens*? Dans la rigueur des termes & au commencement, *Grammatici* ſignifioit la même choſe que *Litterati*: c'eſt Ciceron qui l'aſſure; mais dans la ſuite on donna auſſi le nom de *Grammatici* à ceux qui enſeignoient la Grammaire. Pour *Grammatiſtæ*, il n'a jamais ſignifié que de *médiocres Grammairiens*. Voyez Suétone *de Illuſtrib. Grammatic.*

Verſ. 79. » L'ardeur de la » vengeance arma Archiloque de » l'Iambe dont il fut l'Inventeur. » Le Brodequin & le Cothurne » majeſtueux adoptèrent ce pied, » parce qu'il eſt propre au Dia» logue, & qu'il ſe fait enten» dre malgré le bruit des Specta» teurs, &c. « Rien à mon avis

n'eſt mieux que cette Traduction, elle joint le littéral à la clarté & à la facilité. *Hunc ſocci cepere pedem grandeſque cothurni.* » Le Brodequin & le Co- » thurne majeſtueux adoptèrent » ce pied. « Je ne ſçai s'il ne faudroit pas plûtôt *ce vers*, ainſi que tous les autres Interprétes l'ont reconnu : car ce n'eſt pas le ſeul *ïambe*, compoſé d'une bréve & d'une longue, qui peut avoir les avantages qu'indique ici Horace ; c'eſt le vers entier à qui cet éloge convient.]

Verſ. 105 & ſuiv. Triſtia mæſtum vultum verba decent ; iratum, plena minarum ; ludentem, laſciva ; ſeverum, ſeria dictu. On traduit ainſi : » Si l'extérieur eſt » triſte & grave, le ſtyle ſera de » même ſérieux & triſte. S'il » annonce la colère ou la gaye- » té, le ſtyle ſera menaçant ou » enjoué. « Cela ne me paroît pas ſi bien que dans le P. Sana-

don : *Le viſage & les paroles doivent concerter enſemble. Il faut des expreſſions touchantes dans l'affliction, il en faut de vives & d'enjouées dans la belle humeur, de menaçantes dans la colère, & de graves dans le ſérieux.* Car il ſemble que la beauté d'une Traduction, dans cet endroit, doit conſiſter à bien rendre les *inciſa* dont il eſt compoſé.

Verſ. 116. Le *Sedula nutrix* d'Horace eſt rendu par *tendre Nourrice :* M. Dacier avoit dit *Nourrice affectionnée.* Le P. Sanadon ſubſtitue le terme de *Confidente* à celui de *Nourrice*, & cela eſt plus dans nos mœurs ; car dans les Tragédies modernes, les *Confidentes* ſont ce qu'étoient dans celles de Sophocle & d'Euripide τροφοί les *Nourrices.*

Verſ. 120. » Si vous remon» trez Achille vengé, « pour exprimer cette penſée : *honora-*

tum

tum si fortè reponis Achillem. Et l'on voit que l'épithète *honoratum* si vivement attaquée par M. Bentlei & par le P. Sanadon, se maintient dans son poste. Je crois au fond qu'elle est bonne & même excellente. Le P. Sanadon, dans sa note, a raison de réfuter M. Dacier, qui dit qu'Homère donne toujours à Achille l'épithète τετιμένον. Cela n'est pas vrai, ainsi que le démontre toute la suite de l'Iliade, &, si l'on veut abreger, l'*Index* seul des Ouvrages d'Homère. Mais d'un autre côté le P. Sanadon a tort de dire que l'épithète *honoratum* ne convient nullement à Achille, *puisque toute l'Iliade roule uniquement sur l'affront que lui fit Agamemnon en lui enlevant Briséis, &c.* Je ne crois pas que ce soit là prendre, comme il faut, le sujet de l'Iliade; l'enlévement de Briséis est bien l'aventure qui

forme l'entrée de ce poëme; mais Achille vengé, & par conſéquent honoré par les Dieux, eſt le véritable objet d'Homère; car tandis que ce Héros demeure retiré dans ſa tente, les Troyens ſont vainqueurs, & les affaires de Troye ne tombent en décadence que quand Achille reprend les armes. En un mot, il ſuffit de faire attention à la prière que fait Thétis en préſence de Jupiter vers la fin du premier Livre; & à la réſolution que prend Jupiter au commencement du ſecond livre, pour juger que *la gloire d'Achille*, ou ſi l'on veut, la réparation de cette *gloire* eſt le vrai ſujet de l'Iliade; d'où je conclus que l'épithète *honoratum* doit être maintenue.

Verſ. 143. Ce beau Vers d'Horace: *Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem cogitat*, a été traduit bien littéra-

lement par le P. Sanadon : *De la clarté il ne passe point à la fumée, mais de la fumée il passe à la clarté.* Cela est préférable à la manière dont M. Batteux rend le même endroit : » La fumée » ne viendra pas après la flamme; » mais une vive lumière suivra » ce début modeste. « On voit que la Métaphore n'est pas conservée dans le second membre de la phrase ; je crois que c'est un défaut.

Vers. 154. Notre nouveau Traducteur donne un sens extraordinaire à ces deux Vers : *Si plausoris eges aulaa manentis, & usque sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat ;* » Si vous » voulez, dit-il, que le Specta» teur charmé attende tous les re» nouvellemens de Scène, & qu'il » demeure assis jusqu'à ce que le » Choeur dise, *battez des mains,* » *&c.* « La nouveauté de l'interprétation consiste dans ces

renouvellements de Scène. Tous les autres Traducteurs que j'ai lûs, entendent, *aulæa manentis*, du moment où l'on tiroit la toile, ce qui ne se faisoit qu'à la fin de la Piéce. Or il faut, selon moi, que M. Batteux ait raison ; car à la fin de la Piéce, la toile ne se tiroit que quand le Chœur avoit dit : *vos plaudite.* Et voilà pourtant Horace qui place *aulæa manentis* avant l'avertissement du Chœur ; par conséquent il doit être question non de la toile qui se tiroit après toute la Piéce, mais des divers changemens de décoration qui se faisoient durant les cinq Actes. En cet endroit le P. Sanadon a rendu l'esprit des deux Vers, plûtôt que les Vers mêmes, *Voulez-vous captiver l'attention du Parterre, & qu'il ait regret de voir finir vos Piéces ?*

Vers. 172. Dilator, spe lentus, iners, pavidusque futuri. Ce

vers est conforme à l'Edition du P. Sanadon, qui corrige à propos *longus* & *avidus*. Dans ce portrait du vieillard, je ne sçai si tout est éxactement construit sous la plume de M. B. Il le commence ainsi : « Le vieillard est assiégé » d'une infinité de maux. N'y » eût-il que l'avarice, il entasse » des biens, &c. » Ceci a je ne sçai quoi de rompu, de peu lié ; & puis j'aimerois mieux dire, avec le P. Sanadon : *Le vieillard est assiégé de mille défauts.* En cet endroit Horace décrit plutôt les foibles du vieillard que ses maladies.

V. 192. Je critique aussi cette phrase, « Il n'y aura pas plus de » trois interlocuteurs, » pour exprimer : *nec quarta loqui persona laboret*. Cette régle seroit fausse, puisque les anciens, dont Horace ne pouvoit ignorer la manière, mirent quelquefois quatre interlocuteurs sur le Théâtre : té-

moins la ſcène troiſième du III. Acte de l'Œdipe de Sophocle, où l'on voit Œdipe, Jocaſte, Créon & le Choeur; la ſcène deuxième du II. Acte de l'Electre du même, où Clitemneſtre, Electre, le Gouverneur & le Choeur parlent les uns après les autres, &c. Il ſemble donc que le précepte d'Horace eſt de ne point faire parler quatre Acteurs dans une ſcène, ſi cela ne ſe peut faire ſans cauſer du déſordre & de la confuſion: tel eſt le ſens que donnent Rodeille, d'Aubignac, Dacier & le P. Sanadon.

V. 238. Ex noto fictum carmen ſequar. M. B. traduit: « Je » formerois mes Dialogues ſur » le modèle du familier. » En quoi il s'éloigne du P. Sanadon, de M. Dacier, & de bien d'autres; mais il ſe rapproche beaucoup du P. de Jouvancy, qui dit: *Id maximè ſequar ac ſpectabo ut ea quæ fingam accedant proximè*

ad ſimilitudinem rerum vulgò notarum, & in uſu communi vitâque poſitarum. Je crois que c'eſt le vrai ſens d'Horace.

V. 265. Je m'en tiens auſſi ſur ces expreſſions : *& intrà ſpem veniæ cautus*, à la traduction de notre Auteur, qui dit : *comme ſi je n'avois nulle grace à eſpérer.* Il donne au mot *intrà* la ſignification de *citrà*, comme ont fait M. Dacier & le P. de Jouvancy; mais il ne s'autoriſe pas, comme ces Auteurs, de l'éxemple de Florus, qui ne prouve rien, ainſi que l'a bien fait voir le P. Sanadon.

V. 278. Un petit mot me fait ici de la peine. Horace dit d'Eſchyle: *Et docuit magnumque loqui*, ce que M. B. traduit ainſi : « il » apprit aux Acteurs à parler » avec emphaſe. » Ce dernier terme me paroît trop fort, & peu convenable ; parce que l'*emphaſe* eſt un vice. *Eſchyle*, dit le P. Sanadon, *fit prendre aux Acteurs un*

ſtyle plus relevé; & cela eſt mieux.

V. 309. Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons. « Pour » bien écrire, il faut d'abord du » bon ſens. » C'eſt la traduction de notre nouvel Auteur; & je ne puis la blâmer; cependant je voudrois que *fons* fut exprimé : car il n'eſt aſſurément pas inutile en cet endroit. M. Dacier tient compte de ce mot, & c'eſt en quoi je le préfére ici à tous les autres Traducteurs.

V. 317. Je ne trouve rien de mieux que cet endroit : « quelquefois une piéce qui aura des » caractères frappans, & des » mœurs éxactes; quoique d'ailleurs écrite ſans grace, ſans » force, ſans art, fait plus de » plaiſir au public, & attire plus » de monde que des riens bien » écrits, & de beaux vers vuides » de choſes. » Rapprochez les vers Latins, & vous verrez que tout quadre parfaitement; que

M. B. a ſçû joindre des agrémens à l'éxactitude littérale.

V. 322. On conſerve ici la leçon ordinaire *præter laudem nullius avaris ;* au lieu que le P. Sanadon lit *propter laudem &c.* ce qui ne me paroît pas néceſſaire : car on conçoit bien que les Grecs, tout-à-fait différents des Romains que critique Horace, préféroient la gloire aux richeſſes : ils étoient *avares de gloire*, mais leur avarice ne s'étendoit pas à autre choſe.

V. 357, Je demande ſi le bon *Homère*, eſt bien dit dans la traduction de ce vers, *quandoque bonus dormitat Homerus?* Le commentaire de Jean Bond & le P. Sanadon nous font entendre que *bonus* ſignifie ici poëte *excellent*, *du premier ordre ;* & dans le vers qui précéde immédiatement, *quem bis terque bonum &c.* ce mot ne veut pas dire ce que nous appellons *bon*, mais *eſtimable*,

admirable. En un mot *le bon Homère* eſt à peu près la même choſe que le *bon homme d'Homère ;* & je doute que cette dernière expreſſion rendît le ſens d'Horace.

Vers 377. Ludere qui neſcit campeſtribus abſtinet armis. M. Batteux traduit-il bien ? » Celui » qui ne ſçait point s'eſcrimer, » ne manie point le fleuret. » Et n'eſt-il pas ici queſtion des éxercices du champ de Mars, ainſi que le torrent des interprètes le reconnoît ?

Vers 405. Que dirai-je auſſi de la traduction de ce Vers : *Ne fortè pudori ſit tibi Muſa lyræ ſolers, & Cantor Apollo.* » Pour» roit-on rougir après cela de » toucher la Lyre d'Apollon ? » Le P. Sanadon dit : *N'ayez donc point de honte de vous exercer à la Poëſie, les Muſes ont touché la Lyre, & Apollon n'a pas dédaigné de faire des Vers*. Ceci exprime tout, & l'exprime parfaitement.

Verf. 423. Il y a dans cet endroit un mot que je ne trouve bien conſervé que dans le petit Commentaire de Bond; c'eſt *Beatus.* Horace dit : *Mirabor ſi ſciet inter noſcere mendacem, verumque beatus amicum.* Il me ſemble que *Beatus* indique un homme content de ſa perſonne, un homme qui ſe plaît à lui-même. Or M. Batteux dit : » Je ſerai bien ſur- » pris s'il a le bonheur de diſtin- » guer le flatteur de l'ami ſincère. *Beatus* ne me paroît pas rendu. le P. Sanadon dit : *Il me trompera fort s'il peut conſerver avec cela aſſez de jugement pour faire la différence d'un vrai & d'un faux ami.* Je croi que cela nuance un peu le *Beatus*, car quand on eſt prévenu en faveur de ſon mérite, on perd la tête & le jugement.

Verſ. 439. & malè tornatos j'aimerois aſſez la leçon *& malè formatos* du P. Sanadon qui en dit de bonnes raiſons.

J'ai fait encore, M. R. P. d'autres comparaisons & d'autres remarques : mais c'en est assez sur ce Poëme didactique & sur la nouvelle Traduction ; si elle ne m'avoit pas fait beaucoup de plaisir, je n'aurois pas pris la peine dont vous voyez ici les effets & la preuve. Je suis &c.

ARTICLE XVI.

ESSAI HISTORIQUE SUR la Littérature des Romains, tiré & traduit d'un Livre Anglois intitulé, The Antiquities of Rome &c. Dublin, 1724.*

QUand on considére les commencements de l'Empire Romain, la forme qu'il reçut d'a-

---

On nous adresse cette Traduction que nous croyons être la première, en notre Langue, de l'Ouvrage Anglois qu'on indique. Cette considération ajoute au

bord de son Législateur, & les qualités des premiers membres qui le composèrent; on n'est point étonné de voir régner autour de son berceau, une sorte de férocité, entiérement opposée à la politesse & aux manières d'un Peuple cultivé. Cette épaisse barbarie se changea insensiblement en une austère fierté, qui fit que les premiers Héros de Rome contens des seuls secours de la nature, méprisèrent les ressources de l'Art, dont ils n'empruntèrent rien qui pût éclairer leur raison, ou élever leur courage. Ils ne connurent ni le prix des Ouvrages d'esprit, ni les avantages de l'étude, qu'ils

---

présent, déja très-estimable, que nous fait le Traducteur. Comme la Pièce étoit trop étendue pour être placée entière dans un de nos volumes; nous l'avons partagée en deux Articles. Ce Journal-ci & le suivant représenteront toute cette Littérature.

regardèrent comme une occupation frivole & incompatible avec la gravité d'un Citoyen. Ce qui les fortifia dans ce préjugé, fut de voir qu'avec une exacte discipline & beaucoup de constance, ils subjuguoient les autres Nations, qui en sçavoient par conséquent moins qu'eux.

Tout ceci est fondé sur l'aveu même des Romains. C'étoit un prodige, suivant Cicéron, qu'un Romain Lettré; & Virgile, qui vivoit dans un temps où toute la politesse & tous les Arts du monde étoient réunis à Rome, n'accorde d'autre prééminence à sa Patrie que celle qui naît de la Sçience de commander & de vaincre. » D'autres, *dit-il*, ani» meront l'airain, feront respi» rer le marbre, régneront sur » les esprits par le charme de la » parole, décriront le cours des » Astres, marqueront le point » d'où ils partent; pour vous,

» Romains, vous donnerez des
» Loix aux Peuples, voilà vos
» Arts. Vous ferez les arbitres
» de la paix. Indulgens pour les
» Nations qui se soumettront,
» vous abbaisserez le faste de
» celles qui oseront résister.

La raison que donne Horace de la lenteur des progrès de la Poësie Romaine, lorsqu'il dit que ses compatriotes en reçurent trop tard les modèles de la main des Grecs, peut s'étendre à toute la Littérature des Romains en général. Le peu de commerce qu'ils eurent avec la Gréce regardée à juste titre comme le centre des beaux Arts, les priva longtemps des moyens de cultiver & d'embellir leur génie naturellement susceptible de la plus riche culture. Ils eurent, si l'on veut, dans ces temps grossiers, une ombre de Poësie, qui se réduisoit, pour parler d'après Ennius, à quelques chansons infor-

mes dont les Faunes & d'ignobles Versificateurs faisoient retentir les bois. Personne n'avoit encore atteint jusqu'au séjour des Muses, ni étudié les beautés de l'expression. Les Romains purent aussi, comme le conjecture Cicéron, puiser quelque connoissance de la Philosophie dans les leçons de Pythagore, Auteur de la Secte Italique, qui florissoit dans cette Contrée vers le temps où les Tarquins furent chassés de Rome. Mais l'ancien usage de célébrer au son de la flute les louanges des grands hommes dans des Assemblées, est le seul vestige que Cicéron ait pû trouver de la Philosophie Pythagoricienne, dont les Oracles ne se prononçoient qu'avec la mesure harmonieuse de la Poësie.

Le commerce des Romains avec la Gréce ne commença proprement qu'environ l'an de Rome 555, lorsqu'ils entreprirent

de la défendre contre Philippe de Macédoine, qui avoit des desseins sur sa liberté. Sous le nom de Libérateurs, ils s'en rendirent, suivant leur coûtume, les Maîtres en effet; & alors la Gréce captive, dit Horace, soumit à son tour ses Vainqueurs, & régna par ses Arts dans l'Italie: Rome eut des Poëtes distingués, la plûpart Dramatiques. Le plus grand nombre fleurit entre la première guerre Punique & la fin de la troisième, ou depuis l'an 512 jusqu'à l'an 607. Les plus remarquables furent Livius Andronicus, Névius, Ennius, Pacuve, Accius, Cécilius, Plaute, Afranius, Térence & Lucile. Horace qui ne fait mention que de la première guerre Punique, dit que les Romains mirent à profit le loisir de la paix, qu'ils étudiérent les Ouvrages de Sophocle, de Thespis & d'Eschyle, & qu'ils essayèrent de les tra-

duire dans leur Langue.

Quant à la Philofophie & à l'Eloquence, elles n'avoient encore fait aucun progrès confidérable, lorfque les Achéens, l'an de Rome 586, ou 587, forcés d'abandonner, au nombre de plus de mille, leur Pays, où ils s'étoient montrés peu affectionnés aux Romains, furent difperfés en différentes parties de l'Italie. Parmi eux étoit l'illuftre Polybe de Mégalopolis. Il ne mérita pas feulement par fes talens & par fon érudition l'amitié de Scipion Emilien & de Lélius, qu'on peut regarder comme les deux premiers Romains de ce temps-là; mais il procura encore à fes compatriotes exilés des traitemens qu'ils n'avoient pas lieu d'attendre. Quoique tous ces Achéens n'égalaffent pas le mérite de Polybe, cependant, comme ils avoient été choifis parmi les principaux membres de leurs Vil-

les, ils apportèrent de leur Pays beaucoup de politeſſe & de capacité dans les Arts qu'ils y avoient cultivés. Le genre de vie auquel ils étoient réduits ne leur permettant pas de prendre part aux affaires publiques, ils ſe tournèrent du côté des Lettres, tant pour prévenir les triſtes réflexions que produit toujours un exil, que pour étendre leurs connoiſſances & enrichir leur eſprit. En peu d'années leur exemple & leurs diſcours opérèrent un ſi grand changement parmi la jeuneſſe Romaine, que le Sénat, dans la crainte que l'ancienne conſtitution de la République ne reçût quelque atteinte d'une étude qui alloit amollir & énerver les eſprits, délibéra ſur les moyens d'arrêter le progrès d'une frivolité ſi contraire au caractère mâle & belliqueux des premiers Romains. Cette délibération produiſit un decret daté

du Consulat de C. Fannius Strabon, & de M. Valerius Messala (année 592.) On voit par ce decret que Marcus Pomponius Préteur ayant fait son rapport au Sénat touchant les Philosophes & les Rhéteurs, les Pères lui donnerent ordre en conséquence de prendre connoissance de cette affaire, & de délivrer Rome de tous ces discoureurs.

Cette première passion des Romains pour les Lettres, passion que les démarches du Sénat ne firent qu'irriter, redoubla de vivacité environ seize ans après l'arrivée des Achéens, à l'occasion d'un événement qui nous a été transmis par divers Auteurs. Les Athéniens ayant pillé Orope dans la Béotie, les Habitans de cette Ville portèrent leurs plaintes à Rome. Les Romains les renvoyèrent aux Sicyoniens qui condamnèrent Athéne à une amende de 500 talens. Athéne

députa au Sénat Romain pour faire modérer la taxe. Les Députés furent Carnéade Académicien, Diogéne Stoïcien, & Critolaüs Péripatéticien. Les Sçavans ne sont pas d'accord sur le tems où ils arrivèrent à Rome. Le P. Petau & Casaubon prétendent que ce fut l'an de Rome 603.

Ils furent accueillis avec distinction de la Noblesse Romaine. La jeunesse curieuse & avide d'objets nouveaux, courut en foule après eux, & ne se lassoit ni de les entendre ni de les admirer. Leurs discours ne se ressembloient point. L'éloquence de Carnéade étoit vive & rapide, celle de Critolaüs polie & ornée, celle de Diogéne sobre & modeste. Carnéade parla un jour sur la Justice de la manière la plus propre à en faire connoître tout le prix. Le lendemain il réfuta tout ce qu'il avoit dit par

des raisonnemens si artificieux, qu'il parut détruire cette même vertu, dont il sembloit avoir assuré le triomphe. Il fit voir jusqu'à quel point il possédoit l'Art d'ôter aux opinions les plus probables, ce qu'elles avoient de moins douteux. Aussi fonda-t'il la nouvelle Académie, dont la maxime étoit qu'il n'y avoit rien au monde, qu'on pût se flatter de connoître avec certitude; maxime qui établissoit un doute universel.

On ne parla plus dans toute la Ville que du Grec, ou de Carnéade, dont la voix enchanteresse faisoit sur les jeunes gens des impressions si vives, que renonçant à tous leurs plaisirs, abandonnant tous leurs jeux, ils ne respiroient que la Philosophie. Ce fut un spectacle singulier & réjouissant pour la plûpart des Romains, de voir leurs fils se livrer avec tant d'ardeur aux

Sçiences étrangères. Mais Caton, sévère Censeur, en fut allarmé. Il craignit que la jeunesse séduite ne préférât la gloire de parler à celle d'agir. Comme le crédit des Philosophes Etrangers augmentoit chaque jour, il crut ne pouvoir trop presser leur départ. Dans cette vuë il se rendit au Sénat, où il reprocha aux Magistrats leur négligence à expédier des déclamateurs capables de persuader au peuple tout ce qu'il leur plairoit. Il conclut qu'on eût à procéder sans délai à la décision de l'affaire qui les avoit amenés, afin qu'ils retournassent au plutôt dans leur Patrie, où ils auroient tout le temps de déclamer devant la jeunesse de la Gréce, tandis que celle de Rome rentreroit, comme auparavant, dans l'obéissance qui étoit due aux Loix & aux Maîtres qu'elle devoit respecter.

On dit que Caton, pour pré-

ſerver ſon fils de la ſéduction générale, avoit coutume de dire en ſa préſence, à la manière des Oracles, d'un ton grave & impoſant, que les Romains, dès qu'ils ſeroient infectés des nouveautés de la Gréce, toucheroient au terme de leur Empire. On a lieu de croire qu'il changea de ſentiment dans la ſuite, & qu'il rendit plus de juſtice à la Littérature Grecque, à laquelle il ne dédaigna pas même de s'appliquer, comme les autorités les plus perſuaſives ne nous permettent pas d'en douter. Le Chancelier Bacon dit qu'il ſe punit lui-même de l'injuſtice de ſes premiers préjugés. D'un autre côté, s'il occaſionna le renvoi précipité des Députés d'Athéne, ces Etrangers laiſſèrent en partant un goût ſi décidé, parmi la jeuneſſe Romaine, pour la Philoſophie & pour les Lettres, que chaque jour ſembloit ajouter de nouveaux

nouveaux charmes à l'étude. On ſe livra aux Sciences avec une émulation que l'art de la guerre, le ſeul eſtimé juſques-là, n'avoit point encore excitée.

La Gréce conſervoit encore une ombre de liberté, quoiqu'elle eût déja éprouvé la ſupériorité des Romains, lorſque l'an de Rome 608, ou 609, forcée, par un incident aſſez léger, d'ouvrir ſon ſein à une armée que commandoit L. Mummius, elle ſubit enfin le ſort de toutes les Nations conquiſes. Comme l'époque de cette expédition eſt la même que celle de la deſtruction de Carthage par P. Scipion Emilien, il ſuffira de comparer les deux Généraux qui préſidérent à ces deux événemens, pour montrer le contraſte qui régnoit alors à Rome, entre la politeſſe que la culturey avoit introduite, & l'ancienne ſimplicité. Mummius porta ſi loin l'ignorance en

fait d'Arts, qu'ayant trouvé dans Corinthe, lorſqu'il l'eût priſe, pluſieurs chef-d'œuvres de peinture & de ſculpture travaillés par les meilleurs Maîtres, il dit aux eſclaves qu'il chargea de les tranſporter en Italie, que s'ils perdoient quelques-unes de ces piéces en chemin, ils en fourniroient d'autres à la place. Scipion au contraire joignoit au courage & aux vertus des anciens Romains l'érudition la plus vaſte, avec toutes les graces qui peuvent embellir un heureux génie. Sa protection fut recherchée de tous les ſçavans. Panétius, le Prince des Stoïciens au jugement de Cicéron, & Polybe, célébre Hiſtorien, partagérent ſon amitié; compagnons de ſes études pendant la paix, & témoins de ſes exploits pendant la guerre. Il paſſa, ſelon la remarque du Chevalier Temple, les plus doux momens de

ſa vie avec Térence, & fut ſoupçonné de concourir au ſuccès des Comédies de ce Poëte.

On croit communément que l'époque de la grandeur de l'Empire Romain, conſidéré comme République, précéda la ruine de Carthage & la réduction de la Gréce. On attribue ſa décadence au luxe qui naquit des Arts, qu'Athène devenue le centre du monde pour l'eſprit & pour l'éducation, partagea avec Rome; on dit qu'Athène fit tous les frais du luxe, des études & de la politeſſe des Romains. Mais de quelque manière que ces célébres Conquérans ayent dégénéré, il eſt certain qu'alors le goût des Sciences fit parmi eux les plus grands progrès. Ce goût augmentoit ſenſiblement de jour en jour, & perſonne, après le fameux Caton, n'y apporta d'obſtacle. Depuis le tems dont nous parlons juſqu'à la mort de Sylla,

il s'écoula près de 70 ans. Ce fut dans cet intervalle que parurent Crassus & Antoine, Orateurs si vantés, qui après avoir partagé le sceptre de l'éloquence, furent remplacés par Sulpicius Cotta, Hortensius, & beaucoup d'autres dont on peut voir les noms dans le *Brutus* de Cicéron. Ce fut aussi vers ce tems que les deux Scévola, l'Augure & le Pontife, portèrent la science du Droit civil à sa perfection. Lucréce qui écrivoit environ le tems de la guerre de Jugurtha, & qui a développé & fait valoir avec tant d'art la doctrine d'Epicure son Maître, peut nous aider à fixer l'époque de la pureté du style, & du bon ton de la Poësie. Les Philosophes universellement estimés & recherchés furent appellés de toutes parts, pour former la jeunesse par leurs leçons, & pour diriger par leurs conseils les Citoyens qui étoient à la tête des affaires.

Les Arts & le zéle de leurs amateurs, loin de souffrir, ce qui surprendra peut-être, quelque atteinte des guerres, tirèrent du sein des batailles de nouveaux encouragemens; & les Muses, à l'exemple de Minerve, campèrent souvent sous les Tentes des élèves de Mars. Sylla luimême écrivit vingt-deux Livres de Mémoires, & contribua d'une manière extraordinaire à l'avancement de la Littérature, en transportant à Rome la fameuse Bibliothèque d'Apellicon le Péripatéticien, où il y avoit beaucoup d'ouvrages d'Aristote & de Théophraste, qui étoient demeurés longtemps inconnus à ceux qui les suivirent. Il n'y eut, dans cet âge heureux pour les Arts, qu'un seul homme respectable par son rang, qui conservât encore quelques restes de la rudesse & de l'austérité des premiers Romains. C'étoit Marius rival de

Sylla. Il n'avoit jamais étudié la Langue des Grecs, & il ne pouvoit ſouffrir qu'on s'en ſervît dans les affaires importantes. Il lui paroiſſoit ridicule de perdre du temps à apprendre des Sciences vaines, dont il eût rougi d'être redevable à des Etrangers, qui ne valoient guères mieux que des eſclaves.

Le reſte de cet Eſſai dans le prochain Journal.

ARTICLE XVII.

HISTOIRE DE LA NOBLESSE du Comté Venaiſſin, d'Avignon, & de la Principauté d'Orange, dreſſée ſur les preuves, dédiée au Roi. Tome III. à Paris chez la veuve Delormel & Fils, Imprimeur de l'Académie Royale de Muſique, ruë du Foin, vis-à-vis des Mathurins, à l'enſeigne de Sainte

Géneviève. 1750. in-4°. pag. 660.

NOus avons rendu compte dans nos Mémoires, des deux premiers tomes de cet Ouvrage, nous annoncons présentement le troisième.

Tout Ecrivain qui recherche l'origine des familles & leurs alliances, s'expose à bien des chagrins. Si son Livre est exact, combien de personnes ne mécontentera-t'il pas? combien s'en trouvera-t'il qui souffriront impatiemment qu'on ternisse l'éclat de leur origine? C'étoit un songe qui les flattoit agréablement, & qu'une lumière importune fait évanouir. Si l'Auteur a manqué d'exactitude, il sera censuré impitoyablement par tous ceux qui auront remarqué ses méprises, & il n'en échapera aucune, chaque famille lisant attentivement ce qui l'intéresse.

Les Journaliſtes courent auſſi quelque riſque dans leurs Extraits : il n'eſt pas poſſible d'entrer dans le détail de tant de généalogies & de tant d'alliances ; cependant ſi l'on fait un choix, ce choix offenſera tous ceux qui n'y ſeront pas compris, & ils ſe plaindront lors même qu'ils n'en auront aucun ſujet. Pour éviter, s'il eſt poſſible, ces inconvénients, nous chercherons les endroits les plus convenables à notre fonction & les moins capables de bleſſer les familles dont nous ne parlerons pas. Il ne tiendra pas à nous que chacun ne jouiſſe de ce qu'il croit lui appartenir.

Le troiſième volume commence par la famille des *Raimonds.* Tout le monde ſçait qu'elle eſt noble & ancienne, mais l'Auteur avoue qu'il n'eſt pas aiſé d'en démêler l'origine. Il préſume que les Raimonds de Pro-

vence, de Languedoc, d'Avignon, & du Comté Venaiſſin, viennent de la même tige ; ainſi il a cru devoir marquer leurs premiers dégrès ſelon l'ordre Chronologique. Le plus ancien de ce nom eſt Guillaume Raimond, Chevalier, qui ſe croiſa en 1098 pour la Terre Sainte, à la ſuite de Raimond de S. Gilles Comte de Toulouſe. Pour tranſmettre à ſa poſtérité le ſouvenir & la gloire de ce voyage d'Outremer, il porta dans ſes armoiries une *croix de gueule, chargée de cinq coquilles.* C'eſt ce Seigneur que la maiſon de *Raimond* regarde comme ſon Auteur. Il falloit que dès-lors, c'eſt-à-dire, ſur la fin du XI ſiècle, elle eût bien de l'éclat, mais les archives ni les actes publics ne permettent pas de remonter plus haut.

S'il y a des familles dont l'origine échappe aux Généalogiſ-

tes, il y en a auſſi dont l'origine eſt connue, & l'on connoît en même temps qu'elles doivent leur Nobleſſe à leur mérite. Telle eſt la famille de *Raxi*, qui pour ſe ſouſtraire aux mauvais traitemens des Turcs, abandonna Corinthe, & vint ſe réfugier à la Cour des Souverains Pontifes. Ces Grecs ſervirent ſi utilement, que les Papes les annoblirent, & leur donnerent la Terre de Flaſſan, dans le Comté Venaiſſin. *

L'Auteur montre ſa bonne foi en donnant pour ce qu'ils valent les titres qui ne lui paroiſſent pas être ſûrs. C'eſt ainſi qu'il en uſe p. 57. Après avoir expoſé en détail les diverſes branches de la

---

* On trouve ſous l'article de cette famille que le Pape Clément VIII. reçut en 1532 Jean de Raxis au nombre de ſes Gentilshommes. Il faut lire *le Pape Clément VII.* car Clément VIII. ne fut élu Pape qu'en 1592.

famille de *Ripert*, il rassemble quelques titres, concernant la branche de Ripert Alauzier ; & il déclare que le titre d'inféodation de 1099 n'est pas assez établi, parcequ'il n'en a vû que des expéditions produites en divers Tribunaux. Cet exemple est à suivre. On doit l'imiter sans répugnance, quand il est question d'une famille dont l'ancienneté & la Noblesse sont appuyées sur de solides fondements : les *Riperts* n'en seront pas moins considérés, quand on leur contestera quelque titre indéchifrable.

La Maison de *Riviére*, sortie du Royaume d'Arragon où elle étoit connuë sous le nom de *Fluviano*, dont la signification est la même, est établie depuis longtemps dans la Provence, & dans le Comté Venaissin. Parmi les honneurs qui la décorent, elle a la gloire d'avoir donné à l'Ordre de S. Jean

de Jéruſalem un grand Maître en la perſonne d'Antoine *Fluviano*, qui fut élevé au Magiſtère en 1421. Ce fut dans l'année 1166 que Rainaud Fluviano, Auteur de la famille de Rivière, paſſa en Provence, à la ſuite du Roi Alphonſe I. qui vint alors prendre poſſeſſion du Comté de Provence, après la mort de Raimond-Bérenger, dernier Comte de Provence, de la maiſon de Barcelone. Alphonſe récompenſa les ſervices de *Fluviano*, par la poſſeſſion en Fief héréditaire, de la Seigneurie de la *Charce*, dépendante du Comté de Forcalquier. Cet établiſſement retint *Fluviana* dans la Provence. Il épouſa Philis de *Roſans*, fille & héritière de *Perceval* Seigneur de Montmaurin en Dauphiné. Jacques iſſu de ce mariage, pour ſe conformer à la Langue du Pays, prit le nom de *Rivière* qu'il tranſmit à ſa poſtérité. S'il y avoit quel-

qu'un en France qui ignorât les noms de *Riviere* & de *Montmaurin*, il trouveroit ici une ample instruction.

La famille de *Rhodes* ou *Rhoda* ou *Rhueda* est originaire de Navarre, d'où elle passa dans le Royaume de Murcie & de-là à Avignon. Cette transmigration se fit, du moins en partie, sur la fin du quinzième siècle. Bernardin de Rhodes étoit accompagné d'Eléonor de Rhodes sa sœur & de Jeanne de *Tolède* son épouse. On ne sçait pas exactement quel rang tenoient ces Etrangers dans leur Pays. Le P. Ménestrier conjecture qu'ils étoient des *Comtes amovibles* d'Arragon, qualité qu'il ne faut pas confondre avec celle de *Comtes héréditaires* du même Royaume.

Il y a eu sans doute plusieurs familles Nobles qui sont venuës d'ailleurs s'établir à Avignon & dans le Comté Venaissin, mais

il y en a auſſi qui n'ont pas une origine étrangère. Les *Roquards* ſont ſortis de la Ville de Bouléne dans le Comté Venaiſſin, & ils y ſont connus depuis plus de trois cens ans. Une des trois branches de cette famille ſubſiſte dans l'Angoumois. Elle a produit un grand nombre d'Officiers qui ont ſervi avec honneur dans nos Armées.

La famille de *Roſtagni* eſt inconteſtablement originaire du Comté Venaiſſin. Dès le XII. ſiècle elle étoit diſtinguée dans l'épée & dans la Robe. En ce temps-là comme les trois ou quatre ſiècles ſuivans, la profeſſion des armes & l'étude des Loix n'étoient pas incompatibles ; & dans les Provinces Méridionales du Royaume, on s'appliquoit ſérieuſement à l'une & à l'autre. *On ne diſconvient pas que la vocation des armes n'ait été de tout temps le parti de la Nobleſſe ; mais la*

fausse délicatesse n'a pas toujours renvoyé le goût louable des Lettres & des Loix dans les familles du Tiers-Etat. Les Romains, dans les beaux jours de leur République, ne pensèrent pas comme nous. Nous flattons-nous de penser plus judicieusement que ce Peuple, qu'on a toujours regardé comme un modèle inimitable ? S'il se rencontroit un génie assez fort & capable de creuser autant qu'il est nécessaire, pour examiner & discuter pleinement les préventions qui régnent dans le monde sur ce sujet, ce ne seroit pas un ouvrage frivole, comme tant d'autres qu'on ne cesse de répandre dans le Public.

La famille de *Sade*, nommée dans les anciens Titres de *Sado*, de *Sadone*, & quelquefois de *Saze* ou de *Sauze*, originaire d'Avignon, est une des plus anciennes de Provence & du Comté Venaissin. Plusieurs monumens

prouvent manifeſtement ſon ancienneté & ſa nobleſſe : le Pont du Rhône, la rue de Sade, & une tour appellée par corruption la Tour des Sauzes ; il n'y a rien là de ſuſpect. Noſtradamus a cru que la maiſon de *Sade* ſortoit de celle de *Baux*; comme cette conjecture n'eſt fondée que ſur la reſſemblance des armes, ce n'eſt pas là un motif de crédibilité qui détermine notre Auteur : il laiſſe tranquillement chaque famille jouir de ſes prétentions, ſans prendre aucun parti pour les intérêts reſpectifs.

Sous l'article de cette maiſon (de Sade) on trouve la célèbre Laure, qui fut tant de fois l'objet des folies poëtiques de Pétrarque. Ce morceau, qui eſt curieux, nous avertit de raſſembler quelques obſervations critiques. C'eſt toujours ce que nous tâchons de faire, quand

le fil de nos Mémoires nous présente quelque anecdote qui intéresse l'histoire littéraire.

On dit que Laure étoit de la maison de Sade, & cette opinion, qui est la plus commune, mérite d'être préférée à celle d'Aléxandre Vellutello, qui la fait fille d'un Henri Chiabau, Seigneur de Cabrières, personnage totalement inconnu au XIV. siècle, comme le prouve invinciblement M. le Baron de la Bastie, dans un Mémoire lû à l'Académie Royale des Inscriptions le 5. Juillet 1740.

On dit que Laure naquit dans un Fauxbourg d'Avignon; & c'est le sentiment de bien des Auteurs qui ont écrit sur les Œuvres de Pétrarque. Cependant comment le faire quadrer avec certains endroits des Poësies de cet Auteur, où l'on voit que Laure étoit née dans un Village?

Et hor d'un picciol borgo un ſol n'ha
dato &c.

Et ailleurs :

In tutte l'altre coſe aſſai beata ,
In una ſola a me ſteſſa diſpiacqui
Che n' troppo humil terren , mi trovai
nata.

On aſſure d'après Noſtradamus, hiſtorien des Troubadours, que Laure brilloit par le talent de la Poëſie , & qu'elle étoit du nombre des Dames qui compoſoient, à Avignon, la Société Littéraire appellée *Cour d'Amour.* Mais cette particularité n'eſt pas trop autoriſée : car outre que Pétrarque ne parle jamais des poëſies de Laure , eſpèce de preuve qui toute négative qu'elle eſt , a toutefois beaucoup de force dans le cas préſent ; outre que dans les recueils aſſez nombreux des poëſies Provençales du XIV. ſiècle , on n'en trouve aucune de cette fille ſi célèbre ;

il faut obſerver, avec M. le Baron de la Baſtie, que les places de la Société appellée *Cour d'Amour*, étoient deſtinées uniquement à des femmes mariées, & que Laure mourut ſans avoir jamais contracté d'engagement.

On croit, d'après une note, placée à la marge d'un manuſcrit de Virgile qui appartenoit autrefois à Pétrarque, que les premiers ſentimens de ce Poëte pour Laure prirent naiſſance dès qu'il l'eut vûë *à Avignon dans l'Egliſe de Sainte Claire*. Or Pétrarque aſſure lui-même, en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, que cette inclination commença dans un lieu champêtre où il rencontra Laure; & cette note placée ſur le Virgile manuſcrit, qui ſe conſerve à Milan, eſt une addition bien poſtérieure au tems de Pétrarque. Il faudroit voir encore ſur cela l'Ouvrage de M. de la Baſtie. *Mem. des Inſ. Janvier 1751 II. Vol.*

cript. T. XV. p. 746. & ſuiv. édit. de Paris. Reprenons le fil de cette hiſtoire.

La maiſon de *Simiane* eſt très-ancienne ; mais ce n'eſt pas ſeulement par-là qu'elle eſt illuſtre. Elle a joui des droits Régaliens dans la Ville d'Apt, qui dès le onziéme ſiécle étoit comme le chef-lieu de ſon Patrimoine, & dont les Seigneurs ſont ſouvent qualifiés *Princes* dans les titres : elle a produit pluſieurs grands perſonnages parmi leſquels on compte des Chevaliers du S. Eſprit & de l'Annonciade, des Lieutenans Généraux dans les troupes de France & de Savoye. Cette Maiſon eſt originaire du Comté de Provence, d'où elle s'eſt étenduë dans les Provinces voiſines.

Les Simianes exercèrent dans Apt les droits propres de la ſouveraineté, puiſqu'ils y faiſoient battre monnoye, ſous les yeux

des Comtes de Forcalquier. M. de Peyresck, qui a examiné plusieurs Actes passés entre les Simianes & la Ville d'Apt, a reconnu que ces Actes justifioient les droits dont ces Seigneurs avoient usé.

Nous finirons la longue monotonie de cet Extrait par la Maison de *Suarez* ou *Suero* ou *Suari* ou *Xuares.* Elle est originaire d'Espagne, comme le nom seul le montre assez. Elle a poussé des branches en Portugal, en Toscane, à Naples, à Milan & à Avignon. Les grands Capitaines, les habiles Politiques, les Evêques édifians & savans, les Magistrats qu'elle a produits dans les divers Etats où elle a pris racine, l'ont renduë très-recommandable. Les Chevaliers des Ordres de S. Jean de Jerusalem, de Calatrava & d'Alcantara en augmentent le lustre. Cette Maison est la Tige des Sua-

rès-Figueroa, Ducs de Feria, des Suarès de Mendoça, Comtes de Corunha, des Suarés de Tolède. C'eſt de cette branche qu'eſt iſſu *François Suarès* de la Compagnie de JESUS, ſi renommé pour ſa ſcience & pour ſa vertu. Si l'Auteur n'en dit rien, c'eſt apparemment parcequ'il s'attache principalement à la branche des Suarès établie à Avignon : cependant il promet, au commencement de cet Article, qu'il n'omettra pas ceux des autres branches, qui lui paroîtroient mériter quelque attention.

Nous l'avons déja dit, & il ne ſera pas inutile de le répéter, ſi nous n'avons pas parlé de toutes les familles, ce n'eſt aſſurément pas que nous ayons voulu préférer les unes aux autres. Ce n'a pas été de notre part un choix. Comme il n'étoit pas poſſible de rendre compte de tous

les articles contenus dans ce volume, on s'eſt déterminé plus au hazard qu'autrement.

La Nobleſſe tant d'Avignon que du Comté Venaiſſin, quoiqu'il lui ſoit aïſé de vivre tranquillement & loin des périls de la guerre ſous une domination pacifique, n'a pas perdu le goût des armes ; elle prend volontiers de l'emploi dans nos Armées, où elle ſe diſtingue & s'avance par le ſervice. Tout eſt ici plein de pareils exemples, bien capables d'entretenir les mêmes diſpoſitions dans les tems à venir.

L'Auteur de ce Livre mérite bien des éloges pour ſon attention à faire des recherches, à conſulter des Mémoires & des Actes Généalogiques. Son ouvrage eſt très utile & il ſeroit à ſouhaiter qu'on donnât ainſi le nobiliaire de chaque Province. Dans le nombre preſque infini de citations & de dattes qu'il a

été néceſſaire d'inſérer, ſoit aux marges, ſoit dans le Texte, il étoit impoſſible qu'il ne ſe gliſſât quelques fautes. Nous avons remarqué, par occaſion, les trois ſuivantes.

P. 172. *La Cour d'Avignon étoit à ſon plus grand luſtre ſous le Pontificat d'Innocent VI; mais elle fut entiérement diſſipée & détruite par les ravages d'une peſte affreuſe qui emporta la plûpart de ces Dames & dépeupla les Provinces voiſines en 1348.* Cette peſte eſt réelle; & elle arriva en 1348, mais ce n'étoit pas ſous le Pontificat d'Innocent VI. qui ne fut élu qu'en 1352, c'étoit ſous celui de Clément VI.

P. 175. *Guillaume & Pierre de de la Jugie revêtus de la pourpre par le Pape Grégoire XI... en 1347.* C'étoit Clément VI. en 1347. Grégoire XI. ne fut élu qu'en 1370.

P. 297. *Il fut député avec l'Evêque*

vêque de Senès en 1371. au Pape Clément VI. &c. C'étoit alors le Pape Grégoire XI.

ARTICLE XVIII.

LES ENTRETIENS PHYSIQUES d'Ariste & d'Eudoxe, ou Physique nouvelle en dialogues, qui renferme précisément ce qui s'est découvert de plus curieux & de plus utile dans la nature. Tome V. sur les découvertes récentes, & pour servir de Supplément aux quatre Volumes de la septiéme Edition; par le P. Regnault de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Michel Dammoneville, Quai des Augustins. 1750. in-12. pag. 388.

ON est fort dispensé de porter son Jugement sur la suite d'un Ouvrage, qui a eu sept Editions, & qui a été traduit en plusieurs langues. Ce succès est le sceau de l'approbation du Pu-

blic, juge ſouverain de tous les Ouvrages. Nous dirons ſeulement que l'Ariſte & l'Eudoxe qui parlent dans les quatre premiers volumes, continuent de parler dans le cinquiéme, & qu'ils y parlent ſur le même ton, avec le même goût & la même netteté.

Parmi ces entretiens, les uns traitent de matières qui n'avoient pas été traitées dans les quatre premiers Volumes, comme de l'Electricité, & de la figure de la Terre. Les autres ſont deſtinés à perfectionner ce qui avoit été dit. L'Auteur ne doute pas que les nombreux écrits qui ont paru ſur l'électricité ne ſoient beaux & ingénieux ; mais comme avant que ces écrits paruſſent, il avoit eſſayé de s'expliquer ſur ce Phénomène ſuivant les principes des quatre premiers volumes, il croit devoir s'en tenir à la penſée qui lui parut d'abord la plus vraiſembla-

ble. Nous ne le ſuivrons pas dans le détail de ſes explications ; ces matières ſont extrêmemen rebattues dans nos Mémoires ; & l'Auteur eſt trop habile Phiſicien, pour trouver dans ſes explications plus que de la vraiſemblance. Quand il plaira à la nature de nous révéler ce ſecret, elle nous dévoilera apparemment bien des Myſtères.

Dans ces entretiens, l'Electricité eſt ſuivie de divers ſujets, ſur leſquels Ariſte & Eudoxe s'entretiennent avec autant d'agrément que dans les 4 premiers Volumes, & la pluſpart des derniers ſont deſtinés à enrichir les premiers. On obſerve, par exemple, que l'aiguille aimantée continue dans ces contrées d'avancer de l'Orient vers l'Occident, mais qu'elle avance comme la vie, d'une manière preſque imperceptible. A Paris l'aiguille

a avancé de 3 dégrés environ depuis 20 ans, c'eſt-à-dire, qu'elle décline de 16 à 17 dégrés. Il y a toujours un peu de bizarrerie dans les variations, & tandis qu'à Tornea°, près du cercle Polaire, on trouve la déclinaiſon de 5 dégrés 4 minutes environ du Nord à l'Orient, on l'obſerve ſur le bord du fleuve des Amazones de 5 dégrés & demi du Nord à l'Eſt, différence que l'Auteur attribue toujours à la différence de force & de ſituation des écoulemens magnétiques en diverſes contrées.

Dans le troiſiéme entretien, on parle des arbres écorcés. » A peine, *dit Ariſte*, l'homme » a-t-il ceſſé de reſpirer, qu'une » aſſez bonne partie de lui-même » n'eſt plus que de la pouſ» ſiére: & un moyen d'augmenter » la ſolidité, la force & la du» rée du bois, c'eſt d'en ôter » l'écorce du haut en bas dans » le tems de la ſéve, de le laiſ-

» ser sécher sur pied, & d'abré-
» ger par-là le cours de sa vie.
» Il trouvera de nouvelles for-
» ces dans la mort même. « Mais
d'où lui viendra cet excès de
pesanteur, de dureté & de for-
ce ? C'est une question à laquel-
le Ariste nous paroît répondre
d'une manière satisfaisante.» Les
» sucs, *dit-il*, que la fermenta-
» tion fait monter de la racine
» dans toute la tige dépouillée,
» ne circulant plus librement,
» faute d'écorce qui rapporte
» les sucs vers la racine, s'arrê-
» tent & se figent dans les inter-
» stices vuides. Les canaux gor-
» gés de sucs qui ne peuvent
» plus circuler, se ferment les
» uns après les autres ; l'arbre
» en porte moins de feuilles, &
» ne recevant plus de nouveaux
» sucs, il se trouve enfin sans
» action & sans vie. Mais com-
» me ces canaux, du moins la
» plûpart, sont tout à la fois

» pleins & fermés, le bois en » eſt plus dur & plus uniformément peſant. « Or on prouve, par pluſieurs expériences, que le bois le plus peſant eſt en même tems le plus fort. De-là le bois qu'on a privé de ſon écorce ſera le meilleur, & tout mort qu'il eſt, il pourra rendre ſervice deux cens ans au moins.

Dans le quatriéme entretien, on prend plaiſir à nous faire obſerver à quel point la ſageſſe du Créateur éclate partout dans ſes Ouvrages, dans les animaux ſinguliers de diverſes contrées. On nous peint, comme d'après nature, les différentes couleurs que le Caméléon prend dans les différentes paſſions qui l'agitent, dans la colére, dans la crainte, dans la joie; & la cauſe phyſique de ces différentes couleurs.

Vient s'offrir une eſpéce d'Ours des Indes Occidentales, lequel, pour ſaiſir ſa proye, s'y prend d'une maniére aſſez adroite. De

ſa queuë qui ſe dévéloppe, il ſe fait un paraſol pour ſe dérober aux ardeurs du Soleil, tandis que tapi auprès d'une fourmilliére, il tend des piéges aux fourmis : » il avance une langue » de plus d'un pied, les four» mis viennent picoter la langue » qui leur paroît immobile, & » ſe répandent deſſus téméraire» ment. L'animal redoutable en » apperçoit-il une certaine quan» tité, il retire la langue, & » voilà les fourmis priſes ; il réï» tére le même jeu, & d'autres » fourmis, malgré la prévoyan» ce qu'on leur donne, viennent » courir le même riſque. »

On verra les Cormorans de Chine ſe ſignaler encore plus par leur dextérité. Dreſſés à la pêche, ils partageront la largeur d'un étang ou d'une riviére. S'offre-t-il un Poiſſon qui ne ſoit pas trop gros ? inſtruits par l'uſage, ils le ſaiſiront par le

milieu du corps, pour le porter plus aiſément ſuivant les régles de la Méchanique, & ils le porteront à leur Maître. Le Poiſſon eſt-il trop gros, trop peſant? ils s'entr'aideront: l'un le prendra par la tête, l'autre par la queuë, comme pour partager le fardeau & l'emporter de concert.

Dans la variété de leurs entretiens Ariſte & Eudoxe font en Phyſiciens de la glace en un tems où la nature n'en fait point, ſans l'Art, en nos contrées, c'eſt-à-dire au mois de Juillet; mais la nature qui ne fait pas de glace au mois de Juillet dans ces contrées tempérées & chaudes en même tems, en fait ſur les montagnes juſques ſous le Soleil même, & l'on en donne des raiſons qui paroiſſent dictées par la Phyſique.

A l'occaſion des froids extraordinaires, on nous décrit un Château de glace, où l'art ſe déploye avec magnificence, &

ſuivant les régles de l'Architecture : c'eſt un édifice tranſparent élevé à Pétersbourg en 1740. long de 56 pieds environ, large de 17. & haut de 21. Vous euſſiez dit que cette nouvelle ſtructure étoit d'une pierre ſeule, tranſparente, bleuâtre. Six piéces de canon de glace l'environnoient, & deux mortiers de glace renforçoient l'Artillerie. Il falloit bien tirer ce canon, & jetter des bombes ; on le fit.

On voyoit dans les chambres du Château toilettes, miroirs, bougies qu'on alluma &c. le tout de glace, travaillé au ciſeau & peint de couleurs aſſorties : les arbres enfin, les Orangers, les Pots à fleurs, & les Oiſeaux de glace perchés ſur des feuilles de glace étoient autant d'agrémens dans ce Palais nouveau, dont la durée fut aſſez longue pour un édifice de cette eſpèce ; car il ſubſiſta depuis le commence-

ment de Janvier, jusques vers la fin de Mars.

Divers entretiens roulent, selon que l'occasion se présente, sur les lumières Septentrionales qui ont paru depuis 1730, sur quelques propriétés singulières de l'air, sur des problêmes de Botanique, sur la rosée. On trouvera de nouvelles conjectures sur l'Aurore Boréale. La variété des conjectures peut servir à découvrir la vérité, assez lente d'elle-même.

On saisit volontiers, dans ces entretiens, l'occasion de nous faire observer, jusques dans les êtres les plus minces, des traits de cette sagesse à qui l'Univers n'a couté qu'une parole. Parmi plusieurs insectes qui ont quelque chose de singulier, on en voit une espéce si extraordinaire, qu'en la mettant en piéces, on ne fait que la multiplier. La Fable qui fait renaître le Phénix

de ſes cendres, n'en fait renaître qu'un à la fois ; & de la deſtruction du Polype, qui eſt un inſecte, il en naît une foule : myſtére qu'on eſſaye de pénétrer ici, mais difficile à expliquer.

On pourra revoir dans ce Volume les Eclipſes & les Cométes obſervées depuis un aſſez bon nombre d'années, avec les penſées de l'Auteur là-deſſus. Il paroît ſurpris que l'on ait écrit aſſez récemment que Képler étoit le premier qui eût penſé que les Cométes fuſſent, non des amas d'exhalaiſons, mais des corps errants. Sénéque le Philoſophe & les Philoſophes Egyptiens l'avoient dit quelques milliers d'années avant Képler.

Pour amuſer le Lecteur par la variété des objets, on éclaircit, dans les derniers Entretiens, un grand nombre de points de Phyſique, ſelon qu'ils viennent s'offrir à l'eſprit. Par exemple,

Ariste paroît-il surpris de voir près de la Zone glaciale des roses aussi vermeilles qu'il en naisse dans nos jardins ? Si la chaleur, dit Eudoxe, est moins durable près des Zones glacées, elle y est plus continuë, & la continuité de la chaleur supplée à la durée, pour leur donner des fleurs aussi belles que les nôtres.

Mais sans aller si loin chercher des Phénomènes qui méritent l'attention de la Physique, pourquoi dans nous-même le pied est-il d'ordinaire le siége de la goutte ? Le pied étant plus éloigné du cœur, & plus proche de la terre froide & humide, le sang a moins de chaleur, moins de force dans le pied. Il s'y fait plus aisément des amas d'humeurs trop grossières pour traverser sans obstacle une partie qui abonde en nerfs. Le sang & les humeurs qui se trouvent arrêtées, es-

ſayant de ſe faire paſſage, cauſent par leurs efforts, & du dérangement & de la douleur.

Le Diſcours tombe ſur Herculane, cette ancienne Ville reſuſcitée pour ainſi dire après 18 ſiècles. On retrouve Herculane ſous terre à 80 pieds de profondeur, ayant encore ſes ruës, ſes maiſons, ſon Théâtre. Les rues ſouterraines y ſont tirées au cordeau, avec des banquettes des deux côtés. Parmi les reſtes & les débris de cette Ville infortunée, vous verriez avec étonnement des Temples, des Autels, des Edifices de 1800 ans environ, des Tableaux de toute grandeur, & auſſi frais que s'ils étoient modernes, parceque l'air extérieur chargé de vapeurs & d'exhalaiſons, n'ayant pû agir ſur les couleurs, n'a pû les altérer.

Enfin Ariſte & Eudoxe ſemblent prendre plaiſir à ſuivre en

eſprit les Obſervateurs François au Nord, & au Midi, près du cercle polaire ou de l'Equateur, cherchant & ravis de trouver dans leurs Obſervations de nouvelles richeſſes pour la Phyſique.

Dans ces Entretiens nouveaux, comme dans les premiers, on s'apperçoit que l'Auteur s'attache toujours à ce qui qui paroît de plus utile ou de plus curieux.

ARTICLE XIX.

ENCYCLOPE'DIE, OU Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers, recueilli des meilleurs Auteurs, & particulièrement des Dictionnaires Anglois de Chambers, d'Harris, de Dyche &c. Par une Société de gens de Lettres; mis en ordre par M. Diderot; & quant à la partie Mathématique, par

M. d'Alembert de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & de l'Académie Royale de Berlin. Dix volumes in folio, dont deux de planches en taille-douce; proposés par Souscription. A Paris chez Briasson, David l'aîné, Durand ruë S. Jacques, le Breton ruë de la Harpe. M. DCC. LI.

LE Chancelier François Bacon * souhaitoit que les nouveaux Livres fussent comme le

* Né à Londres le 22. Janvier 1560, de Nicolas Bacon, Chevalier de la Jarretiere & Garde du grand Sceau d'Angleterre sous la Reine Elisabeth François fut fait Garde du grand Sceau & Chancelier du Royaume sous le Roi Jacques I. Cinq ans avant sa mort, il fut dépouillé de ces charges par les intrigues & la jalousie de ses ennemis; mais cela n'a pû empêcher l'idée de son mérite de passer à la postérité. Il mourut en 1626.

ſerpent de Moïſe qui dévoroit les ſerpents des Magiciens de Pharaon. Il vouloit dire, ce grand homme, que les nouvelles productions ſur des objets, déja traités, devoient, par leur excellence & leur ſupériorité, rendre inutiles les anciennes.

Cette idée, tout-à-fait noble & très-utile aux Sciences, s'eſt exécutée en partie, depuis 200 ans, & elle continuera de s'exécuter tant qu'il y aura des hommes de génie & de ſçavoir. Mais il ne faut pas croire qu'un ſeul ouvrage tel, par exemple, que l'Encyclopédie qu'on nous annonce aujourd'hui, puiſſe être le ſerpent qui détruiſe toutes nos Bibliothèques. Ce n'eſt pas le but que ſe ſont propoſé les Auteurs; & Bacon, qui a tracé en grand tout le ſyſtême Encyclopédique, n'avoit garde, en publiant ſon livre *De la dignité & de l'ac-*

croissemeut des Sciences *, de vouloir porter le ravage & la désolation dans tous les trésors Littéraires.

Les Auteurs de la nouvelle *Encyclopédie* ont voulu donner un Dictionnaire qui présentât des connoissances générales; qui pût être consulté sur toutes les matières; qui servît à guider un homme du monde dans tous les genres sans exception, & un Sçavant dans tous les genres hors le sien. Ils ont ajouté à ce plan l'idée de montrer l'ordre des Sciences, leur enchaînement, leur dépendance mutuelle, leurs rapports, leurs divisions &c, & c'est ce qui leur a fait adopter le terme d'*Encyclopédie*; c'est ce qui les engage à détailler dans

* Cet Ouvrage comprend IX. Livres; & il est adressé au Roi Jacques I. Nous nous sommes servi de l'édition de Francfort, petit in-fol. en 1664.

une annonce préliminaire toute l'œconomie de leur travail. Qu'en résulte-t'il ? qu'on aura un livre qui pourra tenir lieu de Bibliothèque à ceux qui n'en ont point, & qui ne peuvent ni ne veulent en avoir ; que les Lecteurs de ce Livre seront menés, comme par la main, autour du monde littéraire ; qu'ils n'y verront les pays qu'en gros, comme dans des Cartes générales, mais qu'ils sçauront à point nommé d'où ils sont partis, où ils veulent aller, quelle route ils doivent tenir, & quelle voiture les conduit.

Le Chancelier Bacon eut des idées moins étendues dans un sens, & beaucoup plus vastes dans un autre. Il ne prétendit pas directement & formellement communiquer des lumières à tout le monde ; il ne songea pas à recueillir la partie substantielle de chaque science & de chaque art, pour en faire présent à ceux

même que leur profeſſion fixe dans une autre ſphère. Au tems de ce ſage Ecrivain on mêloit rarement les poſſeſſions littéraires ; chacun ſe renfermoit aſſez dans la ſienne , ou plutôt chaque ſçavant avoit beaucoup de poſſeſſions ; mais ceux que leur état n'attachoit point à la littérature , ne poſſédoient rien dans l'empire des Lettres.

En ce ſens donc, c'eſt-à-dire, par rapport à la communication & au commerce des ſciences , on peut dire que le Chancelier borna ſes vues ; mais en conſidérant les ſciences mêmes , on doit reconnoître qu'il forma un projet très-étendu , & c'eſt ce que nous devons expliquer ici, afin de montrer en quoi & comment les Auteurs de la nouvelle Encyclopédie ſe ſont conformés à l'excellent Livre *De la dignité & de l'accroiſſement des Sciences*, en quoi & comment ils s'en ſont écartés.

Après un préambule deſtiné à exalter les Sciences, à venger les Sçavans, à les corriger & à les inſtruire, le Chancelier Bacon jette un coup d'œil ſur toutes les connoiſſances humaines : c'eſt comme le regard de ce ſpectateur dont parle Homère, lequel placé ſur la cime d'une montagne, contemple les eſpaces immenſes de la terre, de la mer & des cieux.

Tous les objets de la Littérature réunis en foule, ne mettent point de confuſion dans l'eſprit de l'illuſtre Anglois. Il les diſtingue, il les conſidère ſuivant leurs rapports, il entreprend de donner à chacun le développement qu'il mérite ; il obſerve ſur-tout quelles ſont les parties des Sciences, qu'on a négligé d'éxaminer, de traiter, de rendre utiles aux hommes ; il s'attache particulierement à ces morceaux qu'il appelle *des omiſſions & des choſes*

desirées, * afin que l'attention qu'il y donne ranime le zèle & l'ardeur des Sçavans, afin qu'on se porte à les étudier, à les manier, à les faire entrer dans le plan des autres parties des Sciences & des Arts sur lesquelles on a travaillé.

Bacon appelle son opération le *dénombrement* & le *cens* de toutes les connoissances humaines, ** expressions très-nobles, très-dignes d'un grand Magistrat, & très-relatives au dessein qu'il avoit de connoître & de montrer le *patrimoine & le fond des Sciences*; *** c'est-à-dire, les *richesses* de certaines portions de littérature, & l'*indigence* de quelques autres : ce sont toujours ses termes.

---

* *Consilium est omissiones & desiderata notare.* Lib. II. p. 42, 43.

** *Lustrum & census.* Ibid. p. 41.

*** *Patrimonium & fundus Scientiarum.* Lib. I. p. 22.

Mais si ce *cens* littéraire n'étoit pas ordonné & réglé suivant une distribution d'idées, qui en fût comme l'ame, le principe, le mobile, ce ne pourroit être une *Encyclopédie*, & il n'auroit pas servi de modèle au grand Dictionnaire qu'on nous annonce. Voici donc l'endroit intéressant & la partie philosophique de l'ouvrage du Chancelier : voici en même tems ce qui nous autorise à comparer son plan avec celui de nos Auteurs Encyclopédiques.

Bacon distingue d'abord toute la *Doctrine humaine* par rapport aux trois facultés de l'ame ; la mémoire, l'imagination & la raison : * distribution qu'on voit aussi dans le *Prospectus* de notre *Encyclopédie*, excepté qu'on a jugé à propos d'y placer la *raison*

* *Historia ad memoriam refertur ; Poësis ad phantasiam, Philosophia ad rationem.* Lib. II. p. 43.

avant l'*imagination.* Le Chancelier n'eût pas été de cet avis ; car sa méthode étoit de faire précéder les deux facultés qui ont pour objet les choses individuelles que les sens nous fournissent ; & ces facultés sont la *Mémoire* & l'*Imagination :* après quoi il considéroit la faculté qui s'exerce sur les notions abstraites tirées des individus ; qui divise ces notions , qui les rassemble , qui les compare ; & c'est ce qui ne convient qu'à la *Raison.* *

Mais laissant ces précisions , peut-être aussi trop métaphysiques , continuons le parallèle de nos Auteurs. Le Chancelier Bacon rapporte les faits historiques à la Mémoire , la Poësie à l'Imagination , la Philosophie à la Raison : c'est , comme il parle lui-même , la division générale de tout son systême ; & ne voyons-

* Ibid. p. 43 & 44.

nous pas aussi ces trois grandes branches, *Histoire*, *Philosophie*, *Poësie*, dans notre Encyclopédie nouvelle ?

L'illustre Anglois renferme dans son plan jusqu'aux objets Théologiques : car la Théologie, *dit-il*, est formée ou de l'Histoire sainte, ou des Paraboles, qui sont une espèce de Poësie Divine, ou des préceptes & des dogmes qui résultent d'une Philosophie éternelle. * Il ne faut pas même, continue-t'il, exclure de cet arrangement la *Prophétie* ; c'est une sorte d'histoire, en cela seulement différente de l'histoire des hommes, qu'elle présente la narration des faits avant que les faits arrivent.

Mais peut-on rien imaginer de

* *Theologia aut ex Historiâ sacrâ constat, aut ex Parabolis quæ instar Divinæ Poëseos sunt, aut ex præceptis & dogmatibus tanquam perenni quâdam Philosophiâ, &c.* Ibid. p. 44.

plus

plus conforme à tout ceci que l'expoſition tracée dans l'annonce de l'Encyclopèdie ? « C'eſt de » nos facultés, *diſent les Auteurs*, » que nous avons déduit nos » connoiſſances ; l'Hiſtoire nous » eſt venue de la Mémoire ; la » Philoſophie de la Raiſon, & la » Poëſie de l'Imagination : diſ- » tribution féconde, à laquelle » la Théologie même ſe prête. » Car, dans cette ſcience, les faits » ſont de l'Hiſtoire, & ſe rap- » portent à la Mémoire, ſans » même en excepter les Prophé- » ties, qui ne ſont qu'une eſpece » d'hiſtoire, où le récit a précé- » dé l'événement ; les Myſtères, » les Dogmes & les Préceptes » ſont de Philoſophie éternelle, » & de raiſon divine ; les Para- » boles, ſorte de Poëſie allégo- » gorique, ſont d'imagination » inſpirée. »

Dans l'ouvrage du Chancelier, les trois grandes branches

de la Doctrine univerſelle produiſent d'autres branches ſubalternes ; & celles-ci ont ſous elles des claſſes inférieures ; & ces dernières préſentent encore des eſpèces plus diviſées, qui engendrent quelquefois d'autres ſoûdiviſions. Ainſi l'Hiſtoire ſe partage en Eccléſiaſtique, Civile & naturelle ; l'Hiſtoire Civile a dans ſa ſphère l'Hiſtoire Civile *proprement dite*, & l'Hiſtoire Littéraire ; l'Hiſtoire Civile proprement dite comprend dans ſon diſtrict les Mémoires, les Antiquités & les Hiſtoires complettes ; les Hiſtoires complettes ſont ou des Chroniques, ou des vies de certains perſonnages, ou des Relations particulières. *

Il faudroit jetter un coup d'œil ſur notre Encyclopédie, principalement ſur ce qu'on y appelle *le ſyſtême figuré des connoiſſances*

* Ibid. pag. 49. & 51.

humaines, & l'on y verroit un détail tout semblable à celui du Chancelier, excepté qu'on ne pousse pas comme lui la division de l'*Histoire complette* jusqu'aux *Chroniques*, *Vies & Relations* : ce qui est peut-être une perfection, mais peut-être aussi un défaut; le Public doit en juger.

Sans quitter le même *Prospectus* Encyclopédique, passons à l'Histoire Naturelle; & nous la verrons partagée en trois branches qui sont l'*uniformité de la Nature*, les *écarts de la Nature*, les *usages de la Nature. Uniformité*, d'où sort l'Histoire Céleste, l'Histoire des Météores, de la Terre & de la Mer, des Minéraux, des Végétaux, des Animaux, des Élements : *Ecarts de la Nature*, qui comprennent les Prodiges Célestes, les Météores prodigieux, les prodiges de Terre & de Mer, les Minéraux monstrueux, les prodiges des Élé-

ments : *Usages de la Nature*, qui s'étendent aux Arts, Métiers & Manufactures. Voilà notre Encyclopédie ; que dit le Chancelier Bacon ?

Absolument les mêmes choses. Il considère la Nature comme libre dans ses fonctions, comme sujette à des irrégularités, comme liée par les Ouvrages des hommes * : ce qui forme les trois divisions, *uniformité*, *écarts*, *usages* de la Nature, & il soûdivise ensuite tout ceci ; soûdivisions qui sont les mêmes que celles de l'*Encyclopédie*, excepté que, dans les Arts Méchaniques, l'*Encyclopédie* présente plus de développements.

Ce que nous venons d'exposer sur la première branche du

* *Partitio Historiæ Naturalis in Historiam Generationum, Prætergenerationum, & Artium....* Harum prima *Libertatem Naturæ* tractat, secunda *Errores*, tertia *Vincula*. Ibid. p. 45.

syſtême, laquelle reſſortit à la mémoire, ſe vérifieroit de même par rapport aux deux autres branches, qui ſont la Philoſophie & la Poëſie, dont l'une appartient à la raiſon, & l'autre à l'imagination. Nous voulons dire que, s'il étoit poſſible de tranſcrire ici toutes les diviſions de l'Encyclopédie & toutes celles du Chancelier Bacon, on verroit que le ſyſtême de ce Sçavant Anglois a été ſuivi de point en point & mot à mot par nos Auteurs; toutefois avec une exception qu'il ne faut jamais oublier, & qui nous a fait dire, au commencement de cet Extrait, que Bacon avoit eu des idées plus vaſtes que les Ecrivains de l'Encyclopédie.

Cette exception eſt que le Chancelier montre preſque toujours plus d'abondance & de fécondité dans le détail de ſon ſyſtême. Ainſi, outre les diviſions rapportées cy-deſſus touchant

l'Histoire Civile; son attention se porte à distinguer encore dans cette Histoire, celle des tems; & il partage l'Histoire des tems en générale & en particulière, en Annales & en Journaux &c.

De même raisonnant sur la Poësie (qui est sa seconde Classe) il distingue la Poësie Narrative, Dramatique, Parabolique; * divisions adoptées par les Auteurs de l'Encyclopédie; & sous la Poësie Narrative, il place le Poëme Epique; sous la Poësie Dramatique, il place les Pièces de Théâtre; sous la Poësie Parabolique, il place les Allégories: Objets que notre *Prospectus* François répete; mais le Chancelier insiste davantage sur l'explication & l'analyse de la Poësie Parabolique: car il observe qu'on s'en sert tantôt pour éclairer & pour instruire, comme dans les

* Ibid. p. 59.

Apologues & les Hiéroglyphes ; tantôt pour couvrir & envelopper des Mystères* comme dans les figures & les paraboles de la Religion. Et il n'est peut être pas inutile de remarquer que, quand il traite de la Poësie Narrative, il ne met dans cette Classe que le Poëme Héroïque, ou Epique, parceque c'est le seul qui imite, dans le détail de ses fictions, le récit propre de l'Histoire ; qualité que n'a point la Satyre, l'Élégie, l'Épigramme &c. Aussi le Chancelier exclut-il ces sortes de pièces de la Poësie narrative.** On peut douter par cette raison qu'il eût approuvé la division du *Prospectus* où l'on place sous la Poësie Narrative, le Madrigal

* *Facit ad* involucrum, *facit etiam ad* Illustrationem. Ibid. p. 60.

* *Satyras & Elegias & Epigrammata & Odas ab instituto sermone removemus.* Ibid. p 59.

& l'Epigramme, mais ceci eſt une bagatelle.

Si nous pouvions ſuivre la plus importante diviſion, qui eſt celle de la Philoſophie, on admireroit avec nous combien l'illuſtre Auteur eſt méthodique, inſtructif & abondant; combien il tire de richeſſes de ces grands Objets *Dieu*, *la Nature*, l'*Homme* *: trois branches eſſentielles dans cette Claſſe, trois ſources de Nomenclature & de Doctrine Philoſophique, dans un ſyſtême d'Encyclopédie.

Et en inſiſtant ſur quelques points particuliers, ſur l'expoſition, par exemple, de la Logique, on ne pourroit s'empêcher de reconnoître le beau point de vuë que préſente le Sçavant Chancelier, lorſqu'il diſtingue dans cette branche (la Logique) l'Art d'inventer, l'Art de juger,

* Ibid. L. 3. p. 73.

l'Art de retenir, l'Art d'instruire ou de communiquer. * Ces quatre choses, avec leurs dépendances, forment en effet le plus grand & le plus riche systême qu'on puisse imaginer pour les Etudes.

Les branches divisées & soussdivisées s'y font remarquer par dégrès & par ordre ; ensorte que, selon cette méthode, on descend jusqu'à la Pédagogie ou à l'Instruction de la Jeunesse.

Bacon s'intéresse extrêmement à cette partie élémentaire, il la réduit à la manière d'enseigner & au choix des Etudes : morceau considérable qui lui donne occasion de préconiser beaucoup l'éducation des Colléges ;** de con-

---

* Ibid. l. 5. p. 122.

** *Omnino institutionem pueritiæ & juventutis Collegiatam probamus, non in ædibus privatis, non sub Ludimagistris tantùm.* Ibid. l. 6. p. 18:.

damner l'uſage des abrégés, * les modes d'inſtruction qui s'introduiſent ſous le ſpécieux prétexte d'avancer les Elèves. Et nous ſeroit-il bien permis d'indiquer en marge ** le mot que ce Magiſtrat dit ſur le compte des Jéſuites ? Le trait ſans doute eſt ſingulier dans la bouche d'un Chancelier d'Angleterre, Proteſtant de Religion, & parlant au Roi Jacques I. qui toute ſa vie entretint de ſi grandes controverſes avec les Catholiques.

---

* *In primis conſuluerim ut caveantur à compendiis & à præcocitate quadam doctrinæ &c.* Ibid.

** *Ad Pædagogicam quod attinet, breviſſimum foret dictu :* Conſule Scholas Jeſuitarum ; *nihil enim, quod in uſum venit, his melius* Ibid. Et ailleurs, (*Lib.* 1. *pag.* 11. *Quorum* (Jeſuitarum) *cum intueor induſtriam ſolertiamque, tam in doctrinâ excolendâ quàm in moribus informandis ; illud occurrit Ageſilai de Pharnabazo :* Talis cùm ſis, utinam noſter eſſes.

Nous abrégeons, nous tronquons tout ce grand corps de Doctrine Philosophique rangée par le Chancelier sous l'Empire & le titre de *la Raison*. Nous ne pouvons non plus appliquer tout ceci à notre *Encyclopédie* moderne ; c'est-à-dire montrer en quoi & jusqu'où elle ressemble, dans les détails de cette division, à la Nomenclature du Docte Anglois. Il faut finir notre Extrait ; & à peine nous reste-t'il le tems & le lieu de placer ici quelques observations très-nécessaires au dessein que nous avons conçû de faire connoître les deux systêmes, celui du Chancelier Bacon & celui de nos Auteurs Encyclopédiques.

Nous l'avons déja insinué, le Sçavant Magistrat eut intention, non pas de former un abrégé de toutes les Sciences ; mais de les examiner toutes, afin de reconnoître & de marquer ensuite

quelles sont les parties qu'on a négligé de traiter. Il voulut non pas réduire les Bibliothèques à un seul livre, mais indiquer des sujets de composition, & augmenter par conséquent les richesses de nos dépôts Littéraires. Son ouvrage ne porte pas le titre d'*Encyclopédie*, mais il le mérite en ce sens que le fil & l'enchaînement de toutes les connoissances humaines y est représenté; disons même en ce sens que ce Livre n'est que le fil & l'enchaînement de toutes nos connoissances. La difficulté de l'exécution étoit bien connue du Chancelier; mais il ne convenoit pas que cette exécution fût impossible. » Car, *ajoutoit-il*, les choses sont possibles & faisables, » quand elles peuvent être faites » non par toutes sortes de per- » sonnes, mais par quelques- » unes bien choisies; non par un » seul homme, mais par plusieurs

» joints ensemble ; non dans un
» même siècle, mais pendant la
» durée & la succession de plu-
» sieurs âges ; non par les soins
» & les moyens des particuliers,
» mais par le concert & aux frais
» du Public. « *

Et en effet, si l'on pénétre bien la pensée de ce grand homme, qui ne vouloit que procurer à l'Empire des Lettres les ouvrages qui manquoient aux Sciences & aux Arts ; on concevra sans peine qu'avec le tems, la dépense, l'encouragement, le zéle & les talents multipliés des hommes sçavants, ses souhaits pouvoient être accomplis ; c'est-à-dire que le plan de tout son Livre pouvoit être exécuté : on reconnoîtra même qu'il l'est à-peu-près aujourd'hui, ou qu'il y manque assez peu de chose.

Le point de vuë de l'*Encyclo-*

* Ibid. l. 2. p. 43.

pédie qu'on annonce est tout différent : il n'est pas question d'un projet à remplir ; mais d'un ouvrage consommé. On n'a pas voulu mettre dans le Public de nouveaux volumes sur chaque Science ; mais on a prétendu rassembler, sur toutes les Sciences & sur tous les Arts, ce qui s'est dit de mieux ou ce qu'il y avoit de mieux à dire. On nous promet 10 tomes in-folio, & nous ne devrions pas nous plaindre quand il y en auroit trente ; on dit dans le Public que 24 Sçavants ont été choisis pour ce travail, & il n'y auroit rien de trop extraordinaire, quand on en auroit choisi cent ; on ne peut douter qu'il n'y ait bien des années qu'on a mis la main à l'œuvre, & nous ne serions pas surpris qu'il y eût 50. ans. On demande aux Souscripteurs 280 liv. on en demandera 372 à ceux qui n'auront pas souscrit, & le premier de ces deux

prix nous paroît modique, le second ne nous paroît pas exorbitant.

Nous disons tout ceci à cause de la grande idée que nous avons concuë de cette vaste entreprise. Elle auroit pû être impossible, & celle du Chancelier Bacon ne l'être pas; ainsi l'objection faite à ce Magistrat ne touche pas l'objet présent. Elle pourroit être mal exécutée, & demeurer encore dans un véritable état de possibilité; mais puisque l'ouvrage est fini, puisqu'à en juger par le *Prospectus* il est parfait, admirons les ressources de notre siècle, acquérons des droits sur un si beau livre, & désignons-lui dès à présent une place éminente dans toutes nos Bibliothèques.

ARTICLE XX.

LETTRE DE M. DE L'ISLE, de l'Académie Royale des Sciences au P. B. J.

COmme vous vous proposez M. R. P. d'insérer bientôt dans vos Mémoires l'*Avis aux Astronomes* par M. de la Caille de l'Académie Royale des Sciences, à l'occasion des observations qu'il va faire par l'ordre du Roi dans l'Hémisphère Austral ; j'ai cru faire plaisir à ceux qui sont curieux d'Astronomie, sans être Astronomes de profession, en leur expliquant le but de ces observations & l'utilité que l'on en peut retirer. Je me bornerai à présent à ce qui concerne la Parallaxe de la Lune, qui sert à déterminer la distance de la Lune à la Terre.

Il doit paroître assez surprenant à ceux qui ignorent la Géo-

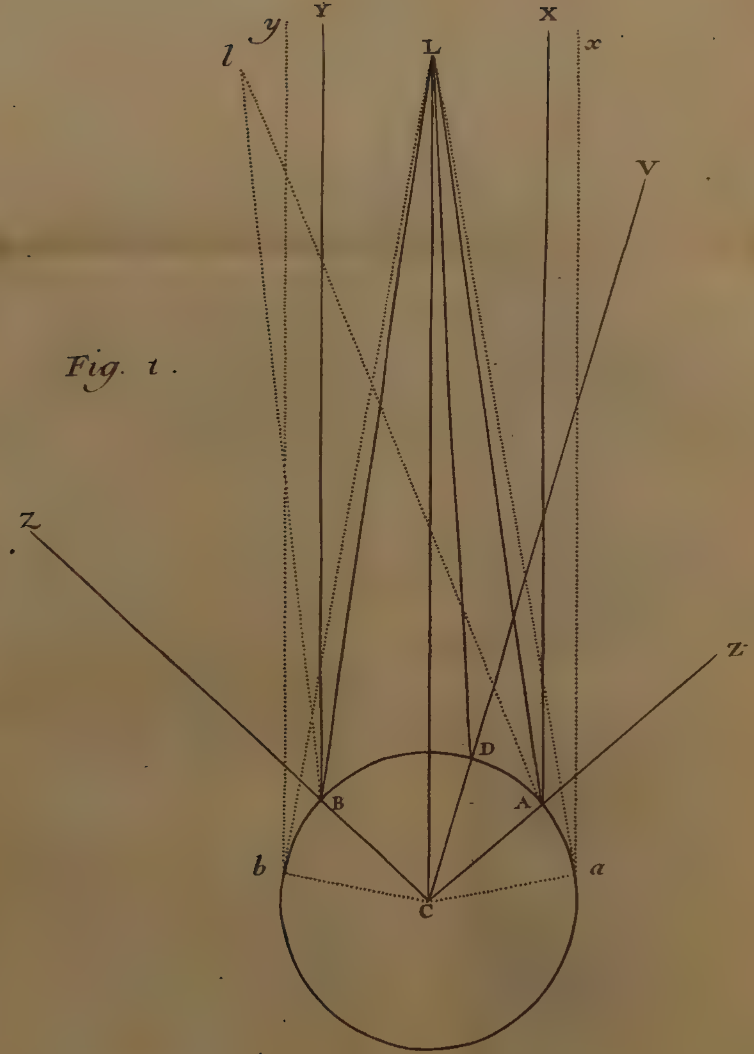

Fig. 1.

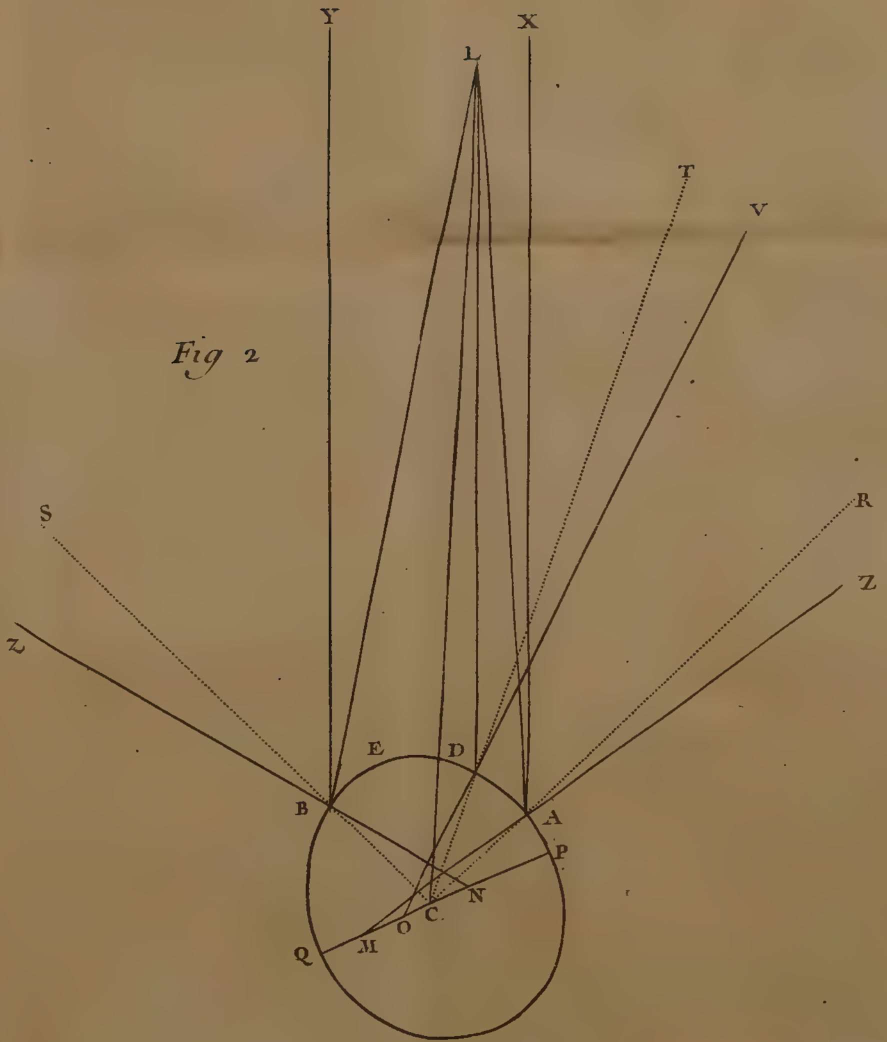

Fig 2

métrie que l'on puisse déterminer la distance réelle des corps Célestes à la Terre sans sortir de cette Terre ; le moyen en est cependant bien simple. L'on apprend, par les élémens de la Géométrie ordinaire, comment on peut déterminer des distances inaccessibles par le moyen de quelques opérations, qui ne consistent qu'à mesurer sur le terrain la longueur d'une ligne que l'on prend pour base ; l'on observe ensuite aux deux extrémités de cette base les angles faits à l'objet dont on veut déterminer la distance ; l'on considére ensuite le triangle rectiligne fait à l'objet & aux deux extrémités de la base, & comme dans ce triangle l'on connoît, outre la base, la grandeur des trois angles (puisque les deux angles observés servent à trouver le troisième) l'on en peut conclure les deux autres

côtés en parties dans lesquelles on a mesuré la base.

Pour déterminer de la même manière la distance de la Lune à la Terre, il ne faudroit donc qu'avoir deux Observateurs placés dans la plus grande distance possible l'un de l'autre, qui observassent dans le même instant la Lune, & qui mesurassent les angles que fait à chacun d'eux le rayon visuel par lequel il voit la Lune, avec la ligne droite qui joint ces deux Observateurs, & qu'ensuite ils connussent la distance où ils sont l'un de l'autre, ou la longueur de la ligne droite qui les sépare.

Mais il ne suffit pas d'imaginer des méthodes qui soient vrayes dans la Théorie, il faut encore qu'elles soient pratiquables. L'on conçoit, sans que je le dise, que plus la longueur mesurée ou la base sera grande, par rapport à la distance inaccessible que l'on

veut déterminer, & plus cette diſtance ſe pourra déterminer exactement dans la pratique.

Comme la diſtance de la Lune à la Terre eſt d'environ 90000 lieues, l'on voit que, ſi les deux Obſervateurs n'étoient éloignés l'un de l'autre que de quelques lieues, on auroit de la peine à en conclure préciſément la diſtance de la Lune à chaque Obſervateur, à moins que la baſe ou la diſtance de ces Obſervateurs ne fût meſurée avec une extrême préciſion, de même que les angles à ſon extrêmité; mais c'eſt ce que l'on n'a pas encore eſſayé de faire juſqu'ici, à cauſe de la difficulté que l'on a trouvé à s'y prendre de cette manière. Voici comment on a cru pouvoir faire la même choſe plus facilement & plus exactement.

L'on a conſidéré que, ſi deux Obſervateurs étoient éloignés l'un de l'autre de pluſieurs cen-

taines de lieuës, quoiqu'ils ne ſe puiſſent pas voir l'un l'autre, à cauſe de la rondeur de la Terre, l'on y pourroit cependant ſuppléer & connoître exactement la diſtance de l'un à l'autre en ligne droite, pourvû que l'on ſçût la hauteur du pole & la différence de longitude de chacun d'eux: car la ſituation de deux points de la Terre étant connuë en longitude & en latitude, l'on peut déterminer l'arc de leur diſtance meſuré ſur la ſuperficie de la Terre, & [3]de [4]cet [5]arc [1]calculer [2]la corde en parties dans leſquelles on connoîtra le demi-diamètre de la Terre. Toute l'opération conſiſteroit donc, dans ce cas, à convenir d'un même inſtant dans lequel les deux Obſervateurs, placés à quelque diſtance que ce ſoit l'un de l'autre, pourvû qu'elle fût connuë en longitude & en latitude, obſerve-

roient l'angle que le rayon visuel mené à la Lune feroit avec la corde ou la ligne de la distance de ces deux Observateurs.

Pour exécuter la chose plus simplement, l'on a supposé les deux Observateurs sur le même Méridien, comme aux points A & B (fig. 1.) de sorte que la seule différence des hauteurs du pole des deux lieux proposés, suffise à faire connoître la grandeur de l'arc ou la corde A B, & à déterminer par conséquent l'angle ACB fait au centre de la Terre. Les rayons AC, BC sont les verticales de chaque Observateur. Je les supposerai prolongés en AZ, Bz, passant par les Zéniths Z, z de chaque Observateur.

Si l'on imagine donc la Lune en L vuë de chaque Observateur, dans le même instant, par les rayons visuels AL, BL, ces rayons feront avec les vertica-

les ſuſdites les angles LAZ, LBz, qui meſureront la diſtance apparente de la Lune au Zénith de chaque Obſervateur ; je ſuppoſe qu'on les ait obſervés. Il en faudra prendre les ſuppléments au demi cercle CAL, CBL, & les ajouter à l'angle ACB, & enfin prendre le ſupplément au cercle entier de la ſomme des trois angles ſuſdits ; il en réſultera l'angle ALB, de la parallaxe de la Lune ; parceque, dans tout quadrilatère tracé dans un même plan, la ſomme de quatre angles eſt égale au cercle entier : ainſi pourvu que la Lune obſervée en L ſoit au Méridien ou dans le plan des deux verticales CAZ, CBz, l'on voit comment on pourra conclure des meſures ſuſdites la grandeur de l'angle ALB, fait au centre de la Lune, d'où l'on pourra enſuite calculer les diſtances réelles AL, ou BL de la Lune à chacun des deux Obſervateurs en parties dans leſ-

quelles on ſuppoſera le demi-diamêtre de la Terre AC, ou BC, connu.

Quelque facile & ſimple que paroiſſe la méthode que je viens de rapporter, pour déterminer la diſtance de la Lune à la Terre, ce n'eſt pas cependant celle que l'on ſe propoſe d'employer dans l'uſage des obſervations que M. de la Caille doit faire au Cap de bonne eſpérance ; & cela parceque cette méthode ſuppoſe, comme l'on voit la connoiſſance exacte des hauteurs du pole & des diſtances apparentes de la Lune au Zénith de chaque Obſervateur. Je dis la connoiſſance exacte, car l'on conçoit bien qu'autant de minutes ou de ſecondes, dont l'on pourroit ſe tromper dans la ſomme des trois angles CAZ, CBZ, ACB, autant on ſe trompera dans la grandeur de l'angle ALB. Il a donc fallu imaginer un moyen de dé-

terminer la grandeur de l'angle ALB indépendamment des hauteurs du pole & des diſtances apparentes de la Lune au Zénith.

Le moyen le plus ſimple & le plus exact en même tems de déterminer immédiatement la grandeur de l'angle ALB, ſans être obligé de connoître les hauteurs du pole des deux lieux A, B, ni les diſtances apparentes de la lune au Zenith de chacun de ces deux lieux, ne conſiſte qu'à obſerver, dans chacun des deux lieux concertés, la différence apparente de déclinaiſon de la lune & d'une étoile fixe dont on ſera convenu : car ſi ces obſervations ſe font dans le même moment lorſque la lune eſt au méridien de chacun de ces deux lieux propoſés, la ſomme ou la différence des deux diſtances de la lune à l'étoile, donnera la grandeur de l'angle ALB, avec la même préciſion avec laquelle on aura obſervé

observé les deux susdites différences de déclinaison. En voici la raison : Si l'étoile avec laquelle on compare la lune est vuë du lieu A par le rayon visuel AX, elle sera vuë du point B par le rayon visuel BY exactement parallèle à AX : or l'on voit aisément que si la Lune est en L entre les deux parallèles AX, BY, l'angle ALB sera égal à la somme des angles LAX, LBY; mais si la Lune étoit hors des parallèles susdites comme en *l*, l'angle A*l*B sera égal à la différence des angles, *l*AX, *l*BY. Ainsi, dans le premier cas, en ajoutant ensemble les deux distances apparentes observées de la Lune à l'Etoile LAX, LBY, l'on aura l'angle ALB ; & dans le second cas, si l'on ôte de la plus grande distance observée de la Lune à l'Etoile *l*AX la moindre *l*BY, leur différence sera égale à l'angle cherché A*l*B.

L'on connoîtra aisément s'il faut prendre la somme ou la différence des distances apparentes de la Lune à l'étoile, pour avoir l'angle ALB ou A*l*B, parceque, dans le premier cas où la Lune se trouve en L entre les parallèles AX, BY, l'on voit qu'elle doit paroître aux deux Observateurs de différens côtés à l'égard de l'étoile, au lieu qu'elle paroît d'un même côté lorsqu'elle est en *l* hors de l'espace compris entre les parallèles AX, BY, dans lequel cas il faut prendre la différence des deux distances observées.

Je viens de faire voir la facilité de la méthode de déterminer l'angle de la parallaxe ALB ou A*l*B. Pour ce qui est de son exactitude, on en peut juger sur ce que l'on peut prendre ces distances avec de longues lunettes dans lesquelles il y aura des micromètres, parceque M. de la Caille a choisi les étoiles qui passeront

le plus près du parallèle de la Lune tant au Cap de bonne Eſpérance qu'en Europe ; ainſi il ne reſte plus qu'à parler de l'uſage que l'on doit faire de cet angle de parallaxe ALB, ou A*l*B.

Si les deux Obſervateurs étoient le plus éloignés entr'eux qu'il eſt poſſible, comme en a & b ayant chacun la Lune à ſon horiſon apparent, l'angle a L b ſeroit alors le plus grand qu'il eſt poſſible (ſuivant la diſtance CL à laquelle la Lune eſt de la Terre) & cet angle ſeroit le double de ce que les Aſtronomes appellent la parallaxe horiſontale. Si du centre C de la Terre l'on imagine une ligne CL menée au centre de la Lune, elle partagera l'angle a L b en deux parties égales ; ainſi chacun de ces deux angles particuliers CL a, CLb, ſera égal à la parallaxe horiſontale de la Lune. Cette parallaxe ſert à trouver facile-

ment le rapport de la diſtance de la Lune à la Terre avec le demi-diamétre de la Terre ; car à cauſe de l'angle droit en a & en b, l'on voit que le demi-diamétre a C ou b C de la Terre, eſt à la diſtance CL de la Lune à la Terre, comme le Sinus de la parallaxe horiſontale CL a, ou CL b eſt au ſinus total.

La diſtance a b, la plus grande qu'il eſt poſſible où deux Obſervateurs puiſſent être pour obſerver la Lune dans le même moment, eſt preſqu'égale au diamétre entier de la Terre, & par conſéquent d'environ 3000 lieuës ; mais l'on ſçait que, dans cette ſituation, l'angle aLb n'eſt guéres plus grand que de deux dégrès, lorſque la Lune eſt le plus près de la Terre qu'il eſt poſſible, parceque l'on a trouvé alors la parallaxe horiſontale de la Lune tout au plus de 62′. 0″.

Ce n'a pas été par des obſer-

vations faites à une si grande distance, ni de la manière que je viens de dire, que l'on a conclu la parallaxe horisontale de la Lune; l'on n'auroit pu placer des Observateurs à une si grande distance, & d'ailleurs la Lune étant vuë a l'horison, n'y paroît qu'au travers des brouillards, & altérée par des réfractions trop variables, pour pouvoir déterminer exactement ses différences de déclinaison L a x, L b y, à l'égard de l'étoile voisine avec laquelle on l'auroit voulu comparer.

Pour ne pas tomber dans l'inconvénient des observations faites à l'horison ou dans de trop basses hauteurs, il a donc fallu se contenter d'observations faites à de moindres distances, & c'est ce que l'on se propose d'exécuter présentement par les Observations que M. de la Caille doit faire au Cap de bonne Espé-

rance, & dont il demande que l'on faſſe les correſpondantes en Europe. L'on juge bien que les Obſervations les plus avantageuſes d'Europe ſeroient celles qui ſe feroient en Suéde, à cauſe de la plus grande diſtance qu'il y a delà au Cap de bonne Eſpérance; mais, dans quelqu'endroit de l'Europe qu'on les faſſe, comme on n'aura pas, par leur moyen, la parallaxe horiſontale de la Lune, il reſte à faire voir comment on la pourra conclure, ou comment, indépendamment de cette parallaxe horiſontale, on pourra déterminer la diſtance de la Lune à la Terre en parties du demi-diamétre de la Terre.

Lorſque les Obſervations dont j'ai parlé cy deſſus, ſe font dans deux lieux de la Terre comme A & B, qui n'ont point la Lune à l'horiſon, mais où elle paroît diſtante du Zénith d'une certaine quantité connuë comme LAZ,

LBz moindre qu'un angle droit; si l'on imagine la ligne CL qui joint les centres de la Terre & de la Lune, cette ligne partagera l'angle à la Lune ALB en deux parties CLA, CLB qui seront les parallaxes particulieres de la Lune répondantes aux distances apparentes au Zénith LAZ, LBz. Et comme ces parallèles sont opposées aux rayons de la Terre AC, BC, de même que la distance CL de la Lune à la Terre est opposée au supplément CAL, CBL des distances apparentes de la Lune au Zénith, & qu'enfin les sinus des angles ou de leurs supplémens sont les mêmes; il suit que, si l'on connoissoit les parallaxes particulières CLA, CLB avec les distances apparentes de la Lune au Zénith qui leur répondent, on pourroit, par le moyen de chacune d'elles, déterminer la distance de la Lune à la Terre en parties du diamétre

de la Terre ; car connoissant, par exemple, la grandeur de l'angle CLA, il ne faudra que faire cet analogie : comme le sinus de cette parallaxe CLA est au rayon CA de la Terre, ainsi le sinus de la distance apparente LAZ de la Lune au Zénith sera à la distance CL de la Lune à la Terre. De la même manière, connoissant les angles CLB, LBz, il faudra faire cete analogie : comme le sinus de la parallaxe CLB, est au rayon BC, ainsi le sinus de la distance apparente de la Lune au Zénith LBz sera à la distance réelle CL de la Lune à la Terre.

Si l'on compare ensemble les deux analogies qu'on vient de faire, on verra qu'elles ont chacune deux termes communs, sçavoir la distance CL de la Lune à la Terre, & les rayons AC, BC de la Terre qui sont égaux, d'où l'on conclut que les sinus des parallaxes particulières CLA,

CLB ſont proportionnels aux ſinus des diſtances apparentes au Zénith LAZ, LBz; c'eſt-à-dire que le ſinus de la diſtance au Zénith LAZ eſt au ſinus de l'autre diſtance LBz, comme le ſinus de la parallaxe CLA eſt au ſinus de l'autre parallaxe CLB; & en ajoutant les deux antécédens de cette analogie, l'on aura celle-ci: comme la ſomme des ſinus des deux diſtances apparentes de la Lune au Zénith LAZ, LBz, ſera à la ſomme des ſinus des parallaxes CLA, CLB; ainſi le ſinus de l'une des deux diſtances LAZ, ſera au ſinus de ſa parallaxe répondante CLA; mais comme l'on ſçait que les ſinus des petits angles ſont ſenſiblement proportionnels à ces angles ou au nombre de minutes & de ſecondes qu'ils contiennent; il ſuit qu'au lieu du ſecond terme de cette dernière analogie, qui eſt la ſomme des ſinus des paral-

laxes particulières CLA, CLB; on peut ſubſtituer la ſomme de ces parallaxes elles-mêmes, ou l'angle total ALB que l'on connoît par obſervation & que l'on réduira tout en ſecondes; & alors en faiſant la dernière analogie preſcrite, l'on aura pour quatrième terme la parallaxe particulière CLA réduite en ſecondes, d'où l'on pourra, comme on a dit cy-devant, conclure la diſtance CL de la Lune à la Terre en parties du rayon AC &c.

L'on pourra auſſi, ſi on le ſouhaite, conclure de cette parallaxe particulière CLA, la parallaxe horiſontale répondante, en faiſant, comme le ſinus de la diſtance apparente au Zénith LAZ eſt à la parallaxe CLA, ainſi le ſinus total ſera à la parallaxe horiſontale; enfin comme l'on pourra faire la même analogie pour l'autre parallaxe particulière CLB en diſant, comme le

ſinus de la diſtance apparente au Zénith LBz ſera à la parallaxe particulière CLB, ainſi le ſinus total ſera à la parallaxe horiſontale, il ſuit que la ſomme des deux premiers termes de ces deux analogies ſera à la ſomme des deux ſeconds termes, comme le ſinus total ſera à la parallaxe horiſontale; & qu'ainſi par une ſimple régle de trois, on connoîtra la parallaxe horiſontale de la Lune répondante à l'angle obſervé ALB en faiſant, comme la ſomme des Sinus des diſtances apparentes au Zénith LAZ, LBz, ſera à l'angle LAB réduit en ſecondes, ainſi le ſinus total ſera à la parallaxe horiſontale réduite en ſecondes.

Voilà une méthode bien ſimple de déterminer la parallaxe horiſontale de la Lune par les ſeules obſervations de ſes diſtances apparentes au Zénith LAZ, LBz, & de l'angle ALB. Elle eſt

auſſi fort exacte, puiſque l'on détermine immédiatement la grandeur de l'angle ALB par les angles LAX, LBY obſervés avec de longues lunettes, & que l'on ne conclut la parallaxe horiſontale qui en réſulte, qu'en comparant cet angle qui n'excéde pas un dégré ½ en le comparant, dis-je, avec la ſomme des ſinus des diſtances apparentes de la Lune au Zénith, leſquelles ſont fort grandes puiſqu'elles peuvent aller chacune juſqu'à 40 ou 45^{d}. Or quand on ſe tromperoit de quelques minutes dans la meſure de ſi grands angles, l'on voit bien que le rapport ſuſdit n'en ſeroit pas ſenſiblement changé, & qu'ainſi cette méthode eſt la meilleure qu'on puiſſe pratiquer pour déterminer la parallaxe horiſontale, & par conſéquent la diſtance de la Lune à la Terre, avec toute la préciſion poſſible.

Mais lorſque l'on aura une

fois ou plusieurs fois observé la parallaxe de la Lune & déterminé exactement la distance de la Lune à la Terre qui en résulte ; comme cette distance varie continuellement, la faudra-t'il observer toujours de la même maniére & dans les mêmes lieux, pour sçavoir en tout autre tems quelle sera la parallaxe horisontale de la Lune & sa véritable distance à la Terre ? Non. Les Astronomes sçavent qu'il ne faudra se donner cette peine qu'une seule fois, pourvû que l'on y joigne l'observation du diamétre apparent de la Lune : car la parallaxe horisontale de la Lune est égale au demi-diamétre apparent de la Terre vû du centre de la Lune, & ce demi-diamétre ou cette parallaxe étant comparés avec le demi-diamétre appaparent de la Lune vû de la Terre, sert à déterminer le rapport des diamétres réels de la Lune &

de la Terre ; parceque les diamétres réels sont entr'eux dans le rapport des sinus de leurs demi-diamétres apparens vûs réciproquement l'un de l'autre ; ainsi ayant une fois déterminé exactement leur rapport, l'on pourra en tout autre tems & en tout autre lieu sçavoir la parallaxe & la distance de la Lune à la Terre par la seule observation du diamétre apparent de la Lune, qu'il faudra rapporter au centre de la Terre, c'est-à-dire, tel qu'il auroit été observé de ce lieu.

Toute la recherche que l'on se propose de faire de la parallaxe de la Lune, se réduit donc à déterminer, le plus exactement qu'il sera possible, le rapport des diamétres apparentes ou réels des globes de la Lune & de la Terre ; & c'est pour cela que M. de la Caille a recommandé, dans son avis aux Astronomes, de ne pas négliger de mesurer le dia-

métre de la Lune au tems de son passage au Méridien, lorsqu'ils en auront l'occasion & des instrumens propres à le donner avec exactitude.

Il ne me reste plus qu'à faire voir de quelle importance doit être dans l'Astronomie & les autres Sciences qui en dépendent, la recherche dont je viens de parler; mais c'est ce que je vous prie, M. R. P. de vouloir bien me permettre de remettre à une autre fois. Je ne veux pas cependant omettre ici, pour vous faire voir la nécessité de cette recherche, de vous faire remarquer combien les Astronomes différent encore entr'eux à présent sur le rapport susdit, depuis le tems qu'ils se sont appliqués à le rechercher avec plus de précision que l'on ne l'avoit connu précédemment.

Feu M. Cassini, en rapportant les découvertes de l'Académie

ſur l'Aſtronomie, dans ſon Traité de l'origine & du progrès de l'Aſtronomie, dit que l'Académie ayant examiné la proportion des diamétres apparens de la Lune avec ſa parallaxe horiſontale, & les ayant comparés enſemble, avoit trouvé que cette proportion étoit comme 15 à 56. Ainſi en ſuppoſant le diamétre apparent de la Lune de 32′. 0″. la parallaxe horiſontale de la Lune répondante doit être de 59′. 44″. mais il paroît que ce rapport n'avoit pas été connu d'abord aſſez exactement, puiſque M. Caſſini d'àpréſent, dans ſes tables publiées il y a dix ans, ne fait plus la parallaxe horiſontale de la Lune que de 59′. 12″. répondante à ſon diamétre apparent ſuppoſé de 32′. 0″. Les autres Aſtronomes font encore cette parallaxe plus petite répondante au même diamétre apparent de la Lune. M. de la Hire

la fait de 58′. 43″. & M. Halley ſeulement de 58′. 12″. de ſorte qu'il y a une minute entière de différence dans la parallaxe horiſontale de la Lune répondante au même diamétre apparent de la Lune, ſuivant Meſſieurs Caſſini & Halley.

Une différence ſi conſidérable, dans un des élémens auſſi utile pour la Théorie de la Lune, que l'eſt la détermination exacte de ſa parallaxe & du rapport avec ſon diamétre apparent, mérite toute l'attention des Aſtronomes; mais il y a plus : comme dans la méthode que j'ai expliquée cy-devant pour déterminer la parallaxe de la Lune par les obſervations concertées, j'ai ſuppoſé que la Terre étoit ſphérique ; on pourroit demander ſi à préſent, que toutes les meſures du dégré du Méridien priſes en France, ſous le cercle polaire & ſous l'Équateur, concourent à

donner à la Terre une figure différente de la Sphérique, à la rendre applatie par les poles, on peut demander, dis-je, ſi cela doit produire quelque différence ſenſible dans la détermination des parallaxes. Ce ſera le ſujet d'une ſeconde Lettre qui ſuivra de près celle-ci.

Je ſuis, M. R. P. Votre &c.

A Paris ce 30 Décembre 1750.

ARTICLE XXI.

LETTRE AU P. B. J. SUR LES Ephémérides Coſmographiques.

IL me ſemble, M. R. P. que les Ephémérides Coſmographiques publiées pour 1750 & 1751, ne font pas aſſez connoître, par leur titre, les utilités & les avantages de cet Ouvrage: on croiroit qu'il en eſt comme des Almanachs & des Ephéméri-

des ordinaires, & même de la Connoiſſance des tems, dont le régne ou l'uſage expire avec l'année de leur deſtination. Je dis *la Connoiſſance des Tems*, malgré l'importance & l'utilité de ce Journal, parce que les Tables, qui y ſont uſuelles au-delà de ce terme, de même que leur explication ', ſont réimprimées chaque année ſans addition; au lieu que les Ephémérides Coſmographiques préſentent de nouveaux articles tous importans & inſtructifs, où l'on trouve tout ce qui eſt eſſentiel ſur chacun ſans ſuperflu, dans une diction pure & ſimple, malgré quelques fautes d'impreſſion.

On ſent que l'Auteur ne cherche que la vérité dans tout ce qu'il exprime, qu'il la croit indiviſible de tout document que les Livres Sacrés préſentent ſur la théorie de l'Univers ou de la Terre; qu'il ſe feroit ſcrupule

de n'en pas profiter, & d'avancer aucun principe qui contredît aucun texte reconnu par l'Eglise Catholique ; on reconnoît aussi qu'il s'est imposé la loi de ne rien produire qui ne soit fondé sur des observations constatées.

C'est ce qui l'autorise à se mettre au-dessus des préjugés, qu'inspire l'autorité des Sçavans pour des opinions contraires aux clartés lumineuses de la Théologie, ou des expériences considérées sans prévention, sous le point de vuë inséparable du Physicien & du Chrétien. En conséquence de ces deux qualités, on ne doit jamais oublier que les vérités de Physique Systématique & expérimentale ne font qu'un corps de Doctrine avec les vérités de Théologie & de foi : cette liaison, qui est un argument pour l'exactitude des principes Physiques encore plus

que des Théologiques qui n'ont pas besoin de leur être afiliés, doit se faire sentir surtout dans un Systême universel, & dans un Plan de l'Univers: du moins la contradiction avec les vérités révélées, autant qu'avec les expérimentales, doit en être absolument proscrite.

Si jusqu'ici l'on n'avoit pas exigé ces conditions, c'est apparemment parce que personne n'avoit encore produit un Systême aussi étendu, aussi détaillé sur la Cosmographie, ni sur la Physique, & encore moins un double Systême qui joignît l'universalité des détails & des circonstances avec la conciliation des Saintes Ecritures, des observations, des Tables publiées dans la Connoissance des tems, & dans les Mémoires de l'Académie des Sciences: universalité qui a été poussée jusqu'à réduire tout en Cartes Cos-

mographiques, jufqu'à repréfenter par des Planches le cours des Aftres mobiles comme Képler & Caffini, jufqu'à rendre fa caufe fenfible, en manifeftant quelle doit être, felon le lieu fucceffif du Soleil, l'influence de fes rayons directs ou réfléchis, la direction de l'*électrifation* & *défélectrifation* que le Soleil & les autres Aftres exercent fur l'Ether environnant. C'eft fans doute auffi parce qu'on n'a préfenté au Public que des hypothèfes détachées fur un petit nombre de Phénomènes, qu'on a eu de l'indulgence pour tant de productions fugitives qui fe détruifent réciproquement, & qu'on ne s'eft pas mis en peine d'y voir des contradictions avec la Théologie, la foi & les Saintes Ecritures.

Les licences ou fictions Poëtiques & Pittorefques furent toujours d'ufage parmi les Poëtes

& les Peintres, même Chrétiens, parce que leurs Poëſies & leurs Tableaux ſont des menſonges qui ne peuvent tromper perſonne ; ce n'eſt ni leur objet ni leur deſtination : on y a recours pour l'ornement , ſans crainte qu'ils ſervent à perſuader aux idiots même l'exiſtence ou l'hiſtoire des Dieux & des Déeſſes de la Mythologie qu'on décrit ou qu'on repréſente. Mais quoique la réalité des objets peints dans un tableau ne puiſſe s'inférer de cette repréſentation , ne blâmeroit on pas tout Peintre qui bleſſeroit la vérité de l'hiſtoire & de ce qu'on appelle le *Coſtume* ; qui donneroit un portrait ou un plan de caprice comme fait d'après nature ; qui repréſenteroit l'ancien Temple de Salomon , ou les habits du Grand-Prêtre & des Lévites , au gré de ſon imagination ? Pourquoi excuſeroit-on un Phyſicien qui attribue une

fauſſe origine & une nature démentie par Moïſe, à des corps céleſtes, au Soleil, aux Comètes, à la Terre ? Mais ſurtout s'il contredit, à quelque intention que ce ſoit, des textes formels de l'Ecriture Sainte, feroit-il plus excuſable qu'un tireur d'horoſcopes, qui dément les principes Théologiques ſur le libre arbitre, dans tout le cours de la vie, pour abuſer des noms tirés de la Fable, comme ceux de Vénus, de Mars, de Jupiter donnés à quelques Planètes, en leur ſuppoſant des influences conformes à l'Hiſtoire Poëtique : le tout à deſſein de révéler les deſtinées de quelques Particuliers qui le conſultent par ſimplicité ? De même le Phyſicien dont nous parlons ne feroit-il pas auſſi blâmable qu'un Géographe, qui publieroit une Carte de l'ancienne Jéruſalem & de la Paleſtine totalement contraire aux docu-

mens

mens qu'on en trouve dans plusieurs Livres de la Bible ?

C'eſt un vrai ſervice que rend M. l'Abbé de Brancas, en relèvant, par la ſeule expoſition de quelques éclairciſſemens neufs, ſur ſon Syſtême du Monde & de Phyſique, ſans vuë de critiquer aucun Phyſicien, tout ce qui a été hazardé ou avanturé contre la Foi, la Théologie, les Obſervations & les expériences. Si les Ouvrages qu'il a déjà publiés & les notes épiſodiques dont il les a décorés, pour manifeſter mieux l'étendue de ſes principes, n'ont pas empêché pluſieurs Auteurs, en divers tems, d'avilir la Phyſique, en la rendant arbitraire & contradictoire aux vérités de Foi, de Théologie, & d'expérience même, ou bien en diſſimulant les vrayes circonſtances de pluſieurs Phénomènes généraux, on doit lui avoir obligation de les rap-

peller ces principes, d'expoſer encore les définitions de l'Électricité réactive & active, l'ordre, la nature & & les propriétés des éléments primitifs, & les fondements principaux de ſon double ſyſtème; enfin de raſſembler, dans un petit Volume auſſi peu diſpendieux, tant de recherches curieuſes ſur le Méchaniſme du Monde & de la Terre. Le Public lui ſçauroit bon gré ſans doute, s'il y expliquoit auſſi les principales expériences ſur l'Electricité, à cauſe de la connexion de ce ſyſtème avec celui de la Nature. On ſçait qu'il a déjà lié cette explication à celle du flux & reflux dans le Chapitre 42 du Vol. in 4°. imprimé à Paris chez Jombert; on reconnoît que cette explication eſt pleine de précision, de juſteſſe & de vérité, mais on feroit bien aiſe d'en voir au moins l'abrégé ou la notice dans les Ephémerides. Combien d'éclair-

ciſſements ſur d'autres matières ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il publiât de cette façon, ou d'une autre, afin de ſe montrer de plus en plus le Phyſicien de la Religion, le guide qui tache d'y ramener ceux qui ſe ſont écartés de ſes principes en ce genre, ſous prétexte de traiter quelques articles Phyſiques par hypothèſe!

J'ai l'honneur d'être, M. R. P.

Votre &c.

A Verſailles le 22. Décembre 1750.

ARTICLE XXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

LE Chancelier Bacon disoit que la Poësie est comme une Plante, qui naît sans semence, qui croît d'elle-même, qui ne doit ses fleurs & ses fruits qu'à la vigueur du terrain où elle se trouve. Cette belle comparaison se vérifie par les exemples fréquens de Poëtes très-jeunes, qui ont réussi dès leur premier coup d'essai ; & le Poëme Latin qu'on vient de nous donner peut servir à la preuve. Il porte en titre : *Mures Armenii*,

Gallicè les Hermines, *Carmen elaboratum ab Angelo-Thoma Ruffin, Salonicensi, uno ex Orientalibus qui in Regio Ludovici Magni Collegio Soc. JESU, beneficio Regis, educantur.* Cette jolie production mérite l'éloge de ceux qui cultivent encore les Muses Latines : Etude si commune dans les deux derniers siècles, & si rare depuis l'affoiblissement de notre goût & de nos mœurs. Le Poëme est divisé de cette manière :

Muribus Armeniis qualis credatur origo,
Qui mores, quânam arte, quibus capiantur & armis,
Velleris utilitas quæ sit, quæ gloria, dicam.

Et le morceau suivant, qui peint la chasse qu'on fait aux Hermines, pourra donner quelque idée du jeune Poëte & de ses talents. Il pourra inspirer le

déſir de lire la Pièce entière.

Jam cava rauciſono ſtrepuerunt cornua cantu,
Artubus excutiunt ſomnos, & ad arma phalanges
Exagitant; jam turba canum latratibus urget,
Increpitatque moram; tectis exire frequentes
Venantûm turmæ, portis animoſa juventus
Erumpit, famulique omnes, facto agmine circùm
Sectantur, durus Corydon, & fortis Agyrtes,
Atque lacertoſus Damon, validuſque Choræbus.
Hic gerit æratas metuendæ cuſpidis haſtas,
Ferrataſque ſudes, furcam tenet ille bicornem,
Roboris & clavam, jaculum, rigidaſque bipennes,
Inſtat odorus Hylax, Leucon, Melâneus, & acres,

Sylvarum hoſpitibus turba importuna, Moloſſi.

Heu fugite incauti, nimiùm gens candida, Mures.

Abdite candorem tenebris, mors dira paratur,

Crudelis manet, heu! veſtrum ſua pœna nitorem.

Dum loquor, inſonuit cornu, jam mille per auras

Tela volant &c.

Ce Poëme contient 18 pages d'impreſſion & ſe trouve chez Thibouſt Place de Cambray.

On nous adreſſe d'Amiens l'annonce ſuivante. Nous l'inſérons ici d'autant plus volontiers que nous ſommes bien inſtruits des premiers ſuccès de la Société Littéraire établie dans cette Ville. Sa première Aſſemblée Publique a été fort applaudie. Nous l'aſſurons d'après le témoignage de Connoiſſeurs qui étoient préſents, & qui n'avoient point la

qualité de membres de cette Compagnie.

» La Société Littéraire d'A-
» miens, érigée en Académie des
» Sciences, des Belles-Lettres &
» des Arts, par Lettres patentes
» du mois de Juin 1750, tint son
» Assemblée Publique le premier
» Octobre. Cette séance fut rem-
» plie par différens Ouvrages
» tant de Science que de Litté-
» rature. L'Académie annonça
» que tous les ans elle donneroit
» un prix de 300 liv. fondé par
» l'Hôtel de Ville d'Amiens;
» mais qu'il n'auroit point lieu
» en 1751, M. le Duc de Chaul-
» nes, Gouverneur de la Ville &
» Protecteur de l'Académie, ayant
» destiné une somme de 1200
» liv. pour les prix de cette an-
» née. Ces prix qu'elle distri-
» buera le 25 Août 1751. sont
» deux Médailles d'or, chacune
» de la valeur de 600 liv. La
» première sera ajugée à une

» Dissertation sur la matière sui-
» vante :

Examiner si l'Histoire, la Physique, la Géographie ancienne & moderne fournissent des connoissances suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du Continent.

» La seconde sera ajugée à un
» Poëme en vers François, dont
» le sujet sera :

Combien les Monumens Publics servent à établir l'idée de la grandeur d'une Nation.

» La Dissertation sera écrite
» soit en François soit en Latin.
» Le Poëme sera en vers Alexan-
» drins, 160 au moins, 200 au
» plus.
» Toutes sortes de personnes
» pourront prétendre au prix,
» excepté les membres de l'Aca-
» démie qui en doivent être les
» Juges. Les Ouvrages ne seront

» reçus que jusqu'au 15 Mai in-
» clusivement. Ils seront affran-
» chis de port, & adressés à M.
» Baron Sécrétaire perpétuel de
» l'Académie. Les Auteurs sont
» priés de lui adresser trois co-
» pies bien lisibles de leur Ou-
» vrage, avec une Devise ou Sen-
» tence, qui sera répétée dans un
» papier séparé & cacheté qui
» indiquera leur nom & leur
» adresse.

On voit ici une de ces Estampes qu'on appelle en Italie *Caricatura*, & qui sont telles que les personnes auxquelles on veut imprimer un ridicule sont représentées sous des traits hideux, en conservant toutefois quelque chose de leur physionomie. La *Caricatura* que nous avons vuë & qui est jolie, représente un Quinze vingt debout devant un Tableau de Chevalet, tenant une plume & un papier avec ce titre : *Lettres sur les Tableaux du*

Salon par le Juge ordinaire. Il eſt clair que cela s'adreſſe à l'Auteur dont l'Ouvrage a été annoncé dans nos Mémoires de Novembre. Quelque plaiſant de la Claſſe des Artiſtes aura voulu rendre à cet Ecrivain trop Critique le ridicule que ſes Lettres donnoient à quelques-uns de nos Peintres.

Surquoi nous croyons devoir dire qu'à la vérité nous déſaprouvons fort ces ſortes de Cenſures, qui attaquent trop vivement des Artiſtès eſtimés ; mais que nous ne regardons pas non plus une *Caricatura*, comme une réponſe à des Ouvrages de Littérature. C'eſt ſeulement un jeu d'eſprit & un amuſement de l'Art ; c'eſt, ſi l'on veut, un avis donné aux Ecrivains & au Public ; aux premiers de tempérer leur ſtyle, au Public de ne pas ſe laiſſer tromper, par des

brochures ſans aveu & ſans modération.

Du reſte, il faut dans les Sciences & dans les Arts un tempérament de politeſſe & de liberté ; il faut qu'on puiſſe critiquer ſans bleſſer perſonne, & admirer ſans paſſer pour imbécille aux yeux des Connoiſſeurs.

Quelques-uns ont cru que l'objet de la *Caricatura* étoit un homme de Lettres qui nous eſt fort connu & que nous eſtimons. C'eſt une erreur : L'eſtampe & la raillerie ne tombent point ſur lui, puiſqu'il n'eſt pas l'Auteur des *Lettres ſur les Tableaux du Salon.* Si cette Eſtampe eſt parfaite, elle doit conſerver quelques traits du ſujet qu'on a eu dans l'idée, or dans l'examen que nous en avons fait, il ne s'eſt rien préſenté qui nous parût convenir à l'homme de Lettres dont nous parlons. A qui ſe rapporte donc l'Eſtampe ? à l'Auteur ſeul des Lettres, qui

nous est totalement & parfaitement inconnu.

Lettre aux Auteurs de ces Mémoires sur une Question proposée dans le Volume d'Octobre 1750 *.

MM. RR. PP.

J'ai l'honneur de vous présenter les Réflexions que m'a fait naître le Cas proposé dans les Mémoires de Trevoux du mois d'Octobre dernier, p. 2206. sçavoir, *Si tout homme qui a un Sécret infaillible pour guerir quelque maladie très-dangereuse ou très-douloureuse, n'est pas obligé d'en instruire le Public, quand il ne se trouveroit ni Prince ni République qui voulût le récompenser, &c.*

* Nous donnons cette Lettre dans le moment qu'elle nous a été renduë. Il nous semble qu'elle doit faire plaisir au Public. L'Auteur y fait voir beaucoup de méthode, de sagesse & de précision.

Cette Queſtion n'eſt pas ſi facile à décider qu'elle paroîtroit à la premiére vûë. On trouvera des raiſons pour & contre, il s'agit de les peſer, de voir celles qui l'emportent, & de prendre un juſte tempéramment.

Commençons par examiner les moyens favorables à un homme qui ne voudroit pas inſtruire le Public de ſon Sécret, s'il ne ſe trouvoit perſonne qui voulût le récompenſer. Ces Moyens ſe réduiſent à deux Chefs: 1°. cet homme ne peut-il pas tirer un profit légitime, pour le ſervice qu'il rend au Public, en lui communiquant ſon Sécret? 2°. le Public a-t'il droit d'exiger de lui qu'il divulgue ſon Sécret ſans l'aſſurer de quelque récompenſe?

Pour ce qui eſt du premier Chef, il ſemble que cet homme eſt aux mêmes droits que les habiles Médecins, qui peuvent exiger une récompenſe & un juſte

ſalaire pour le ſoin qu'ils prennent des malades, & pour les médicamens qu'ils leur fourniſſent. Quoique ce ne ſoit pas un Médecin de profeſſion, le Sécret qu'il a de guérir une maladie très-dangereuſe ou très-douloureuſe, n'en eſt pas moins eſtimable & digne de récompenſe. Ce Sécret paroît même le mettre en quelque ſorte au-deſſus des Médecins ordinaires, qui n'ont pas un pareil talent, & qui, faute de l'avoir, laiſſent périr ou languir les hommes dans les cruelles douleurs de la maladie. Pourquoi donc cet homme ſi ſecourable ſeroit-il obligé de donner gratuitement ſon Sécret au Public, pendant que les Médecins, qui traitent ce même Public, dans des maladies ſouvent d'une moindre conſéquence, s'enrichiſſent par le ſalaire que les Loix leur accordent?

Si l'on examine le ſecond Chef,

on ne voit point que le Public ait droit en rigueur de Juſtice, d'exiger de cet homme qu'il divulgue ſon Sécret, ſans l'aſſurer de quelque récompenſe. Il n'eſt aucune Loi divine ou humaine qui donne au Public une telle autorité. La gratitude, l'équité même, ſemblent demander que profitant d'un Sécret ſi avantageux, il répande ſes bienfaits ſur celui qui en eſt l'inventeur, & auquel il en a toute l'obligation.

Il paroîtroit donc, ſuivant ces principes, que cet homme n'eſt pas obligé d'inſtruire le Public de ſon Sécret, s'il ne ſe trouvoit ni Prince, ni République qui voulût le récompenſer.

Cependant l'humanité, & encore plus la charité chrétienne, réclament contre cette déciſion.

La Loi de l'humanité ne permet pas de voir un grand nombre de ſes ſemblables dans de cruelles douleurs, même en dan-

ger de mourir, ſans leur donner un prompt ſecours quand on le peut aiſément. Un homme qui a le ſécret infaillible de les guérir, porte leur vie & leur ſanté entre ſes mains ; il ne tient qu'à lui de les ſauver de la mort, ou de les tirer du triſte état des ſouffrances. Si parce qu'on ne l'intéreſſe pas pour avoir ſon Sécret, il le met en réſerve & le tient caché, le voilà qu'il les abandonne à leur malheureux ſort ; il les laiſſera en proïe aux plus funeſtes accidens, qui enfin les conduiront au tombeau, pendant qu'il pouvoit ſi aiſément en arrêter le cours. Eſt-ce être homme que d'avoir le cœur ſi dur ? La vûë d'un vil intérêt l'emportera-t'elle ſur un devoir de l'humanité auſſi preſſant ?

La Loi évangelique qui ne reſpire que charité, s'éleve encore plus formellement contre un Chrétien, qui ſe montreroit ſi in-

ſenſible aux ſouffrances des malades, en refuſant de les ſoulager, lorſqu'il en auroit le pouvoir & les moyens. Cette ſainte Loi nous remet devant les yeux * l'amour de notre divin Maître qui a donné ſa vie pour nous, & elle nous enſeigne que nous devons, à ſon exemple, nous ſacrifier pour nos Freres, ſans qu'aucun intérêt humain puiſſe nous arrêter. Cette même Loi nous repréſente ** qu'étant tous membres d'un même corps, dont JESUS-CHRIST eſt le Chef, dès qu'un membre ſouffre, tous les autres doivent compatir à ſes ſouffrances, & par conſéquent

* In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam ſuam pro nobis poſuit, & nos debemus pro fratribus animas ponere. 1. Joann. c. 3. v. 16.

** Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra. 1 *Cor. c.* 12. *v.* 26.

contribuer autant qu'il est en eux à son soulagement.

D'ailleurs ce Sécret de guérir infailliblement certaines maladies, est un talent qui vient de Dieu, *à Deo est enim omnis medela* *. Si l'homme qui en est pourvû, ne le fait pas profiter à l'avantage du Public, suivant l'intention de Dieu, il sera jugé un Serviteur inutile qui a enfoui le talent, & condamné, suivant la parole de l'Evangile, à être jetté dans les ténébres extérieures.

Un Pere de l'Eglise dit à un Riche insensible aux miseres du Pauvre : Vous ne lui avez pas donné de quoi vivre, vous en êtes le meurtrier : *Non pavisti, occidisti*. On pourroit dire également à un homme qui a le sécret infaillible de guérir des maladies désespérées & qui n'en fait pas usage : Vous n'avez pas secouru

---

* *Ecli.* 38.

ces malades ; ils ont péri par votre faute, vous en êtes homicide.

Il eſt donc conſtant que tout homme qui a un ſécret infaillible, pour guérir quelque maladie très-dangéreuſe ou très-douloureuſe, eſt obligé par la Loi de l'humanité & encore plus par celle de la charité, d'en inſtruire le Public, quand il ne ſe trouveroit ni Prince ni République qui voulût le récompenſer.

Ce n'eſt pas à dire pour cela qu'il ſoit dans l'étroite obligation de découvrir à tout le monde ſon ſécret, ſans en avoir lui-même aucun profit, ſurtout s'il n'eſt pas dans une ſituation favorable par rapport aux biens de la fortune. Le ſécret étant divulgué, d'autres pourroient en tirer parti à ſon préjudice. Il eſt juſte que tout l'avantage qui peut en réſulter, lui revienne par préférence, pourvû que le Public

n'en ſouffre point ; & voici les régles qu'il faut obſerver à cet égard.

1°. Il fera publier partout qu'il a un tel ſécret, ſans cependant en donner la Recette. Il arrivera de-là que tous ceux qui ſont dans le cas d'en faire uſage, auront recours à lui, s'ils le jugent à propos. Lorſque ſon ſécret ſera bien connu & éprouvé par les perſonnes en place, capables d'en vérifier les effets, on le gratifiera au moins d'un Privilége excluſif pour le débiter, comme il eſt arrivé à pluſieurs. Quand même il n'obtiendroit pas de Privilége, la grande réputation qu'il ſe fera dans le Public, lui pourra toujours valoir une juſte rétribution.

2°. Il doit diſtribuer gratuitement ſon ſécret aux Pauvres, & n'exiger des perſonnes qui ſont en état de le reconnoître, qu'à proportion de leurs facultés. S'il

mettoit ſon ſécret à un prix fixe un peu haut, les pauvres & même les perſonnes d'une ſituation trop bornée, ſe trouveroient hors d'état de s'en ſervir, ce qui ſeroit contre l'humanité & la charité.

3°. Il prendra les meſures les plus juſtes & les plus ſûres, pour que ſon ſécret ne meure point avec lui, malheur qui n'eſt arrivé que trop de fois au grand dommage du Public. Dans cette vuë, il en fera confidence à quelqu'un, ſoit de ſa famille, ſoit de ſes amis; ou pour le moins, il le laiſſera par écrit entre des mains fidéles, comme un Teſtament cacheté qui ne doit être ouvert qu'après la mort du Teſtateur. Sans de pareilles précautions pour que le ſecret ne ſe perde point, il feroit un tort irréparable au Public, en le privant du don précieux qu'il a reçu du Ciel, non pour lui-même, mais pour toute la ſociété humaine.

4°. Enfin j'ajoute que ſi c'eſt un homme opulent ou ſeulement aiſé, il ſeroit bien plus à propos qu'il agît avec un parfait déſintéreſſement, & qu'il ne fît point myſtére de ſon ſécret. Sa générosité lui feroit honneur devant les hommes, & ſeroit très-méritoire devant Dieu. Il ſuivroit exactement la parole de Jeſus-Chriſt: Donnez gratuitement de que vous avez reçu gratuitement *: *Gratis acce-*

* Matth. c. 10. v. 8.

piſtis, gratis date, & il en auroit la digne récompenſe dans le Ciel.

Si ces réfléxions vous paroiſſent juſtes & de quelque utilité, elles pourront trouver place dans vos ſçavans Mémoires, qu'on lit avec beaucoup de ſatisfaction. J'ai l'honneur d'être

MM. PP. RR.

Votre &c. SIMONNET, Prieur, Curé d'Heurgeville près Vernon.

A Heurgeville, ce 13. Décembre 1750.

TABLE DES ARTICLES du mois de Janvier 1751. II. Vol.

ART. XIII. *Journal d'un Voyage au Nord &c par M. Outhier &c.* 197

ART. XIV. *Recueil de différens Traités de Phyſique &c. par M. Deſlandes &c* Suite de l'Article II. au I. Vol. de Janvier, 222

ART. XV. *Lettre au P B. J. ſur la Traduction de l'Art Poëtique d'Horace &c.* 233

ART XVI. *Eſſai hiſtorique ſur la Littérature des Romains, tiré & traduit de l'Anglois.* 251

ART XVII *Hiſtoire de la Nobleſſe du Comté Venaiſſin &c.* 270

ART. XVIII. *Les Entretiens d'Ariste & d'Eudoxe &c.* 289
ART. XIX *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences &c.* 302
ART. XX. *Lettre de M. De l'Isle de l'Académie Royale des Sciences au P. B. J.* Avec une Planche gravée qui doit regarder cette même page. 318
ART. XXI *Lettre au P. B J. sur les Ephémérides Cosmographiques.* 354
ART. XXII. *Nouvelles Littéraires* 364

Errata de Janvier I. Vol.

P. 50. l. penul. de morts, *retranchez ces mots.*
P. 111. l. dern. S. Janvier, *lis.* S. George.
P. 146. l. 15. route, *lis.* course.
P. 171. l. 2. cerconspections, *lis.* circonspections.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 Janvier 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1751.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Février 1751.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	3.	v.
1726.	13.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Février 1751.

ARTICLE XXIII.

LETTERA ALL' EMIN. E Rever. Sign. Card. Angelo Maria Querini Bibliothecario della S. R. E. Veſcovo di Breſcia, intorno agl' Italiani che dal Secólo XI. inſin verſo alla ſine del XIV. ſeppero di Greco. Di Gian Girolamo Gradenigo C. R. in Venezia &c. in 12. p. 144. *Lettre du R. P. Jean Jérome Gradenigo Clerc Régulier* (dit Théatin) *à M.*

le Card. Querini touchant les Italiens qui depuis le XI. siècle jusques vers la fin du XIV. sçurent du Grec. A Venise &c. *

L'Italie est fort jalouse de la gloire Littéraire. Quand le Docte M. Huet eut avancé, dans un Ecrit, qu'au tems du Pogge, c'est-à-dire au 15 siècle & même dans le siècle suivant, les Italiens ne cultivoient point la Langue Grecque, il s'attira des reproches, il fut réfuté vivement; & c'étoit avec raison. Car il est certain qu'en ce tems-là plusieurs Grecs Sçavans, exilés de Cons-

* Cette Littérature qui est de 1743 ne paroîtroit pas dans nos Mémoires, si elle étoit moins curieuse. Tout ce qui regarde l'Histoire Littéraire nous intéresse si particuliérement, que nous pouvons demander grace pour des délais de sept ans: délais au reste involontaires, puisque nous n'avons connu ce Livre que depuis très-peu de jours.

tantinople, se réfugièrent en Italie ; qu'ils y furent accueillis des Papes & des Princes ; qu'ils y firent des Editions de leurs Auteurs ; qu'en un mot ils répandirent au-delà des Alpes les premiers rayons de cette grande Littérature, qui éclaira depuis toutes les Contrées de l'Europe. Et pourquoi ne pas convenir d'un fait qui est vrai, qui honore une belle Nation, sans obscurcir la gloire d'aucune autre ?

Mais en remontant quatre siècles au-delà du XV, trouve-t'on que les Italiens entretinrent l'Etude des Lettres Grecques? Nous entendons quelque *Etude*, quelque zéle, quelque inclination pour cette Langue ; car il faut bien reconnoître qu'il n'y eut pas alors parmi eux des Démosthènes & des Platons. La barbarie avoit élevé son Trône de fer, & l'ignorance commandoit avec empire jusques dans les

Ecoles. Cependant, pour le répéter encore, perſonne ne ſecoua-t'il ce joug honteux ; la Littérature Grecque n'eut-elle aucuns Partiſans ? c'eſt la queſtion que propoſe l'Auteur de cette Lettre, & qu'il réſout d'une manière intéreſſante.

Comme il paroît beaucoup de zèle dans un tel ſujet, nous voulons auſſi n'en pas manquer dans notre Extrait ; & nous remarquons d'abord qu'on ne cherche point les traces de la Langue Grecque, parmi ceux qui vivoient il y a cinq ou ſix ſiècles, ſans aimer ſoi-même cette Langue, & ſans être jaloux de la gloire qu'elle procure : ſentiments qui méritent d'autant mieux d'être préconiſés en France, d'être comblés d'éloges, qu'il eſt à craindre qu'on n'y dégénère de cet ancien gout, ſi accueilli de nos Ancêtres, & ſi digne d'être tranſmis d'âge en âge.

Ensuite nous estimons qu'il nous sera permis de travailler, quelques moments, avec l'Auteur, de donner de l'étenduë à ses recherches, de lui indiquer certains traits qui pourront contribuer à l'honneur de sa Nation. Dans une matière comme celle-ci, il ne faut pas épargner les preuves; car le Public est bien incrédule sur le mérite Littéraire des gens du XI siècle & des trois siècles suivants.

Le P. Gradenigo, notre Auteur, fait remarquer, en commençant, le soin que prirent les anciens Romains d'élever leurs enfans dans la Littérature des Grecs. Il rappelle à ce sujet le mot d'Horace qui dit que la Grèce vaincue dompta, par les Arts & les Sciences, ses Conquérants: *Græcia capta suum victorem cœpit &c.* Mais ceci prouve-t'il que les Italiens du moyen âge ont cultivé la Langue Grecque? Non

certainement, & ce n'eſt pas non plus ce que prétend l'Auteur : il veut faire obſerver ſeulement que le même génie ſubſiſtant ſous le même Ciel, il n'eſt pas vraiſemblable qu'on ait paſſé d'un zéle ardent pour les Sciences d'Athène à un oubli total : ſur quoi il cite un Poëte Italien qui dit en faveur de ſa Nation

> In ogni tempo
> Nodrì l'arte, & onorò gl' ingegni
> egregi.

Cette première preuve qu'il ne faut pas trop pouſſer, eſt ſoutenue de quelques Obſervations judicieuſes. Il eſt certain que depuis le XI ſiècle, les Latins eurent d'aſſez grands rapports avec les Grecs, ſoit pour les Croiſades, ſoit pour la réunion de l'Egliſe d'Orient avec le S. Siège ; alors les Princes & les Papes envoyèrent des Ambaſſadeurs & en reçurent ; alors on entama

des Négociations & l'on consomma des Traités. Il y eut des Conférences soit à C. P. soit dans des Conciles tenus en Occident, témoin le Concile Général 2. de Lyon en 1274. Or tout ceci persuade que les Langues réciproques (Latine & Grecque) ne furent point totalement négligées ; c'est l'ame du commerce que la Langue, & bientôt on apprend celle du Pays où l'on a des affaires. Comment traiter toujours par Interprètes, & la nécessité même d'interpréter n'oblige-t'elle pas un assez grand nombre de personnes à s'instruire du langage des parties contractantes ?

Ces raisonnements très-plausibles ont pourtant été réputés nuls par M. Renaudot * qui ne

* Le P. Gradenigo cite le texte de M. Renaudot d'après le XII. Tome de la Bibl. Grecque de Fabricius pag. 748. c'est 248.

veut pas convenir que les rapports fréquents avec les Grecs ayent mis aucun fond de Littérature Grecque parmi les Latins; mais il faut laiſſer penſer ce Sçavant à ſa manière ; il faut ne point contredire le P. Gradenigo , qui fait encore un pas plus avant & bien plus important à notre avis. Il montre que , pendant les quatre ſiècles en queſtion & longtems après , il y eut toujours en Italie des Cantons où le Grec étoit uſuel ; en Calabre , par exemple , la Liturgie a été célébrée dans cette Langue juſqu'aux tems du Pape Sixte IV. qui changea cet uſage : voilà certainement bien du Grec dans le Public ; il y en a même trop pour la Controverſe préſente ; car il s'enſuivroit que ces Calabrois étoient des Grecs d'origine & de mœurs ; or la Théſe du P. Gradenigo roule ſur les Italiens ſeuls ; mais il réſultera

toujours de cet exemple un très-bon effet ; puisqu'il n'est guères possible que le voisinage de ces Grecs n'ait communiqué la Langue Grecque aux autres Contrées de l'Italie.

Quelle que soit la valeur de ces arguments, ce ne sont après tout que des préliminaires ; l'Auteur en vient à la preuve par faits & par témoins, & c'est ici la plus convaincante. Car supposons, ce qui pourra bien arriver, vû le train que nous prenons, qu'il vienne en pensée à quelqu'un, dans trois ou quatre cents ans d'ici, de douter que les François ayent étudié le Grec vers le milieu du XVIII. siècle, comment faudra-t'il faire pour lever le doute de ce quelqu'un-là, d'une manière favorable à la Nation ? Il faudra déterrer dans les Livres de ce tems-ci quelques traces de Grec, au moins de connoissance ou d'estime de

cette Langue ; on cherchera dans les Eloges Littéraires quelques témoignages d'honneur, rendus à l'érudition de certains Helleniſtes modernes, gens déterminés à étudier le Grec malgré le peu d'accueil que le Public leur fait. On ſera peut-être auſſi bien aiſe de voir dans nos Mémoires qu'il y eſt parlé quelquefois d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Pindare &c. qu'on y donne de l'encouragement & des louanges à ces Sçavans Anglois qui font encore de bonnes Editions Grecques, dignes de figurer avec nos excellents Etiennes. Et de tout ceci on pourra former une concluſion, qui ſera que la mémoire du Grec ne fut pas totalement perduë en France, vers le milieu du XVIII. ſiècle ; le malheur ſeroit s'il ſe trouvoit alors quelque Abbé Renaudot qui voulût épiloguer ſur le fond ou la forme de la preuve ; mais

peut-être que, dans trois ou quatre cents ans, il n'y aura point d'Obſervateurs de cette eſpèce.

Quoiqu'il en ſoit, le P. Gradenigo entre donc dans le détail des Italiens qui ſe mêlèrent de Grec au XI. ſiècle & ſuivants. Il forme ſa liſte qui n'eſt pas longue. On y voit, pour le XI. ſiècle, un Papias de Lombardie, un Dominique Marengus, un André & un Ambroiſe de Milan, un Jean d'Italie. Et il eſt bien prouvé que ces Gens de Lettres ne furent pas ignorants dans la Langue Grecque ; nous avons vérifié les témoignages que cite notre Auteur : qu'il nous ſoit permis d'y ajouter deux Obſervations. La première ſur Dominique Marengus Patriarche de Grade en 1059. On dit ici qu'il eut des diſputes, pour les droits de ſon Egliſe, avec Popon Patriarche d'Aquilée ; & l'on produit en preuve l'Italie Sacrée de l'Ab-

bé Ughelli *T. 2. Edition de 1717.* Or il faut qu'en cet endroit, il se soit fait un grand changement dans l'Ouvrage d'Ughelli ; car au tom. V. de la première Edition, p. 1188 & 1189, où il est parlé des Patriarches de Grade & de Dominique Marengus, on voit que ce Prélat ne fut point Patriarche du tems de Popon, & que les disputes, pour les droits de son Eglise, furent excitées sous Ursus Urseolus Prédécesseur de Bulcanus à qui Dominique succéda.

2°. Sur Jean d'Italie, qui vécut presque toujours à C. P. ; nous avons fort approuvé la Critique que M. Muratori a fait lui-même de son premier sentiment, dans une Lettre écrite au P. Gradenigo & citée par celui-ci à la page 30 de son Ouvrage. M. Muratori avoit entendu de Jean d'Italie un long morceau tiré de l'Alexiade d'Anne Com-

nène : morceau qui ne regarde point ce perſonnage ; mais Michel Pſellus Grec de Nation & de domicile. C'eſt ce que reconnoît le Sçavant Compilateur, c'eſt ce qui l'oblige à ſe retracter en écrivant à notre Auteur ; toutefois il ne s'enſuit pas que Jean d'Italie ne fût pas verſé dans la Langue des Grecs ; car la même Princeſſe Anne Comnène explique très-amplement ſes connoiſſances ; & quoiqu'elle diſe aſſez de mal de lui, elle ne l'accuſe pas d'ignorer la Langue, mais de la parler ſans graces, & de mêler à ſa profeſſion de Maître de Philoſophie dans C. P. bien des pratiques qui lui attirèrent des ennemis & de mauvaiſes affaires. Nous croyons que la lecture de cet endroit d'Anne Comnène, joint à l'article de Jean d'Italie, dans le Livre du P. Gradenigo, peut faire plaiſir

aux Amateurs de l'Hiſtoire Littéraire.

Le P. Théatin eſt d'une bonne foi que nous ne pouvons laiſſer ſans éloges. Sur la matière qui fait l'objet de ſa Lettre, bien des Ecrivains auroient cité, ſans façon comme ſans reproches, le Pape S. Léon IX. qui ſçavoit bien le Grec, & qui ſur la fin même de ſes jours liſoit encore les Saints Livres en cette Langue; mais il eſt vrai que ce Pontife n'étoit pas Italien; & c'eſt ce qui empêche ſans doute notre Auteur de le ranger parmi les Helleniſtes de ſa Nation; première preuve de ſa fidélité & de ſon déſintéreſſement.

Au XII. ſiècle, Jean Sarrazin Abbé d'un Monaſtère en Italie, ſçut aſſez de Grec pour entreprendre une Traduction de S. Denis, & il ne faut pas en ſçavoir médiocrement pour une telle entrepriſe: cependant le

P. Gradenigo ne met point Sarrazin dans son Catalogue ; apparemment encore parcequ'il étoit né en France : second témoignage de bonne foi. Nous pourrions citer d'autres traits semblables ; mais notre Extrait s'avance.

Ce XII. siècle produisit assez d'Italiens *Grécisants* ; tels que Grossolanus Archevêque de Milan ; Pierre Diacre, Bénédictin du Mont Cassin ; Alberic de Boulogne Traducteur des Aphorismes d'Hippocrate en Langue Italienne ; Moïse de Bergame Interprète des deux Langues dans une Conférence entre les Latins & les Grecs ; Géofroi de Viterbe dont Cave fait l'éloge à l'année 1170 ; Bourguignon (ou Burgundio) de Pise, Auteur d'une Traduction de S. Jean Damascène, & de plusieurs autres Livres Grecs ; S. Thomas d'Aquin qui fait voir, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que le Grec ne

lui étoit pas inconnu &c. Le P. Gradenigo prouve tous ces Articles par des détails & des rapports du tems ; s'il avoit connu le Livre fait en France, il y a plus de 80 ans * pour montrer que S. Thomas a ſçu le Grec, il eſt probable que les raiſonnements qui y ſont contenus auroient trouvé place en cet endroit ; & comme les Ouvrages du même S. Docteur, du moins quelques-uns, furent traduits en Grec avant la fin du XIII. ſiècle, ce ſeroit un coup de partie ſi l'on pouvoit montrer que le Traducteur étoit un Italien, mais la choſe n'eſt peut-être pas faiſable.

En conſidérant ce XIII. ſiècle, il nous paroît, au fond, peu diſtingué en Italie par la Science

* Le P. Guiard Dominicain eſt Auteur de ce Livre qui a pour titre *Utrum S. Th. Græcè calluerit.*

dû Grec, quoiqu'il s'y ſoit trouvé quelques perſonnages à qui cette gloire n'a pas manqué. L'Auteur les nomme & les fait valoir par ſon éloquence & par ſes Anecdotes Littéraires; de-là il paſſe au régne de Dante, de Pétrarque, de Bocace : trois bons Grecs du XIV. ſiècle, ſi l'on en croit le P. Gradenigo qui produit ſes preuves & ſes autorités : nous ne voulons en diſputer aucune, & en laiſſant les articles de Dante & de Boçace ſans notes particulières qui nous méneroient trop loin, nous nous contentons de quelques réfléxions ſur celui de Pétrarque; c'eſt le plus curieux & le plus intéreſſant.

Si nous avions tout l'Ouvrage de M. le Baron de la Baſtie ſur la vie de Pétrarque*, nous ſçau-

* *Voy. Vol. XV. de l'Acad. des Inſcriptions.*

rions précisément jusqu'où alla l'érudition Grecque de ce bel esprit Italien. On n'a donné, dans le Recueil de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions, que la première partie de ce Mémoire qui laisse Pétrarque à l'époque de son Couronnement Poëtique dans le Capitole ; la seconde devoit contenir le reste des actions de cet Auteur, & le Sçavant Académicien promettoit aussi la Bibliothèque de Pétrarque, c'est-à-dire un détail de tous les livres qu'il avoit pris soin de rassembler. En attendant que ces morceaux de Littérature parviennent à la connoissance du Public, si toutefois ils y parviennent jamais, nous apprécions les pensées du P. Gradenigo sur l'*Hellenisme* de Pétrarque.

Il est certain, par une de ses Lettres (qui est la IX du livre XI des Epitres écrites dans sa

vieillesse) qu'il prit quelques leçons de Grec d'un Moine Calabrois nommé Barlaam, & qu'il fut très-faché de ne pouvoir continuer cette étude, laquelle se trouva interrompue par la promotion de Barlaam à l'Episcopat. Il est encore vrai que Pétrarque étoit curieux de rassembler des Livres Grecs ; qu'il reçut un Homère de Nicolas Sigerus (ou Sirzerus) & qu'il le pria de lui communiquer de même, Hésiode & Euripide. Mais ce que nous ne pouvons croire, c'est qu'il ait traduit lui-même cet Homère de Sigérus & que la Traduction Latine indiquée par le P. Labbe dans sa Bibliothèque des Manuscrits * soit véritablement de Pétrarque. L'Histoire Littéraire d'Italie par Gimma, dit que cette version fut faite

---

* Le P. Gradenigo cite la page 2271 du P. Labbe, c'est 271.

par Léonze qui étoit un de ces Grecs Calabrois dont nous parlions plus haut. Fabricius, dans sa Bibliothèque Grecque, reconnoît simplement que Pétrarque prit soin de faire traduire Homère, sans dire par qui ni comment. Léonard Aretin croit que ce fut Bocace qui donna cette Traduction ; & de tout ceci il résulte que Pétrarque lui-même n'en est point l'Auteur. Mais souhaitons, encore une fois, que l'on publie le reste du Mémoire de M. le Baron de la Bastie, & toute cette Controverse Littéraire sera bientôt terminée.

Le fruit de l'Ouvrage du R. P. Gradenigo doit être de ranimer l'amour des Lettres Grecques. Si d'aussi minces Littérateurs que ceux des siècles XI. XII. XIII. XIV. ne les négligèrent pas tout-à-fait, pourrions-nous aujourd'hui les abandonner ? oublierions-nous que Var-

ron renvoyoit toujours ſes amis aux Grecs comme à la ſource de l'érudition, *ut à fontibus potius hauriant qùam rivulos conſectentur*, dit Cicéron dans ſon L. 1. des Queſtions Académiques?

Le P. Gradenigo parle toujours dans ſon Livre à M. le Cardinal Querini ſon Mécène, ſon Bienfaiteur, & le Protecteur déclaré de tous les genres de Littérature.

ARTICLE XXIV.

JOURNAL BRITANNIQUE; par M. Maty Docteur en Philoſophie & en Médecine &c. A la Haye chez H. Scheurleer Junior &c. M. DCC. L.

ON nous communique tout à la fois cinq Vol. de ce nouveau Journal, ſçavoir Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet. Si la ſuite jusqu'à la fin de 1750. vient

également à notre connoiſſance, nous en rendrons compte, ſans nous engager à rien de ſemblable pour les années ſuivantes. Car le Public n'approuveroit peut-être pas que nos Mémoires fuſſent régulièrement Journaux de Journaux; mais pour cette première année, perſonne ne peut, ſans mauvaiſe humeur, ſe plaindre de notre procédé. Au bout d'un demi-ſiècle de Courſe Littéraire, on a droit, ce ſemble, de jetter un coup-d'œil ſur ceux qui commencent à ſe livrer aux mêmes travaux; on devroit même, dans ces circonſtances, avoir la liberté de leur donner des avis, de leur dire comme le Soleil diſoit à Phaëton en lui confiant ſes Courſiers.

Parce, puer, ſtimulis, & fortius utere loris;
Sponte ſuâ properant; labor eſt inhibere volentes.

Nec tibi directos placeat via quinque per
arcus &c.

Et en ſuivant la Deſcription d'Ovide, il ſeroit poſſible d'y trouver des alluſions naturelles & ſenſibles aux dangers que court un Journaliſte ; il ſeroit facile de diſtinguer dans cette Carrière, les Poles, les Zones, le haut du Ciel, le bas de l'Atmoſphère, le milieu eſtimable en tout & partout. Que de choſes une longue & laborieuſe expérience ne fourniroit-elle pas ſur la matière en queſtion !

Mais M. Maty n'a pas beſoin de ces enſeignements, & il s'y prend de façon à éclairer ſans mettre le feu nulle part, à conduire ſon char ſçavamment & utilement, ſans s'expoſer à faire une chute déplorable. Voyon donc ſa route.

Dans ſon Journal de Mars, il fait connoître une nouvelle Edi-

tion du Paradis perdu de Milton, laquelle eſt ornée de planches relatives aux divers ſujets du Poëme. Ce ſont même ces planches qui attirent principalement l'attention du Journaliſte. *Je n'aurai beſoin*, dit-il, *que de ſuivre l'ordre des figures, pour tracer un léger crayon du Poëme entier.* Mais ce crayon léger eſt plein de feu & d'enthouſiaſme. *Je voudrois, pour cet Article*, ajoute M. M. *des Lecteurs auſſi peu Maîtres d'eux-mêmes que je le ſuis en venant de relire Milton.* Et cette ſituation auſſi brillante qu'avantageuſe, quand on traite une telle matière, paroît dans toute la ſuite de l'Extrait. Par exemple, le ſujet de la ſeconde planche & du ſecond chant eſt ainſi propoſé. » On voit Satan à la porte des » Enfers ; le péché ſon horrible » fille vient de la lui ouvrir. Elle » a un viſage enchanteur avec » des queues de dragon, & de

» son corps sortent des monstres,
» fruits de son commerce inces-
» tueux. Le spectre de la mort
» secoue sa redoutable lance. Il
» attend ses victimes des succès
» de Satan son père, qu'il sem-
» ble encore défier. Le Prince
» des Démons a déployé ses aî-
» les prêt à franchir le gouffre
» du Cahos, qui fait la sépara-
» tion des Enfers & des Cieux. «

Tout ceci & l'explication des autres planches est fort bien : si le Graveur a fait également son devoir, cette nouvelle Edition de Milton doit être une très-belle chose.

M. Maty parle dans le même Extrait d'un Livre intitulé : *Essai sur l'usage que Milton a fait des Auteurs modernes, & de la manière dont il les a imités dans son Paradis perdu.* C'est une Satyre où l'on prétend que le Poëte Anglois est un vrai plagiaire ; qu'il n'a aucune pensée qui lui appar-

tienne en propre ; que par rapport à ceux qu'il a pillés, il n'eſt que le nain ſur les épaules du Géant. Cette accuſation frivole, indécente, nulle à toutes ſortes de titres, ne méritoit pas que notre Journaliſte ſe donnât la peine d'y répondre de ſuite, & avec tout l'appareil des raiſons d'une bonne cauſe. Milton a profité en grand homme de ceux qui l'ont précédé : ainſi Virgile emprunta-t'il d'Homère ; Boileau, d'Horace & de Juvenal &c. S'il n'y avoit pas d'autres plagiaires à rechercher & à punir, on pourroit congédier les Brigades prépoſées à la garde du Parnaſſe ; mais bien loin de cela ; il a fallu depuis un tems les renforcer, les multiplier. Au tems de Milton on imitoit, aujourd'hui on détrouſſe les devanciers. Mille exemples en fourniroient la preuve.

Dans le même Journal de

Mars il y a un excellent Extrait des *Tables Astronomiques* de M. *Halley* : Ouvrage qui nous est bien connu, quoique nous n'ayons pu le joindre pour en parler aussi dans nos Mémoires. Mais peut être que l'article de M. Maty nous décourageroit présentement. On voit par cet aveu que nous sommes bien éloignés de décrier les denrées d'autrui, pour faire valoir les notres.

La vie de Socrate par M. Jean Gilbert Cooper orne encore ce Journal ; c'est un morceau estimable. M. Maty en fait l'abrégé, & il propose ensuite quelques-unes des réponses que donne l'Auteur aux accusations intentées contre Socrate. Il paroît que ce Philosophe est peint ici dans tout son beau ; il faudra que quelque Ecrivain François, amateur de la Littérature Angloise, nous rende ceci dans notre Langue ; on s'en occupera

volontiers à Paris, & partout où il y a des Philosophes, même des *soi-disant* tels, dont le nombre est fort grand. En attendant ce beau présent, nous voulons remarquer un mot, qui se trouve apparemment aussi dans l'original Anglois. Socrate étoit fils d'un Statuaire, il exerça quelque tems la même profession, il fit les Statues des Graces qu'on voyoit sur les murs de la Citadelle d'Athène, & *contre la Coutume*, ajoute notre Journaliste, *elles paroissoient couvertes*. Ce sont ces mots, *contre la Coutume*, qui demandent une observation. Rien de plus certain que, dans les plus beaux tems de la Peinture & de la Sculpture, on avoit coutume de représenter les Graces habillées. Pausanias l'assure dans son voyage de Béotie, il en cite des exemples, & celui des Statues faites par Socrate n'est pas oublié. Il place même en

cet endroit le témoignage de sa surprise, au sujet du changement qui s'étoit fait à cet égard. Il dit qu'il ignore quand, comment & pourquoi on avoit pris l'habitude de représenter les Graces sans draperie, tandis que les Grands Maîtres, Bupale, Apelle, Socrate &c. avoient fait le contraire. M. l'abbé Ménage a bien connu ce passage de Pausanias, & il en fait usage dans ses notes sur Diogène Laërce.

Le Journal d'Avril n'est pas aussi étoffé que celui de Mars ; & il faut bien s'attendre à des inégalités pareilles dans le détail d'un Ouvrage périodique. Le Public sage & judicieux entend aisément raison sur cela ; mais certains Lecteurs précipités ou injustes réprouvent totalement un Journal, parcequ'il leur paroît foible en certaines circonstances. Nous ne voulons pas en user de même à l'égard de M.

Maty. Dans son mois d'Avril on trouve un Extrait des Transactions Philosophiques pour les mois de Février & de Mars 1748. Les Transactions d'Avril Mai & Juin de la même année, sont indiquées dans le Journal suivant. Or toute cette matière est traitée d'un air un peu sec & qui manque d'intérêt ; c'est en partie à la multitude des mêmes objets qu'il faut s'en prendre.

Vient ensuite (dans ce même Journal d'Avril) un Poëme intitulé *Vauxhall* : Pièce médiocre qui mérite pourtant quelque indulgence , parceque l'Auteur étoit fort jeune quand il la composa. On donne après cela le second Extrait du Discours de M. Foster sur la Religion Naturelle. Il s'y trouve d'assez bonnes choses, mais communes sur la liberté ; & d'autres trop hazardées sur la vie future & sur les peines des réprouvés. Enfin le Vo-

lume se termine par la Relation du dernier tremblement de Terre arrivé en Angleterre. C'est plutôt une nouvelle publique qu'un morceau Littéraire.

Dans le Journal de Mai nous remarquons d'abord l'Article qui a pour objet la dispute Théologique de M. Middleton & de M. Church touchant les dons miraculeux postérieurs aux Apôtres. Le premier soutient qu'on ne peut prouver que ces dons ayent subsisté dans l'Eglise pendant plusieurs siècles ; & le second prétend le contraire. M. Middleton est l'adversaire déclaré des miracles que racontent les SS. PP. & M. Church en est le défenseur. M. Maty rapporte quelques-uns des raisonnements de l'un & de l'autre. Il paroît que ceux de l'Antagoniste des Miracles sont bien foibles, & que ceux du défenseur ne sont pas toujours assez forts. Ce dernier

a sans doute la vérité pour lui, mais il faut sçavoir la manier, la développer, la placer dans son véritable point de vûe. Notre Journaliste reprend ailleurs * la suite de cette Controverse qui occupe aujourd'hui les Ecoles Britanniques toujours fécondes en pour & contre sur les matières de la Religion.

Le Journal Britannique de Mai revient à la Traduction Angloise de Pindare par M. West; Entreprise à laquelle nous faisions beaucoup d'accueil dans nos Mémoires de Décembre 1750. M. Maty ne nous en avoit encore annoncé que les préliminaires, il entame ici l'Ouvrage même; & remarquons la manière dont il s'y est pris pour en faire l'Extrait. Comme il ne pouvoit représenter en François la Version de M. West, & qu'il

* *Dans le Journal de Juillet Art. IV.*

auroit cru ne pas répondre à l'attente des Lecteurs, s'il s'étoit borné à des éloges vagues, voici l'expédient qu'il a imaginé.
» Animé, *dit-il*, par la lecture
» de M. West, je n'ai pu résister
» à la tentation d'essayer de
» faire dans ma Langue, une
» petite partie de ce qu'il a fait
» dans la sienne. J'ai voulu don-
» ner une Ode entière de Pin-
» dare en vers François, en
» m'assujettissant de même que
» M. West à la forme, au tour
» & aux divisions de l'original.
» La XII. des Olympiques m'a
» paru une des plus propres à
» être imitée, & elle est une des
» plus courtes... Au reste comme
» mon principal dessein est de
» faire connoître l'ouvrage de
» M. West, je traduirai l'argu-
» ment qu'il a mis à la tête de
» cette Ode, & j'y ajouterai les
» conjectures ingénieuses qu'elle
» lui a donné lieu de faire.

Février 1751.

On a dans cette exposition tout l'ordre du travail de M. Maty & tout le plan de son Extrait. La Traduction qu'il nous donne en vers de la XII Ode des Olympiques est un ouvrage qui va de pair avec celui de M. West, puisque c'est aussi une Version du texte de Pindare ; par-là nous ne pouvons sçavoir comment le Traducteur Anglois a rendu le Poëte Grec ; mais nous apprenons que le Journaliste François a étudié Pindare & qu'il fait d'assez bons vers. Il faut citer un morceau de cette XII. Olympique ; nous prenons le commencement, appellé *Strophe* dans le Grec, dans l'Anglois, dans le François*. C'est une in-

---

*Le Texte de Pindare est nécessaire pour bien juger de la Traduction ; le voici :

Λίσσομαι παῖ Ζηνὸς ἐλευθερίου

Ἱμέραν εὐρυσθενέ' ἀμ-

vocation adressée à la fortune ; qui avoit protégé, dans les Jeux Olympiques, un Citoyen d'Himère, nommé *Ergotèle.*

Venez, Fortune tutelaire,
Fille du plus puissant des Dieux;
Daignez de la Ville d'Himère
Fixer le destin glorieux.
Par vous prenant un vol rapide,
D'intrépides vaisseaux s'élancent sur les Mers,
Votre Divinité préside
Aux Combats, aux Conseils, au sort de l'Univers;
Et de chimères en chimères
Nos espérances trop legères

φι πόλει, σώτειρα τύχα.
τὶν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαὶ
νᾶες, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι,
Κἀγοραὶ βουλαφόροι· αἵγε μὲν ἀνδρῶν
πόλλ᾽ ἄνω, τὰ δ᾽ αὖ κάτω
ψεύδη μεταμώνια τέμνοι-
σαι, κυλίνδοντ᾽ ἐλπίδες.

Février 1731.

Tantôt s'élevent dans les airs,
Et tantôt également vaines
Par les chutes les plus soudaines
Elles retombent aux Enfers.

Ceux qui feront attention au Grec pourront remarquer qu'il y régne une suite dont le François s'écarte un peu, ou plutôt qu'il ne représente pas assez fidélement : Pindare dit que la *fortune gouverne tout, les Vaisseaux en Mer, les Combats de Terre, les Assemblées & les Conseils des Peuples, les espérances des hommes, lesquelles roulent sans cesse, tantôt portant des idées vaines jusqu'aux Cieux, & tantôt les ramenant ici-bas.*

Or cette suite est comme interrompue, dans le François, au vers *& de chimères en chimères &c.* On ne voit pas du moins comment cela tient à la fortune, comment la fortune est cause de ces vicissitudes dont nos espé-

rances ſont remplies. A tout prendre cependant M. Maty mérite des éloges pour ſa Traduction, & en général pour tout cet Article de ſon Journal ; il nous a paru ſçavant & bien travaillé.

Il ſemble que les Journaux de cet Auteur aillent alternativement du fort au foible, & du foible au fort. Son mois de Juin n'eſt pas auſſi curieux que celui de Mai. Les ſujets qu'on y propoſe ſont une *Edition nouvelle de Virgile ;* une *Lettre ſur le prix de la vie* à l'occaſion de l'*Eſſai de Philoſophie Morale attribué à M. de Maupertuis ;* une ſuite de queſtions propoſées par M. Berkeley Evêque de Cloyne en faveur de l'Irlande ; des *Mémoires ſur la Maiſon de Brunſwik ;* une *Obſervation de l'Eclipſe de Soleil du 8 Janvier 1750.* Il y a quelque choſe de bien dans tous ces Articles, mais peu d'éclat, peu

de charmes ; ainſi nous paſſons au Journal de Juillet.

Il intéreſſe d'abord par *les Mémoires de la vie & des Ouvrages de M. Guillaume Wiſthon, écrits par lui-même &c.* Ce perſonnage eſt, comme on ſçait, le Poſtel de ce ſiècle : eſprit fait pour errer d'opinions en opinions ſans s'arrêter à aucune, parcequ'il ne prend nulle part la route du vrai. Sa vie a été malheureuſe, en butte aux recherches, aux accuſations, aux condamnations ; il ſemble n'avoir travaillé que pour contredire tout le monde & pour s'attirer mille adverſaires. Il a cherché, ſans ceſſe, une Religion, pour aboutir en 1747 à celle des Anabaptiſtes : le terme ne méritoit pas tant de veilles & d'inquiétudes, ajoutons même tant d'eſprit & d'érudition. Car le Docteur Wiſthon étoit pourvu de ces deux avantages : mais en

lui l'esprit & la science faisoient ombrage au jugement. On lira volontiers tout cet article du Journal Britannique, & nous nous y arrêterions s'il n'étoit pas nécessaire de finir.

On a dans le même mois de Juillet l'Extrait d'un *Essai sur le Sénat Romain*, où l'on traite de l'institution de ce premier corps de la République, de la manière d'y être admis, des qualités requises pour être Sénateur, des ornemens, des honneurs & des Priviléges attachés à cet ordre, de la manière de le convoquer, des lieux & des tems réglés pour ses Assemblées, du nombre des Sénateurs requis pour le rendre complet, de l'ordre observé dans ses délibérations, des différentes méthodes de faire passer ses décrets ou de s'y opposer, du pouvoir enfin de cette Compagnie, des altérations qu'elle a souffertes & de ses divers Périodes.

Février 1751.

Cela présente, comme on voit, un immense tableau, & M. Maty paroît très-content de l'exécution. Il dit que la facilité du style, la justesse de la Critique, l'érudition & la solidité des réflexions s'y trouvent réunies. L'Auteur est *M. Chapman Docteur en Théologie à Cambridge, & Chapelain ordinaire du Roi d'Angleterre.*

Un Article encore très-bien placé est l'Extrait d'un Livre intitulé, *Nouvelles observations sur les Registres mortuaires de la Ville & de la Campagne &c.* par Thomas Short Docteur en Médecine. » L'Auteur, *dit M. Maty*, a » voulu découvrir quelles sont » les Loix, suivant lesquelles le » monde se renouvelle; quel » terroir, quelle température de » l'air, quelle manière de vivre » contribuent le plus à la multi» plication ou à la destruction » de l'espèce humaine; en quoi

» consistent les véritables forces
» & les ressources d'un Etat ; &
» & enfin quelles doivent être
» les vuës d'un Médecin, qui,
» ami des hommes, s'attache à
» prolonger leur vie, du moins
» jusqu'au terme que la nature
» lui a assigné. « Il est difficile de rien imaginer de plus beau qu'un tel dessein. L'Auteur l'exécute par l'examen des Registres Publics, il en forme des résultats, il en compose des Tables ; mais il manque quelque chose à sa méthode, puisque le Journaliste dit, en changeant un peu le mot d'un Ancien, *Materia superat opus*.

ARTICLE XXV.

***MEMOIRES DE MATHEMATIQUE** & de Physique, présentés à l'Académie Royale des Sciences, par divers Sçavants, & lûs dans les Assemblées. 4°. pag. 592 sans la Février 1751.*

Préface qui en contient XIX. T. I. A Paris de l'Imprimerie Royale M. DCC. L.

IL y a mille moyens de donner de l'émulation aux hommes. On conduisoit autrefois les Poëtes au Capitole avec la Couronne de laurier sur la tête ; & cette distinction étoit l'ame des travaux & la source des succès. Jusques dans les tems de barbarie, on forma des Sociétés Académiques auxquelles, malgré le fer & l'airain de ces siècles, nous devons en grande partie la conservation des Livres & la Tradition des Etudes. Depuis la renaissance des Lettres, un beau feu s'est emparé des esprits parce qu'on les a intéressés à l'amour du travail ; les récompenses, les éloges, les titres d'honneur, la considération personelle, l'éclat surtout & les cent bouches de la renommée ont dissipé l'igno-

rance, la pareſſe, l'indigne amour du repos, & tous les monſtres ennemis de l'application & des belles connoiſſances. Il eſt encore dans les mains de ceux qui préſident aux deſtinées des Empires, ou qui gouvernent la République des Lettres, une infinité de reſſources pour augmenter & perfectionner les découvertes, pour conſommer les ſuccès, pour ouvrir des carrières immenſes à l'activité des hommes d'Etude.

Entre les divers moyens imaginés pour picquer les Sçavans, il en eſt peu qu'on puiſſe préférer à celui qui va faire l'objet de cet article. Depuis la fondation de l'Académie Royale des Sciences, on a toujours eu le zèle de communiquer à cette Compagnie ſi célébre des morceaux de Littérature relatifs aux objets qu'elle embraſſe. Ces monuments du travail & de l'ardeur

des Sçavans paroissoient sous les yeux des Académiciens, & recevoient souvent des éloges; mais ce n'étoit pas un bien public. On n'avoit pas encore pensé à en former des Recueils, & il arrivoit qu'après un tems les Auteurs rappelloient ces productions pour les insérer dans des Ouvrages périodiques, ou pour les condamner à l'oubli. Ce n'étoient donc pas des Ecrits aussi fortunés que ceux qu'on plaçoit à Rome dans la Bibliothèque d'Apollon fondée par Auguste.

Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo.

Cependant quoi de plus digne du zéle & de l'humanité de l'Académie, que de mettre en valeur des fonds si estimables; de les présenter au grand jour? & c'est ce qui vient de s'exécuter, par les soins du Sécrétaire perpe-

tuel,

tuel, M. de Fouchy. Quoique cette entreprise multiplie les rapports de son Ministère, il s'y est livré avec une affection & un empressement qui lui méritent toute la reconnoissance des Sciences & des Arts, ou plutôt de ceux qui les cultivent.

Dans une Préface claire & précise, il explique les vûes de l'Académie, le projet de cet ouvrage, les pièces qui le composent. Et d'abord ce premier volume comprend *34 Mémoires : dix appartiennent à la Physique générale, huit à l'Anatomie, six à la Chymie, trois à la Botanique, trois à la Géométrie, deux à l'Astronomie, & deux à la Méchanique.* Dans la suite on donnera des Volumes semblables, à mesure qu'il se trouvera de quoi les former. C'est la promesse que fait le Sécrétaire au nom de l'Académie; on peut s'assurer que les Archives se rempliront

promptement. L'Europe entière devient par-là comme une grande Société Littéraire, qui ſe picquera de fournir d'excellents Mémoires; peut-être même arrivera-t'il dans peu d'années qu'on ſera embaraſſé pour le choix; & qu'on dira comme Cicéron diſoit dans une affaire différente: *Tout le monde veut concourir, tant eſt grande l'ardeur communiquée à tous les eſprits* *.

Nous ne pouvons pas rendre compte des 34 Mémoires qu'on nous préſente aujourd'hui; c'eſt une néceſſité de nous borner à quelques-uns, & d'indiquer ſimplement les autres. Nous ſuivrons le volume plutôt que les matières, & nous diſtinguerons chaque objet par le titre qui lui eſt propre.

---

* *Ultrò ſe offerunt omnes, tantus ardor animos hominum occupavit* Lib. XI. Epiſt. 8.

Observations Physiques sur les Terres qui sont à la droite & à la gauche du Rhône, depuis Beaucaire jusqu'à la Mer, ce qui comprend la Camargue &c. avec un moyen de rendre fertiles toutes ces Terres. Par M. Virgile. (On ne marque pas le tems où ce Mémoire a été présenté.)

Les Terres dont on parle ici occupent 8 à 10 lieuës de Languedoc, & cet espace est un composé de couches ou lits de Terre salée : ce qui prouve assez bien que les eaux de la Mer ont séjourné dans ce Canton ; ces eaux mêlées avec le limon qu'entraîne toujours le Rhône, auront pris de la consistance, auront formé des atterrissements, & ce Pays qui n'étoit qu'un Golfe où le Rhône se déchargeoit, sera devenu, par succession de tems, un sol aride, stérile, incapable de dédommager les hommes des avantages que leur

procuroit le voiſinage de la Mer.

Cependant il n'y a que l'excès de ſel & de ſalure qui répand ainſi la ſtérilité ſur ces Campagnes ; un peu de ſel leur feroit du bien, comme il en fait aux animaux & aux hommes ; pris avec excès, raſſemblé en trop grande abondance, il deſſeche, il brule, il conſume. Ajoutez à ce feu inteſtin, la chaleur du Ciel de Languedoc, il faut bien que tout périſſe, que les moiſſons, les arbres, les plantes trompent l'attente du Laboureur & du Jardinier. Quel remede à ceci ? l'Auteur, M. Virgile, a bien pû le trouver dans le Poëte dont il porte le nom :

Deindè ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes,
Et cum exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit &c.

Il faut forcer le Rhône à répandre ses eaux dans les Campagnes qu'il a désolées par ses atterrissements ; & cette opération peut s'exécuter de plusieurs manières. L'Auteur marque de la prédilection pour celle qui éleveroit le canal de ce fleuve en le resserrant. Les Chaldéens firent autrefois la même chose à l'égard de l'Euphrate. Il n'est question que de construire des digues & des levées capables de retenir à droite & à gauche l'effort des eaux ; ces ouvrages une fois construits faciliteroient aussi la position d'un Pont de pierre très-nécessaire en cet endroit du Rhône , & si nécessaire que les Romains en avoient fait bâtir un aux frais du trésor public, c'est ce qu'on appelle dans les Histoires *Pons ærarius*. Il n'en subsiste aujourd'hui qu'une pile du côté de Beaucaire ; le Rhône a détruit le reste ainsi que le

conjecture notre Auteur, & que l'aſſure avec toute ſorte de vérité l'Hiſtorien de la Ville de Niſmes.

Il régne, dans le Mémoire de M. Virgile, beaucoup de clarté, de vuës utiles, & d'explications ſatisfaiſantes ſur la matière qui en fait l'objet. On a du même Auteur, & dans le même volume, des *Obſervations ſur les bons effets du ſel dans la nourriture des Beſtiaux.*

Solution d'un problème propoſé par Képler ſur les proportions des ſegmens d'un tonneau coupé parallélement à ſon axe. Par le P. Pezenas Jéſuite (ce Mémoire eſt du 22 Avril 1741.)

Képler avoit propoſé ainſi le problème : *Proportionem indagare ſegmentorum citrii, olivæ, pruni aut fuſi, factorum plano axi parallelo.* Et ceci regarde auſſi, comme on voit, les ſegments d'un tonneau renflé par le mi-

lieu, & comparable par conséquent au citron, à l'olive, au fuseau &c.

La matière touche donc de près le jaugeage; ou plutôt ce n'est que pour corriger la mauvaise manière de jauger, reçue à Marseille, que le P. Pezenas a entrepris la solution du Problème. Il est nécessaire d'abord de bien expliquer cette manière & d'en faire sentir le défaut.

» Les Jaugeurs de Marseille » supposent que le contenu d'un » tonneau est de dix mille me- » sures, & que le diamètre du » grand cercle de ce tonneau, » qu'ils appellent bondon, est di- » visé en 56 ou en 100 parties » égales; après quoi ils calcu- » lent l'aire de chaque segment; » & ils font cette analogie: Com- » me l'aire de tout le cercle 2464 » ou 7854 * est au contenu du

* Ces deux chiffres sont relatifs au

» tonneau 10000 mesures, ainsi » l'aire de chaque segment *, » est à la solidité du segment re» quis. C'est ainsi qu'ils ont cal» culé la table des segmens. « Cette table étant dressée, l'application s'en fait aisément. On prend le diamètre réel du bondon & la hauteur de son segment; puis l'on fait cette Analogie : comme le diamètre réel est à la hauteur de son segment;

diamètre 56 ou 100 exprimé ci-dessus ; pour avoir l'aire du cercle, on prend sa circonférence qui est à peu près comme 22 à 7. c'est-à-dire dans le cas proposé 176 ou 314 $\frac{2}{7}$. Ensuite on prend le quart du diamètre qui est, toujours dans le même cas, 14 & 25 (quatrième partie de 56 & de 100) ; on multiplie la circonférence par ce quart, & l'on a l'aire 2464 ou 7854.

* On a de même l'aire de chaque segment, & il est évident que, dans l'hypothèse des jaugeurs, cette aire est à la solidité du segment qu'on cherche, comme l'aire de tout le grand cercle est au contenu du tonneau.

ainſi le diamètre, 56 ou 100, de la table, eſt à la hauteur du ſegment de cette table. Ce ſegment trouvé indique, dans la même table, les meſures correſpondantes, c'eſt-à-dire celles qui indiquent la ſolidité de chaque ſegment, & l'on dit : Comme 10000 ſont au contenu ou à la ſolidité du tonneau, ainſi la ſolidité du ſegment de la table, eſt à la ſolidité du ſegment du tonneau.

Telle eſt encore une fois la méthode des Jaugeurs de Marſeille, & nous l'avons repréſentée dans les termes mêmes du P. Pezenas, afin de faire mieux comprendre la manière dont il l'attaque. L'idée de ces Jaugeurs ſe porte évidemment à ſuppoſer que tous les tonneaux ſont des Cylindres parfaits, ayant pour baſe le grand cercle du bondon ; or il n'eſt rien de plus contraire à la vérité : l'œil ſeul devroit

ſuffire pour détruire cette idée ; mais la routine l'emporte, & quel préjudice cela ne cauſe-t'il point au commerce ! Les ſegments qu'on trouve par cette méthode ſont toujours plus grands que les véritables ſegments : ce qui eſt bien certain, puiſque du bondon aux fonds les cercles des tonneaux diminuent réellement, tandis que la table des Jaugeurs les fait abſolument égaux. Et l'erreur a paru de tems en tems ſi groſſière, que quelques Jaugeurs, plus habiles que les autres, ont pris le parti de diminuer les ſegments de leur table & de corriger leur méthode par eſtime, ſur diverſes expériences qu'ils avoient faites.

Mais il faut des procédés plus réguliers pour un Sçavant Géomètre tel qu'eſt le P. Pezenas. Il donne une méthode ſelon laquelle les tonneaux ſe réduiſent, dans la pratique, à des Conoïdes

paraboliques tronqués, qui sont le demi-produit des deux bases par la hauteur ; & cette méthode est suivie, même en quelques endroits de la Provence différents de Marseille, puisque les Jaugeurs de ces cantons-là ajoutent toujours les deux bases, & multiplient la moitié de la somme par la hauteur : ce qui est la même chose que prendre le demi-produit des deux bases par la hauteur.

On voit bien que ceci doit porter sur un Théorème démontré par l'Auteur ; on le trouve ici avec sa démonstration, & il sert en même tems à résoudre le problème de Képler. Ce Théorème peut être énoncé de cette manière sans appareil de Géométrie : *Si l'on coupe un Conoïde parabolique par un plan parallèle à son axe, la Section sera toujours une parabole qui aura même paramètre que la parabole génératrice.*

La démonſtration qu'en donne le P. Pezenas a toute la clarté & l'élégance que comporte la matière ; il en tire pluſieurs Corollaires, il s'en ſert pour conſtruire une table de la ſolidité des ſegmens de divers tonneaux ; il marque l'uſage de cette table ; & il finit par des expériences qui confirment toute la bonté de ſa Théorie. On peut regarder ce Mémoire comme quelque choſe qui prouve extrêmement l'utilité de la Géométrie dans le détail du commerce.

Obſervations ſur le Réſéda à fleur odorante, par M. Dalibard (28 Juin 1743.)

Ce Mémoire eſt curieux & agréable; il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur eût pu approfondir ſa matière, & la traiter avec plus de détail. Il s'étoit perſuadé que l'odeur dans les plantes n'étoit pas un caractère diſtinctif; c'eſt-à-dire que deux plantes parfai-

tement ſemblables pour tout, hors pour l'odeur, devoient être regardées comme étant du même genre ; mais afin de procéder en Phyſicien, il a voulu faire des expériences, & nous allons indiquer les premiers traits de ces tentatives.

Le *Réſéda* eſt une plante que les Botaniſtes comparent quelquefois à la Roquette. Elle paſſe pour appaiſer la fièvre, & c'eſt à ce ſujet que Pline rappelle le Proverbe vulgaire *ô Reſeda morbos reſeda*. Il y en a de deux eſpèces : le *Réſéda* à fleur odorante appellé *Reſeda Ægyptia minor odoratiſſima* ; l'autre abſolument ſans odeur & nommé *Réſéda minor vulgaris*. M. Dalibard voulant éprouver ſi dans la première eſpèce, l'odeur étoit une qualité permanente & inſéparable prit de la graine de ce *Réſéda* & la ſema en différentes terres (terre franche, terreau,

terre de Jardin, terre ſabloneuſe &c.) il varia auſſi les expoſitions; & le réſultat de ſon travail fut que la graine du *Réſéda Ægyptia*, donna tantôt la plante à odeur, & tantôt la plante ſans odeur; les meilleures terres & les plus favorables expoſitions produiſirent le *Réſéda* odorant; la terre ſabloneuſe ne fit jamais voir dans le *Réſéda* que des fleurs ſans odeur; mais ce qui doit être ſingulièrement remarqué, c'eſt que la qualité odorante ou non odorante eſt déterminée dans les plantes dès le moment de leur germination: car en tranſplantant dans de bonne terre les jeunes *Réſéda* qui étoient nés dans le ſable, ils ſont conſtamment reſtés ſans odeur.

Il s'enſuit de ces expériences que les odeurs ne ſont point un caractère ſur lequel on puiſſe ſe fonder, pour diſtinguer une plante d'une

autre qui lui ressemble d'ailleurs dans toutes ses parties. C'est la conclusion de l'Auteur ; & elle est judicieuse ; mais il faut dire aussi que nous avons vu très-peu de Botanistes qui placent dans l'odeur la différence essentielle des plantes ; si nous nous en souvenons bien, les Maîtres de l'Art, MM. Ray & de Tournefort, ne parlent point de l'odeur quand il est question d'indiquer ce qui distingue les plantes & d'en dresser des Classes : ceci toutefois soit dit sans disputer ni contredire. Les expériences de M. Dalibard sont très-curieuses & très-utiles, elles nous apprennent à regarder les qualités de la terre comme la source presque unique de l'odeur dans les plantes ; & ceci mérite d'être bien considéré & bien accueilli par les amateurs de la Botanique.

De motu Cerebri, *du mouve-*

ment du Cerveau. Par M. Schlichting Docteur en Médecine. (11 Juillet 1744.) L'Auteur expose avec un Latin qui ne ressemble pas à celui de Fernel, deux mouvements qu'il a observés dans le Cerveau. Le premier consiste dans le gonflement qui se fait de la matière du Cerveau, à chaque expiration de la poitrine, & dans l'affaissement de la même matière à chaque inspiration : ce qui sert à expliquer une multitude de choses, par exemple :

Pourquoi on sent un violent mal de tête, lorsqu'on est atteint d'une toux vive & précipitée ; c'est qu'alors le mouvement du Cerveau est plus fort que dans la simple respiration.

Pourquoi l'agitation d'un bateau ou celle qu'on se donne en pirouettant sur un pied, cause un tournoyement dans la tête ; c'est qu'alors il se fait une alté-

ration dans le mouvement du Cerveau.

Pourquoi à la ſuite d'une contuſion il peut ſe former un dépôt dans la concavité du Crâne; c'eſt que le mouvement du Cerveau exigeant que cette concavité ne ſoit pas totalement remplie, il s'y trouve aſſez d'eſpace pour recevoir le ſang qui ſe dépoſe entre le Crâne & le Cerveau &c.

L'Auteur croit auſſi que le mouvement qui ſe fait dans la tête, à chaque reſpiration, réfute tout ce qu'on dit ordinairement de l'impreſſion des idées dans le Cerveau. Car ſi le Cerveau ſe gonfle & s'affaiſſe à tout inſtant, comment les idées pourroient-elles y ſubſiſter ſans trouble, ſans mélange, ſans déſordre?

Le ſecond mouvement du Cerveau conſiſte, ſelon l'Auteur, dans une eſpèce de palpitation qu'on excite en plongeant

d'une part un ſtylet dans la moëlle allongée, & de l'autre un doit dans la ſubſtance médullaire. Ce mouvement ceſſe quand les convulſions excitées par le ſtylet & par le doit viennent à ceſſer.

Toute la ſuite du Mémoire eſt employée à réfuter ceux qui penſent que les fibres du Cerveau ne ſont ſuſceptibles d'aucun mouvement ; & ſur ce point l'Auteur raſſemble une multitude d'obſervations & de raiſonnements qui perdent toutefois beaucoup de leur éclat par la manière peu attrayante dont tout eſt préſenté. Il ſe trouve auſſi, à la fin, XIII. propoſitions dont quelques-unes n'ont pas un dégré de ſûreté & de vérité qu'on puiſſe garantir ; par exemple, que les paſſions ſont ſimplement des actions & des mouvements du corps ; que l'appetit & la volonté ne différent pas beaucoup

l'un de l'autre ; que l'appetit n'eſt que l'action très-ſubtile des fibres motrices... que les préjugés, les opinions vulgaires, la créance commune (vulgarem fidem) s'acquiérent par des actions réitérées des fibres du Cerveau &c. Comme l'Auteur promet pour la ſuite des éclairciſſements ſur tout cela ; il faut l'attendre, & ſouhaiter que ſa doctrine contente tous les Théologiens Orthodoxes & tous les Philoſophes qui penſent le mieux ſur les opérations de notre ame.

Nous tâcherons de renfermer, dans un autre Extrait, ce que le reſte de ce Volume comprend de plus curieux.

ARTICLE XXVI.

OBSERVATIONS SUR l'Art de conſerver les Ouvrages de Peinture qui menacent ruine.

TOut le monde ſçait que le grand déſavantage des Tableaux eſt de porter ſur des matières très-ſuſceptibles d'altération. Apelle peignit ſur bois le plus excellent de ſes Ouvrages, *ſa Venus ſortant des eaux.* Il falloit que ce bois fut extrêmement choiſi, puiſqu'au bout d'environ trois ſiècles, l'Empereur Auguſte trouva le tableau ſubſiſtant dans l'Iſle de Cos. Ce Prince, charmé de ſa découverte, acquit *la Venus*, en diminuant de cent talents le Tribut que les Habitans de l'Iſle lui payoient; il plaça enſuite ce Chef-d'œuvre à Rome dans le Temple de Jules Céſar, comme pour accréditer l'o-

pinion populaire qui faisoit remonter l'origine de Jules à la Déesse mere d'Enée. Mais enfin le tems respecta-t'il toujours cette Peinture si digne d'instruire les Artistes de tous les siècles? Non sans doute. Le bois vint à s'altérer, l'ouvrage d'Apelle périt, & sous le régne de Néron, on voyoit à sa place une Copie faite par Dorothée Peintre assez médiocre *.

Que gagna Protogène à répandre sur son magnifique Tableau de *Jalyse* ** quatre couleurs? Il s'étoit persuadé que si le tems en détruisoit une, l'autre suppléeroit à ce défaut, & ainsi de suite jusqu'à la dernière. Mais quel nouveau dégré de consistance cette précaution donnoit-elle au bois ou à la toile, qui faisoit le fond & comme le

* *Plin. L. XXXV, C.* 10.
** *Ibid.*

champ de ce bel ouvrage ? Les Tableaux en général périſſent moins par la décadence totale du Coloris, que par l'altération des matières ſur leſquelles on peint ; & la preuve de ceci paroît évidemment dans les exemples modernes que nous devons citer.

Car voici l'objet capital de nos obſervations. On peut ſe ſouvenir que, dans notre I. Vol. de Janvier, une Lettre curieuſe & inſtructive ſur les Tableaux expoſés au Luxembourg, faiſoit mention du talent ſingulier qu'a le Sieur Picaut de conſerver les ouvrages de Peinture, de leur donner comme une nouvelle vie en les tranſportant d'un fond ſur un autre. Cette merveille nous étoit déja connue par l'attention que nous avions donnée au Tableau de la *Charité* qu'on voit dans le même Palais du Luxembourg. Mais le déſir de préconi-

ſer & d'encourager un Art ſi précieux nous a engagé dans des recherches, & ſans vouloir deviner le myſtère de l'opération, puiſque c'eſt un bien qui n'appartient qu'à l'Artiſte, un bien dont il doit jouir ſans rivalité & ſans inquiétude, nous obſervons ce qui ſuit.

Il eſt certain que M. Picaut a fait des épreuves qui aſſurent la bonté & l'efficacité de ſon ſécret. A Choiſy le plafond d'un Pavillon, peint par M. Antoine Coype, lalloit périr par la démolition qu'on vouloit faire du bâtiment; & notre Artiſte mis en en œuvre, a ſauvé ce morceau en le tranſportant de deſſus plâtre ſur toile. A Verſailles, ce Tableau de la Charité, que nous nommions plus haut, & qui eſt de la grande manière d'André del Sarto, tomboit en ruine par la vetuſté du bois qui en faiſoit le fond; & M. Picaut l'a con-

servé en le faisant passer de dessus bois sur toile. Plus de cent autres entreprises du même genre ont également réussi ; & nous ne doutons point que la main industrieuse de l'Artiste dont nous parlons, ne nous ressuscite bientôt le magnifique S. Michel de Raphaël, dont le bois, comme celui de la Venus d'Apelle, *consenuit carie*, pour nous servir des termes de Pline. On nous assure du moins qu'il a été déterminé que ce Chef-d'œuvre seroit confié aux soins & à l'adresse de l'habile ouvrier dont il est ici question.

Voila donc les Tableaux sur plâtre, sur bois, sur toile désormais en sureté par ce talent véritablement admirable : talent qui répare les injures du tems, qui venge les Arts, qui eût mérité d'être accueilli & récompensé dans la Cour d'Alexandre ; qui eût assuré la gloire

d'Apelle

d'Apelle, en perpétuant des Chef-d'œuvres qui n'existent plus.

Car on nous assure, & ceci mérite assurément toute sorte de considération, on nous assure que cet important sécret communique aux Tableaux, transportés d'un fond sur un autre, plus de durée que les Peintres même ne peuvent leur en donner. C'est-à-dire, par exemple, que, si le S. Michel de Raphaël a déja duré 230 ou 40 ans; quand il aura été mis sur une autre matière, sur un nouveau bois ou sur une toile neuve, il persistera dans ce nouvel état durant trois ou quatre siècles. Et nous croyons en apperçevoir la raison qui doit être du moins indiquée.

M. Picaut travaille longtems avant que d'enlever un Tableau de dessus son fond. Ce précieux Epiderme, s'il est permis de par-

ler ainſi, eſt tellement inhérent ſur la matière qui l'a reçu d'abord, que le feu ſeul, & un grand feu, accompagné des liqueurs qui font le ſécret, peut à peine conſommer l'opération. Il ne nous eſt ni permis ni poſſible d'indiquer le point précis qui acheve l'enlèvement des figures, qui a fait, par exemple, que cette belle *Charité* d'André del Sarto, détachée de la planche qui la portoit, s'eſt remiſe toute entière dans les mains de l'Artiſte. Ici eſt le myſtère, la ſçience, le coup de Maître qui étonne, qui jette dans l'admiration.

Mais nous aſſurons que cet enlèvement ne ſe fait point par morceaux ſéparés, quand on veut tranſporter la figure entière. Le Sieur Picaut détrempe le Tableau, c'eſt-à-dire l'impreſſion du Peintre & l'ordonnance totale de l'ouvrage, au point de

lever enſuite toute cette peinture, comme on leve une Eſtampe en la décolant ; tout demeure lié, tout ſe tient, tout ſe tranſporte en même tems ſur le nouveau fond qu'on veut donner au Tableau.

Mais ce nouveau fond, qui reçoit promptement ce qui a été ſéparé de l'ancien, eſt enduit d'une forte compoſition qu'on appelle *maroufle* ; & les figures poſées, appliquées ſur ce maſtic, contractent avec le fond nouveau une adhérence extraordinaire ; elles s'identifient, pour ainſi dire, elles forment un enſemble preſque indiſſoluble : c'eſt ce qui fait penſer & dire que les Tableaux ainſi tranſportés acquièrent une ſeconde durée plus grande que la première.

Nous diſions plus haut qu'on ne levoit point un ouvrage de Peinture par morceaux, *quand on vouloit tranſporter la figure*

entiere : & ceci mérite encore d'être expliqué. Il peut arriver qu'un plafond, qu'un tableau peint sur bois ou sur toile, ne soit endommagé que dans quelqu'une de ses parties : ce sera le plafond qui aura besoin d'être réparé dans un de ses côtés ; ce sera le bois ou la toile qui auront souffert en certains endroits, & tout le reste sera bien conservé. Que fera notre Artiste ? Il levera la partie qui porte sur le fond endommagé, il laissera le tems de réparer le dommage, & il replacera ensuite cette partie, ce morceau de Peinture, avec autant de précision & de justesse, que si l'ouvrage entier n'avoit point souffert.

Qu'on imagine un moment que la maçonnerie du Dôme du Val de Grace soit altérée dans la Coupole ou bien dans les parties latérales ; il sera question de réparer ; mais avant l'opération

M. Picaut viendra enlever par la force de son Art, la peinture de cette Coupole ou de ces parties latérales, il la conservera jusqu'à ce qu'on ait refait la maçonnerie; puis par un autre prodige il remettra en place les morceaux enlevés, & tout le Chef-d'œuvre de Mignart sera rendu aux yeux du Spectateur étonné.

Nous avons parlé des Tableaux sur toile, sur plâtre & sur bois; mais il ne faut pas borner les succès de notre Artiste à ces objets; le cuivre, le marbre, la pierre ne l'empêcheroient pas d'enlever les ouvrages de Peinture qui seroient inhérents à ces fonds si solides; & il faut penser qu'il réussiroit aussi à dépouiller des toiles ou d'autres matières nouvellement peintes; qu'il transporteroit, s'il en étoit besoin, toute composition pittoresque du champ qu'elle vient

d'occuper, & qu'au moyen du fécret en queſtion, elle commenceroit à briller dans un autre endroit.

Tout ceci ſans doute eſt admirable, & ſi admirable même que nous avons vû bien des perſonnes diſputer longtems contre la poſſibilité. On ne s'eſt rendu qu'aux épreuves dont un œil attentif étoit le témoin & le Juge. Cela n'enchaînera pourtant pas les idées & les ſoupçons des incrédules; on prendra peut-être encore cet Article de nos Mémoires pour un Conte de Fée, pour une Relation Romaneſque; & au bout de la querelle, il ſe trouvera que nous aurons dit une vérité palpable, conſtante, autoriſée par cent mille Connoiſſeurs.

Une preuve démonſtrative, à notre avis, c'eſt que des Artiſtes très-attentifs ſur les opérations du *Sieur Picaut* n'attaquent

point la vérité du fait; ils ne pensent qu'à le réduire à la Classe des inventions communes; ils disent que d'autres, soit en Italie, soit en France, ont employé le même Art avec un pareil succès; ils se portent eux-mêmes pour être en état de le faire réussir quand ils voudront, &c.

Tous ces discours, dont nous ne voulons pénétrer ni le fond ni les motifs, constatent de plus en plus le sécret qui a pour but de réparer & de perpétuer les Chef-d'œuvres de la Peinture. Nous aurions cependant deux questions à faire aux Antagonistes du Sieur Picaut; & nous pensons que ni l'une ni l'autre de ces questions ne doit les blesser; la première est, pourquoi jusqu'ici ils n'ont pas fait usage de leur talent? Sans doute qu'ils auroient conservé aux Princes & aux Particuliers bien des Tableaux qui ont péri de vétusté,

& faute d'être tranſportés de deſſus leur fond ſur un autre. La 2de. queſtion eſt, pourquoi ils ne publient pas la méthode qu'ils croyent infaillible, pour le ſuccès de l'opération ; ce ne doit plus être un ſécret, puiſque tant de perſonnes ſe flattent de réuſſir également.

Au reſte nous ſçavons que les grands Peintres de l'Académie rendent juſtice à l'adreſſe du Sieur Picaut ; qu'ils conviennent de la grande utilité de ſon Art ; qu'ils ont fort aprouvé la réſolution qui a été priſe de confier le S. Michel de Raphaël à ſes ſoins. Ainſi voilà les rapports, le concert, les ſervices mutuels établis entre deux Arts fort différents. Les Peintres nous donneront la nature en Tableaux ; M. Picaut la conſervera, la défendra contre la malignité des ſiècles. Les premiers ne pourront communiquer l'incorruptibilité

à la matière qui sert de base à leur travail ; l'autre suppléera aux défauts de cette matière ; ou plutôt il la laissera pour ce qu'elle est, & il substituera un fond neuf à celui qui périt ; en sorte que si d'âge en âge il se trouve quelqu'un qui puisse mettre en œuvre le même sécret ; la Peinture ne craindra plus les outrages du tems.

Finissons par ce mot d'Horace qui pourroit être la devise de cette inestimable invention : *Multa renascentur quæ jam cecidere.* Nous verrons renaître comme de leurs cendres d'abord les merveilles pittoresques du grand siècle de Jules II. de Léon X. & de François I., ensuite par succession de tems celles des Régnes de Louis XIV & de Louis XV. Et nous placerons à la porte de toutes les Académies de Peinture : *Pour l'Immortalité.*

ARTICLE XXVII.

ESSAI HISTORIQUE SUR la Littérature des Romains, tiré & traduit d'un Livre Anglois, intitulé : The Antiquities of Rome &c. Dublin 1724. *Suite de l'Article XVI. au II. Vol. de Janvier.*

LUcullus qui succéda à Sylla dans la gloire militaire, lui fut supérieur du côté des Lettres. Il acquit dans sa jeunesse une si parfaite connoissance des deux seules Langues qui fussent alors estimées, qu'ayant formé le projet de composer une Histoire; il tira agréablement au sort s'il l'écriroit en Grec ou en Latin, en prose ou en vers. Après s'être distingué par des exploits mémorables dans la guerre de Mithridate, & s'être vû obligé d'en céder le Commande-

ment à Pompée, dont la faction avoit prévalu, il profita dans une retraite sçavante, du loisir de la vie privée, pour étendre la sphère de son érudition. Il fit construire un bel édifice qu'il meubla d'un grand nombre de Livres très-bien copiés. Cette riche Bibliothèque fut ouverte à tous les curieux. Il disposa, à l'entour, des promenades commodes, où les Grecs en foule venoient, loin du tumulte des affaires, converser & se livrer de paisibles combats semblables aux disputes accréditées dans leur Patrie. Ils puisoient dans d'aimables entretiens de nouvelles lumières. Lucullus venoit lui-même s'y instruire, & disputer avec les Sçavans. Il donnoit aussi son avis, quand il en étoit prié, sur les matières qui concernoient la République, quoiqu'il n'y prît plus un intérêt personnel. Il étoit très-versé

dans toutes les Sectes de Philoſophie ; mais il donnoit ſécrettement la préférence à l'ancienne Académie, tandis que Cicéron ſon ami faiſoit tous ſes efforts pour accréditer la nouvelle. De-là vient que nous trouvons le nom de Lucullus à la tête du dernier Livre des *Queſtions Académiques*, où ce grand homme eſt repréſenté prenant la défenſe de ſa Secte chérie.

Cicéron a réüni la pompe du ſtyle à la ſublimité de l'éloquence. Velleïus Paterculus obſerve qu'il y a eu peu d'Orateurs avant lui, qu'on puiſſe gouter ; qu'il y en a eu encore moins qu'on puiſſe admirer, s'ils n'ont eu l'avantage de le voir ou d'en être vûs. Ses ouvrages Philoſophiques lui ont mérité le même éloge. Du moins on peut dire, ſans manquer aux Philoſophes qui l'ont précédé, qu'il n'eſt pas moins eſtimable par ſes Ecrits

Philosophiques, que par ses autres productions. La gloire de traiter dans sa Langue les matières de Philosophie, lui étoit réservée, & nul Sçavant n'y avoit prétendu avant lui. C'est ce qu'on peut apprendre de lui-même en divers endroits de ses ouvrages, & particuliérement à l'entrée de ses *Tusculanes*, où il ébauche en même temps l'Histoire du progrès & de la fortune des Arts parmi les Romains. Ce morceau mérite d'être cité.

» Il m'a toujours paru, *dit-il*, » que nos Concitoyens ont été » ou plus heureux que les Grecs » dans les découvertes qu'ils ont » faites; ou plus capables de » progrès rapides dans celles » qu'ils ont empruntées de cette » Nation, & qu'ils ont entrepris » de polir & de perfectionner. » Quant à l'Art de vivre, d'éle» ver la jeunesse, de régler les » mœurs, de gouverner les fa-

» milles, la Gréce n'approcha
» jamais de notre exactitude, ni
» de notre décence. Si nous paſ-
» ſons au Gouvernement géné-
» ral & à l'adminiſtration des
» affaires publiques, nos Ancê-
» tres n'ont qu'à produire leurs
» Loix admirables & leurs Ré-
» glemens, pour ſe faire adjuger
» la préférence de ce côté-là.
» Nous avons porté l'Art Mili-
» taire à un point où il n'arriva
» jamais avant nous ; ce qui n'a
» pas moins été le fruit d'une
» ſage diſcipline que d'une bra-
» voure naturelle. La Gréce,
» il eſt vrai, a toujours joui de
» la prééminence en fait de Lit-
» térature ; & il lui étoit aiſé de
» conſerver cet avantage, tan-
» dis qu'on ne le lui diſputoit pas.
» La Poëſie qui eſt de toutes les
» eſpèces de compoſitions la
» plus ancienne, n'a trouvé ac-
» cès chez nous que fort tard.
» Livius Andronicus ne donna
» ſa première pièce Dramati-

» que que 510, ou 514 ans, » après la fondation de Rome, » sous le Consulat de C. Claudius fils d'Appius Cœcus, & » de M. Tuditanus, un an avant » la naissance d'Ennius qui pré» céda Nævius & Plaute. « Cicéron continuant sur le même sujet, attribue au défaut de récompenses & d'encouragemens les succès tardifs de la Poësie. Il nous apprend que Caton reprocha publiquement à Marcus Nobilior d'avoir mené Ennius avec lui dans l'Etolie, lorsqu'il alla en prendre le gouvernement; il ajoute que les Mathématiques, dont les Grecs prisoient tant l'étude, se réduisoient chez les Romains à une méthode grossière de mesurer & de calculer. A l'égard de l'Art Oratoire, il dit que les Romains s'y appliquérent de bonne heure, mais que les secours de l'instruction & de l'exercice leur manquoient.

Dans la ſuite ils ſe les procurèrent au point d'égaler les Maîtres les plus éloquens de la Grèce. Il convient enfin que la Philoſophie avoit été négligée juſqu'au tems où il vivoit, & qu'il ne s'étoit trouvé aucun Auteur un peu remarquable, qui eût entrepris de la mettre en honneur, en lui prêtant les graces de la Langue Romaine. Cette conſidération le détermina à lui conſacrer des veilles, dont le fruit juſtifiera éternellement la nouveauté de ſon entrepriſe.

Si nous comparons Cicéron avec ſon ami Atticus, nous trouverons deux ſages qui allèrent par des routes différentes au but de la Philoſophie. L'un ſe ſacrifia à l'utilité publique, l'autre coula des jours purs dans le ſein de la paix. Le premier dirigea toutes ſes vues du côté de l'action: Défenſeur zélé de la République, il fut toujours prêt à

élever une barrière entre elle & le despotisme. Le second, loin de la sphère tumultueuse des événemens, se fit également considérer & rechercher de tous les Partis, depuis Sylla jusqu'à Auguste. Le premier acquit plus de gloire, le second obtint plus de suffrages. Tout le monde loue Cicéron, & voudroit ressembler à Atticus.

Crassus, Pompée, Antoine, César, Caton & Brutus occupèrent presque tous dans le même temps la Scène du Monde. Rome compta peu de Citoyens plus cultivés. Les trois premiers se bornèrent à l'éloquence, jusqu'au moment où ils prirent les armes. Les trois autres, outre la supériorité qu'ils eurent dans l'Art Oratoire, primèrent encore dans toutes les autres parties de la Littérature. La Poësie & la Philosophie charmèrent le loisir de César. Il sera toujours

le modèle des Historiens, comme il est celui des Héros. Caton porta le Stoïcisme dans la conduite plus loin que les plus rigides Stoïciens : s'il ne les surpassa pas en lumières, il est sur qu'il eut l'avantage dans la Pratique. Brutus étudia toutes les Opinions, & fit des progrès dans chacune. Lorsqu'il servoit sous Pompée dans la chaleur des guerres Civiles, il employoit à lire & à étudier, dans le centre du Camp, tout le temps qu'il ne passoit pas avec son Général. La veille de la déroute de Pharsale, quoiqu'on fût alors au milieu de l'Eté, & que le Camp fût dans un désordre général, quoiqu'il fût lui-même épuisé de fatigues, il employa les momens qui lui restèrent, jusqu'à l'évènement, à écrire un abrégé de Polybe, tandis que les autres ou dormoient, ou attendoient en tremblant l'issuë de la Bataille.

Le Régne d'Auguste fut, comme tout le monde sçait, l'époque la plus brillante de la Littérature & de la puissance des Romains. Toutes les tiges délicates qui avoient été transplantées du sol de la Gréce à Rome, cultivées par la main d'un Empereur, se couvrirent de fleurs sous l'astre de la paix. J'ai souvent été surpris qu'on n'attribuât qu'à Mecéne la gloire de les avoir fait prospérer. Il est à croire qu'il n'y contribua qu'en imitant son Maître. Les penchans des Princes décident communément ceux de leurs Favoris. Agrippa eut un sort tout contraire. L'Empereur recueillit tout le fruit de ses exploits, tandis que Mécène se couvroit de la gloire de l'Empereur. On célébra les triomphes d'Auguste, on fit l'éloge de sa piété, il n'en falloit pas davantage pour l'immortaliser. Mais Mécéne eut le titre de Protec-

teur des talens ; titre brillant, ſans lequel, enſeveli dans l'Epicuriſme & dans l'oubli, il n'en eût peut-être été tiré par les Poëtes, que pour nous être repréſenté comme un nouveau Silène, inondé de vin, environné des débris d'une Couronne de Lierre, & couché près de la coupe où il puiſoit l'yvreſſe & le ſommeil. Mais ſi le titre de Protecteur unique du génie n'a pas été donné à Auguſte, on ne peut lui refuſer celui de Sçavant. On en ſera convaincu par la lecture de Suétone, qui fournit la preuve la plus abondante de l'érudition de cet Empereur. Son goût prodigieux pour l'éloquence & les beaux Arts ; ſon attention à préparer tout ce qu'il avoit à dire en public ; quoiqu'il eût la plus grande facilité à parler ſur le champ ; ſon ſtyle poli & plein de clarté ; la connoiſſance qu'il avoit acquiſe de la Lit-

térature Grecque ſous les meilleurs Maîtres de Rhétorique & de Philoſophie ; l'hiſtoire de ſa vie qu'il fit en treize livres ; ſon diſcours pour exhorter à l'étude de la Philoſophie , avec beaucoup d'autres ouvrages en proſe ; ſon Livre de vers Hexamètres avec un autre Livre d'Epigrammes ; enfin quantité de monumens de ſon ſçavoir réünis enſemble , l'ont égalé aux plus Sçavans Princes dont l'Hiſtoire faſſe mention.

Du point où nous ſommes arrivés , il y a plaiſir à contempler l'horizon Littéraire de Rome , à jetter un coup d'œil rapide ſur les divers objets qu'il renferme. L'éloquence à la vérité ſemble fuir dans le lointain : elle appartient plus au ſiècle d'Auguſte qu'à ſon Régne , ayant fini avec la République dans Cicéron: non que la mort de ce grand homme ait cauſé la décadence de

l'Art Oratoire. Quand il auroit vêcu plus longtemps, il n'eût été que Philoſophe : le temps de l'Orateur étoit paſſé, on ne jouiſſoit plus de cette ancienne liberté, qui élevoit ſes penſées, & qui fut l'ame de ſes harangues. Mais l'Hiſtoire & la Poëſie protégées par l'Empereur, acquirent toute la perfection dont elles étoient ſuſceptibles, entre les mains de Tite-Live, de Virgile & d'Horace ; & ſi l'on veut y joindre la Philoſophie, les deux Poëtes qu'on vient de nommer, n'en donneront pas une idée moins avantageuſe que de leur propre Art. Je ne crois pas qu'on refuſe à Horace l'éloge qui lui a été donné par le Chevalier Temple, d'être un guide excellent dans l'Art de vivre, un interprète fidèle du bon ſens dans la conduite. Si l'Auteur de cet éloge eût vêcu du temps d'Horace, ce Poëte l'auroit pris volontiers

pour ſon Juge, & lui auroit donné place dans la liſte des hommes d'eſprit & de mérite, dont il ſouhaitoit que ſes ouvrages fuſſent approuvés. On a dit que, quand les principes de tous les Arts & de toutes les Sciences ſe ſeroient perdus, on en retrouveroit le dépôt dans Virgile. Il eſt vrai qu'il pénétra fort avant dans les myſtères de la nature, qu'il les orna de toutes les graces de la Poëſie dans pluſieurs endroits de ſes ſublimes ouvrages. Dans l'admirable morceau du ſecond Livre de ſes Géorgiques, où il exprime avec une ſorte de tranſport ſon penchant pour la Poëſie, il ſemble diriger toutes ſes vues du côté des ſpéculations Philoſophiques, & vouloir régler le langage des Muſes ſur le ton de la nature. Il conjure les Muſes dont il préfère les faveurs à tout, & qu'il honore d'un culte qui l'embraſe, de lui

tendre les bras, de le recevoir dans leur ſein, de lui montrer la route que tiennent les Aſtres dans la voute Céleſte, de lui apprendre la cauſe des éclipſes, celle des tremblemens de terre; par quel pouvoir inconnu les Mers élancées franchiſſent les digues, & calmées tout-à-coup tournent vers l'endroit oppoſé au rivage; pourquoi le flambeau du jour ſe précipite ſitôt dans l'Océan pendant les triſtes Hyvers, & laiſſe régner ſi longtemps ſur la Terre les ombres de la nuit.

Après le Régne d'Auguſte, on vit tomber le vol ſublime des Muſes & des Aigles Romaines. La chute des unes entraîna vraiſemblablement celle des autres. On auroit tort, ſelon moi, d'attribuer cette double décadence au changement de gouvernement, ou à l'établiſſement de la puiſſance Monarchique. Si les Succeſſeurs

ceſſeurs d'Auguſte avoient ſuivi ſon exemple & ſes maximes, Rome auroit compté des jours plus glorieux ſous leur Sceptre, que ſous les faiſceaux de ſes Conſuls. Mais lorſque Tibère eut introduit un nouveau plan de politique, & que les Céſars eurent commencé à donner au monde le ſpectacle d'une conduite dont les Tarquins auroient rougi, la littérature, les mœurs, la diſcipline, tout céda au torrent de la corruption. Je conviens que quelques uns des plus méchans Princes, parmi les Céſars, furent les Partiſans les plus paſſionnés des Lettres. Tels furent en particulier Tibère, Claude & Néron. Mais loin de faire proſpérer les talens, ces Tyrans Lettrés les étouffèrent. Un Sçavant applaudi étoit autant envié que le plus heureux Guerrier; & un rival dans la carrière de l'eſprit n'étoit point diſtingué d'un

concurrent à l'Empire. Il couroit même de plus grands risques, lorsqu'il osoit défier ses Maîtres avec leurs propres armes.

On fit quelques tentatives pour ranimer les Arts languissants, sous Vespasien, Tite & Domitien; car ce dernier protégeoit aussi la Poësie, quoiqu'il eût banni les Philosophes. Mais elles ne servirent qu'à faire sentir le peu de succès qu'on devoit espérer de l'étude & de l'application, depuis que le génie avoit dégénéré. Pendant les six Régnes qui suivirent Domitien, les Lettres parurent sortir pour quelque temps de l'oubli; rappellées à la Cour, elles y reçurent les carresses & les applaudissemens des meilleurs Princes que Rome eût encore vus. Les travaux de Tacite, de Suétone & de Pline le jeune, pour ne rien dire des productions des autres Régnes, donnè-

rent plus d'éclat au ſceptre de Trajan que tous ſes exploits. Si ces Ecrivains n'égalèrent pas le ſtyle des Anciens, ils leur furent ſupérieurs à d'autres égards. Tacite & Suétone manièrent l'hiſtoire en politiques plus profonds, & reſpectèrent davantage la vérité. Pline parla en orateur plus ingénieux, & penſa avec plus de délicateſſe. Si l'on veut ranger ſous le même point de vûe Plutarque, élevé au Conſulat par Trajan, & qui compoſa la plus grande partie de ſes ouvrages à Rome, & Quintilien qui floriſſoit très-peu de tems auparavant, nous aurons la liſte exacte des Sçavans qui brillèrent alors. Le tems où ils parurent peut être regardé comme le crépuſcule de la Littérature après le déclin du beau ſiécle d'Auguſte. On le compareroit encore mieux à l'éclair vif & paſſager que lance une flame expirante.

C'eſt la remarque du Chevalier

Temple, que tous les ouvrages Latins que nous avons jusqu'à la fin du regne de Trajan, ainsi que tous les ouvrages écrits en Grec jusqu'au tems de Marc-Antonin inclusivement, ont une valeur qu'on ne sçauroit trop estimer; mais que tout ce qui a été écrit depuis, est dénué de tout mérite réel, & ne doit son prix qu'à notre curiosité. Ce n'est pas qu'il prétende que la langue Latine ait conservé sa pureté jusqu'au tems dont il parle. Il pense, au contraire, que Velleïus Paterculus, sous Tibère, est le dernier Ecrivain qui l'ait parlée purement. La raison qu'il apporte de la corruption de la langue Latine, est le concours des nations barbares à Rome, après la conquête de leurs pays respectifs. Les Armées & la Capitale furent inondées d'un déluge de Gaulois & de Germains, après les expéditions de César, d'Auguste & de

Tibère. Il s'y étoit trouvé auparavant un nombre égal d'Etrangers tirés de l'Espagne & de la Syrie. Mais jamais le sein de l'Empire ne fut ouvert à tant de Peuples différens, qu'après les victoires de Trajan dans l'Orient, lorsqu'il fit le partage de l'Arménie, de l'Assyrie, & de la Mésopotamie en trois nouvelles Provinces. Adrien en abandonnant ces nouvelles Conquêtes, ne remédia point au mal qu'elles avoient produit, puisque les nombreux essains des Peuples captifs qui avoient décoré les triomphes de son Prédécesseur, restèrent à Rome, obligés de vivre dans l'esclavage.

Les Empereurs qui se succédérent ensuite, occupés à défendre leur domination chancelante de toutes parts, n'eurent ni le loisir ni les moyens de préserver l'Empire des Muses des calamités communes. Ainsi quand Clau-

dien dit, dans l'éloge de Stilicon, que les Arts renaiſſent, que le génie voit s'ouvrir devant lui des routes fortunées, que les Muſes longtemps oubliées levent une tête altière, il ſe deshonore par une baſſe flatterie. En vain voudroit-il faire paſſer ſon Héros pour le reſtaurateur des beaux Arts, puiſqu'il eſt certain que de ſon temps, c'eſt-à-dire ſous Honorius, l'Empire Romain étoit aux abois. Les Goths & les Vandales qui laiſſèrent partout des traces de leurs ravages, portèrent les derniers coups aux Lettres & aux Sciences, dont la ruine étoit déja préparée. Les Conquérans de l'Univers rentrèrent alors dans la barbarie de leurs premiers pères. Ainſi les inondations de tant de Peuples féroces furent également fatales à l'Empire & aux Arts; & Rome, dès qu'elle ceſſa de commander au Monde, oublia la Langue

dans laquelle elle donnoit des Loix.

ARTICLE XXVIII.

*CHIMIE MEDICINALE contenant la manière de préparer les remèdes les plus usités, & la méthode de les employer pour la guérison des maladies. Par M. Malouin, de l'Académie Royale des Sciences, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal. 2 vol. in-12. à Paris chez d'Houry père &c. M. DCC. L.**

IL nous reste à considérer les deux dernières parties de cet ouvrage, dont l'une traite des Végétaux, & l'autre des Minéraux, toujours relativement à la

* Nous avons commencé à parler de ce bon Ouvrage au mois d'Octobre 1750.

Médecine qui eſt l'objet de M. Malouin.

Le régne végétal eſt une ſource de remèdes, puiſqu'il comprend les plantes; ce régne devroit être aujourd'hui très-connu des Médecins, puiſque la Botanique a été extraordinairement avancée de nos jours. *Cependant*, ajoute nôtre Auteur, *les Médecins Praticiens ne poſſèdent pas mieux aujourd'hui cette Science que dans les tems où elle étoit moins parfaite :* ce qu'il faut entendre ſans doute des Médecins qui négligent totalement les Etudes pour ſe livrer à la pratique; de ces hommes bornés à la routine, à la méthode d'habitude, aux vieux uſages dont ils ne pénétrent ni les principes ni les conſéquences.

Les Maîtres de l'Art, les Médecins qui répandent la lumière dans les Ecoles & dans les grandes Villes, ſe font un devoir d'é-

tudier la Botanique ; & ils sçavent en faire l'application aux circonstances, suivant la maxime célèbre d'Hippocrate qui dit que *le Médecin doit se souvenir des différens remèdes, de leurs propriétés, & de la façon de les employer dans chaque maladie.*

Les végétaux, surtout ceux qu'on appelle *Aliments farineux*, tels que le ris, l'orge, le bled, &c. sont d'une ressource infinie, soit pour guérir les maladies, soit pour les prévenir : second avantage beaucoup plus précieux encore que le premier. C'est le régime qui le procure ; & ce régime consiste dans la préférence qu'on donne aux Aliments farineux sur la chair des animaux. Notre Auteur, comme tous les habiles gens de sa profession, préconise fort cette méthode si capable de prolonger les jours & d'épargner aux hommes une multitude d'infirmités ;

mais ce que nous aimons à considérer un moment, c'eſt la petite controverſe où il entre avec Cicéron à l'occaſion du Régime. » Cicéron dit quelque part, *ce » ſont les termes de notre Auteur*, » que vivre de régime dans la » jeuneſſe, c'eſt être vieux de » bonne heure; & moi je dis que » c'eſt le moyen d'être jeune » tard : par cette conduite, on » eſt vieux étant jeune, & jeune » étant vieux : ce qui moralement & phyſiquement parlant » eſt ce qu'il y a de plus ſage &c. «

Nous ne doutons pas qu'il n'y ait beaucoup de raiſon & de ſageſſe dans ce que dit ici M. Malouin. Cependant il ne ſera pas mal de rappeller auſſi l'endroit de Cicéron qu'on ne fait qu'indiquer en général; c'eſt apparemment le diſcours que tient Caton dans le livre de la vieilleſſe; du moins nous ne nous

ſouvenons pas qu'en aucun autre endroit des ouvrages de Cicéron il y ait rien qui reſſemble à l'obſervation de notre Académicien.

Caton âgé de 84 ans, dit dans le paſſage en queſtion, qu'il eſt encore en état de prendre part aux Délibérations du Sénat ; de monter dans la Tribune aux harangues ; de ſervir ſes amis & ſes Clients ; *car*, ajoute-t'il, *je n'ai jamais approuvé l'ancien proverbe qui conſeille de ſe faire vieux de bonne heure, ſi l'on veut être vieux longtems* *, *& en effet j'aimerois mieux n'être pas longtems vieux que de l'être avant le tems.* Il faut avouer que, ſi Caton parloit en général & ſans rapport au diſcours qu'il tient en cet endroit, on pouroit conclure qu'il n'approuvoit pas la conduite de ceux

* *Maturè fieri ſenem, ſi diu velis eſſe ſenex.*

qui ſe font de bonne heure un régime pour la conſervation de leur ſanté ; mais il ſemble qu'on ne doit pas perdre de vuë l'intention de ce ſage Romain. Il prétend parler ici non de ce qui concerne les aliments & la ſanté, mais de l'amour du travail & de la continuité des occupations.

Caton auroit pu ſe retirer des affaires publiques, en ſe conformant à l'axiome qui recommandoit *de ſe faire vieux de bonne heure, ſi l'on vouloit durer longtems*; mais il n'étoit pas de cette humeur ; il vouloit continuer ſes travaux & ne point jouir du droit des vieillards. *J'aime mieux*, diſoit-il, *être moins longtems vieux que de l'être avant le tems* ; c'eſt-à-dire qu'il aimoit mieux ſe conſumer au ſervice de la Patrie & de ſes amis, que de ſe retirer avant qu'il fût hors d'état de les ſervir. Tel eſt le petit expoſé que nous avons voulu faire, non

pour contredire M. Malouin dont les maximes doivent ſubſiſter ; mais pour donner le vrai ſens de cet endroit de Cicéron, lequel eſt très-fin & très-judicieux, quand on le ſaiſit comme il faut.

Puiſque les plantes ſont d'un ſi grand uſage dans la Médecine, il étoit néceſſaire d'enſeigner les diverſes manières de s'en ſervir ; & c'eſt pour cela que notre Auteur parle de l'infuſion, de la décoction, de l'expreſſion des ſucs, de la diſtillation ; par la même raiſon il expoſe les différentes eſpèces d'eaux ; & de ſuite l'eau de lavande, l'eau de fleurs d'orange, l'eau de meliſſe ; il paſſe delà aux huiles, aux eſprits, aux extraits, aux ſels des plantes, & ſur tout cela il donne des inſtructions extrêmement utiles pour la pratique. Le manuel des opérations eſt expliqué partout, les propriétés, les vertus, les doſes même de chaque remède

ſont déterminées ; & toujours la ſolidité, la fécondité des idées ſe manifeſte ſans affectation comme ſans effort.

Le vin eſt un des végétaux les plus précieux, & ce qui le concerne devoit remplir néceſſairement ici un grand Article. Outre ſon utilité connue, même dans la ſphère médicinale ; il fournit de plus des liqueurs extrêmement fécondes en remèdes ; telles ſont le vinaigre, l'eau-de-vie, l'eſprit de vin, le tartre &c. & rien de tout ceci n'échappe à notre Auteur, qui fait d'abord une obſervation Philoſophique. *Nous ſerions*, dit-il, *bien ſurpris de l'yvreſſe, ſi les occaſions de l'obſerver étoient rares :* En effet, ſi une perſonne n'avoit jamais bu de vin ni aucune liqueur capable d'enyvrer, ſi elle n'avoit jamais vu d'homme yvre ; il faudroit, ce ſemble, bien des affaires pour lui faire comprendre

ce que c'eſt que l'yvreſſe & comment elle ſe produit. *Le vin*, par exemple, *augmente les paſſions, ſurtout la joye, le courage &c.* Cela ne devroit-il pas ſembler une merveille à quiconque s'en apperçevroit pour la première fois & qui réfléchiroit là-deſſus en Philoſophe ?

Les vins ſont fort différents ſuivant les différentes vignes & les différents terrains qui les produiſent. Ainſi le vin d'Alicanth eſt extrêmement différent du vin de Champagne ; mais ſur ce dernier, voici une particularité bien remarquable. On n'eſt point ſujet à la goutte en Champagne & cependant ceux qui, dans les autres Provinces, uſent communément du vin de Champagne, ſont ſouvent goutteux. Ce qui prouveroit, ſuivant la remarque de M Malouin, que *le vin n'y eſt pas la ſeule cauſe de la goutte, & que l'air dans lequel on*

vit y contribue. Ce qui montreroit auſſi que l'air de Champagne eſt *meilleur pour préſerver de la goutte, que le vin de Champagne n'eſt propre à la donner; de ſorte que ce vin donne la goutte dans des Pays où l'air eſt propre à la goutte ou n'y eſt pas ſi opposé que l'air de Champagne; les cauſes de la goutte ſont des cauſes compliquées.*

Il n'y a rien à perdre des obſervations de notre Auteur ſur les diverſes qualités du vin, ſur ſes effets pernicieux ou ſalutaires, ſelon qu'on en uſe avec excès ou modérément. Caton l'ancien, celui dont nous parlions plus haut, aimoit un peu le vin

Narratur & priſci Catonis
Sæpe mero caluiſſe virtus.

Mais les Interprètes d'Horace font bien remarquer le mot *Virtus* qui ſignifie qu'en ſe donnant

à table une petite pointe de gayeté, jamais ce grave Censeur ne perdit rien de sa vertu. Cette inclination de *Caton*, ajoute M. Malouin, *fut toujours soumise à la raison & cachée sous son caractère public : Il ne dit & ne fit jamais rien qui ne fût convenable à ce caractère.*

L'usage médicinal du vin est surtout l'endroit intéressant de cette vaste instruction. » Le vin » d'Alicanth ou celui de Rotha » est un bon remède pour les » dévoyements ; les vins d'Es» pagne, comme est celui de » Pacaret, sont recommanda» bles pour les maux d'esto» mach ; les vins du Rhin & » ceux de la Moselle pour les » personnes d'un tempérament » bilieux ; les bons vins Fran» çois, comme sont ceux de » Bourgogne, pour les pitui» teux. »

Le vin d'ailleurs est propre

à rétablir les forces dans les convalescences, on en fait ce qu'on appelle la soupe d'Hippocrate, ou la *rotie au vin*... Il débarrasse les premières voyes des mauvaises humeurs & des matières vermineuses.... Il est somnifère, calmant, utile contre les coliques.... Il est vulnéraire, propre à fortifier les nerfs, résolutif, en plusieurs cas, pour les parties membraneuses & tendineuses &c.

Mais ce qu'il faut bien considérer, c'est que le vin est la potion la plus cordiale & la plus naturelle en maladie, pour ceux qui n'en usent pas, ou ceux qui en usent peu en santé. *Malheureusement*, ajoute l'Auteur, *ceux qui ont le moyen d'en avoir en maladie, en usent trop en santé, de sorte qu'il ne leur fait pas le même effet en maladie qu'il leur feroit, s'ils n'y étoient pas accoutumés par l'usage qu'ils en ont fait en*

ſanté, & même le vin eſt auſſi contraire en maladie à ceux qui en ont beaucoup uſé en ſanté, qu'il eſt utile aux malades qui en ont peu ou point uſé, lorſqu'ils ſe portoient bien : on en fait tous les jours l'expérience. Si un pauvre homme de campagne dont le ſang & les humeurs n'ont été formés que de pain, de laitages & de légumes, & qui ſe couche de bonne heure, eſt près de la fièvre, un gobelet de vin chaud, auquel on aura ajouté du ſucre, de la canelle, pourra le guérir de cette fièvre, en lui procurant une ſueur ſalutaire. Ce même remède donné à un homme de la Ville & opulent, dont le ſang & les humeurs ſont formés de ragoûts, de liqueurs & de caffé, & qui veille la nuit, pourra le faire mourir en lui cauſant une inflammation gangréneuſe &c. Ceci, comme on voit, eſt bien plus réfléchi que la maxime qui ſe trouve dans le troiſième livre de Cicé-

ron sur la nature des Dieux. On y lit que, comme le vin est rarement salutaire aux malades, & qu'il leur fait souvent beaucoup de mal, il vaut mieux s'en abstenir tout-à-fait dans ces occasions, que d'en user avec tant de danger. * La régle de M. Malouin doit être préférée, parcequ'elle n'est point extrême; elle recommande l'usage ou l'abstinence du vin dans les maladies, suivant les dispositions, les forces, l'état passé & présent des malades.

Ce que le même Auteur dit des diverses méthodes qu'on doit suivre dans le traitement des riches & des pauvres, des personnes qui ont vécu dans la tempérance, & de celles qui ont fait

---

Vinum ægrotis, quia prodest raró, nocet sæpissimè, melius est non adhibere omninò quàm spe dubiæ salutis in apertam perniciem incurrere. *Lib. III. de Nat. Deor.*

des excès, eſt plein de ſageſſe & de raiſon. Il fait voir qu'on eſt ſouvent injuſte à l'égard des Médecins ; qu'on a tort de leur reprocher d'être moins ſimples à l'égard des grands que des petits ; des malades de la Ville que de ceux de la Campagne ; car il y a ſouvent dans les Villes des complications de maux, produits par le libertinage, les paſſions violentes, les longues veilles, les excès de diverſes eſpèces ; & cet eſſain de monſtres & d'ennemis demande bien d'autres attaques & d'autres combats, que les ſimples infirmités humaines qui ſaiſiſſent quelquefois le pauvre & le Laboureur. Il faut lire tout cet endroit qui eſt fort bien, ainſi qu'une infinité d'autres, dont nous ne pouvons tenir compte.

Vers la fin de ſon premier volume & de la troiſième partie de ſon Ouvrage, M. Malouin parle

des remédes contre la pierre, & d'abord en Citoyen zélé, auſſi bien qu'en habile Médecin, il s'élève vivement contre ceux qui penſent qu'il ne peut y avoir de remède contre ce mal. Il fait voir 1°. que cette opinion eſt *préjudiciable au ſalut du genre humain*, parcequ'elle empèche de faire des tentatives qui pouroient réuſſir. 2°. Qu'elle eſt déſavantageuſe aux Médecins, qui pouroient s'occuper honorablement & utilement à ſoulager & à guérir les malades qui ont la pierre. 3°. Qu'elle arrête les progrès de la Pharmacie, qui pouroit travailler à la préparation de certains remèdes, capables au moins de ſoulager & de rendre les douleurs de la pierre plus ſupportables. 4°. Qu'elle contredit le témoignage & l'expérience de pluſieurs ſçavans Médecins, qui ont opéré la guériſon de la pierre ſans en venir aux dou-

loureuses pratiques de la taille.

Ce préambule engage l'Auteur dans le détail des remèdes qu'on a tentés jusqu'ici pour cette guérison, il n'en méprise aucun, pas même celui de Mademoiselle Stephens, quoiqu'il soit tombé dans un grand discrédit. On trouve ici le manuel de ce remède, aussi bien que du savon & des pillules de Starkey &c.

On a de suite un Chapitre sur l'eau de Goudron, que M. Berkley, Evêque de Cloyne en Irlande préconise comme une panacée. *Comme cet ancien Philosophe qui du haut des toits crioit à ses Concitoyens, songez à bien élever vos enfans, je voudrois*, dit M. Berkley, *me placer assez haut & avoir la voix assez forte pour crier à tous les infirmes, buvez de l'eau de Goudron.*

Cet Evêque Irlandois a des idées singulières, & il faut rabattre beaucoup de ses discours

tant en Physique qu'en Métaphysique. Cependant son eau de Goudron a de bonnes propriétés ; entr'autres celle de guérir la gratelle, la gale, les écrouelles, presque toutes les maladies de la peau : ce qui s'étend fort loin & a de grandes conséquences en certains Pays.

Notre intention étoit de renfermer le II. tome dans cet Extrait, mais les objets sont si abondants & si curieux que nous donnerons un Article entier pour ce Volume.

ARTICLE XXIX.

DISCOURS QUI A REMPORTE' le Prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. Par un Citoyen de Genève

Genève &c. * *A Genève 8°. pag. 66.*

ON a dît du P. Mallebranche que l'*imagination servoit un ingrat*; & le moins qu'on puisse dire, après avoir lu le discours qui s'annonce ici, c'est que l'Auteur, en le composant, ne songeoit guères aux services qu'il recevoit actuellement des Lettres & des Sciences. Cependant comment pouvoit-il ne pas voir tous les trésors de l'éloquence & du génie prodigués en sa faveur? Comment se rendoit-il insensible à la différence extrême que la Littérature met entre lui & le

* Cet Auteur est M. Rousseau, déja nommé dans un autre Ouvrage périodique. Son Ouvrage présente quelques traits qui décélent la première éducation qu'il a reçuë dans une République. L'Avertissement prévient sur cela le Lecteur; & ces traits n'étoient point dans l'Exemplaire Ms. qui a mérité la couronne littéraire.

vulgaire ignorant? Ceci formeroit peut-être encore une question; & il y a toute apparence qu'elle ne pourroit être résoluë que par le même Auteur. Voyons l'objet de son travail & la matière de ses succès.

On demandoit, dans l'Académie de Dijon, *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs;* & notre Auteur (M. Rousseau) prononce, sans déguisement & sans respect humain, que la renaissance de tant de belles choses, bien loin d'épurer les mœurs, n'a servi qu'à les corrompre; & à la suite de ce Jugement, l'Assemblée Académique a décerné la couronne; & le discours donné au Public paroît capable de faire une révolution dans les idées communes. » O Fabricius! *s'écrie l'Auteur, en déplorant les malheurs que la Littérature, selon lui, a produits*

» *dans l'ancienne Rome*; qu'eût
» pensé votre grande ame, si,
» pour votre malheur, rappellé
» à la vie, vous eussiez vû la
» face pompeuse de cette Rome
» sauvée par votre bras, & que
» votre nom respectable avoit
» plus illustrée que toutes ses
» Conquêtes? Dieux! eussiez-
» vous dit, que sont devenus
» ces toits de chaume & ces
» foyers rustiques qu'habitoient
» jadis la modération & la ver-
» tu? quelle splendeur funeste a
» succédé à la simplicité Romai-
» ne? quel est ce langage étran-
» ger? quelles sont ces mœurs
» efféminées? que signifient ces
» Statues, ces Tableaux, ces Edi-
» fices? Insensés, qu'avez-vous
» fait? Vous les Maîtres des Na-
» tions, vous vous êtes rendus
» les esclaves des hommes fri-
» voles que vous avez vaincus?
» ce sont des Rhéteurs qui vous
» gouvernent? c'est pour enri-

» chir des Architectes, des Peintres, des Statuaires & des Histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce & l'Asie ? les dépouilles de Carthage sont la proye d'un joueur de flute ? Romains, hâtez-vous de renverser ces Amphitéâtres ; brisez ces marbres ; brulez ces Tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent, & dont les funestes Arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talens ; le seul talent digne de Rome, est celui de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour une Assemblée de Rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude & le charme des hommes futiles. » Que vit donc Cynéas de si ma-

» jestueux ? ô Citoyens ! il vit
» un spectacle que ne donne-
» ront jamais vos richesses ni
» tous vos Arts ; le plus beau
» spectacle qui ait jamais paru
» sous le Ciel, l'Assemblée de
» deux cents hommes vertueux,
» dignes de commander à Rome
» & de gouverner la Terre «.

Nous ne voulions qu'indiquer ce morceau ; mais la vivacité des idées & des expressions nous a entraînés. Cependant les beautés mâles & vigoureuses qu'on y admire, détruiront nos Arts si elles sont prises pour des vérités. Eh quoi ! ne pourrons-nous pas nous écrier à notre tour :

O Medicis ! ô Léon ! ô François ! * Restaurateurs magnifiques des Sciences & des Lettres, que penseriez-vous si, rappellés

* On sçait que les Médicis, Léon X. & le Roi François I. furent les grands Restaurateurs des Lettres.

à la lumière, vous appreniez qu'on regarde vos bienfaits comme un malheur, & vos libéralités comme un poiſon funeſte; ſi vous voyiez briſer les Couronnes dont vous prîtes plaiſir à parer la tête des hommes Sçavants; ſi l'ignorance, ſortie des tombeaux où vous l'aviez réduite, détruiſoit les monuments de goût & de génie érigés à votre gloire? Arrêtez, diriez-vous, ſuſpendez vos fureurs, quels crimes ont commis ces Statues, ces Tableaux, ces Edifices; de quels forfaits ſe ſont rendu coupables ces riches Bibliothèques, ces Sanctuaires d'érudition, ces Ecoles fameuſes que vous prétendez détruire? Eh quoi! le Vandale armé de fer & de feu viendra-t'il renouveller le ſpectacle de ſes attentats? Le Muſulman perſécuteur enſevelira t'il ſous des ruines communes, le ſçavoir, le Sçavant, & la gloire de l'un & de l'autre &c.

Cependant modérons nous mêmes les accès d'un zéle qui ne doit pas être impétueux. Il eſt ici queſtion de morale, de ſageſſe, de vertu. Si les Sciences & les Arts ont corrompu & ne peuvent que corrompre les hommes, c'eſt le chant des Sirènes, il faut le déteſter; c'eſt la potion meurtrière de Circé, il faut en proſcrire l'uſage. Ecoutons l'Orateur qui entreprend de nous inſtruire; ſoyons dociles à ſa voix, s'il nous dit la vérité; oſons tempérer ſes déciſions, ſi elles préſentent quelque choſe de trop général ou de trop peu ménagé.

Sa première partie roule principalement ſur des faits: elle commence par une Peinture magnifique de la reſtauration des Lettres. » La chute du Trône de » Conſtantin porta dans l'Italie » les débris de l'ancienne Grèce. » La France s'enrichit à ſon tour

» de ces précieuses dépouilles.
» Bientôt les Sciences suivirent
» les Lettres ; à l'Art d'écrire se
» joignit l'Art de penser ; grada-
» tion qui paroît étrange & qui
» n'est peut-être que trop natu-
» relle ; & l'on commença à sen-
» tir le principal avantage du
» commerce des Muses, celui de
» rendre les hommes plus socia-
» bles, en leur inspirant le désir
» de se plaire les uns aux autres
» par des ouvrages dignes de
» leur approbation mutuelle &c.

Mais à ce tableau qu'il faut voir en détail, succéde celui de nos mœurs ; & quel essain de crimes s'y fait apperçevoir sous le voile de notre fausse politesse, & sous le masque de notre urbanité perfide ! » On ne profanera
» plus par des juremens le nom
» du Maître de l'Univers, mais
» on l'insultera par des blasphè-
» mes, sans que nos oreilles
» scrupuleuses en soient offen-
» sées. On ne vantera pas son

» propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On » n'outragera point grossiérement son ennemi, mais on » le calomniera avec adresse. » Les haines Nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera » un dangéreux Pyrrhonisme. Il » y aura des excès proscrits, des » vices deshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de » Vertus ; il faudra les avoir ou » les affecter &c. «

Or tout ceci est, selon l'Auteur, le fruit pernicieux des Sciences & des Arts, & pour le prouver il fait une induction de tous les Pays où le régne des belles connoissances a été bientôt suivi du luxe, de la molleſſe, de la servitude. L'Egypte, la Grèce, Rome, Constantinople, la Chine passent sous les yeux du Lecteur ; & de suite M. Rous-

ſeau oppoſe la frugalité, le courage, les travaux utiles des Nations qui ne ſe familiariſerent jamais avec la Litterature. Les Scythes, les Perſes, les Germains, les Romains, dans leurs premiers tems, les Lacédémoniens ſurtout paroiſſent avec le cortége de leurs vertus.. » O
» Sparte! opprobre éternel d'u-
» ne vaine doctrine! tandis que
» les vices conduits par les beaux
» Arts s'introduiſoient enſemble
» dans Athène, tandis qu'un Ty-
» ran y raſſembloit avec tant de
» ſoin les ouvrages du Prince
» des Poëtes, tu chaſſois de tes
» murs les Arts & les Artiſtes,
» les Sciences & les Sçavans &c. «

L'Auteur préſente auſſi deux célébres & vertueux perſonnages, Socrate en Grèce, le vieux Caton dans Rome, le premier appliqué ſans ceſſe à décrier les Poëtes, les Orateurs, les Artiſtes; l'autre déclamant avec for-

ce dans le Sénat *contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amollissoient le courage de ses Concitoyens.*

Arrêtons-nous ici quelques moments, non pour critiquer, mais pour faire voir que Socrate & Caton se reconcilièrent quelquefois avec les Sciences & les Arts. Socrate apprit à toucher la Lyre, disant qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que d'apprendre ce qu'on ne sçavoit pas ; il dansoit souvent, persuadé que cet exercice étoit utile à la santé ; il louoit l'étude de la Géométrie, & il vouloit qu'on s'y appliquât jusqu'à ce qu'on en sçût assez pour arpenter la Terre qu'on avoit reçuë de ses Ancêtres. Enfin, selon Diogène Laërce d'où nous tirons tout ceci, ce Philosophe étoit persuadé qu'il n'y a d'autre bien au monde que la Science, & d'autre

mal que l'ignorance *.

L'ancien Caton, quoique prévenu d'abord contre l'Eloquenquence, la Philosophie, & toute la Littérature des Grecs, se rapprocha tellement dans la suite des idées communes, qu'il apprit le Grec sur la fin de sa vie. Et Cicéron dit que cet exemple l'encourageoit à porter le poids des mêmes études ** ; & le Chancelier Bacon dit ingénieusement, à ce sujet, que Caton se punit bien lui-même de ses emportements contre le Grec, lorsqu'à l'âge de plus de 70 ans il se mit à étudier cette Langue.

Conclurons-nous des actions de ces grands hommes, *que la probité est fille de l'ignorance, que la science & la vertu sont incom-*

---

* Aiebat unum tantummodò bonum esse scientiam, atque unum tantummodò malum, inscitiam.

** *L. 4. Acad. quæst.*

patibles? On conviendra que la question est au moins fort douteuse : mais pour nous instruire davantage, il faut voir la seconde partie de l'Auteur ; les Sciences y sont considérées en elles-mêmes ; on y examine ce qui doit résulter de leur progrès ; on y rapproche le raisonnement, des inductions historiques ; c'est, pour ainsi parler, le point de droit dans la matière présente.

Et d'abord M. Rousseau explique l'origine des connoissances humaines : » L'Astronomie » est née de la superstition ; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique d'une vaine » curiosité ; toutes, & la morale » même, de l'orgueil humain. » Les Sciences & les Arts doivent donc leur naissance à nos » vices ; nous serions moins en » doute sur leurs avantages, s'ils

» la devoient à nos vertus. «
Voici une décision bien rigoureuse, bien contraire au sentiment de Platon & de Varron. Ils pensoient l'un & l'autre que l'étude de la Philosophie étoit le plus grand & le meilleur présent qui eût été donné du Ciel aux hommes *; & la Philosophie contient sans doute la Physique, la Morale, avec la plûpart des autres Sciences que vient de citer notre Auteur.

Mais les traits de cet adversaire volent de toutes parts; il juge les Sciences défectueuses dans leurs objets. Sans le luxe, dit-il, que feroit-on des Arts? Sans les injustices, à quoi serviroit la Jurisprudence? Sans les guerres & les tyrannies, que deviendroit l'Histoire? Il indique les occasions d'erreur où engage la recherche du vrai, la discus-

* *Cicer. L. I. Acad. quæst.*

sion des divers sentiments ; il déplore la perte d'un tems qui devroit être employé au service de la Patrie. » Que devons-nous » penser, *ajoute-t'il*, de cette » foule d'Ecrivains obscurs, & » de Lettrés oisifs qui devorent » en pure perte la substance de » l'Etat ? Que dis-je, oisifs ? plût » à Dieu qu'ils le fussent en ef- » fet ! Les mœurs en seroient plus » saines & la Société plus paisi- » ble. Mais ces vains & futiles » déclamateurs vont de tous cô- » tés, armés de leurs plus fu- » nestes paradoxes ; sapant les » fondements de la foi & anéan- » tissant la vertu. Ils sourient dé- » daigneusement à ces vieux » mots de Patrie & de Religion, » & consacrent leurs talens & » leur Philosophie à détruire & » avilir tout ce qu'il y a de sacré » parmi les hommes. Non qu'au » fond ils haïssent ni la vertu ni » nos dogmes ; c'est de l'opinion

» publique qu'ils sont ennemis ;
» & pour les ramener au pied
» des Autels, il suffiroit de les
» reléguer parmi les Athées. O
» fureur de se distinguer, que
» ne pouvez-vous point ! «

On ne peut qu'applaudir à ces témoignages de zèle ; & c'est l'éloge que mérite l'Auteur dans le détail de son discours ; sans compter la gloire Littéraire qui est duë à son bel esprit & à sa puissante élocution. Mais évite-t'il toujours de confondre la Science même avec ce qui n'en est que l'abus ? Voilà des impies qui font servir leurs prétendus talents à combattre ce qu'il y a de plus vénérable parmi les hommes. Eh ! quel est en tout ceci le crime dont l'étude, l'érudition, les lumières naturelles ou acquises se rendent coupables ? parceque le fer a ôté quelquefois la vie aux Citoyens, faut-il en réprouver l'usage dans la Milice, dans

les travaux domeſtiques, dans l'Agriculture ? parceque la terre produit des herbes pernicieuſes avec le grain ſalutaire, faut-il ceſſer d'ouvrir ſon ſein, & de lui confier le gage de nos eſpérances ? diſons quelque choſe de plus relatif aux devoirs & à la conduite de l'homme : Parçequ'il y a eu des ſéditieux qui ont tourné contre l'Etat, les forces qu'on leur avoit confiées, faut-il que l'adminiſtration des affaires publiques ne ſoit remiſe à perſonne ? parceque la Religion a été profanée par des impies, au point même de ſervir de prétexte ou de voile aux paſſions humaines, faut-il abolir tout le culte qu'on rend à la Divinité ? Ces exemples ſi lumineux doivent au moins tempérer les reproches que notre Auteur fait aux Sciences & aux Arts.

» Nos Jardins, *dit-il*, ſont or-
» nés de Statues, & nos Galeries

» de Tableaux. Que penseriez-» vous que représentent ces » Chef-d'œuvres de l'Art, exposés à l'admiration publique ? » les défenseurs de la Patrie, ou » ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par » leurs vertus ? non. Ce sont des » images de tous les égarements » du cœur & de la raison, ti-» rées soigneusement de l'ancien-» ne Mythologie, & présentées » de bonne heure à la curiosité » de nos enfans, sans doute afin » qu'ils ayent sous leurs yeux » des modèles de mauvaises ac-» tions, avant même que de sça-» voir lire. »

Que ceci exprime bien encore l'abus qu'on fait des meilleures choses ! Si le pinceau & le ciseau de nos Artistes s'exercent à nous représenter les Héros de la Religion, les grandes actions de nos Princes, les bienfaits de nos Législateurs ou de nos princi-

paux Citoyens, pourquoi les transporter de ces sphères glorieuses aux indignes amusements de nos passions ou de nos fantaisies ?

Il en est de même des Belles-Lettres, de la Philosophie, de la la composition des Livres, de l'Art Typographique &c. objets de la censure grave & éloquente du sage qui nous occupe. Toutes ses raisons évaluées au juste n'attaquent que les désordres, les excès, les écarts. Et comment la Littérature avec tous les Arts qui la concernent, seroit-elle plus ennemie de la vertu & plus féconde en crimes, que la science & l'exercice de la guerre, dont l'Auteur fait tant de cas dans tout son discours ? Quoi! nous croirions que les Goths, les Huns, les Vandales, tous ces essains de barbares armés contre l'Empire Romain, eurent des mœurs & des vertus, parce-

qu'ils ne se picquèrent d'aucune érudition, parcequ'ils détruisirent tous les monuments des beaux Arts, parcequ'ils brulèrent les Bibliothèques avec ceux qui veilloient à la garde de ces dépôts Littéraires? disons-le sans craindre de nous tromper; la Science militaire va de pair avec l'étude des Lettres & des Arts. L'une & l'autre méritent des éloges quand on les tourne au bien de la Patrie, au soulagement de l'humanité, au service & à la gloire des Puissances placées sur nos têtes. L'une & l'autre (la Guerre & la Littérature) sont pernicieuses, quand la passion les met en œuvre; avec cette différence toutefois que l'abus des Lettres se fait peu sentir aux simples, au peuple, aux Citoyens occupés d'un travail nécessaire; au lieu qu'une guerre passionnée détruit une multitude d'innocents, ré-

pand le deuil dans les Villes & dans les Campagnes.

Mais enfin M. Rousseau semble se réconcilier, sur la fin de son discours, avec les Sciences & les Arts. Nous en jugeons par le tribut d'éloges qu'il paye aux Académies Littéraires ; cependant il a l'attention, nous dirions presque l'adresse, de n'entrer dans ce morceau que par la voye qu'il a suivie constamment dans son ouvrage, c'est-à-dire par la préférence qu'il donne toujours aux mœurs & à la vertu. Il considère les Compagnies sçavantes comme *chargées à la fois du dangéreux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs.* Il fait voir que le soin qu'on a dans ces corps d'entretenir l'amour & le renom de la vertu, prouve qu'il a fallu prendre des mesures contre le commerce des Lettres ; qu'il a été néces-

faire de préparer des remèdes aux maux que la Littérature enfante. Encore une fois, il y a bien de l'eſprit & de la fineſſe, dans cette manière de donner des louanges. Et en général tout ce diſcours eſt d'un goût, & d'une force à faire ſouhaiter que l'Auteur ne ſe brouille plus avec les Muſes : elles y perdroient trop, & que ne doivent-elles pas faire pour le gagner à leur parti !

ARTICLE XXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

LE *nouveau Magaſin François, ou Bibliothèque inſtructive & amuſante, pour les mois de*

Février, *Mars*, *Avril*, *Mai*, *Juin*, *Juillet*, *Août* 1750. chez *François Changuion*, *R. Griffiths &c.* Et ce livre se trouve aussi à Paris chez David le jeune, Briasson, Montalant &c.

En annonçant le premier volume de cet ouvrage périodique, nous promettions d'en faire connoître le progrès. Les sept volumes que nous venons de voir, nous mettent en état de tenir parole. Ce livre est véritablement un magazin qui contient toute espèce de marchandise; il y en a pour les Philosophes, pour les Poëtes, pour les Théologiens, pour les Médecins, pour les Politiques, pour ceux qui veulent étudier ou s'amuser; s'entretenir dans de profondes réfléxions, ou charmer leur ennui par des bagatelles. On y reçoit beaucoup de pièces entières, dont quelques-unes se partagent successivement dans

les volumes ; telles par exemple que *Babouc, Anecdotes sur le Czar Pierre I, le triomphe de la constance, le triomphe de la vérité, &c.* Il s'y trouve aussi des relations d'avantures Romanesques, quelques-unes dans un goût moral ; d'autres simplement historiques. Enfin les petites Pièces de vers, qui s'envolent dans notre Atmosphère Françoise, vont se rendre au magazin. L'Auteur de ce Recueil est une Dame de beaucoup d'esprit, elle compose elle-même des ouvrages suivis, & quelques-uns paroissent ici avec ceux qu'elle a recueillis d'ailleurs. Nous croyons que les siens ont un dégré de bonté qui les distingue. Il faut encourager ses Correspondants à ne lui envoyer rien de trop frivole, rien de mauvais, rien d'ennuyeux, si cela se peut. Au cas que ces denrées méprisables ou médiocres aillent au magazin, il faut

les y laiſſer ſans les étaler aux yeux du Public.

LORRAINE

DE NANCY.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine, ſignale de plus en plus ſa magnificence à l'égard de la Littérature & des gens de Lettres. Il vient d'ordonner l'établiſſement d'une Bibliothèque publique, d'une Société ou Académie Littéraire, & d'une diſtribution de prix capable d'encourager les Sçavans : tout ceci ſur les fonds que S. M. tire de ſon Tréſor Royal. Ces inſtitutions avoient été précédées de l'érection d'une Chaire de Mathématique dans le Collège de Pont-à-Mouſſon ; de la fondation de douze places dans le même Collège en faveur d'autant de Gentilshommes, & de 48 autres places à Lunéville pour des Gen-

tilshommes Polonois & Lorrains, avec des Maîtres capables de les former aux exercices de leur âge & de leur condition.

Ceci n'eſt qu'une partie des obligations que les Lettres, les Arts, l'éducation publique ont à ce grand Prince. D'autres établiſſements de toute eſpèce repréſentent ſans ceſſe à la Lorraine ſa piété, ſa charité, ſon amour pour les pauvres; le déſir ardent qu'il a de ſoulager les malades, d'éteindre les diſſenſions domeſtiques, de prévenir les Procès, de rendre tous ſes ſujets heureux. Il ſera difficile que ni le ſiècle préſent, ni la poſtérité reconnoiſſent & préconiſent aſſez tant de bienfaits. Que pourroient les monuments publics, & les Chef d'œuvres de l'Art, pour la gloire d'un Monarque qui réünit plus de vertus en ſa perſonne, que les Triomphateurs de l'ancienne Rome ne raſſemblèrent

de termes fastueux dans l'énumération de leurs exploits ?

Cependant il faut que l'admiration & la reconnoissance s'expliquent : & ces sentiments ont éclaté depuis peu à l'occasion & de la manière que nous allons dire. Le Roi de Pologne ayant fondé à Nancy un Séminaire de douze Jésuites pour faire chaque année des Missions dans la Lorraine & le Barrois, ces PP. ont érigé dans une des salles de leur maison un buste de marbre blanc à la gloire de S. M. L'ouvrage ébauché à Rome par M. Slodtz & fini en Lorraine par le Sculpteur du Roi, a eu l'approbation des Connoisseurs. Il a deux pieds huit pouces de haut : son piédestal sept pouces & demi ; & il porte sur une console de marbre jaspé haute de trois pieds quatre pouces & terminée en cul-de-lampe par un ornement en cuivre doré. Le milieu

de la console est un marbre noir incrusté & bordé d'une moulure de cuivre doré attachée en haut par une agraffe en rocaille, & terminée au bas par un fleuron de même ; sur ce marbre on lit en Lettres d'or l'Inscription suivante :

REGI OPTIMO
Fundatori munificentissimo
Patres Societatis JESU
Posuere
M. DCC. L.

Ce monument est posé dans un grand paneau ceintré en portique, d'un marbre jaspé plus brun que celui de la console, & bordé d'un cadre de marbre de Languedoc. Les panneaux de même grandeur, qui occupent le reste de la salle, sont séparés par des Pilastres & remplis de Tableaux en fresque, représentant les différentes fondations de S. M.

Ce Prince ayant daigné honorer de sa présence la même maison des Missions, le 6 Décembre dernier, peu de jours après la perfection de cet ouvrage, on lui fit une réception dont la reconnoissance & la vénération faisoient tout le mérite; en pareille occasion le mot d'Evandre à Enée a toujours sa valeur: *Aude, Hospes, contemnere opes.* Sa Majesté reçut avec bonté les témoignages de respect & de zéle qu'on lui donna; elle voulut bien entendre quelques compositions Littéraires sur la fête présente, & après le spectacle d'un feu d'Artifice à l'Italienne, elle partit aux acclamations du Peuple pour son Château de la Malgrange.

FRANCE.

DE PARIS.

On a vu depuis peu une Let-

tre très-ingénieuse sur la Pièce de Cénie. L'Auteur y parle à Madame de Grafigny ; il préconise la diction, les caractères, les mœurs, les sentiments répandus dans sa Pièce, & ce détail d'éloges se développe avec autant de graces que de vérité. On lit dans un endroit : » Quel ta-
» lent, Madame, de maîtriser
» ainsi les cœurs, & les esprits
» dans tous les ordres ; de se les
» assujettir non pour les énerver
» ou les corrompre, par le spec-
» tacle toujours contagieux du
» désordre ou de l'excès des paf-
» sions ; mais pour les en garan-
» tir, en les excitant à l'amour
» de la vérité, de la droiture,
» de la vertu malheureuse, & en
» les affermissant dans les revers,
» par l'exemple du courage de
» votre Héroïne ! Quel honneur
» vos ouvrages font à vos amis,
» & qu'il est flatteur d'avoir l'esti-
» me d'une ame faite comme la

» vôtre ! « L'Auteur ajoute ailleurs. » Vous avez fait triompher l'humanité & l'amitié, » non point cette amitié oisive » qui se borne à plaindre les » malheureux ; mais cette amitié » active & secourable, qui va » chercher l'honnête homme opprimé & abandonné, qui sçait » en ménageant son amour propre, faire cesser tous ses maux, » & lui porter une nouvelle vie. » Quel avantage pour l'homme » que celui de pouvoir faire du » bien aux malheureux ! que le » souvenir en est doux, & combien ce plaisir surpasse tous les » autres !

Qand on a lu Génie, on fait sans effort l'application de tout ceci, on sent tout le vrai des éloges insérés dans cette Lettre. Un mot qui s'y trouve sur la Colonnade du Louvre décèle l'Auteur ; on reconnoit le zéle qui ranima l'ombre du grand Col-

bert ; on retrouve ce ſtyle de Citoyen qui s'intéreſſe à la gloire du nom François ; cette manière aſſurée de philoſopher ſur nos Arts & ſur nos mœurs. Et voilà ce qui met le comble au triomphe de Génie ; car la louange étant, ſelon la penſée du Chancelier Bacon, le trait de lumière qui ſe réfléchit ſur le mérite, on conçoit que, ſi ce trait part de la bouche ou de la plume d'un ami de la vérité, d'un adverſaire déclaré de la flatterie, diſons même, d'un Obſervateur critique, il faut que le mérite ſoit très-réel & très-diſtingué.

Un homme de Lettres qui nous eſt inconnu a tâché de rendre en vers François l'*Ariſtée* du quatrième livre des Géorgiques de Virgile ; entrepriſe qui ſuppoſoit du courage, & des talens. L'ouvrage paroît ſous ce titre, *Ariſtée Epiſode du IV Li-*

vre des Géorgiques, brochure de 32 pag. Ceux qui liront cet Essai, qui le compareront attentivement avec le Latin, en seront contents, & souhaiteront que l'Auteur continue à s'exercer sur de pareils sujets. Ce n'est pas qu'il égale le sentiment, l'expression, l'harmonie de son modèle ; la chose n'étoit pas possible : il suffisoit d'en approcher ; de rendre le sens de Virgile, de versifier avec goût, de se soutenir vis-à-vis de ce Poëte redoutable. Citons un morceau pour faire connoître la tentative, nous dirions presque la confiance de l'Anonyme ; nous entendons une confiance louable, bien entendue, & propre de l'entreprise. L'endroit qu'on va voir n'est ni le meilleur ni le moins bon de cette Traduction ; nous avons transcrit sans choix la descente d'Orphée aux Enfers.

Aux gouffres des Enfers, il dirige ses
pas,
Affronte, sans effroi, l'Empire du trépas;
Il ose pénétrer ces Forêts ténébreuses,
Qu'une éternelle horreur rend encor
plus affreuses.
Il ose avec transport s'approcher de Pluton,
Dans son antre aborder la barbare Alecton.
A ses tendres chansons, de leurs demeures sombres,
A flots tumultueux on voit sortir les ombres,
Accourir des Enfers les pâles Habitans,
Dans le vuide & la nuit, simulacres errans.
Ainsi, lorsque les vents déchaînés sur la
Terre,
Confondent les éclairs, la grêle & le
Tonnerre,
Le peuple aîlé des airs vole au fond des
Forêts,
En foule se cacher sous les arbres épais.
Des champs Elisiens les riantes prairies

Rassemblent à sa voix des épouses chéries,
Dont le cœur même encor fidèle à leur époux
Est ému de tendresse à des accens si doux.
On y voit accourir des Héros magnanimes,
De Bellone & de Mars, généreuses victimes,
Des Princes moissonnés au printems de leurs jours,
De leurs peuples heureux la gloire & les amours.
On voit près d'un bucher des mères éplorées,
Suivre dans le tombeau leurs filles adorées.
L'Onde noire du Styx, & ses Marais bourbeux
Qui baignent ce séjour de leurs flots limoneux,
Y forment neuf remparts dont l'épaisse barrière
Sépare pour jamais la nuit de la lumière &c.

Pour le succès de la comparaison, il faut aussi transcrire le Latin. Ce sera une sorte d'épreuve pour le Traducteur ; mais il ne dispute pas le prix, il ne veut que paroître à la barrière avec le Prince des Poëtes.

Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis ;
Et caligantem nigrâ formidine lucum
Ingressus, manesque adiit, Regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum,
Quàm multa in Sylvis avium se millia condunt,
Vesper ubi, aut hybernus egit de montibus imber.
Matres atque viri defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm heroûm, pueri, innuptæque puellæ,

Impositique rogis juvenes antè ora parentum:
Quos circùm limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardâque palus innabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfusa coercet &c.

Lettres de M.... à son ami, in-12. pag. 212. chez la veuve Roüy & Knapen au Palais, M. DCC. L.

Ces lettres au nombre de trente, sont l'ouvrage d'un Militaire* qui pense en Philosophe, & qui parle en homme d'esprit. Il feint que, dans un accès de létargie, son ame dégagée des liens du corps se rendit aux bords de l'Achéron, mais que, comme son heure n'étoit pas encore venuë, Caron ne voulut point la passer; qu'il se contenta de lier

* M. de Varennes ancien Colonel d'Infanterie.

avec elle un commerce d'amitié : commerce qui ſubſiſta, quand la léthargie eut ceſſé, & que l'ame ſe fut remiſe en poſſeſſion de ſes exercices ordinaires.

Ce Recueil comprend donc les lettres que l'Officier écrit de ce monde à Caron, & celles que Caron lui écrit de l'Empire des ombres. Et ceci eſt imaginé, comme dans nos Dialogues des morts, pour diſtribuer des moralités. On conçoit que Caron voit arriver ſur ſon bord toutes ſortes de perſonnes, & qu'il ne manque pas de les peindre à ſon ami. Les nouveaux venus ſont un Nouveliſte, un Courtiſan, un Magiſtrat ſans mérite, un Philoſophe, un Petit-maître, un Uſurier &c. & de ſon côté le Militaire bien inſtruit des affaires du monde, ajoute aux portraits du Dieu Nautonnier ; il lui en communique d'autres de ſa façon,

tantôt en ſtyle critique, & quelquefois en prenant le ton d'éloge. Il régne dans tout ce détail beaucoup de décence, de connoiſſance du monde, de zéle pour la verité. L'invention brille en pluſieurs endroits ; on ne manquera pas de remarquer en ce genre, la fiction du miroir où chacun reconnoît ſes foibles. Ce morceau très-varié & très-bien ſoutenu occupe plus de 25 pages dans le volume. On y lira auſſi avec plaiſir la Deſcription que Caron fait de la révolte des ombres du Tartare : il repréſente d'abord leur ordre de bataille, puis il ajoute :

» L'armée que Pluton leur op-
» poſoit, étoit plus foible de plu-
» ſieurs millions de ſoldats; mais
» il avoit Démoſthène pour Mi-
» niſtre de la guerre. Son armée
» étoit commandée par les ver-
» tus, qui avoient pour Officiers
» Généraux, Alexandre, Céſar,

» Scipion, Cyrus, Annibal,
» Condé, Turenne, Vendôme
» & Luxembourg. Le grand Sa-
» ladin commandoit le corps de
» réserve. . . Scanderberg avoit
» sous ses ordres un détache-
» ment propre à observer les
» démarches de l'ennemi & à
» l'inquiéter. Fabius le Tempo-
» riseur devoit aider les Géné-
» raux de son bras & de ses avis.
» Le grand Armand étoit Pré-
» vôt de l'armée, pour conte-
» nir les troupes dans la subor-
» dination. Jules son successeur
» dont les finesses auroient trom-
» pé le Maître du Tartare, étoit
» souvent détaché pour décou-
» vrir les desseins de l'ennemi.
» Fernand Cortès qui avoit déja
» livré plusieurs batailles à des
» Ombres, lorsqu'il subjugua
» l'Amérique, avoit une grande
» autorité dans le Conseil &c. «
Il faudroit lire toute la suite de
cette Relation, où Démosthène

eſt repréſenté comme cauſe principale du ſuccès. Nous laiſſons nos Lecteurs jouir de cette amuſante & inſtructive allégorie. On ne peut qu'exhorter l'Auteur à donner une ſuite à ces Lettres; la matière eſt encore ſuſceptible de bien des beautés, & d'un grand nombre de portraits Philoſophiques, toujours cachés ſous le voile d'une agréable fiction.

On vient de publier un livre profond en ſon genre. Il eſt intitulé : *Projet dans lequel on propoſé diverſes méthodes pour les quadratures des lignes courbes.* L'Auteur (M. Rolin) entreprend d'y donner en expreſſions Algébriques d'abord, puis en nombres, le rapport approché du cercle au diamètre, tel que tous les Géomètres l'ont trouvé, c'eſt-à-dire que ſi le rayon eſt $\frac{1}{2}$ on aura pour la circonférence 3. 14159265 &c.

Février 1731.

Ce qu'il y a de remarquable & d'appartenant en propre à l'Auteur, c'est sa méthode. Nous voudrions pouvoir la décrire & la mettre toute entière sous les yeux du Lecteur.

Qu'on imagine que ce Géomètre commence par analyser, suivant la doctrine des infiniment petits, l'aire d'un Triangle isocèle rectangle, laquelle se trouve coupée par une infinité de rectangles, qui ont, sur un des côtés de ce triangle, leurs bases, chacune ayant des différences constantes infiniment petites du second ordre.

Ceci n'est qu'un prélude aux opérations algébriques, prélude même dont on pourroit absolument se passer, mais que M. Rolin fait toutefois envisager comme quelque chose de très-utile dans le détail de ses procédés.

Il passe à la considération d'un cercle; & dans ce cercle est d'un

e ôté une portion de parabole, & de l'autre un segment Curviligne quelconque ; chacune de ces figures a ses ordonnées, ses sinus; chacune porte sur le rayon du cercle, lequel est considéré comme l'axe de ces courbes. Or la comparaison de ces ordonnées soit entre elles, soit avec le paramètre de la parabole, & avec les parties du rayon qui tiennent lieu d'abscisses, donne des Analogies correspondantes aux triangles rectangles & aux parties différencielles indiquées plus haut. Delà naissent des formules que l'Auteur déduit avec autant de facilité que d'élégance Géométrique.

Une de ces formules est $\frac{32}{10} \times \frac{1}{2} a\sqrt{3}$, c'est le sinus de 60 dégrés d'un cercle qui a $\frac{32}{10}$ pour rayon, & ce sinus est égal à la circonférence qui a une $\frac{1}{2}$ pour rayon. L'Auteur suppose la cons-

truction Géométrique de cette formule, & il passe ensuite au calcul en nombres. A étant $\frac{1}{2}$ on a d'abord pour le sinus de 60 dégrès, 3.744 &c. Ensuite comme on prend $\frac{32}{10}$ pour l'unité ou pour rayon, il faut diviser ce rayon par 10, 100 &c. & alors $\frac{32}{100}$ $\frac{32}{1000}$ en sont les parties décimales; après quoi on fait l'évaluation en parties abstraites & l'on a pour le cercle entier 3.14159265 &c.

On voit bien que nous abrégeons tout, que nous ne répandons presque aucune lumière par la nécessité où nous sommes d'indiquer simplement la route de l'Auteur. Il faut recourir au livre, le méditer, l'étudier, sçavoir gré à celui qui nous le donne, & l'encourager à nous en donner d'autres sur ces matières tanscendantes. *On trouve celui-ci, qui est un in-8°. de 93 pages, chez Joseph Bullot rue S. Etienne dès Grès à S. Joseph.*

Traité de Perſpective à l'uſage des Artiſtes, où l'on démontre géométriquement toutes les pratiques de cette Science, & où l'on enſeigne, ſelon la méthode de M. le Clerc, à mettre toutes ſortes d'objets en perſpective, leur réverbération ſur l'eau & leurs ombres, tant au ſoleil qu'au flambeau. Par M. Edme-Sébaſtien Jeaurat Ingénieur Géographe du Roi 4°. *chez Charles-Antoine Jombert, ruë Dauphine &c. M. DCC. L.*

Cet ouvrage, quoiqu'excellent dans ſes principes & dans ſes détails, n'eſt toutefois pas ſuſceptible d'Extrait. Le ſtyle Géométrique y domine partout; & pour en profiter il faut le lire, le compas & la plume à la main. Nous y avons obſervé les caractères ſuivants.

Il eſt diviſé en deux parties; la première contient la Théorie de la perſpective, & la ſeconde

eſt toute deſtinée à la pratique. Quoiqu'on ait voulu donner à tous les Artiſtes les régles de cet Art, on a travaillé particulièrement pour les Peintres. La Préface qui eſt courte, ſimple, conciſe, exprime aſſez cette intention.

Les définitions qu'on donne de la Perſpective, de ſon objet, de ſes eſpèces, des termes qui lui ſont propres, demandent à être luës, méditées, rappellées ſurtout avec ſoin dans le cours des problèmes, Théorèmes, Leçons &c. Si l'on eſt Géomètre on ſuivra aiſément l'Auteur dans ſa première partie; ſi l'on n'a pas cet avantage, il ne faut pas même entreprendre cette tâche: on doit ſe contenter de la ſeconde partie, qui ſuffira bien pour fixer l'attention des Lecteurs ordinaires.

Les planches & les vignettes qu'on voit dans ce volume ré-

pondent parfaitement à la bonté de tout l'ouvrage.

Attilie, Tragédie. Chez Giffart fils, rue S. Jacques.

Cette Pièce n'a point été donnée au Théâtre, & c'est pour cela que nous en disons un mot. Elle mériteroit une discussion & des éloges dans les formes. Nous y avons remarqué des situations heureuses, de l'élévation, du sentiment, & une versification communément belle. Exemple de cette dernière qualité : Placide de retour après un long exil dit à l'Empereur Adrien.

J'étois à moi, Seigneur, & dans ma solitude
De l'oubli des humains je faisois mon étude.
Privé de tout, au moins je ne connoissois plus
Ni les vaines terreurs, ni les vœux superflus.

Ce bras même, oubliant une valeur
cruelle,
De la terre avec joie ouvroit le sein fidéle;
De mes champs fortunés, je formois mes
Etats;
Leurs fruits flattoient mon goût, & ne
l'irritoient pas.
Sous le paisible toit d'un feuillage fragile,
Plus que sous les lambris, je reposois
tranquile &c.

Placide est un héros belliqueux & Chrétien, dont le caractère se soutient partout; son fils Maxime inconnu d'abord, & converti avant la reconnoissance, meurt pour la foi, après avoir signalé ses autres belles qualités. Attilie, fille de Placide, inconnuë aussi durant bien des années, reconnoît son père, & prête de mourir elle reçoit de sa bouche les leçons du Christianisme. Dans le cours de la Pièce, l'Empereur

reur Adrien veut l'épouser en répudiant l'Impératrice Sabine. Attilie n'a que de l'indifférence, de l'horreur même pour ce Prince; & elle ne fait point myſtère de ſes ſentimens. Son caractère d'eſprit ſe montre partout vif, décidé, impétueux &c.

Adrien ſe dégrade par cet amour, il ſe déclare tyran par la haine qu'il porte au Chriſtianiſme. Ce perſonnage eſt un compoſé de foibleſſe & de fureur; ſon langage eſt un mêlange de diſcours paſſionnés & de reproches éclatants.

Si l'amour diſparoiſſoit totalement de cette Pièce, elle n'en ſeroit que mieux : ſurtout celui d'Attilie pour Maxime & de Maxime pour Attilie, a quelque choſe qui étonne le Lecteur déja prévenu de la reconnoiſſance future.

Nous diſions qu'il ſe trouve dans cet Ouvrage des ſituations

heureuſes ; & il nous feroit poſſible d'en citer beaucoup d'exemples. Qu'on en juge par la première Scène du troiſième Acte. Maxime y annonce ſa converſion à Placide, qu'il ne connoît point encore pour ſon père, & celui-ci répond :

Evenement heureux ! mes lauriers, cher Maxime,
Près d'un ſi beau triomphe, ont perdu mon eſtime,
Et Maxime Chrétien ſatisfait plus mon cœur,
Que le Dace orgueilleux vaincu par ma valeur.

MAXIME.

Seigneur, je ſuis Chrétien, ou du moins je veux l'être ;
Mais le jour qui vous luit, pour moi ne fait que naître.
L'exemple, les plaiſirs, ſouffles envenimés,
Vont ſécher dans ſa fleur, le fruit que vous formez.

PLACIDE.

Celui qui dans votre ame en a produit le
germe ;
De la maturité lui promet l'heureux
terme ;
De la tendre foiblesse il est le sûr ap-
pui.
Sans lui le cedre meurt ; le roseau croît
par lui.
C'est lui qui d'Adrien trompe la politi-
que :
De sa funeste Loi Ministre fanatique,
Vous pensiez me ranger sous le joug de
vos Dieux :
D'un trait pur de son feu le mien frape
vos yeux ;
Et soudain en Chrétien transformant
l'Infidèle,
Il détruit votre erreur quand vous ten-
tiez mon zèle.
Il comblera ses dons, & bientôt comme
moi,
Vous obtiendrez l'honneur de mourir
pour sa foi.

On ne peut ſuppoſer qu'il n'y ait pas de défauts dans la conduite & dans l'œconomie de cette Pièce. Une Tragédie ſans défauts eſt encore à naître ; & c'eſt en ce genre ſurtout qu'excelle l'Axiome: *Optimus ille eſt qui minimis urgetur.* L'Auteur d'Attilie (M. le Gouvé) eſt homme d'eſprit, & ſa jeuneſſe a été cultivée par de bonnes études ; il ne donne ceci que comme un amuſement qui n'aura pas de ſuites. Sa profeſſion eſt celle du Barreau, il s'y livre entiérement, & il ne veut pas faire comme Pétrarque qui préféroit la lecture des Poëtes aux leçons de Jean Calderin & de Jean d'André ſes Maîtres de Juriſprudence.

Nous approuvons fort ces manières de penſer ; elles feront un Citoyen utile aux autres & à lui-même. La Poëſie ne porte que trop ſouvent des fleurs ſtériles, & n'a-t'elle jamais produit de

fruits amers ? Cette question Philosophique pourroit dépeupler tout le Parnasse, si les Habitans de cette Colline sçavoient douter, interroger, prendre des mesures, préférer le vrai au brillant & le solide à l'apparence.

Alphabet pour les enfans ; contenant les huit leçons de la méthode de M. de Launay, pour apprendre à lire le François & le Latin, par un systême si aisé & si naturel, qu'on y fait plus de progrès en trois mois qu'en trois ans, par la méthode ancienne & ordinaire &c. Quatrième Edition revuë, corrigée, perfectionnée & augmentée de beaucoup par l'Auteur, & principalement d'une Préface, qui démontre les avantages de la nouvelle méthode, qui prouve les défauts de l'ancienne & qui donne la manière d'enseigner les enfans : avec d'autres parties très-utiles &c. Chez la veuve Robinot, Chau-

bert, Debats, Haucherot, M. DCC. L.

Quand un ſage d'Angleterre* vouloit qu'on ſe tînt en garde contre les nouvelles méthodes, il concevoit celles qui n'ont d'autre mérite que leur nouveauté; ou bien il conſeilloit en général de ne pas autoriſer le déſir qu'ont certains hommes médiocres d'innover dans l'Etude des Sciences. Si cet illuſtre perſonnage eût réfléchi ſur la façon ordinaire d'apprendre à lire, c'eſt-à-dire de qualifier les conſonnes, & d'épeller les mots, il l'eût condamnée, il en eût ſouhaité une meilleure, & en ſuppoſant qu'il vêcut parmi nous, il ne manqueroit pas de faire accueil à celle qu'on nous annonce. *Elle conſiſte principalement*, comme on ſçait, *dans le changement de nom des lettres conſonnes* qu'on ar-

* Le Chancelier Bacon.

ticule en y ajoutant un *e* muet *be*, *ce*, *de*, *fe*, *ge*, *he* &c. changement qui se remarque surtout dans les lettres f, l, m, n, r, s. Il faut voir tout l'ordre & toute l'œconomie des leçons formées sur ce principe ; elles sont en petit nombre, elles épargnent beaucoup de peines aux Maîtres & aux Elèves, elles accélèrent extrêmement le progrès des enfans. L'Auteur M. de Launai a produit dans son livre des exemples illustres. Il a rappellé les approbations données bien des fois à son livre. Nous renvoyons les Lecteurs à cet ouvrage déjà très-connu & qui mérite de l'être de plus en plus.

Il s'y trouve une méthode d'orthographe, une multiplication d'accents, & quelques détails d'idées, à cet égard, qui retomberoient peut-être dans les nouveautés que le Chancelier Bacon n'auroit pas voulu ap-

prouver. Il ne faut plus nous parler de fyftême d'orthographe, on a tout dit à ce fujet. Il ne faut point vouloir fe conduire en ceci par l'utilité prétendue des Etrangers ; jamais ils n'apprendront à prononcer notre Langue fur les leçons figurées de nos Grammairiens, fur nos livres prefque auffi hériffés de traits & de points que le font des papiers de Mufique. Ces amateurs du François parleront la Langue, viendront à Paris, & fe formeront à notre Littérature comme les Romains fe formoient au Grec en allant à Athènes, où en converfant de jeuneffe avec des Grecs. Nous croyons que l'Auteur eftimable de ce livre prendra en bonne part notre réfléxion, qui ne touche après tout que l'acceffoire de fon ouvrage.

On donne avis au Public qu'il

y a une Souſcription ouverte pour le recueil des Œuvres Périodiques & Critiques des Sieurs Abbés Desfontaines & Granet. Ce Recueil eſt de 58 vol. in-12. Sçavoir, deux du Nouvelliſte du Parnaſſe ; trente-trois des Obſervations ſur les Ecrits Modernes ; douze des Réfléxions ſur les Ouvrages de Littérature ; onze des Jugements ſur quelques Ouvrages nouveaux. Le prix de la Souſcription eſt de 100 liv. en cinq payements, ſçavoir,

En arrêtant le Recueil d'ici au premier Juillet 1751. 24 l.

En recevant le Nouvelliſte du Parnaſſe & les dix premiers volumes des Obſervations au premier d'Août 1751. 22 l.

En recevant les 20 volumes ſuivants des Obſervations, en Décembre 1751. 21 l.

En recevant les trois volumes ſuivants des Obſervations, & les huit premiers volumes des Ré-

fléxions, au premier Mars 1752. 21 l.

En recevant les quatre derniers volumes des Réfléxions & les onze volumes des Jugements, au premier Juin 1752. 12 l.

Total 100 l.

Ceux qui ont des portions de ces Ouvrages, pourront acquérir les volumes qui leur manquent en payant 2 liv. chaque volume en feuilles; & l'on pourra s'adresser à Avignon chez Giroud possesseur de ce fond, ou à Paris, chez tel Libraire qu'on voudra.

On trouve chez la veuve Etienne & fils rue S. Jacques, la Méchanique des Langues & l'Art de les enseigner. Par M. Pluche, 2. *vol. in-12. l'un en François & l'autre en Latin.*

AVIS AUX ASTRONOMES.

Par M. DE LA CAILLE, de l'Académie Royale des Sciences, à l'occasio des observations qu'il va faire par ordre du Roi dans l'Hémisphère austral.

DEPUIS que j'ai eu l'honneur d'être reçu parmi les Astronomes de l'Académie Royale des Sciences, j'ai entrepris & suivi un long travail sur les Etoiles visibles sur l'horison de Paris. L'Académie ayant souhaité que cet Ouvrage fût complété, en observant de la même manière les Etoiles Australes, & que les observations en fussent faites dans un lieu où l'on pût en même tems déterminer la parallaxe de la Lune, & à l'occasion de l'opposition de Mars périgée, & de la conjonction inférieure de Venus, faire de nouvelles tentatives pour établir la parallaxe du Soleil; j'ai reçu des ordres du Roi pour aller passer une année au Cap de bonne Espérance, avec l'agrément des Etats Généraux de Hollande. Mais parcequ'on ne peut parvenir à la détermination exacte des parallaxes, que par des observations concertées, & faites en même tems aux deux extrémités d'un arc du méridien, j'invite tous les Astronomes fournis des instrumens convenables, à prendre part à ces recherches, si intéressantes pour le progrès de l'Astronomie & de la Navigation. Je les prie d'observer les hauteurs méridiennes des astres suivans, aux jours qui seront marqués ci-dessous, ou du moins de déterminer avec un Micromètre, appliqué à une Lunette de six à sept pieds, les différences de déclinaison entre ces astres, vers le tems de leur passage par le méridien, en marquant exactement le tems vrai de chaque observation.

Voici la maniere suivant laquelle je compte exécuter ma partie; & les raisons du choix que j'ai fait des observations, dont je désire les correspondantes en Europe.

Au moment du passage des Astres par le méridien, indiqué par un *Instrument des passages*, j'observerai leur hauteur avec un Sextans de six pieds de rayon, d'une construction très-solide garni d'un Micromètre, d'une Lampe, d'une forte Loupe; & en général de tout ce qu'on a imaginé de plus propre à rendre les observations commodes & exacts. Lorsqu'il s'agira d'observer Mars ou Venus, j'aurai soin que le fil à plomb batte sur le même point de la division, & ne souffre aucune espèce de dérangement dans l'intervalle du passage de la planète & de celui de l'Etoile à laquelle je la rapporterai; de sorte qu'il n'y aura que la marche du curseur du Micromètre qui mesurera la différence des parallèles.

J'observerai toujours la hauteur méridienne du bord de la Lune ou de Venus qui se trouvera terminé, & celle du bord Boréal du disque de Mars.

Pour la Parallaxe de la Lune.

PARMI les Etoiles qui se trouvent chaque jour sur le parallèle de la Lune, j'ai choisi préférablement aux autres, 1°. celles de la premiere ou seconde grandeur, parce qu'on peut les observer sans éclairer les fils. 2°. celles qui passent au Méridien presque en même tems que la Lune: 3°. celles dont la déclinaison est boréale & de 7 à 8 degrés, parce qu'elles passent au Méridien à la même hauteur vue de Paris & du Cap, & qu'elles donnent par conséquent la plus grande somme des parallaxes, & les moins altérées par la réfraction. 4°. celles qui ne passent au Méridien qu'environ trois heures avant ou après la Lune, parcequ'un changement considérable dans la température de l'air, rendroit les réfractions d'autant plus inconstantes, que l'intervalle de tems entre les passages de la Lune & des Etoiles seroit plus long. 5°. celles qui donnent la parallaxe dans les oppositions ou dans les Quadratures de la Lune Apogée ou Périgée, à quelque distance de la Lune qu'elles soient. 6°. celles qui sont vers les limites de la plus grande déclinaison de la Lune, parce qu'alors la connoissance précise du moment du passage de la Lune au Méridien est moins nécessaire. Ce sont-là les raisons de la préférence que j'ai donnée aux Etoiles suivantes.

Les tems marqués ici sont pour le Méridien de Paris: & la marque ☞ désigne les observations qu'il est plus important de faire.

Février 1751.

1751.

MARS.

Passage au Méridien.

		H.	M.
4	☾	5	53
	ν ♊	6	59
	μ ♊	7	7
5	☾	6	51
	ν ♊	6	55
	μ ♊	7	3
	δ ♊	8	0
6	ζ ♊	7	41
	☾	7	48
[illegible]	☾	9	28
	α ♌	10	39
	☾	10	16
	π ♌	10	27
[illegible]	☾	11	4
	δ ♍	13	20
1[illegible]	☾	11	49
	e ♌	11	50
	γ ♍	13	1
[illegible]	☾	13	15
	α ♍	13	37
1[illegible]	δ ♏	15	56
	☾	16	19
20	σ ♐	18	49
	☾	18	50

AVRIL.

		H.	M.
6	☾	9	11
	δ ♍	11	40
7	☾	9	55
	γ ♍	11	23
	ζ ♍	12	19
13	δ ♏	14	18
	☾	14	22
14	δ ♏	14	14
	☾	15	12

MAI.

		H.	M.
9	☾ ☞	11	36
	β ♏	12	45
[illegible]	[illegible]	12	24
	δ ♏	12	36
11	δ ♏	12	32
	☾	13	12
12	δ ♏	12	28
	☾	14	1

1751.

JUIN.

Passage au Méridien.

		H.	M.
7	δ ♏	10	44
	☾	11	7
8	δ ♏	10	40
	☾	11	55
9	δ ♏	10	36
	☾	12	45
10	☾	13	34
	π ♐	13	49

JUILLET.

		H.	M.
4	δ ♏	8	52
	☾	8	56
9	☾	11	24
	π ♐	11	48

AOUST.

		H.	M.
2	☾	8	26
	π ♐	10	1
3	☾	9	16
	π ♐	9	5
13	γ ♈ ☞	16	7
	☾	17	40

SEPTEMBRE.

		H.	M.
2	β ♑	9	21
	☾	9	40
7	ζ Pegase	11	24
	☾	13	51
8	γ Pegase	12	52
	☾	14	45

OCTOBRE.

		H.	M.
3	☾	10	57
	γ Baleine	13	53
10	☾	17	41
	ζ ♊	17	45

NOVEMBRE.

		H.	M.
1	ζ Pegase	8	2
	☾	10	31
3	γ ♈ ☞	11	5
	☾	12	27
	ε ♉	13	39
4	☾	13	29
	ζ ♉	14	44
	ζ ♊	16	11

1751.

NOVEMBRE.

Passage au Méridien.

		H.	M.
5	☾	14	31
	ζ ♉	14	40
	ζ ♊	16	7
6	ζ ♉	14	36
	☾	15	33
	ζ ♊	16	3

DECEMBRE.

		H.	M.
2	☾ ☞	12	4
	ζ ♉	12	[illegible]
	ζ ♊	14	14
3	ζ ♉	12	41
	☾	13	7
	ζ ♊	14	10
6	α ♋	15	51
	☾	16	2
7	α Orion	12	43
	☾	16	51
27	☾	7	14
	γ ♉	9	41
	α ♉	9	57
29	☾	9	30
	♃	9	30
	ζ ♉	10	42
	ζ ♊	12	16
30	☾	10	33
	ζ ♉	10	45
	ζ ♊	12	12
31	ζ ♉	10	41
	☾	11	35
	ζ ♊	12	8

1752.

JANVIER.

		H.	M.
2	☾	13	34
	α ♋	13	52
4	Procyon	12	29
	☾	15	18
7	☾	17	34
	α ♍	17	56
24	☾	6	15
	α ♉	7	56
25	☾	7	8
	♃	7	28
	ζ ♉	8	53
	ζ ♊	10	19

1752.

JANVIER.

Passage au Méridien.

		H.	M.
26	☾	8	7
	ι ♉	8	14
	ζ ♉	8	49
	ζ ♊	10	15
27	ζ ♉	8	45
	☾	9	8
	ζ ♊	10	11
29	α ♉	7	34
	☾	11	8
30	α ♋	11	53
	☾	12	4
31	α Orion	8	45
	☾	12	56

FEVRIER.

		H.	M.
1	☾	13	45
	β ♍	14	37
6	☾	17	38
	ι ♎	17	41

1752.

FEVRIER.

Passage au Méridien.

		H.	M.
22	☾	5	59
	ζ ♉	7	1
	ζ ♊	9	27
23	ζ ♉ ☞	6	57
	☾	6	58
	ζ ♊	9	24
26	☾	9	52
	α ♌	11	17

Déclinaisons des Etoiles précédentes, pour l'année 1751.

	D.	M.	
γ ♈	18	4	B
α ♉	15	53	B
ζ ♉	20	58	B
ε ♉	18	36	B
ι ♉	21	12	B
δ ♊	22	25	B
ζ ♊	20	54	B
ν ♊	22	31	B
μ ♊	22	37	B
α ♋	12	48	B
α ♌	13	11	B
ε ♌	1	38	A
π ♌	9	13	B
α ♍	9	51	A
β ♍	3	11	B
γ ♍	0	6	A
δ ♍	4	45	B
ζ ♍	0	39	B
ι ♎	18	50	A
β ♏	19	6	A
δ ♏	21	54	A
π ♐	21	23	A
σ ♐	22	4	A
β ♑	15	33	A
γ Pegase	13	47	B
ζ Pegase	9	33	B
γ Baleine	2	10	B
α Orion	7	20	B
Procyon	5	51	B

Il ne faudra pas négliger de mesurer le diamètre de la Lune au tems de son passage au Méridien, lorsqu'on en aura l'occasion, & des Instrumens propres à le donner avec exactitude.

Pour la Parallaxe de Mars en opposition.

Cet Asterisque ✱ marque une petite Etoile qui n'est désignée par aucune lettre dans Bayer.

1751.		*Passage au Méridien.* H.	M.		*Déclinaison Australe.* D.	M.
30 Août	✱ ♓	1	21	matin	7	10
	♂	1	22	matin	7	9
31	✱ ♓	1	17	matin	7	10
	♂	1	17	matin	7	15
1 Septem.	✱ ♓	1	6	matin	7	26
	♂	1	13	matin	7	21
2	✱ ♓	1	3	matin	7	26
	♂	1	8	matin	7	26
3	✱ ♓	0	59	matin	7	26
	♂	1	4	matin	7	31
14	♂	0	13	matin	8	24
	Rigel	5	36	matin	8	31
15	♂	0	8	matin	8	28
	Rigel	5	32	matin	8	31
16 Septem.	♂	0	4	matin	8	32
	ρ Eridan	3	19	matin	8	37
	Rigel	5	29	matin	8	31
	♂	11	59	soir	8	36
17	ρ Eridan	3	12	matin	8	37
	ρ Eridan	3	15	matin	8	40
	Rigel	5	25	matin	8	31
	♂	11	55	soir	8	40
18	ρ Eridan	3	8	matin	8	37
	ρ Eridan	3	11	matin	8	40
	♂	11	50	soir	8	45
19	ρ Eridan	3	4	matin	8	40
	ρ Eridan	3	7	matin	8	39
	♂	11	45	soir	8	46

DEPUIS le 22 Septembre jusqu'au 8 Octobre, Mars ne s'écarte pas du parallèle de λ ♒ qui a 8° 58′ de déclinaison australe, & qui passe au Méridien le 22 Septembre à 10 h. 35′ du soir. Et pendant trois jours avant & après le 1. Octobre, Mars reste à 7′ près du parallèle de χ ♒, qui passe au Méridien le 1 Octobre à 10 h. 38′ du soir, & de celui de λ de l'Eridan qui passe au Méridien à 2 h. 38′ du matin: ces deux Etoiles ayant à peu près 9° 7′ de déclinaison australe.

Pour la Parallaxe de Venus.

1751. Octobre.		*Passage au Méridien.* H. M.	*Déclinaison Australe.* D. M.
13	♀	1 31 soir	23 19
	ζ ♑	7 58 soir	23 28
21	γ Lievre	4 14 matin	22 32
	♀	0 55 soir	22 33
	ι ♒	9 11 soir	22 31
24	♀	0 38 soir	21 54
	υ ♒	8 25 soir	21 58
	b ♒	9 17 soir	22 0
25	♀	0 32 soir	21 38
	b ♒	9 10 soir	21 27
27	β Lievre	3 12 matin	20 59
	δ Lievre	3 35 matin	20 55
	♀	0 20 soir	21 2
Novemb.			
4	α Lievre	2 47 matin	18 1
	β Grand chien	3 35 matin	17 53
	♀	11 37 matin	18 6
5	β Grand chien	3 32 matin	17 53
	♀	11 21 matin	17 43
6	♀	11 16 matin	17 18
	δ ♒	7 54 soir	17 8
7	♀	11 10 matin	16 52
	f ♒	9 8 soir	16 50
8	Syrius	3 45 matin	16 23
	♀	11 4 matin	16 24
10	♀	11 53 matin	15 26
	ω ♒	8 24 soir	15 36
12	✱ Eridan	1 21 matin	14 48
	♀	10 42 matin	14 40
	ψ ♒	7 56 soir	14 48
13	γ Eridan	0 36 matin	14 14
	♀	10 37 matin	14 18
17	♀	10 18 matin	13 4
	ε Baleine	10 56 soir	12 56
18	♀	10 14 matin	12 47
	ε Baleine	10 52 soir	12 56
24	♀	9 51 matin	11 32
	η Baleine	8 57 soir	11 30
25	♀	9 48 matin	11 22
	η Baleine	8 54 soir	11 30

REMARQUE. Dans un Mémoire inséré dans les Transactions Philosophiques, N. 348, M. Halley conclud que par le passage de Venus sur le disque du Soleil en Juin 1761, on pourra déterminer la parallaxe du Soleil à $\frac{1}{500}$ près: pourvu qu'on observe ce passage dans de certaines circonstances de tems & de lieux; qui sont détaillées dans ce Mémoire, qu'on peut consulter. Mais quelque déférence que j'aye d'ailleurs pour les sentimens de ce grand Homme, cette précision me paroît absolument impossible. Car quand même il arriveroit par le plus grand hazard du monde, qu'un Astronome bien exercé, placé vers l'extrémité boréale de l'Amérique, eût le bonheur de voir l'entrée de Venus sur le disque du Soleil près de son coucher, & le lendemain sa sortie hors du disque du Soleil levant, je ne puis croire qu'il lui fût possible d'en déterminer les instans à 2 secondes de tems près, comme M. Halley le suppose dans son Calcul. 1. Parce que les bords du Soleil voisin de l'horison sont dans une ondulation continuelle, & que les réfractions irrégulieres qu'il souffre, font paroître à tout moment comme de petites portions qui se détachent du disque du Soleil. 2. Parce que le mouvement rapide du Soleil & de Venus dans le champ d'une lunette qui grossit beaucoup, rend très difficile la détermination exacte du moment du contact de leurs limbes. Mais un fait bien constant mettra la chose hors de doute. Le mouvement horaire apparent de Mercure dans son nœud ascendant & sur le disque du Soleil, est à celui de Venus, comme 3 à 2, & par conséquent on doit déterminer l'instant du contact intérieur des limbes du Soleil & de Mercure avec plus de précision que celui du Soleil & de Venus. Or en 1743, le Ciel étant fort serein, le Soleil élevé de 23 degrés, des Astronomes des plus habiles qui observèrent avec d'excellens Télescopes le contact intérieur de Mercure & du Soleil, différerent beaucoup entre eux; & la différence alla à plus de 40 secondes de tems. Mais puisque Venus ne décrit sur le Soleil que 4 minutes par heure, & une seconde de degré en 15 secondes de tems; comment cette seconde, à peine sensible dans un long Télescope, sera-t'elle divisible en plus de 7 parties déterminables, comme il est nécessaire, pour avoir les Phases du passage de Venus sur le Soleil à deux secondes de tems près? Au reste ce que je dis ici, n'est pas pour m'ériger en censeur des Ecrits de M. Halley, dont j'honore infiniment la mémoire, ni pour diminuer l'idée que l'on a toujours eue de l'utilité de l'observation de ce fameux passage de Venus: mais seulement afin que l'autorité de ce célébre Astronome ne serve pas de prétexte pour faire négliger l'occasion de déterminer la parallaxe du Soleil par les observations que je propose.

TABLE DES ARTICLES du mois de Février 1751.

ART. XXIII. Lettera intorno agl' Italiani che seppero di Greco &c *Lettre sur les Italiens, qui depuis le XI. Siècle jusques sur la fin du XIV. sçurent du Grec.* 389

ART. XXIV. *Journal Britannique par M. Maty &c.* 409

ART. XXV. *Mémoires de Mathématique & de Physique présentés à l'Académie des Sciences &c.* 429

ART. XXVI. *Observations sur l'Art de conserver les Ouvrages de Peinture qui menacent ruine.* 452

ART. XXVII. *Essai Historique sur la Littérature des Romains &c.* Suite de l'Article XVI. au II. Vol. de Janvier. 466

ART. XXVIII. *Chymie Médicinale &c.* 487

ART. XXIX. *Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon &c.* 504

ART. XXX. *Nouvelles Littéraires.* 526

Errata pour le II. Vol. de Janvier.

P. 288. l. 9. *a'Innocent VI.* lisez, *d'Innocent VI.*

P. 321. au bas de la page, *jutventutis*, lisez *juventutis*.

P. 332. & de cet arc calculer la corde, *lisez* & calculer la corde de cet arc. *Supprimez aussi les petits chiffres* 3, 4, 5, 1, 2.

P. 343. l. 10. ces parallèles, *lisez* ces parallaxes.

P. 358. l. 10. & 11. & *desélectrisation* que le Soleil & les autres Astres &c. *lisez* & *desélectrisation* de deux côtés opposés, que ces Astres &c.

P. 363. l. 6. le guide, *retranchez ces deux mots*.

Pour Février.

P. 393. l. 24. *cœpit*, lisez *cepit*.

P. 411. l. 22. voyon *lis.* voyons.

P. 455. l. 15. Coype, l'alloit, *lis.* Coypel, alloit.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 Janvier 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

ADDITION

A CES MÉMOIRES.

LETTRE DE M. DIDEROT au R. P. B. Jésuite &c. *

M. DCC. LI.

Nous recevons cette Lettre qui porte au Frontispice *Pæte, non dolet :* trois mots bien choisis. Car si M. Diderot a reçu un coup de poignard, comme Arria femme de Pœtus, il faut qu'à l'exemple de cette Dame Romaine, il se soit frappé lui-mé-

* Cette Lettre nous vient à la suite & à cause de notre comparaison du Prospectus de l'Encyclopédie avec l'Ouvrage du Chancelier Bacon. *Voyez notre II. Vol. de Janvier.*

me. Au moins la blessure ne peut-elle venir de nous ni de notre Journal : voici une anecdote qui peut entrer en preuve.

Un Critique, qui nous est inconnu, vouloit faire imprimer, ces jours derniers, un Ecrit à trois parties contre le Grand Dictionnaire Encyclopédique ; mais il a eu affaire au Censeur Royal qui approuve nos Mémoires ; & cette circonstance a fait échouer les desseins de cet Anonyme. Car le Docteur judicieux & attentif s'est ressouvenu que nous avions donné de grands éloges à l'Encyclopédie, il a comparé ces témoignages honorables avec la critique, il a senti qu'il seroit inconséquent d'approuver cet Ecrit après avoir donné son suffrage à notre Extrait ; & sur cela l'Ouvrage de l'Anonyme a été rejetté. Qu'on juge par ce fait très-récent si l'Article de nos Mémoires peut

être comparé au poignard de la Dame Arria.

M. Diderot nous rend pourtant dans sa Lettre quelque chose qui ressemble bien au présent que cette Dame frappée & blessée fit à Pœtus ; mais nous n'avons garde d'imiter ce bon Seigneur Romain. Nous n'irons point nous donner de la dague dans le cœur, pour complaire à qui s'est voulu blesser de son bon gré. Il nous faut encore quelques jours de bonne santé & de bonne humeur pour le service du Public, pour son amusement peut-être : car qui sçait si ce petit commerce Epistolaire que nous promet M. Diderot, & dont nous rendrons compte, ne réjouira pas un peu les Lecteurs de brochures ?

Quoiqu'il en soit, M. Diderot est homme d'esprit, & il y a plaisir à recevoir de ses lettres, quand elles roulent simple-

ment sur la Littérature. D'autres matières sont trop dangereuses; & il le sçait bien.

Quelques endroits de la Lettre qu'il nous écrit roulent sur la figure que les Mémoires de Trévoux font dans le monde. M. Diderot peut en être mieux instruit que nous-mêmes, qui ne pensons point à cela; mais seulement à travailler sans bruit, sans affectation, sans espérance; & nous devons dire aussi, sans blesser ni les mœurs ni la Religion: ce qui est notre capital & notre objet essentiel.

Le Chancelier Bacon a témoigné de l'estime pour les Jésuites; nous en avons rappellé le souvenir, non pour qu'il en fût fait mention dans l'arbre Encyclopédique. Mille raisons en empêchent; mais il nous a semblé que le trait étoit assez singulier pour être remarqué: on peut relire notre Extrait; & nous

passons condamnation sur l'article s'il est capable de blesser personne.

M. Diderot promet, pour l'Encyclopédie, un article sur les Journaux, & il se propose d'y donner des éloges à nos Prédécesseurs, à nos Collégues même, d'y parler aussi de nous qui écrivons ceci. En reconnoissance, nous lui promettons une place distinguée dans ces Mémoires, qui ont l'avantage, vû leur petit volume & une ancienne habitude de plus de 50 ans, d'aller partout.

Nous devons avertir en passant qu'il faut bien saisir le terme de *Journal.* Il semble, par un endroit de sa lettre, que M. Diderot a confondu les Journaux dont parle le Chancelier Bacon avec les ouvrages périodiques d'aujourd'hui. Cela est fort distingué : Bacon ne connoissoit que des *Journaux* de Navigateurs &

de Militaires ; il n'avoit point l'idée de nos Mémoires Littéraires de chaque mois.

Le même Auteur, M. Diderot, doute que nous ayions lû son *Prospectus* Encyclopédique en entier. C'est un soupçon que nous devons lever, en l'assurant que nous l'avons lû & relû ; que nous sommes en état de montrer que, *dans la branche* même *philosophique*, il a beaucoup profité du Chancelier Bacon, & qu'il est absolument faux qu'il *ne se trouve presque rien* de ce qui regarde cette branche dans l'ouvrage de l'illustre Anglois.

Nous réclamons aussi la bonne foi de M. Diderot, quand il dit que nous avons omis toutes les divisions de *la branche philosophique*. En rapportant les quatre divisions de la Logique du Chancelier, nous transcrivions en même tems trois de celles qui sont dans le *Prospectus* : *Art de*

juger, (de penſer dans le Proſpectus) *Art de retenir*, *Art de communiquer.* Il eſt vrai que nous n'avons pu parler de tout, parce qu'un Extrait n'eſt qu'un Extrait. Mais on peut ſuppléer à ces omiſſions, & cela peut ſe faire, ſans que nous nous écrivions des lettres dans le Journal. Nous croyons ſçavoir quand il convient de nous en écrire, & quand il convient de parler à découvert : tout ſe fait avec une droiture & un zéle qui n'ont en vuë que le bien des Lettres & la ſatisfaction du Public.

M. Diderot ne tient pas grand compte des éloges que nous avons donnés à l'Encyclopédie dans nos Mémoires de Janvier I. & II. vol. Il regarde comme peu de choſe une annonce faite dans les Nouvelles Littéraires ; & ſur ce point il lance un trait qu'il nous eſt aiſé de repouſſer, en déclarant que tout ce qui paſſe dans

nos Nouvelles, est écrit pour être lû & retenu si l'on veut ; que quand nous avons dit que *les gens de Lettres avoient trouvé le Prospectus très-bien écrit*, nous croyions former un témoignage beaucoup plus fort que le nôtre solitairement pris. Mais enfin, si nous avons mal fait d'intéresser ainsi tous les gens de Lettres, il sera aisé de nous corriger quand l'Encyclopédie paroîtra.

L'Auteur nous reproche aussi de prodiguer, dans nos Mémoires, les éloges aux Ecrivains les moins connus : nous ne tomberons point dans cet inconvénient quand il sera question de lui ; il n'est pas du nombre de ces *Auteurs modestes* qui ne vont *à l'immortalité qu'avec nous.*

La Lettre nous fait quelques compliments dans le goût de celui-ci : *Pour former une Encyclopédie, cinquante Sçavans n'auroient pas été de trop, quand même*

vous auriez été du nombre : il falloit dire que ce n'eût pas été assez, si nous avions été du nombre ; car nous aurions tenu la place de quelqu'un qui sans doute vaut mieux que nous. Plusieurs de ces Messieurs de l'Encyclopédie nous sont connus ; nous en faisons beaucoup de cas ; il ont de la capacité, de la politesse, des mœurs, de la Religion. M. Diderot a donné une preuve singulière de modestie, en ne les nommant pas après lui dans le frontispice du *Prospectus*. Leurs noms auroient répandu un grand éclat sur le sien.

Finissons, quoique nous eussions cent choses à dire : le Public attend peut-être notre Volume de Février. Ceci n'est qu'un premier trait, qu'une esquisse, qu'une simple étude : dans la suite nous tâcherons de rappeller la mémoire du Chancelier

Bacon, du grand Prospectus, de l'Encyclopédie, &, comme nous le disions plus haut, du Commerce Epistolaire de M. Diderot.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1751.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mars 1751.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	4.	v.
1726.	13.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1751.

ARTICLE XXXI.

LE SPECTACLE DE LA Nature Tome VIII &c. seconde partie. A Paris chez la Veuve Etienne &c. M. DCC. L.

ON doit se ressouvenir que le dernier tome du Spectacle de la Nature contient ce qui regarde *l'homme en société avec Dieu ;* que ce tome est divisé en deux parties faisant aussi deux

Volumes ; que la première partie renferme 1°. ce que l'Auteur appelle *la préparation Evangélique* ; 2°. ce qu'il appelle *la démonſtration Evangélique*, conſidérée quant à l'Hiſtoire ; mais, ajoute-t'il judicieuſement, *l'Evangile n'eſt pas ſeulement une hiſtoire dont on puiſſe prouver la vérité ; il eſt de plus une alliance dans laquelle il faut entrer par des engagements que l'Inſtituteur même a réglés, & dont il n'a laiſſé à perſonne la libre diſpoſition.*

Or c'eſt l'examen, & le détail des preuves de cette alliance, qui forme la ſeconde partie de ce VIII volume ; c'eſt auſſi l'objet que nous embraſſons dans notre Extrait. Il ſeroit fort étendu ſi nous voulions inſiſter ſur tout ce qui nous a intéreſſés : nous tâcherons d'être courts, en indiquant toutefois les principaux caractères de cette importante production.

Une alliance ſuppoſe un traité, & un traité s'annonce par des hommes revêtus de pouvoirs légitimes. Dans la matière préſente les premiers Diſciples de J. C. les Ecrivains ſacrés, les Apôtres ſont ceux qui ont été choiſis pour les Miniſtres du Traité fait entre Dieu & les hommes, qui ont reçu la qualité d'Ambaſſadeurs pour porter les articles de l'alliance dans tous les Pays du monde. *Laiſſons à part*, dit M. Pluche, *le Traité & les paroles dont ils ſe diſent porteurs, voyons leurs pouvoirs : nous pourrions nous méprendre dans l'examen du Traité, & il ne peut qu'être digne de tous nos reſpects, ſi leurs pouvoirs ſont Divins.*

Ceci, comme on voit, doit être pris dans ſon vrai ſens. Il en eſt d'un Traité qu'on nous donne pour Divin, comme d'un miracle qu'on dit fait au nom de Dieu. La première condition

pour en juger, eſt que ce Traité & ce miracle concernent des objets qui n'ayent rien que de bon, d'honnête, de louable; qui ne ſoient contraires ni à la Loi naturelle, ni à aucune Loi véritablement & certainement révélée. Ainſi dans l'examen des pouvoirs donnés aux Apôtres, ſi on *laiſſe à part le Traité & les paroles dont les Apôtres ſont porteurs*; c'eſt que préalablement on eſt aſſuré qu'il ne s'y trouve que des choſes dignes de Dieu; & cette aſſurance une fois poſée, le procédé qu'indique notre Auteur eſt légitime; il n'eſt plus queſtion, comme il le dit, que d'examiner les pouvoirs des Envoyés de J. C. Il ne faut plus qu'obſerver s'ils donnent des témoignages ſuffiſants de leur miſſion.

Ils ſont au nombre de trois ces témoignages; & M. Pluche les exprime dans le langage de

l'Ecriture : *Témoignage de l'Esprit, témoignage de l'Eau, témoignage du Sang.*

Témoignage de l'Esprit : Ce sont les caractères par lesquels l'Esprit de Dieu a illustré ses Envoyés; & l'on reconnoît aisément ces caractères dans le don d'opérer des Miracles. Si les Apôtres ont guéri, par la seule invocation de Dieu, des maladies invétérées ; s'ils ont parlé plusieurs Langues, quoique par eux-mêmes ils n'eussent ni éducation, ni étude, ni talents ; s'ils ont prédit les choses futures, & montré l'accomplissement des Oracles de l'ancien Testament ; il faudra convenir que leurs Lettres de créance sont en forme, qu'ils doivent être reconnus pour de vrais Envoyés, pour de légitimes Ambassadeurs ; or tel fut l'éclat de leur ministère, telle l'occupation presque ordinaire de leur vie : & la preuve détail-

lée de tout ceci eſt ce qui remplit cette première partie de la diviſion propoſée par notre Auteur. Il obſerve que, dans les Miracles des Diſciples de J. C. il y avoit *une publicité, une décence, une réalité* qui les diſtinguoit entiérement des faux prodiges de la Magie & de la Gentilité ; que ces caractères *avoient le double avantage d'incliner les cœurs à la vertu, & de prouver puiſſamment la vérité &c.* Obſervations qui tiennent, comme on voit, à la grande Théorie des Miracles ; nous voulons dire aux principes dogmatiques & fondamentaux qui font toujours reconnoître la voix de Dieu, qui empêchent qu'on ne la confonde avec celle des Etres ſubalternes.

Mais l'Auteur n'a pas prétendu donner pleinement cette Théorie dans ſon livre ; il n'a voulu que parler d'un ton raiſonnable & perſuaſif aux Lec-

teurs pacifiques & nullement agités du désir de la controverse; pour les rebelles, les Métaphysiciens, les faiseurs de précisions, d'hypothèses, d'objections, il leur faut, en quelque sorte, des ouvrages qui entament la question des Miracles par des Axiomes, qui la continuent par des Théorèmes, qui la développent par des Corollaires, qui emportent les difficultés par des solutions comparables, pour la certitude & la rigueur, aux vérités de Géométrie; il est des livres excellents en ce genre, mais peu proportionnés au goût de ceux qui veulent s'instruire sans trop d'étude. Ces derniers trouveront, dans l'ouvrage de M. P. tout ce qu'ils peuvent désirer, & nous comprenons dans la classe de ces Lecteurs, les personnes même qui joignent beaucoup d'intelligence à la douceur & à la modération du caractère.

Témoignage de l'Eau ou du Baptême: C'est encore ce qui autorise puissamment les Envoyés de J. C. les Ministres de l'Evangile. Et qu'est-ce que ce témoignage ? Rien autre chose que la conduite des premiers Chrétiens, c'est-à-dire des Juifs, des Samaritains, des Gentils, des Philosophes convertis à la foi. Malgré les préjugés de l'éducation, l'autorité de l'exemple, la rigueur des Loix, on abandonne les anciens cultes, on embrasse la Religion sévère & jalouse de J. C. on fait mille sacrifices qui coutent extrêmement à la nature. » Il faut qu'il y ait eu des » événemens bien singuliers pour » produire de tous côtés cette » révolution : & l'on peut juger » de la force des motifs qui ont » touché les Juifs, les Gentils, » les Barbares, les Philosophes » même, par le renouvellement » universel qui s'est fait en eux;

» Nouvelles idées, nouvelles es-
» pérances manifestées au de-
» hors par une vie toute nou-
» velle. Cette vie admirable qui,
» après les libertés & les énor-
» mités précédentes, suivoit per-
» sévéramment le Baptême, étoit
» donc l'expression la moins
» équivoque du changement que
» la vuë des miracles & la grace
» venoit d'opérer en eux. «

Témoignage du Sang : C'est le Martyre, espèce de preuve supérieure à toutes les autres. » Car sur quoi comptera-t'on, si
» l'on ne reçoit pas le témoi-
» gnage que plusieurs hommes
» sages & de sens rassis, que des
» hommes de tout âge, de tout
» état, de tout caractère & de
» tout Pays, rendent sans se
» connoître, en différents tems,
» en tous lieux, à des choses
» qu'ils ont vuës ou entenduës,
» sans être ébranlés ni par l'in-
» famie, ni par les rigueurs, ni

» par la perte de la vie ? «

Qu'on prenne bien garde à une condition que l'Auteur exprime ici sagement & qu'il développe dans cet article. Il faut que le Martyre soit en preuve de choses qu'*on a vues* soi-même, ou qu'*on a entendues* de témoins oculaires. Sans cela le Martyre ne prouve que la persuasion intime de celui qui meurt pour un dogme, une opinion, un fait, une merveille quelconque. Et de cette manière, les fausses Religions même ont leurs Martyrs, sans cesser d'être fausses; car la mort ou les souffrances de leurs Partisans montrent seulement qu'il y a eu dans toutes les sectes des hommes prévenus, séduits, opiniâtres, convaincus en un mot, sans fondement, d'une vérité qui n'existoit pas.

Mais quand on meurt pour des faits qu'on a vus soi-même,

ou qu'on sçait avoir été vus par des gens sages, qui en ont transmis la relation avec beaucoup de simplicité & de bonne foi, alors ce n'est plus une persuasion sujette à erreur dans l'objet; *c'est la plus forte preuve de la réalité des faits qui se sont passés sous le Soleil; & c'est de la sorte que le Martyre est la grande preuve du Christianisme, & l'équivalent de tous les autres témoignages.*

Nous représentons ici presque tout le détail de M. Pluche, il est Laconique en cet endroit & dans quelques autres également nécessaires & intéressants: Obligation par conséquent de le lire avec attention, de recueillir toutes ses idées, d'en tirer le suc précieux de la vérité, & le germe inestimable des plus solides démonstrations.

Il place de suite une objection dont la réponse occupe presque tout le reste du Vol. Cette ob-

jection consiste à demander qu'on administre aujourd'hui les preuves du témoignage favorable à l'alliance Chrétienne. Qu'elle ait été faite cette alliance, il y a plus de 17 siècles, comment se reproduira-t'elle à nos yeux; quelles Lettres de créance ou quelles suretés équivalentes pourront nous montrer ceux qui s'en disent les porteurs & les Ministres ? Telle est la difficulté; elle oblige notre Auteur à faire voir la perpétuité des témoignages rendus au ministère Evangélique. C'est la carrière où nous le suivrons quelques moments.

En établissant sa Religion & son Eglise, J. C. a établi un Ministère, cela se prouve par tous les faits qui démontrent l'établissement du Christianisme; le Ministère établi par J. C. eut deux qualités; la publicité, *pour mettre au grand jour les témoignages rendus à la mission;* l'unité

pour entretenir dans le corps chargé du Miniſtère, le concert, la ſubordination, l'harmonie néceſſaire à tout gouvernement.

Si ces deux caractères ſe ſont toujours maintenus dans quelque Société depuis J. C. juſqu'à nous, il faudra convenir que cette Société a toujours conſervé le Miniſtère établi par J. C. & dès lors la perpétuité des témoignages rendus à ce Miniſtère ſera démontrée ſubſiſtante dans cette Société.

Or notre Auteur, M. Pluche, s'attache à montrer que la publicité & l'unité du Miniſtère n'ont jamais ceſſé dans l'Egliſe Catholique, & il traite cette matière dans deux articles très-étendus & très-bien diſcutés.

Il prouve d'abord la publicité conſtante du Miniſtère dans l'Egliſe Catholique par la ſucceſſion très-connue des Paſteurs, par la conſervation ſoutenue & in-

variable des trois ordres de la Hiérarchie, par les Loix & les réglements tant ſur la Foi que ſur la diſcipline, par le Cérémonial, les Fêtes, l'adminiſtration des Sacrements, les Prières publiques, par une multitude de monuments dont la voix ſe fait entendre aux plus ſimples; tels ſont les Temples, les Autels antiques, les tombeaux des Martyrs, les reſtes précieux de leurs cendres &c. Tout ceci tient au Miniſtère, tout ceci le ſuppoſe, l'indique, le démontre clairement, conſtamment, invinciblement.

Que ne pouvons-nous copier tous les grands traits dont l'Auteur orne cet immenſe détail! Nous y remarquons beaucoup de nobleſſe dans les idées; de connoiſſances dans l'Hiſtoire & dans l'œconomie de la Religion; de notions approfondies ſur les rapports de tout le culte exté-

rieur avec la perpétuité du Miniſtère. Et pour citer un exemple de la manière dont M. P. a travaillé certains morceaux qui prêtent davantage à l'élocution, nous repréſenterons le tableau qu'il nous donne du IV ſiècle : tems de liberté pour l'Egliſe, moment propre à faire connoître tout l'éclat de ſes richeſſes, c'eſt-à-dire, de ſes Loix, de ſa diſcipline, de ſes Myſtères, de ſon Hiſtoire, de ſa liturgie, de tout ſon culte, de toute l'harmonie de ſon gouvernement.

» Elle ſortit enfin des Cimetières & des diverſes retraites » où elle cachoit ſes ſolemnités, » & où elle encourageoit ſes enfans à la perſévérance, en leur » montrant les urnes qui contenoient le ſang & les cendres » de ſes témoins. Elle n'oublioit » rien de ce qui lui étoit cher. » Ses Fondateurs, ſes Maîtres, » ſes Martyrs, leurs leçons, leurs

» Lettres, leurs souffrances, les » actes de leur Ministère & de » leur confession, tout lui étoit » présent : tout étoit recueilli & » écrit. La mémoire qui s'en re- » nouvelloit d'année en année » dans ses Fêtes, se renouvel- » loit d'un jour à l'autre dans » les conversations de ses en- » fans. Quand il lui fut libre » non-seulement de célébrer ses » solemnités, mais de publier & » de prêcher partout sa foi, au » lieu de s'occuper à réfuter l'I- » dolâtrie & la Philosophie, » comme il étoit très-raisonna- » ble & d'un usage très-ordi- » naire auparavant, l'Eglise pro- » duisit toute sa doctrine au » grand jour. L'Eglise montra » partout son ancienne hiérar- » chie, la succession de ses Evê- » ques, ses anciennes institu- » tions & la confession des vé- » rités qui étoient inséparable- » ment unies à ses pratiques &c ».

L'unité perpétuelle & inaltérable du Miniſtère Catholique nous occuperoit longtems, ſi nous voulions ſuivre l'Auteur auſſi fécond ſur cet article que ſur le précédent. Il donne des notions ſenſibles de l'*unité*, qui conſiſte à mettre tout le Miniſtère de l'Egliſe dans une correſpondance connuë, publique, éclatante. Cette unité paroît dans la Conſtitution de l'Apoſtolat qui eſt un ; dans la primauté du Siège de Pierre *qui eſt le centre commun de la Prédication Evangélique ;* dans la conduite des Apôtres, lorſqu'il s'éleva des difficultés à réſoudre ; dans le ſoin qu'ont pris leurs Succeſſeurs de les imiter en pareilles occaſions ; dans la Communion des Saints qui eſt un article de notre foi ; dans le zèle qu'a toujours eu le Miniſtère Catholique d'étendre les limites de l'Egliſe &c. & le développement

de toutes ces choſes engage l'Auteur à répandre mille principes très-lumineux contre les Hérétiques, les Schiſmatiques, tous les ennemis de l'unité, tous les adverſaires de l'Egliſe Catholique-Romaine. Il ajoute un excellent morceau pour faire voir l'injuſtice, la fauſſeté, l'abus du Tolérantiſme; il montre la différence de ce ſyſtême pernicieux, d'avec la tolérance Chrétienne. Cet article mérite les plus grandes attentions dans un ſiècle où le tolérantiſme n'eſt ſi commun que parcequ'on y a peu de Religion; dans un ſiècle encore où l'on expoſe les ames modérées à tolérer tout, ſous prétexte de ne bleſſer perſonne. M. Pluche ſignale ſon zéle, ſon jugement, ſa douceur même dans une matière ſi délicate: c'eſt ce qu'il faut voir dans ſon ouvrage qui eſt terminé par un chapitre où l'Auteur propor-

tionne la démonſtration Evangélique à la capacité du peuple. Nous voudrions pouvoir inſiſter ſur cet article qui a bien auſſi ſon utilité & ſa fineſſe ; mais il faut conclure, en propoſant quelques obſervations qu'on auroit tort de prendre pour des critiques en forme : Nous ne voulons que diſſerter ſur trois ou quatre points.

1°. Nous revenons à un endroit de la première partie de ce VIII. vol. (de M. Pluche) *p. 35 & ſuiv.* où cet Auteur voulant ſe débarraſſer des difficultés de la Chronologie Chinoiſe, traite les Annales de cette Nation, de *Rhabillages* & de *Rapſodies*. C'eſt parler le langage de quelques autres Européens, mais trop peu inſtruits & trop prévenus dans leur jugement.

Il eſt vrai que 213 ans avant J. C. l'Empereur *Chi-Hoam-Ti* de la Dynaſtie des *Tſine* fit une Or-

donnance pour la destruction de tous les monuments de Littérature; mais cette persécution ne dura point 60 ans, ainsi que l'assure M. P. l'Ordonnance fut révoquée l'an 175 avant J. C. 38 ans après qu'elle eut été rendue publique; & l'on croit même que, dès le commencement de la Dynastie des *Hane* qui commença en 206 avant J. C. on cessa de rechercher & de détruire les livres.

Il est encore vrai que, sous cette Dynastie des *Hane*, on tâcha de rétablir l'Histoire ancienne d'après le récit des vieillards; manière fort sujette à erreur & d'où il seroit à craindre en effet qu'il n'eût résulté que des *Rhabillages* & des *Rapsodies*. Mais on ne doit pas oublier qu'outre ces rétablissements faits de mémoire, on retrouva, en divers tems, dans des tombeaux & dans des murailles, plusieurs livres de Con-

fucius

fucius * & d'autres ouvrages très-précieux qui ont ſervi à reprendre le fil de l'ancienne Chronologie.

Enfin les difficultés que cauſe l'Hiſtoire Chinoiſe par rapport à l'antiquité des tems, & aux grandes époques du monde, ne ſont ni inſolubles ni même formidables, quand on ſçait manier ce point de controverſe. Il n'eſt queſtion que d'admettre la Chronologie des LXX qui eſt autoriſée dans l'Egliſe, ou même celle de l'Hébreu-Samaritain qui donne aſſez d'étendue, depuis le déluge, pour y placer les origines de l'Empire Chinois. Et de cette manière la Chronologie, toujours reſpectable de cette grande Nation, s'accordera avec nos Livres Saints, avec l'Hiſtoire des Hébreux. On peut voir

* Deux ſurtout très-fameux, le *Chou-king* & le *Chinking*.

sur ce point important *le Mémoire de feu M. Fréret Tom. XV. de l'Acad. des Inscriptions p. 495 & suiv.* Il manque beaucoup d'articles à cet ouvrage qu'on nous assure devoir se completter, à mesure qu'on donnera la suite des Mémoires de cette Académie. C'est ce que nous attendons avec une extrême impatience.

2°. Dans la seconde partie de son VIII. Volume, pag. 170 171. M. Pluche relève les avantages de tout ce qui se pratique extérieurement dans l'Eglise ; il fait sentir que cet extérieur contribue infiniment à la manifestation du Ministère & à la conservation du dépôt. Nous approuvons fort ces principes ; il n'y a qu'un mot qui nous paroît mériter quelque tempérament ou quelque explication. On lit en cet endroit : *Si les Pasteurs venoient à se taire, comme dans les*

siècles d'ignorance, *les pierres & tous les instruments du service public se feroient entendre à leur place.*

Or nous croyons que la proposition est exprimée d'une manière un peu trop générale : par ces termes, *si les Pasteurs venoient à se taire &c* on est porté à concevoir tous les Pasteurs ou du moins le plus grand nombre, puisque c'est seulement dans l'universalité ou la presque universalité de leur silence qu'on se croiroit obligé d'écouter *les pierres & les instruments du service public.* Cependant il est certain que jamais l'enseignement public de tous ou de presque tous les Pasteurs n'a manqué dans l'Eglise ; que dans *les siècles d'ignorance* il s'est soutenu, & l'on en administreroit bien la preuve par les Conciles, par les Rituels, par tout le détail de l'Histoire Ecclésiastique. Nous croyons

donc, ſans chicane & ſans eſprit de Critique, qu'on devroit dire : *Si l'on pouvoit ſuppoſer que les Paſteurs vinſſent à ſe taire &c.* Ce qui eſt une ſorte d'hypothèſe impoſſible ; mais ſuffiſante pour faire ſentir la force du culte extérieur de l'Egliſe.

3°. A la page 239 & 240 de cette même ſeconde partie, il ſe trouve une parité ſoutenue entre le Miniſtère établi de J. C. pour gouverner l'Egliſe, & les Compagnies que nous voyons chargées des fonctions de la Magiſtrature. On dit que le *Chriſtianiſme a été réglé ſur le pié des établiſſements ſenſibles*, & ces *établiſſements*, dans les exemples qu'on donne à la ſuite, ſont ceux des Tribunaux de la Juſtice ſéculière. On nomme les divers Officiers qui compoſent ces Tribunaux, *l'Appariteur*, *le Juge Commiſſaire*, *le Procureur Général & ſes Subſtituts*, *les Chefs de*

chaque Chambre, le premier Président Chef de tous le corps &c. & l'on ajoute, *telle est l'unité que J. C. a mise dans le Ministère &c.*

Sur quoi nous observons que cette comparaison, qui est bonne à certains égards, ne doit pourtant pas être pressée trop vivement; car il y a, dans l'unité du Ministère Ecclésiastique, des caractères qui lui sont propres, & auxquels rien, hors de l'Eglise, ne peut ressembler: par exemple, l'unité subsiste entre les premiers Pasteurs & leur Chef, lors même qu'ils ne sont pas assemblés; ces premiers Pasteurs doivent être unis à leur Chef comme au centre d'unité; ce Chef a une primauté non simplement d'honneur, mais aussi de jurisdiction; cette primauté n'est pas une chose dont les hommes soient convenus, mais uniquement d'institution Divine &c.

4°. Notre Auteur (pag. 282

& 283) témoigne une grande charité pour les Sociétés Orientales qui sont séparées de nous par le schisme ; il va jusqu'à dire qu'elles ont *la perpétuité du dépôt plus ou moins pur...* Que l'espèce d'unité qui se conserve entre elles *est en petit l'imitation des liens & de la constitution de l'Eglise universelle. Que plusieurs Néophytes reçoivent dans ces Sociétés.. les Sacrements & un commencement de vie spirituelle &c.*

Tout cet endroit, plein d'interprétations favorables, fait honneur aux sentiments de M. Pluche ; cependant il est à craindre qu'on ne vienne à disputer sur cette *perpétuité du dépôt plus ou moins pur* ; sur cette *unité* prétendue ; sur ce *commencement de vie spirituelle dans les Neophytes* (surtout Adultes). Car dans ces matières il semble que tout est indivisible ; & d'ailleurs ne se trouveroit-il personne qui pût

faire remarquer quelque chose de semblable ou d'approchant dans les autres Sociétés séparées de l'Eglise Romaine? Mais c'en est assez; si nous avions été trop prolixes dans notre Extrait ou dans nos observations, il faudroit s'en prendre à l'intérêt que nous prenions à l'ouvrage.

ARTICLE XXXII.

DE FONTIUM ORIGINE Dissertationes in quibus Aristotelis super eâ re sententia cum eâ quam insignes ætatis nostræ sapientes amplexi sunt, exponitur & confirmatur &c. c'est-à-dire, Dissertations sur l'origine des Fontaines &c. 4°. p. 182. à Florence. M. DCC. XLVII.

CEt Ouvrage contient huit propositions qui ont été soutenuës en forme de Thèses dans

le Collège des Jésuites, à Florence.* L'origine des Fontaines nous y a paru discutée d'une manière claire, profonde & sçavante. Dans la première proposition, on établit le sentiment d'Aristote sur l'origine des Fontaines.

Le sentiment de ce Philosophe est que les pluies, les neiges & les vapeurs sont les causes qui font naître & qui entretiennent les Fontaines, les puits & les rivières. On en prend occasion de le justifier sur quelques erreurs dont on l'accuse en fait de Géographie & d'Histoire naturelle. Notre Auteur auroit à cœur de faire revivre la gloire de ce Prince des Philosophes obscurcie par une foule de Commentaires inintelligibles, faits néanmoins pour l'éclaircir, & par

* L'Auteur est le P. Pierre Marie Salomoni de Livourne.

un tas d'Auteurs qui ont cru s'illustrer en critiquant & en plaisantant ce grand homme.

Nous ne mettons pas au rang de ces Auteurs subalternes le P. Mallebranche ; mais on ne peut le justifier d'avoir saisi toutes les occasions de répandre du ridicule, & sur les opinions & sur la manière de raisonner d'Aristote, & il n'y a que trop réussi. Mallebranche, plus bel esprit que Philosophe, avoit l'imagination contagieuse, & avoit l'Art de présenter ses idées d'une manière si séduisante, qu'il persuadoit quelquefois les opinions les plus singulières & les plus inintelligibles. Lorsqu'on réfléchit, on n'en est point surpris : on céde plus surement & plus volontiers à l'agrément qu'à la raison & aux démonstrations.

Nous voyons qu'on commence à revenir de ses préjugés, & qu'on rend justice à Aristote ; il

n'a plus tout voir, mais il a bien vû ce qu'il a vû, & si l'on ne revient plus au culte presque superstitieux qu'on lui a rendu pendant plusieurs siècles, au moins conviendra-t'on qu'il a été dans son temps un grand génie, le pere de la Philosophie, & le réformateur de la raison.

On fait voir, dans la seconde proposition, que les plus célèbres Physiciens de ce siècle ont embrassé l'opinion d'Aristote. On cite les textes & même les raisonnements de plusieurs d'entr'eux, de Halley, de Muschembroëk, de Hales, de Valisnieri, de Manfredi, de Guillelmini. Il étoit fort aisé d'augmenter cette liste, & d'accumuler les autorités, mais l'autorité n'est pas pour un esprit philosophique une preuve dans ces sortes de matières; l'Auteur l'a senti, & il entreprend dans les propositions suivantes d'établir son opinion par

des preuves, qui lui paroiſſent déciſives. Avant d'expoſer & de prouver le ſentiment qu'il embraſſe, il réfute les opinions contraires à la ſienne.

La plus célèbre & celle qui a eu le plus de Partiſans, eſt celle de Deſcartes. Ce grand Philoſophe a penſé que les ſources tirent leurs eaux de l'Océan même; d'où elles s'inſinuent par des conduits à travers les entrailles de la Terre, & vont aboutir ſous les Montagnes dans de grandes cavités que la nature y a pratiquées. Ces eaux échauffées par les feux ſouterrains s'élèvent en vapeurs comme dans le chapiteau d'un Alembic, elles ſe condenſent enſuite, & ſe filtrent au travers des Terres juſqu'à ce qu'elles rencontrent une iſſuë.

Notre Auteur, avant de réfuter ce ſyſtême, prouve que le célèbre Faloppe l'avoit imaginé

avant Descartes. C'est diminuer fort peu la gloire du Philosophe François, que de lui ôter l'honneur d'être l'Inventeur de ce systême; il n'en a que trop imaginés, & il seroit encore plus grand homme, s'il n'avoit pas voulu tout expliquer, & s'il avoit mieux aimé voir que deviner. L'Auteur réfute ce systême avec beaucoup de force & de capacité, mais peut être avec trop de peine & d'appareil. Tout dans ce systême est plein de suppositions gratuites, d'assertions qu'on ne prouve pas, & qu'on ne peut prouver. Que signifient ces volcans qu'on suppose toujours enflammés; uniquement parceque les rivières & les sources ne tarissent pas, il faut bien trouver une cause perpétuelle de l'évaporation? Que signifient ces monstrueux alambics qu'on ne peut concilier avec les Loix de l'Hydrostatique, ces chaudiè-

res immenſes qu'on vuide & comble à volonté ? D'où prouve-t-on que la nature a ménagé dans le ſein de toutes les montagnes ces cavités qu'on fait ſervir de retraite aux eaux de la Mer ? Par quelle puiſſance, & quelle méchanique fait-on élever les eaux au-deſſus du niveau de la Mer, pour les conduire par ces canaux ſouterrains dans les grands réſervoirs que la nature leur a ménagés ? Par quelle magie fait-on déſaller l'eau par la filtration, pendant qu'il eſt démontré par l'expérience que la filtration ne peut dépouiller entiérement l'eau de la Mer de ſon ſel & de ſon bitume ? Diſons ce qui paroît vrai ; ce ſyſtême eſt un jeu d'imagination & non pas celui de la nature.

Ajoutons que ce ſyſtême eſt contraire à l'expérience & à la raiſon. 1°. L'expérience apprend que partout où l'on trouve des

eaux ſouterraines, on voit qu'elles ont un écoulement vers la Mer. Elles ne peuvent donc pas en venir par ces conduits ſi mal imaginés. 2°. La raiſon fait ſentir avec évidence que ſi l'eau de la Mer ſe dépouilloit de ſon ſel & des autres corps étrangers dans ces chaudiéres immenſes ; elles devroient être, depuis 6000 ans, comblées, & tous ces aqueducs ſouterrains engorgés.

Nous abrégeons extrêmement les preuves & les raiſonnemens de l'Auteur, & nous abrégerons de même tout ce qu'il dit pour appuyer ſon ſentiment. Ce ſentiment eſt que la pluye, la neige, la grêle, & ſurtout les vapeurs venant à tomber ſur la Terre, la pénétrent. Les eaux coulent, & ſe filtrent par les Pores de la Terre juſqu'au tuf où juſqu'à la terre glaiſe. Elles trouvent enfin quelque iſſuë ſur la ſurface de la Terre ; elles s'é-

échappent, & forment les fontaines.

Dans ce sentiment, tous les phénomènes qui regardent l'origine des Fontaines s'expliquent avec facilité, & c'est un grand préjugé en sa faveur. On comprend 1°. (& nous nous servirons des termes mêmes d'un Physicien habile) pourquoi » les eaux qui » nous viennent du sein de la » terre sont douces, quoiqu'elles » viennent originairement de la » Mer. Car on sçait, par expé» rience, que l'eau en s'élevant » en vapeurs, comme celle qui » forme les nuages, abandonne » les sels dont elle est chargée, » & toutes les matières pésantes » qui ne peuvent pas se volatili» ser comme elle. On comprend » 2°. pourquoi les sources qui » sont les plus prochaines de la » Mer, sont aussi douces que » celles qui en sont les plus éloi» gnées, parcequ'elles doivent

» toute leur origine aux eaux » qui viennent de l'atmosphère ; » & qu'il n'y en monte aucune » qui ne soit dépouillée de son » sel. On comprend 3°. pourquoi les sources se trouvent » plus communément au pied » des montagnes ; car ces grandes masses qui s'élevent beaucoup dans l'atmosphère, arrêtent les nuages, présentent » plus de surface aux pluyes & » aux vapeurs, & se couvrent le » plus souvent de neiges, qui se » fondent peu à peu, & qui produisent des écoulemens perpétuels. «

L'existence de ces réservoirs immenses d'eaux & de neiges sur le sommet des grandes Montagnes, est prouvée par l'histoire naturelle des différentes parties du monde. On peut lire sur ce point des choses extrêmement curieuses dans la VI[e] proposition de notre Auteur. Il fait une Des-

cription fort détaillée d'un de ces réservoirs qui se trouve sur une des branches de l'Apennin. Il paroît que la neige s'y conserve depuis la nativité des temps, & que ce qui se perd par les eaux qui en sortent, pour former des sources, est réparé par les neiges qui tombent tous les ans.

Ce qui a fait abandonner pendant quelque temps l'opinion qu'on établit dans cet ouvrage, & ce qui a fait bien des partisans à celle de Descartes, c'est qu'on a peine à concevoir, que la pluye, la neige & ces vapeurs légéres, puissent former ces sources abondantes, ces grands fleuves & ces lacs immenses qui couvrent la terre; mais graces aux observations de Physiciens célèbres, cette difficulté n'étonne plus que ceux qui consultent plus les erreurs de l'imagination que les lumières de la

raison. En comparant la quantité des vapeurs que le Soleil éleve, & celle de la pluye qui tombe, avec la quantité d'eau que les riviéres portent à la Mer, il résulte que, chaque année, il tombe plus d'eau qu'il n'en faut pour entretenir les sources, les lacs, les fleuves.

M. Hales dans la Statique des végétaux (expérience 19.) a trouvé qu'il tombe en Angleterre, année moyenne, plus de trois pouces de rosée, & 22 pouces de pluye. En faisant déduction des 9 pouces nécessaires pour la végétation & l'évaporation, il reste 16 pouces pour l'entretien des sources. » Cette grande quantité » d'eau, *ajoute cet Observateur* » *habile*, paroît suffisante pour » faire couler les sources & les » rivières. Ainsi il n'est pas né- » cessaire d'aller chercher leur » origine dans la Mer, dont la

» surface est surmontée de quel-
» ques centaines de pieds par
» les montagnes ordinaires & de
» quelques milliers de pieds par
» les hautes montagnes, d'où
» les grandes rivières prennent
» leur source. «

L'observation de M. Halley rend encore la chose plus sensible. On a trouvé par le calcul qu'il peut s'élever dans un jour d'Eté en vapeurs 5280 millions de tonneaux d'eau sur la Méditerranée ; cependant cette Mer ne reçoit pas des 9 grandes rivières qui s'y déchargent plus de 1827 millions de tonneaux d'eau par jour, ce qui ne fait qu'un peu plus du tiers de ce qui pourroit s'évaporer d'eau en un jour. Notre Auteur nous apprend que ce calcul a été vérifié, & confirmé par plusieurs expériences faites à Florence.

Ce calcul prouve évidemment, qu'il faudroit plus s'éton-

ner de ce que la Mer ne diminuë pas, que de ce qu'elle n'augmente point. C'est à prouver que, dans le systême de la circulation extérieure des eaux, la Mer ne doit point augmenter, que notre Auteur consacre la huitième & dernière proposition de son Ouvrage. Elle est, comme toutes les autres, claire, solide, sçavante & bien écrite en Latin.

ARTICLE XXXIII.

HISTOIRE DES NEGOCIATIONS & du Traité des Pyrenées 2. vol. in 12. A Amsterdam chez Guy Libraire ; & se trouve à Paris chez Briasson Libraire ruë S. Jacques 1750.

IL se trouvera des Critiques de mauvaise humeur, qui supporteront impatiemment qu'on écrive un ou deux volumes sur cha-

que événement confidérable. Selon eux, il ne fera bientôt plus poffible aux Lecteurs les plus infatigables de fçavoir l'Hiftoire de leur propre Nation. Il leur faudroit dévorer une Bibliothèque entière, & qui voudra déformais l'entreprendre? On repréfente en vain à ces Cenfeurs incommodes que ce n'eft qu'en multipliant ces fortes d'ouvrages qu'on peut parvenir à connoître toutes les particularités, qui ne fe rencontrent pas dans l'Hiftoire générale: mais ces particularités font-elles de tant d'importance que la poftérité perdît beaucoup à les ignorer? C'eft le nœud de la queftion que nous ne prétendons ni trancher ni délier.

Nous annonçons l'Hiftoire du Traité des Pyrenées & des Négociations qui l'ont produit. Ce fera toujours un des plus beaux morceaux de nos annales. Il fut

conclu sur les Frontières de France & d'Espagne ; il procura une entrevuë entre les deux plus puissants Rois de l'Europe, & des Conférences entre deux Ministres d'une habileté & d'une finesse singulière.

L'Auteur a bien senti qu'il étoit à propos ou plutôt nécessaire, de donner à ses Lecteurs une juste idée des guerres qui désoloient tant de Peuples, & d'exposer les vuës & les intérêts des divers Princes, alliés ou ennemis les uns des autres. Cet inconvénient est inévitable, lorsqu'on détache un événement particulier de l'Histoire générale. Sans cette précaution, un grand nombre de Lecteurs seroient aussi embarrassés qu'un Spectateur qui est arrivé trop tard, & qui n'a qu'une connoissance trop superficielle du sujet de la Pièce.

Les Négociations pour le Trai-

té de paix conclu aux Pyrenées commencent à la 165 page. Le Roi d'Espagne n'ayant pu détacher Cromwel de la France, se détermina, quoiqu'à regret, à traiter avec elle. Les deux Puissances étoient depuis trop longtemps ennemies pour se réconcilier aisément. Louis XIV consentit que M. de Lyonne se rendît à Madrid, pour conférer avec les Ministres d'Espagne. Il exigea seulement que ces Conférences fussent sécretes, pour ne donner aucune inquiétude ni au Protecteur d'Angleterre ni aux autres alliés. Le sécret fut mal gardé, & le Ministre de France s'en étant plaint, il lui fut répondu que c'étoit l'Ambassadeur de Venise en France qui avoit mandé cette nouvelle en Espagne, à l'Ambassadeur de la même République, auprès de cette dernière Couronne. M. de Lyonne déclara qu'il ne lui étoit pas per-

mis de rester plus de huit jours à Madrid, & que c'en étoit assez, si l'Espagne désiroit sincérement la paix. Cependant il falloit régler de grands intérêts, ceux du Portugal, de la Lorraine, de la Catalogne, du Prince de Condé, & tout ce qui concernoit les Conquêtes du Roi.

Don Louis de Haro établissoit de son côté pour base du Traité, que la France abandonneroit le Portugal, sans quoi ce ne seroit pas travailler sérieusement à la paix, mais seulement changer le Théâtre de la guerre. Il parut persuadé que la restitution de la Lorraine ne souffriroit aucune difficulté. De plus il fit entendre que l'Espagne demandoit qu'Arras lui fût rendu, & que si l'on ne s'accordoit pas en ce point, les négociations seroient inutiles. M. de Lyonne repartit d'un ton encore plus ferme, que le Roi son Maître

ne céderoit pas plus Arras que Paris. Tous ces articles furent effleurés dans la première Conférence. Ce n'eſt pas en un jour ni même en une ſemaine, que les négociations ont coutume de terminer des prétentions ſi oppoſées. Un eſpace ſi court ne leur laiſſeroit pas mettre au jour leur habileté & leurs talents.

La ſeconde Conférence roula ſur les intérêts du Prince de Condé, que Don Louis appuyoit de toute ſon éloquence : mais il ſentit bien que les ſollicitations d'un ennemi n'obtiendroient pas, par ſes raiſons & par ſes empreſſements ce qu'il ne falloit eſpérer que de la générosité du Roi.

M. de Lyonne, pour épargner de longues diſcuſſions dont on ne verroit pas la fin, propoſa à Don Louis de ſe donner mutuellement un projet de Traité, tel que chacun des deux Miniſ-

tres seroit prêt de le signer. C'étoit un moyen sûr de terminer promptement toutes les dissensions. La proposition fut acceptée. Il sembloit qu'il ne falloit pas s'y attendre, car les Négociateurs ne sont guères disposés à déclarer d'abord, & sans déguisement tout ce qu'ils prétendent, ils n'en viennent là qu'à l'extrémité, & lorsqu'il n'est plus possible de dissimuler.

Après les trois jours expirés & la tradition mutuelle du projet de chaque Ministre, les Négociations continuerent, & n'en durerent pas moins. On ne cessa pas de s'offrir de part & d'autre, sous des conditions que l'on prévoyoit assez ne devoir pas être acceptées, ce qu'on n'avoit nulle envie de céder. On joua le grand jeu de la politique qui ne se jouë jamais avec tant d'artifice & de souplesse que dans ces sortes d'occasions. Les Confé-

rences pour la paix des Pyrénées sont une école d'autant plus instructive, que les Ministres qui y présidoient étoient consommés dans leur art.

Pendant toutes ces longueurs, la plûpart affectées & ménagées à dessein, la levée du siége de Valenciennes devoit naturellement changer les vuës & les espérances des Négociateurs. Les lignes des Assiégéans furent forcées, mais ce ne fut qu'après avoir ramené quatre fois les Troupes Espagnoles à la charge. Malgré le désordre qui s'étoit répandu dans tout le camp, le Maréchal de Turenne fit une retraite mémorable en présence des ennemis victorieux, qui n'osérent l'entamer.

Cette nouvelle humiliante pour la France, qui depuis longtems ignoroit les mauvais succès, étoit bien capable de relever la fierté des Espagnols. Aussi

Don Louis se hâta de l'apprendre par Christoval son Sécrétaire à M. de Lyonne ; & le Sécrétaire avoit ordre de bien observer la contenance du Ministre François, pour juger de l'impression que cet événement avoit fait sur lui. Ce n'est pas le chef d'œuvre des Négociateurs, que de ne laisser paroître sur leur visage ni dans leurs paroles aucun signe de ce qui se passe en leur ame. Ils sont tellement exercés à composer leur extérieur, qu'on ne devine pas facilement ce qu'ils pensent. Il ne fut pas mal-aisé à M. de Lyonne d'écouter tranquillement la nouvelle qu'on affectoit de lui apprendre ; il sçavoit bien que la levée du siége de Valenciennes n'étoit pas capable d'affoiblir la supériorité de la France. Ce Ministre répondit froidement qu'il voyoit clairement que la paix étoit plus reculée qu'aupa-

ravant, parceque le Roi exigeroit avec encore plus de fermeté qu'on lui cédât tout ce qu'il avoit demandé.

On renoua les conférences, & ce fut toujours le même manège. Les deux Négociateurs paroissoient quelquefois mécontens l'un de l'autre. La vivacité Françoise fatiguoit l'Espagnol: & le François ne l'étoit pas moins de la lenteur Espagnole: chaque Ministre prétendoit avoir des ordres précis, qui étoient des bornes fixes qu'il ne leur étoit pas permis de passer; & aucun des deux Ministres, sans le dire, ne croioit ce que l'autre lui disoit. On revint si souvent sur les mêmes articles, où l'on proposoit quelques petits changements, que le recit, même abrégé, qu'on en pourroit faire, deviendroit insoutenable à tout autre qu'à des politiques, ou à ceux qui ont envie de l'être.

La paix étant désespérée, M. de Lyonne qui avoit un ordre sécret de sonder ce qu'on penseroit en Espagne du mariage de Louis XIV avec l'Infante, dit à Christoval : il est aisé de lever toutes les difficultés, donnez-nous l'Infante pour Reine. Nous vous rendrons toutes les Villes que nous avons conquises, & le Prince de Condé sera rétabli dans ses Charges & ses Gouvernemens. Don Louis fut bientôt informé de cette proposition, mais il répondit que l'Infante étant comme l'héritière présomptive de tous les Royaumes de la Couronne d'Espagne, parceque ses deux freres étoient très-jeunes & de peu de santé, il ne jugeoit pas que ce projet pût jamais être exécuté. Ainsi l'on se sépara dans la résolution de continuer la guerre.

On rappelle ici tous les sièges & toutes les batailles qui suivi-

rent le retour de M. de Lyonne en France. Les sièges de Valence & d'Arras sont décrits dans le détail le plus exact. Peut-être même que cette exactitude semblera trop grande. On la passeroit sans peine à un Ecrivain qui auroit entrepris la Relation d'un siège particulier, & qui en feroit son principal objet : on n'est pas disposé à juger si favorablement, quand ces sortes de faits ne sont qu'autant d'épisodes, pour empêcher que la scène ne languisse. Il est vrai que ces épisodes sont toujours liés, plus ou moins, avec le sujet capital, mais on n'approuve pas toujours qu'ils occupent tant de terrein.

L'Espagne fut si maltraitée que Philippe IV se montra moins éloigné de la paix & du mariage de l'Infante avec Louis XIV. Il étoit naturel qu'on la donnât à l'Empereur qui étoit de la Maison d'Autriche : mais le Roi d'Es-

pagne n'ignoroit pas les ſentiments de ſes Sujets, qui ne craignoient rien tant que de ſe voir, ainſi que ſous Charles V. gouvernés par des Vicerois. C'eſt ce qui fit eſpérer à la France de l'emporter ſur l'Empereur & de ruiner tous ſes projets.

Ce grand obſtacle qu'on avoit toujours craint & prévu étant levé, il s'en forma un autre à quoi l'on ne s'attendoit pas, & qui étoit beaucoup plus redoutable. C'en étoit plus qu'il ne falloit pour mettre en déſordre tous les plus grands politiques & les plus habiles Négociateurs. Le Roi conçut une forte inclination pour une des niéces du Cardinal Mazarin; inclination qui ne put être ignorée des Courtiſans. Chacun en parla ſuivant ſes vuës & ſes intérêts, mais le Cardinal ſe comporta en cette occaſion avec tant de ſageſſe, qu'il n'eſt pas aiſé de décider s'il

fit jamais rien de plus grand pendant tout le cours de son Ministère. Il écrivit au Roi les lettres les plus capables de le détourner d'un dessein si préjudiciable à sa propre gloire, & il fut assez heureux pour y réussir.

On osa néanmoins soupçonner le Ministre de dissimulation, & ses ennemis insinuoient qu'il favorisoit indirectement une passion naissante, en même temps qu'il affectoit d'en arrêter le cours. Mais ces politiques prétendoient donc qu'un si grand Ministre comptoit pour rien de se charger de la haine publique; qu'il ne prévoyoit pas les reproches odieux qu'il auroit à essuyer, & qui deshonoreroient sa mémoire dans tous les siècles; qu'il se mettoit peu en peine de ce que le jeune Roi, plus avancé en âge, jugeroit de l'alliance trop inégale qu'on lui auroit fait contracter? Ce n'est pas là l'idée

que l'Histoire nous donne d'un esprit si éclairé ; & le tems a en effet justifié de plus en plus la sincérité de ses intentions.

Tome II.

Les Ministres des deux Couronnes (Don Louis de Haro & le Cardinal) s'étant rendus sur la Frontiére, commencèrent leurs conférences le 13e Août 1659. Il s'en tint plusieurs, & l'on y découvre encore plus d'adresse & de déguisemens pour parvenir à ses fins qu'il n'y en avoit eû auparavant. On avance, on recule, on promet, on rétracte, sous quelque prétexte spécieux, ce qu'on a promis ; on feint des ordres qu'on n'a pas reçus. Chacun se déguise sous différentes formes, ou pour surprendre son adversaire, ou pour n'en être pas surpris.

Nous ne nous étendrons pas sur tous les articles qui furent dis-

cutés, & que l'on rebatit souvent pendant ces conférences; on se lasseroit peut-être de tant de redites : nous nous bornerons à ce qui tend plus directement au mariage de l'Infante avec Louis XIV, puisque cet événement est comme le sceau de ce fameux Traité.

Les deux Ministres étant souvent sur le point de rompre les négociations, il arriva que dans un de ces mécontentements le Cardinal dépêcha un Courrier au Maréchal de Grammont qui avoit été nommé pour aller à Madrid demander l'Infante; & il l'avertit de ne pas continuer jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Ils ne tardèrent pas à venir. Le Maréchal & un grand nombre de Seigneurs qui l'accompagnoient, coururent la poste jusques près Madrid. Ce fut à un quart de lieuë de cette Capitale qu'ils se revêtirent d'ha-

bits ſuperbes & convenables à la fonction dont ils étoient honorés. Le Roi d'Eſpagne avoit envoyé pluſieurs Courriers avec un grand nombre de chevaux, tirés de ſes écuries. Tout étant prêt on ſe mit au galop, & c'eſt ainſi qu'arriva au Palais le Maréchal de Grammont au milieu de ſes deux fils & ſuivi de quarante Seigneurs ou Gentilhommes, qui l'avoient accompagné.

Le Traité de paix & le Contrat de mariage furent ſignés le 7 Septembre 1659, & M. de Crequi partit ſur le champ, pour en apporter l'agréable nouvelle au Roi. La ſaiſon étoit trop avancée pour que le Roi d'Eſpagne pût amener l'Infante à Fontarabie. Ainſi la cérémonie du mariage fut remiſe à l'année ſuivante. Les deux Nations en préſence des deux Rois étalèrent, en cette occaſion, leur magnificence avec une émulation bien glo-

rieuse de part & d'autre.

Ce Traité qui a fait entrer tant de Couronnes dans la Maison de Bourbon fut généralement applaudi en Espagne. Il répandit la joie dans toutes ses Provinces. Mais le Cardinal avoit trop d'ennemis en France, comme Etranger, & comme premier Ministre, pour enlever tous les suffrages. » Ils furent réduits ces en-
» nemis, à donner la gloire de
» ce traité au courage & à la
» pénétration du Cardinal de
» Richelieu, qui avoit commen-
» cé la guerre que la France ter-
» minoit avec tant de bonheur.
» Pour dire la vérité, il y eut
» alors entre le Cardinal de Ri-
» chelieu & le Cardinal Mazarin
» la différence qui est entre le
» génie & l'esprit. Le génie fait
» naître les grandes occasions :
» l'homme d'esprit en profite,
» lorsqu'elles sont nées. Le Car-
» dinal de Richelieu avoit formé

» le projet d'affoiblir la Maison
» d'Autriche ; il lui avoit suscité
» de puissans ennemis dans le
» Nord, dans le cœur même de
» l'Allemagne, aux Pays-bas, en
» Catalogne ; en Italie : toute
» l'Europe étoit en armes ; par-
» tout on faisoit la guerre avec
» une vigueur extrême, lorsque
» la mort surprit ce Ministre, &
» qu'elle laissa ses grands projets
» ébauchés. Le Cardinal Maza-
» rin les suivit avec dextérité ;
» obligé de les interrompre pen-
» dant la guerre civile, il les re-
» prit avec fermeté, dès que la
» sédition le laissa respirer ; il
» remplit avec fidélité tous les
» engagemens que la France
» avoit contractés.... Le Cardi-
» nal de Richelieu a eu la gloire
» de former le plus grand dessein
» qu'un Ministre de France ait
» pu concevoir, & de tracer la
» route qu'il falloit tenir. Le
» Cardinal Mazarin a eu la gloire
» d'exécuter ce projet dans les

» tems les plus difficiles ; il a
» donné à la France une Reine
» vertueuse, qui a transmis plu-
» sieurs Couronnes à sa posté-
» rité &c. *

ARTICLE XXXIV.

BIBLIOTHECA ANTIQUA Vindobonensis Civica, seu Catalogus Librorum antiquorum cùm Manuscriptorum, tùm ab inventâ Typographiâ ad an. usque M. D. LX. Typis excusorum, qui in Bibliothecâ Vindobonensi Civicâ asservantur, cum annotationibus Historico-Litterario-Criticis. Pars I. Libros Theologicos complectens. Viennæ Austriæ, Typis Leopoldi Joannis Kaliwoda Imperialis Aulæ Typographi, anno M. DCC. L. *Bibliotheque ancienne de la Ville*

* Cette histoire nous a plû, & nous croyons qu'elle mérite d'être accueillie du Public.

 Mémoires pour l'Histoire de Vienne en Autriche, ou Catalogue des livres anciens tant Mss. qu'imprimés qu'on conserve dans la Bibliothèque de la Ville de Vienne &c. avec des notes Historiques, Littéraires & Critiques &c. Part. I. contenant les livres de Théologie. A Vienne en Autriche &c. 4°. pag. 286 sans la Préface & deux Dissertations qui sont à la fin.

IL n'en est pas des antiquités d'une Bibliothèque comme des antiquités d'une Ville. Une Bibliothèque peut être fort récente, & contenir beaucoup de monuments antiques ; une Ville doit toujours être plus ancienne que les monuments qui la concernent. Une Bibliothèque est d'autant plus belle qu'elle renferme plus de choses qui remontent à des siècles éloignés de nous ; une Ville dont l'origine se perd dans la nuit des tems n'en est souvent ni plus riche, ni plus ornée, ni

plus célèbre. Une Bibliothèque a toujours le mérite de posséder des richesses réelles, quand elle abonde en Mss. rares, & en éditions singulières ; une Ville ne présente quelquefois que des fables dans le récit de sa fondation & dans l'Histoire de ses premiers Habitants. Nous pourrions soutenir ce parallèle, & multiplier ces différences, dont le détail seroit tout à l'avantage des antiquités qui parent aujourd'hui les Bibliothèques ; mais il faut entrer dans celle qu'on nous annonce d'Allemagne ; il faut suivre quelques moments le Catalogue qu'on publie, & nous attacher à certains livres placés ici comme des médailles rares & précieuses, qui seroient destinées à faire l'ornement d'un Cabinet d'Antiquaire.

La Bibliothèque dont nous parlons est celle de la ville de Vienne en Autriche : Trésor Littérai-

re qu'il ne faut pas confondre avec la Bibliothèque Impériale ; ce sont deux sources d'érudition différentes ; celle dont on nous donne actuellement le Catalogue, est commune & municipale ; elle a pour objet les besoins & les désirs du Citoyen homme de Lettres ; elle est gouvernée par M. Lambacher Auteur de ce volume, & c'est de son ouvrage que nous voulons rendre compte dans cet article.

Il n'a porté ses vues que sur les *antiquités*, c'est-à-dire, sur les livres imprimés dans le premier siècle de la Typographie, & il ne nous indique encore que les ouvrages Théologiques, c'est-à-dire les Bibles, les Saints PP. les Ecrivains Ecclésiastiques, les Théologiens qui ont écrit depuis les Pères. Telle est la matière de son Catalogue ; mais il faut en considérer la forme qui en est aussi l'âme, l'esprit, la vie, le caractère distinctif.

M. Lambacher place aux marges des notes instructives sur les livres qui méritent une attention particulière ; il discute certains points de la plus profonde Bibliographie ; il compare ses éditions avec d'autres plus anciennes ou plus modernes. Imaginez un inventaire sçavant & critique dressé par un Juge très-éclairé, ou bien un dénombrement, un Cens, destiné à estimer les forces & la puissance de cet Empire Littéraire : mais, pour concevoir mieux encore le plan de ce travail, suivez quelques exemples qui ne seront pourtant que la moindre partie de ce qu'on pourroit citer.

A la page 2. l'Auteur annonce une Bible Hébraïque imprimée à Soncino dans le Duché de Milan : la datte est de l'année 1488 ; & l'on prétend que c'est la première qui ait été faite en cette Langue. Cependant le

P. le Long nous parle d'une édition 8°. qui parut à Venise dès l'an 1466 ; mais, pour dire la vérité, nous doutons beaucoup de l'existence de cette Bible, dont nul autre Ecrivain ne fait mention.

Quoiqu'il en soit, la Bible de Vienne est toujours très-rare, on n'en connoît, dit M. Lambacher, que trois autres exemplaires, deux à Rome, dans la Bibliothèque Barberine & dans celle de S. Pudentiènne; le troisième à Florence dans la Bibliothèque de Medicis ; nous nous souvenons toutefois que le P. Bartolocci, Auteur de la Bibliothèque Rabbinique, se portoit pour posséder aussi ce livre.*

Mais le grand objet des remarques de M. Lambacher est l'histoire même de cette Bible ; c'est à dire, celle de ses Impri-

* *Penes me habeo.*

meurs qui étoient des Juifs, appellés de Soncino, parcequ'ils s'étoient d'abord établis dans ce lieu, d'où ils avoient étendu leurs quartiers & leurs opérations en d'autres Villes, à Péſaro, à Bologne, à Florence &c. Wolfius, Bartolocci, Argelati & pluſieurs autres Sçavans ont parlé de ces *Imprimeurs Soncinates*; & en comparant les divers récits, nous avons reconnu que M. Lambacher traite judicieuſement cet article qui ne manquoit pas de difficulté. Car, par exemple, on trouve dans le Catalogue de la Bibliothèque Barberine, que la Bible en queſtion a été imprimée *à Bologne par les Juifs de Soncino, chez Abraham Jarzias de Péſaro*: & c'eſt une faute. L'impreſſion fut faite à Soncino même, par Abraham Ben Hhaïm, ainſi que porte l'Inſcription Hébraïque qui ſe lit à la fin du Pentateuque. L'Auteur

du Catalogue de la Bibliothèque Barberine a pris pour un nom de Juif le *souhait de longue vie* qu'on fait dans cette Inscription, en faveur du Rabbin Josué Salomon Chef & Protecteur de l'entreprise. Il a cru, cet Auteur du Catalogue, que le terme Hébraïque qui exprime ce souhait, indiquoit un Rabbin nommé *Jarzias*, & cela n'est point; & avant que d'avoir lu l'addition qu'a mis sur cela M. Lambacher vers la fin de son Catalogue, nous avons feuilleté beaucoup de livres, & nous nous sommes épuisés en recherches, dans le dessein de concilier l'article de la Bibliothèque Barberine avec les autres notices: mais c'est envain, puisqu'une faute ne se concilie point avec la vérité. On peut juger par cet exemple combien il en coute pour faire quelques progrès dans la Science Bibliographique.

La Bibliothèque de Vienne

poſſéde le N. Teſtament Syriaque imprimé par l'ordre de l'Empereur Ferdinand I. & par les ſoins de Jean Widmanſtadius en 1555. 2. vol. 4°. On en parle à la page 6 du Catalogue, & la note qui y eſt jointe explique très-bien tous les caractères de cette très-rare & très-curieuſe édition. Nous l'avons ſous les yeux, & nous pouvons en parler avec la plus intime connoiſſance. M. Lambacher oublie de remarquer qu'à la tête on voit un abrégé de la Grammaire Syriaque, toujours de la même année 1555. mais il obſerve judicieuſement qu'au frontiſpice du même N. T. Syriaque, on lit l'année 1562, ce qui a fait croire à quelques Bibliographes qu'en effet l'édition n'avoit paru que cette année-là, ce qui n'eſt aſſurément point, puiſque la date 1555 eſt répétée en trois ou quatre endroits. Il ſeroit croya-

ble qu'en 1562 on renouvella, pour quelque raiſon à nous inconnue, le frontiſpice. Quoiqu'il en ſoit, le docte Richard Simon eſt un de ceux qui ont rapporté à 1562 ce N. T. Syriaque, & c'eſt une correction à faire dans ſon Hiſtoire Critique ; nous y en avons obſervé de plus conſidérable dans le même genre de Bibliographie.

Quelques Mſſ. des Bibles Latines brillent dans ce Catalogue, entr'autres un volume où l'on voit, parmi les Epîtres de S. Paul, celle qui eſt adreſſée aux Laodicéens & qu'on ſçait être Apocryphe. Ce Mſ. eſt du XII ſiècle, & ſelon notre Auteur, les Bibles de cette antiquité ſont très-rares. Nous en convenons, quoiqu'il ſoit peu de grandes Bibliothèques à Paris où il ne s'en trouve de plus anciennes. Quand on compte ces ſortes de richeſſes

on

on ne peut jamais dire qu'elles ſoient communes.

Parmi les Commentateurs de la Bible, on a auſſi dans la Bibliothèque de Vienne, des antiquités, des premières éditions, des livres qui ne ſe trouvent pas aiſément. Un commencement de parallèle pourra donner quelque idée de ce que nous voulons dire ſur cette partie du Catalogue. Nous ſommes, en écrivant ceci, vis-à-vis d'une Bibliothèque très-nombreuſe & très-riche en curioſités Typographiques; nous y trouvons la plûpart des livres que M. Lambacher nous montre dans ſon tréſor, mais celui-ci nous prime ſouvent pour les dattes; ainſi, par exemple, ſi l'on nous demandoit l'ouvrage rare de Simon de Caſſia, intitulé *de Geſtis Domini*, nous pourrions préſenter l'édition de 1540, & le Catalogue de Vienne annonce celle

de 1517. Si quelqu'un cherchoit la Grammaire Hébraïque de Reuchlin, nous aurions à lui en montrer une de 1537, & notre Bibliothécaire Allemand en a une autre de 1506. S'il étoit question du Commentaire de Jacques le Fevre d'Etaples sur S. Paul; nous aurions sous la main l'édition qui parut en 1515; & dans la Bibliothèque de Vienne on voit celle de 1512. Si l'on étoit curieux d'un livre plus rare encore & plus singulier que tous ceux-ci, de la *Concorde de l'ancien & du N. T.* de l'Abbé Joachim, Moine de Flore, nous produirions, il est vrai, comme M. Lambacher, le volume imprimé à Venise en 1519; mais nous demanderoit-on l'exposition du même Abbé sur Jéremie; on n'auroit de notre part que l'édition de Cologne en 1577, & le Catalogue Allemand marque celle de Venise en 1516,

Arrêtons-nous en cet endroit à la note que fait le Bibliothécaire, car c'est peut-être le morceau qui intéresse le plus dans tout son ouvrage.

Il raconte comment, dans une lecture fortuite qu'il faisoit du livre donné par Flaccius Illyricus, sous le titre de *Catalogue des témoins de la vérité*, un long texte de l'Abbé Joachim vint frapper ses yeux ; & ce texte étoit une déclamation vive de cet Abbé contre l'Eglise Romaine : motif pour Illyricus de l'insérer dans son Catalogue & de compter Joachim parmi ses prétendus témoins. M. Lambacher cite le texte tout au long, & il ajoute : » Plein de défiance sur la sincé- » rité d'Illyricus, je fus charmé » d'avoir à la main une édition » ancienne du Commentaire de » l'Abbé sur Jéremie ; une édi- » tion surtout faite & publiée » avant les éclats de Luther. Je

» lis donc ce livre, je le relis
» avec soin, & je n'y découvre
» point le passage en question;
» je passe à un bon Mf. où se
» trouve la plus grande partie
» du même Commentaire: point
» de vestiges du texte cité en té-
» moignage par Illyricus. J'ob-
» serve ensuite la manière dont
» l'Abbé Joachim avoit parlé de
» l'Eglise Romaine à la tête de
» sa Concorde de l'ancien & du
» N. Testament; je reconnois
» les preuves d'attachement sin-
» cère qu'il avoit données à l'é-
» gard de cette Sainte Eglise;
» je ne puis concilier ces senti-
» ments avec les prétendues in-
» vectives répandues dans le
» Commentaire sur Jéremie: &
» je conclus que l'Auteur Pro-
» testant a fabriqué le passage
» qui contient ces invectives; &
» je suis d'autant mieux confirmé
» dans mon opinion que cet Ecri-
» vain (Illyricus) ne sachant

» pas en 1562 (époque de son » *Catalogue des témoins de la vé-* » *rité*) que le Commentaire de » l'Abbé Joachim avoit déja été » imprimé, son idée le portoit » à en donner une édition. *J'au-* » *rai soin*, disoit-il, *avec l'aide* » *de Dieu que ce Commentaire pa-* » *roisse.* «

Nous avons voulu rendre de suite toute l'Histoire de cette découverte où nous ne supprimons que les deux passages que cite M. Lambacher, l'un tiré d'Illyricus * comme s'il étoit de Joachim, & l'autre véritablement contenu dans la *Concorde* de cet Abbé. Mais voici le merveilleux de toute cette anecdote. D'abord nous avons eu recours à notre édition du Commentaire

* Il commence ainsi : *Est & alia ficus quæ maledictione prævaricationis jam aruit, Latina Ecclesia, sive Navicula Petri, cujus folia temporalia &c.*

de Joachim sur Jérémie ; elle est in-12. de Cologne, de l'année 1577. ainsi que nous le marquions plus haut, & nous y avons trouvé (Chap. 1. pag. 19.) le passage cité par Illyricus, toutefois avec quelques différences de mots & de constructions*.

* Il faut bien observer que nous n'avons pas trouvé, dans l'Abbé Joachim, tout ce que M. Lambacher cite d'Illyricus, & qui est véritablement dans ce dernier Auteur. De trente lignes ou demi-lignes, si l'on veut (à cause que l'Ouvrage du Bibliothécaire est à deux colonnes) il y en a dix qu'on ne voit point dans le Commentaire de Joachim, & comment y seroient-elles ? On y parle de Sainte Brigitte qui ne vécut que plus de 100 ans après l'Abbé de Flore ; ainsi, quant à cette partie, il semble que l'accusation intentée par M. Lambacher à Illyricus doit avoir lieu. Nous ne parlerons, dans toute la discussion qui va suivre, que des vingt premieres lignes ; elles se trouvent, à quelques différences près, dans Joachim ; c'est à dire dans les éditions & les manuscrits que nous avons consultés.

Ceci méritoit déja de l'attention, d'autant plus que cette édition de 1577. s'annonce comme ayant été donnée par un Religieux Auguſtin nommé Sylveſtre de Châtillon d'Arezzo. Cependant Flaccius Illyricus ayant promis en 1562 une édition du Commentaire de Joachim, on pourroit ſuppoſer abſolument que l'édition de 1577 eſt ſon ouvrage, & qu'il auroit mis à la tête le nom de l'Auguſtin pour ſe déguiſer mieux; du moins n'eſt-il pas démontré, par cette ſeule édition, que le déſir de calomnier l'Egliſe Romaine n'auroit pas inſpiré quelque malverſation en ce genre. Il a donc fallu recourir à des éditions plus anciennes du Commentaire, & c'eſt ce que nous croyons avoir exécuté avec ſuccès.

Car nous étant adreſſés au R. P. Bibliothécaire de S. Germain des Près, qui allie beaucoup de

politesse à une vaste érudition & à une grande connoissance des livres, il nous a fait voir une édition du Commentaire de Joachim, donnée à Venise en 1525 par l'Augustin, Sylvestre de Châtillon, dont nous parlions plus haut ; & dans cet exemplaire on trouve le passage que M. Lambacher reproche à Flaccius Illyricus, quoiqu'on y remarque aussi les différences qui sont dans l'édition de 1577 ; mais c'en est toujours assez pour forcer tout homme, qui aime la vérité, à reconnoître que Flaccius n'a point fabriqué ce texte.

De plus, la même Bibliothèque de S. Germain nous a fourni un très-bon Mſ. de Joachim, où l'on lit encore ce passage, non sans quelques différences, que le R. P. Bibliothécaire a bien voulu nous marquer, & dont nous rendrions compte s'il étoit nécessaire de dresser une notice par-

ticulière sur ce point de Littérature.

Que dire donc présentement de l'observation de M. Lambacher ? Croirons-nous qu'il se soit trompé quand il dit qu'il a lu & relu son exemplaire & son Ms. sans y rencontrer ce texte? Croirons-nous aussi que ce texte ne soit ni dans l'édition de 1516 ni dans le Ms. de Vienne ; tandis qu'on le voit dans l'édition de 1525 & dans le Ms. de S. Germain ? Mais si la chose est en effet telle que la dit le Bibliothécaire Allemand, comment sera-t'il arrivé que le passage en question n'ait point été imprimé en 1516 & qu'il l'ait été en 1525 ; qu'il ait échappé au Copiste du Ms. de Vienne ; & que le Copiste du Ms. de S. Germain l'ait transmis dans son exemplaire ? c'est aux Critiques & aux Sçavants à deviner.

Au reste quand l'Abbé Joa-

chim auroit avancé tout ce qui se trouve dans Flaccius Illyricus, & dans nos éditions de 1525 & de 1577, il ne s'ensuivroit rien contre l'Eglise Romaine. On sçait que Joachim étoit un esprit ardent, singulier, nous ne voulons pas dire visionnaire, afin qu'on ne nous reproche pas de taxer les anciens à la légère ; & d'ailleurs on trouve partout dans ses livres des preuves de son attachement à l'Eglise & au S. Siège. Outre le texte que M. Lambacher tire de l'ouvrage de la *Concorde*, on lit dans le même Commentaire sur Jéremie chap. 3. pag. 65 & 66, édit. de 1577. *Sed quia repulit Dominus Tabernaculum Silo & elegit Tribum Judam, Romanam scilicet Ecclesiam... in quâ sedet Deus in æternum & de quâ non auferetur Sceptrum Judæ &c.* D'où il est manifeste que cet Abbé de Flore a reconnu que l'Eglise Romaine

conserveroit toujours le dépôt de la foi & de l'autorité.

C'est donc à pure perte & contre toute raison que Flaccius Illyricus place Joachim parmi ses prétendus témoins de la vérité ; mais autre chose est de raisonner mal ; autre chose de fabriquer à dessein & de propos délibéré un texte de 18 ou 20 lignes ; nous avons démontré ce semble qu'Illyricus n'est point coupable de cette fabrication. Et tel est le point littéraire, qu'il étoit à propos de discuter en faveur des Amateurs de Bibliographie. Nous conjurons fort la multitude de nos Lecteurs de passer rapidement sur ces objets aussi insipides pour eux, qu'ils doivent paroître agréables au petit nombre de ceux qui aiment les Anecdotes de Littérature.

La partie des SS. PP. est abondante dans le Catalogue de Vien-

ne, & les notes de M. Lambacher sur ce qui mérite plus d'attention, nous ont paru fort bien. Ce sont toujours (il ne faut pas l'oublier) ce sont des choses du XV. & du XVI. siècle; ainsi qu'on ne songe point ici à nos élégantes éditions modernes: & par exemple, le S. Denis Grec & Latin de 1516 ne plaira pas aux yeux de quelques Bibliographes délicats; mais c'est la première & la plus rare édition; il y en a, dans le même Catalogue, une Latine de Venise, en 1502; & nous pourrions de notre côté en montrer une autre de Strasbourg de la même année: ce qui est assez remarquable pour attirer les regards des curieux.

M. Lambacher fait des notes sur quelques éditions singulières; sur le S. Athanase Latin de 1482; sur le S. Basile aussi Latin, de 1515; sur le S. Chrysostome, dans

la même Langue, de 1503; sur le S. Cyprien de 1783; sur le Lactance de 1471; sur le S. Jérome de 1497. sur le S. Augustin de 1506; sur les morales de S. Grégoire, très-ancienne édition; sur le Bede de 1506 &c. Reprenons quelques-uns de ces articles.

De bons Auteurs indiquant les éditions des Peres, se trompent en plusieurs points: par exemple, D. Ceillier dit que l'édition de S. Athanase donnée en 1482 fut suivie immédiatement de celle de 1520. M. Lambacher a vu cette édition de 1520 & de plus une autre de 1519. Le même D. Ceillier rapporte la première édition Latine de S. Basile à l'an 1525; celle du Catalogue de Vienne est de dix ans plus ancienne, & nous avons sous les yeux celle d'Ascensius en 1520. En examinant de près cette dernière, nous avons fait une

obſervation qui touche auſſi le Bibliothécaire de Vienne. Il remarque que ſon édition de 1515 s'annonce par une lettre de Raphaël de Volterre à ſon frere Marius Maſæus; & il critique le dernier Editeur de S. Baſile (D. Garnier de la Congrégation de S. Maur) ſur ce que donnant à la fin de ſon ouvrage toutes les anciennes Préfaces miſes à la tête de S. Baſile, il a oublié cette lettre de Raphaël de Volterre. Ceci eſt judicieuſement obſervé, mais il ſemble que M. Lambacher n'a vu cette lettre que dans ſon édition de 1515, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il la tranſcrit toute entiére dans ſa note: or nous l'avons lue dans l'édition de 1520; non à la tête, mais vers le milieu du volume.

Le docte Fabricius & après lui D. Ceillier ont fait mention du S. Chryſoſtome de 1503, mais

ils ont tort de l'attribuer à la Typographie d'Alde ; il est sorti de chez Grégoire de Gregoriis Imprimeur de Venise, ainsi que le marque le Catalogue de Vienne, & la note de M. Lambacher.

Ce sçavant Bibliothécaire établit fort bien l'ordre des plus anciennes éditions de S. Cyprien. La première est de Rome en 1471. La seconde de Venise, même année, par Vendelin de Spire ; la troisième de 1483 aussi à Venise ; c'est celle que porte le Catalogue de Vienne : il y a plus de 25 ans que D. Prudent Maran, Bénédictin de S. Maur, donnant l'édition commencée par M. Baluze, observoit dans sa Préface qu'il n'y avoit point eu d'édition du même Pere, faite à Spire en 1471. mais que c'étoit simplement Vendelin de Spire qui en avoit fait une cette année-là à Venise. Malgré cette note, on trouve dans D. Ceil-

lier qu'il y a eû une édition en 1471 à Spire, & une aussi à Venise par Vendelin de Spire. C'est une faute, différente pourtant de celle qu'ont fait Cave & Oudin, en ne voulant reconnoître que l'édition de Spire, non celle de Venise. Nous serions d'autant plus en état de réfuter totalement cette méprise que nous avons sous les yeux cette très-précieuse édition de Venise en 1471.

Sur les Œuvres de Lactance, nous connoissons une Bibliothèque qu'on pourroit dire plus riche que celle de Vienne. Nous y avons vu ces Œuvres des années 1470, 1474, 1478, 1480: & le Catalogue dont nous faisons l'Extrait, ne les présente que de l'année 1471, à Venise; mais aussi cette édition a cela de particulier qu'elle est très-rare & qu'elle ne se trouve citée presque nulle part.

Le S. Jérome & le S. Augustin du même Catalogue, sont bien les premiéres éditions complettes de ces SS. PP. mais on posséde ailleurs des trésors inestimables en genre d'éditions partielles ; ainsi nous contemplons avec admiration les lettres de S. Jérome, de Rome 1470 & de la Cité de Dieu de S. Augustin, aussi de Rome 1468 & 1470 : ce sont là des curiosités du premier ordre.

Nous distinguons aussi dans notre Catalogue de Vienne les lettres de S. Jérome, de Venise 1488 ; le S. Fulgence de Haguenau, 1520 ; le S. Isidore 1472 ; le Pascase Radbert de Haguenau, 1528 & de Cologne 1532 ; le S. Bernard, de Paris 1513. Une bonne remarque de M. Lambacher sur ce dernier livre, c'est que D. Mabillon, qui décrit avec tant de soin les éditions de ce S. Pere, oublie toutefois celle-ci ;

Mars 1751.

mais notre Bibliothécaire se méprend aussi en disant que le même sçavant Bénédictin rapporte à l'année 1517 l'édition faite par Josse Clictoüe ; il faut dire 1515 au lieu de 1517. D. Mabillon ne se trompe pas en ceci.

Après ces SS. PP. il faudroit tenir compte des autres livres qui remplissent le reste du Catalogue ; il faudroit parler de plusieurs monuments Littéraires très-rares, tels que le Pierre Lombard de 1507. le Bandini de 1519 ; le Jean François Pic de la Mirande *de amore divino libri IV.* édition de 1516, Ouvrage d'une rareté extrême ; le S. Laurent Justinien, de Brescia en 1506 ; le Symphorien Champier de Lyon en 1517 *, &c.

* Nous joindrions à cette Liste de Livres rares l'Ouvrage de Felix Hemmerlin, ou *Malleolus*, s'il n'y avoit pas faute dans le Catalogue de M. Lambacher.

Nous ne nommons pas la centième partie de ce qui pourroit nous arrêter ; & pour terminer cette vaste nomenclature, nous devrions entamer deux pièces qui sont à la fin du volume ; la première est une dissertation de M. Lambacher sur un livre attribué au Patriarche de C. P. George Scholarius, qui vivoit au XV siècle, Ouvrage intitulé *de Viâ salutis humanæ.* L'Auteur du Catalogue discute les différences de son édition d'avec les autres, il apprécie les caractères de cette production, & il conclut qu'elle n'est point du Patriarche George Scholarius : ce

Il date l'édition de cet Ouvrage de l'année 1494. & c'est 1497. ainsi qu'on le voit à la fin de la Lettre que l'éditeur, Sébastien Brant, adresse à l'Electeur de Mayence. Nous avons cette édition sous les yeux. L'exemplaire appartient à M. Mariette, si célébre par son bel Ouvrage des Pierres gravées.

Mars 1751.

morceau eſt fort Littéraire & mériteroit de notre part beaucoup d'attention. L'autre pièce eſt une lettre écrite à M. Lambacher, & contenant pluſieurs anecdotes de Littérature, entre autres une Epigramme Grecque ſur les homélies de S. Jean Chryſoſtome, elle n'avoit jamais paru. L'auteur de la lettre (M. Dominique Bricherio Columbi) traduit cette Epigramme, & détaille ſes obſervations ſur d'autres points; nous devrions faire auſſi beaucoup d'accueil à ce morceau; mais il faut prendre congé de nos Lecteurs qui auront eu bien de la complaiſance s'ils nous ont accompagné durant toute cette courſe Bibliographique. Malgré l'ennui que nous aurons pu leur cauſer, nous prions le Bibliothécaire de Vienne de continuer ſon Catalogue, & de nous donner ſouvent occaſion de parler de lui.

ARTICLE XXXV.

HISTOIRE DE LA JURISPRUDENCE Romaine, contenant ſon origine & ſes progrès depuis la fondation de Rome jusqu'à préſent : le Code Papyrien & les Loix des douze Tables, avec des Commentaires : l'hiſtoire de chaque Loi en particulier, avec les antiquités qui y ont rapport : l'hiſtoire des diverſes compilations qui ont été faites des Loix Romaines : comment les mêmes Loix ſe ſont introduites, & de quelle manière elles s'obſervent chez les différents peuples de l'Europe : l'énumération des éditions du corps du Droit Civil : les vies & le Catalogue des ouvrages des Juriſconſultes tant anciens que modernes, avec un Recueil de ce qui nous reſte de Contrats, Teſtamens & autres Actes judi-

ciaires des Anciens Romains &c. Par M. Antoine Terrasson, Ecuyer, Avocat au Parlement. Fol. à Paris, chez G. Cavelier pere ruë S. Jacques, David le jeune, Rollin fils &c. Quay des Augustins M. DCC. L.

QUand Pétrarque alla étudier le droit à Montpellier & a Boulogne, si l'on lui avoit dit : *ne négligez pas les Belles-Lettres ; attachez-vous à la Philosophie & à l'Histoire*, avec quelle ardeur ne se fût-il pas porté aux leçons de ses Maîtres ? Il aimoit Cicéron, Virgile & les Ecrivains de l'Histoire Romaine; si l'on eût ménagé ce penchant pour l'attirer par-là aux exercices de la Jurisprudence, quel progrès n'eût-il point fait dans la carrière où sa famille vouloit l'engager ? Mais quand ses Docteurs Jean Calderin & Jean d'André ne lui offrirent que le texte des Loix, ou leurs gloses barbares

à dévorer, quand ſon pere Petracco de Parenzo lui arracha ſon Cicéron & qu'il le jetta au feu en ſa préſence, pour le détacher, diſoit-il, de ce diſcoureur frivole ; l'eſprit de Pétrarque ſe roidit contre une éducation ſi dure, ſi triſte, ſi inſipide, il voua une haine immortelle à la Juriſprudence; & il n'attendit que les momens d'une précieuſe liberté pour ſe livrer aux charmes de la Littérature.

Ce trait d'hiſtoire ſemble fait pour le livre dont nous allons parler. Si M. Terraſſon qui nous le donne eût vêcu au XIV ſiècle ; il ſeroit entré ſans effort dans les inclinations du jeune Pétrarque : bien loin de lui interdire le commerce des Philoſophes & des Hiſtoriens, il l'auroit exhorté à ſe le rendre encore plus familier. Car voici les premiers traits par où s'annonce cette nouvelle Hiſtoire de la Ju-

riſprudence Romaine. On y recommande extrêmement l'étude de la Philoſophie & de l'Hiſtoire ; on fait voir que ces deux Sciences ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour acquérir l'intelligence des Loix. Ceci eſt traité dans la Préface de notre Auteur : morceau qui nous a beaucoup intéreſſés par la vérité des idées, & par la bonté du ſtyle. Donnons-y encore quelques moments d'attention.

D'abord M. Terraſſon s'attache à la Philoſophie, & en détaillant les parties de cette Science, il montre les grands uſages de la Logique, de la Métaphyſique, de la Morale, de la Phyſique même par rapport aux Loix. La Logique enſeigne à raiſonner & à tirer des conſéquences, qu'y a-t'il de plus néceſſaire à la profeſſion de Juriſconſulte ? » Lorſqu'il eſt queſtion » d'appliquer un principe de » Droit

» Droit à tous les différens cas » qui y ont rapport, & lorſqu'il » s'agit de tirer une conſéquen- » ce d'une Loi qui n'eſt pas aſ- » ſez claire ou aſſez étenduë ; » quelle juſteſſe de raiſonnement » ne faut il pas ? Une conclu- » ſion mal tirée du principe le » plus véritable, peut faire com- » mettre au Juge le mieux in- » tentionné mille injuſtices pré- » judiciables à l'Etat, à la vie & » à la fortune du Citoyen le plus » innocent & le mieux fondé » dans ſes prétentions. Sans l'Art » de raiſonner, le Juriſconſulte » eſt incapable non-ſeulement de » faire valoir les inductions d'u- » ne Loi, mais encore de dé- » truire les ſophiſmes ſpécieux » par leſquels on voudroit affoi- » blir la bonté de ſa cauſe : & » cet Art de raiſonner, où ſe » puiſe-t'il, ſi ce n'eſt dans la » Logique, qui, en dirigeant no- » tre eſprit du côté du vrai, ſçait

» lui fournit des armes contre
» le faux le plus ſubtil & le mieux
» déguiſé ?

La Métaphyſique & la Phyſique, quoique d'un genre moins rélatif aux queſtions du Droit, ne laiſſent pas non plus d'y entrer quelquefois ; l'une quand il faut traiter des matières abſtraites, l'autre quand il eſt queſtion d'intérêts qui tombent ſous les ſens ; la première pour faire connoître, apprécier, diſtinguer, développer les divers eſprits ; la ſeconde pour donner des lumières ſur le commerce, l'Agriculture, le partage des Terres, l'établiſſement des Arts utiles, la navigation, les édifices publics ou particuliers &c. Car ce ſont-là des objets qu'enviſagent auſſi les Juriſconſultes, des objets qu'ils réglent & qu'ils déterminent : la multitude des diſpoſitions du Droit Civil ſur ces matières en eſt la preuve.

Mais la morale a, par excellence, l'avantage de n'être presque qu'une même chose avec la science des Loix ; c'est la morale qui dirige les actions des hommes, qui prescrit les régles de la Société, qui fixe les devoirs attachés aux divers Etats : & tout ceci n'est-il pas du ressort de la Jurisprudence ? Il faudroit suivre les détails de notre Auteur, & se remplir de sa doctrine, qui n'est pas douteuse, mais qui est trop négligée de ceux mêmes que leur profession engage dans l'étude des Loix.

Il n'est donc rien de plus lié à cette étude que la Philosophie, & pour s'en convaincre il suffiroit de jetter les yeux sur le caractère des Législateurs. » Tous » les premiers Auteurs des Loix, » chez les différens peuples, » étoient Philosophes : chaque » Nation admirant leur sagesse, » les prioit de lui faire des Loix.

» Pythagore, Dracon, Solon,
» Lycurgue & plusieurs autres
» ne devinrent Législateurs de la
» Grèce, que parcequ'ils étoient
» Philosophes. Quelle en est la
» raison, sinon qu'il y a en nous
» un sentiment naturel qui nous
» fait connoître que ceux d'en-
» tre les hommes qui sont le plus
» à l'abri des passions, & qui
» sont les plus sages, sont par
» conséquent plus en état que les
» autres de régler notre conduite
» & nos devoirs ? &c.

La Philosophie influe donc extrêmement dans la science des Loix : cependant voici une difficulté que fait le Chancelier Bacon, l'homme du monde le mieux instruit de la Jurisprudence, & le plus digne d'éclairer nos esprits sur cet important sujet. Il dit que les Philosophes & les Jurisconsultes qui traitent des Loix ne sont pas propres à cette fonction ; que les premiers ayan-

cent plusieurs belles choses, mais étrangères au sujet; que les seconds trop attachés aux Loix de leur Pays ou aux dispositions de certains corps Diplomatiques, ne conservent point assez de liberté; qu'enfin ceux qui ont le plus de succès en cette matière sont les hommes d'Etat, parcequ'ils sçavent mieux que d'autres, ce qui convient à la Société, au bien des peuples, à l'équité naturelle, aux mœurs des Nations, à la forme de chaque gouvernement*.

Il y a plaisir à rencontrer des objections comme celles-ci, parcequ'on en peut prendre occasion d'expliquer des points de conséquence. Le Chancelier Bacon envisage ici le Philosophe comme borné à son école & à ses livres; & M. Terrasson le

* *Baco de Augm. & Dignit. Scientiarum l. 8.*

regarde comme appliqué aux affaires & au Gouvernement ; le premier n'a voulu tenir compte, dans la manière de traiter les Loix, que de la ſcience du politique ; il a fait abſtraction de la Philoſophie, quoique la ſcience du politique en dérive comme de ſa ſource ; notre Auteur a conſidéré le Philoſophe & le Politique avec tous leurs attributs, toutes leurs richeſſes, tous leurs rapports. Le Philoſophe, s'il eſt digne de ſon nom doit ſçavoir les principes & les régles du Gouvernement ; le Politique s'il eſt digne du rang qu'il occupe, doit avoir puiſé toutes ſes penſées & tout l'ordre de ſa conduite, dans l'étude de la Philoſophie. Bacon, encore une fois, oppoſoit des Profeſſeurs de Philoſophie à des Miniſtres, du moins à des hommes d'Etat ; mais M. Terraſſon s'éleve bien au deſſus du Profeſſorat, puiſqu'il parle de

Dracon, de Solon, de Lycurgue: Philosophes qui furent en même tems des Maîtres de morale & des Chefs de Républiques.

Notre Auteur explique ensuite l'utilité de l'Histoire par rapport à la science des Loix; & c'est le second objet de sa Préface. » Figurons-nous, dit-il, » un Turc ou un Chinois qui au- » roit eu la curiosité d'appren- » dre notre Droit François, & » qui auroit entrepris de démê- » ler le sens des Articles de nos » Coûtumes. Ce Turc ou ce » Chinois pourra-t'il raisonna- » blement se flatter de venir à » bout de son entreprise, s'il n'a » pas d'abord eu soin de s'ins- » truire des principes généraux » de notre Gouvernement & de » nos mœurs? S'il n'a pas pris » cette précaution, il voudra » sans cesse appliquer nos Loix » aux usages de son Pays, &

» par conséquent il s'écartera » continuellement du sens & de » l'esprit, soit de notre Droit » François en général, soit des » dispositions particulières de » nos Coûtumes. Il en est de » même du Droit Romain par » rapport à nous. Lorsque nous » commençons à l'étudier, nous » voyageons dans une Terre » Etrangère, dans laquelle nous » ne devons pas espérer de faire » fortune, tant que nous ne » connoîtrons pas l'esprit des » peuples à qui nous avons af- » faire &c.

Et l'obligation indispensable d'acquérir la connoissance des anciennes Histoires, se prouve encore par l'exemple des plus fameux Jurisconsultes qui allièrent toujours cette étude à celle des Loix. Et la même chose se démontre d'une manière très-sensible par les bevûes singulières où sont tombés les glossa-

teurs du moyen âge, gens totalement étrangers dans la ſcience des Antiquités, & par cette raiſon-là même toujours prêts à égarer leurs diſciples & leurs Lecteurs. M. Terraſſon en cite des traits fort remarquables, & il oppoſe à ces mauvais Interprètes nos ſçavans modernes Alciat, Budé, Cujas, Briſſon, Grotius, Puffendorf &c. Quels Juriſconſultes, & quel ſoin ne prirent-ils pas de s'inſtruire à l'Ecole des Hiſtoriens Grecs & Romains!

Telle eſt donc la vraye méthode, telle eſt la route du ſçavoir. Notre Auteur ne l'a pas connuë d'abord, & il avoue que s'il avoit eu de bonne heure ces lumières, les exercices de la Juriſprudence ne lui auroient pas paru ſi longtems inſipides; qu'il n'auroit pas couru riſque de les abandonner.

Son expérience l'a inſtruit &

sert aujourd'hui à instruire les autres: voici le plan de son ouvrage. Il le divise en quatre parties ou époques qui embrassent toute l'Histoire Romaine, & il considére les Loix 1°. Sous les Rois de Rome, 2°. Pendant la durée de la République. 3°. Sous les Empereurs, à commencer depuis Auguste jusqu'à la destruction de l'Empire en Orient. 4°. Relativement au progrès que les mêmes Loix ont fait dans toute l'Europe, depuis la mort de l'Empereur Justinien jusqu'à présent. Et cette quatrième partie est terminée par un abrégé des vies & des ouvrages de ceux d'entre les Jurisconsultes François qui ont écrit sur le droit Romain. Et la fin du volume est enrichie de quatre paragraphes dont le premier contient ce qui nous reste de Senatusconsultes, de Plébiscites & de Loix ; le second renferme différents Décrets du

Sénat & du Peuple Romain avec divers actes émanés des Empereurs ; le troisième comprend ce qu'on a pu recouvrer d'anciens Contrats de ventes, Donations, Transactions, Quittances, Redditions de comptes &c. Le quatrième enfin rassemble un assez grand nombre de Testaments civils & militaires. Et à la fin de chacune de ces pièces (qui sont au nombre de CIX) l'Auteur a placé des notes plus ou moins étendues, selon que les Sujets l'ont plus ou moins intéressé.

Voila le coup d'œil de ce volume qui doit être fort accueilli des sages, de tous ceux par exemple qui seroient jaloux de penser comme Cicéron. Ce grand homme préféroit le petit recueil des douze Tables, tout barbare qu'il étoit, à toutes les Bibliothèques des Philosophes ; * quel

* *L. I. de Orat.*

cas devons-nous donc faire d'un livre qui nous rappelle ces anciennes Loix, non ſous l'extérieur dégoûtant de leur barbarie, mais avec les ornements de notre Littérature? Cicéron diſoit qu'un des grands plaiſirs qu'on pouvoit goûter dans l'étude des Loix, étoit d'apprendre à connoître le genie ſupérieur de nos Ancêtres; quelle abondance de lumières ne peut point nous donner ſur cela l'hiſtoire ſuivie de toutes les Loix, de tous les Légiſlateurs, de tous les Juriſconſultes?

C'en eſt aſſez pour ce premier Extrait; deux autres ſuivront celui-ci; un ſur l'hiſtoire, & un en particulier ſur les vies de nos Juriſconſultes: ce dernier morceau tient particuliérement à l'Hiſtoire Littéraire & à la Bibliographie.

ARTICLE XXXVI.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France où l'on traite de l'origine & du progrès, de la décadence & du rétablissement des Sciences parmi les Gaulois & parmi les François; du goût & du génie des uns & des autres pour les Lettres en chaque siècle; de leurs anciennes Ecoles; de l'établissement des Universités en France; des principaux Collèges; des Académies des Sciences & Belles-Lettres; des meilleures Bibliothèques anciennes & modernes; des plus célèbres Imprimeries & de tout ce qui a rapport à la Littérature &c. Par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. T. IX. qui comprend le commencement du XII. siècle de l'Eglise. 4°. pag. 627 sans l'Avertissement &c. & les Tables. *Mars 1751.*

A Paris chez Huart & Moreau, Chaubert, la veuve Brocas & Aumont, David fils aîné, la veuve Piget, Durand. M. DCC. L.

DAns une Congrégation comme celle de S. Maur, où *les Lettres sont en honneur, & où l'on conserve une succession d'hommes laborieux* *, la mort n'a presque point d'action contre les Sciences. D. Rivet, Fondateur de cette Histoire Littéraire, est enlevé à la fin de ce IX volume, & d'autres Ecrivains le remplacent aussi-tôt. Ce qu'ils nous donnent aujourd'hui est le dépôt confié à leurs soins, & sert encore à honorer la mémoire de leur prédécesseur.

On trouve à la tête un morceau considérable sur l'état des Lettres en France dans le cours

* *Voyez l'Avertissement.*

du XII. siècle, & l'on y distingue comme deux parties ; la première montre l'ardeur que les François de ce siècle témoignèrent pour les Lettres : l'autre fait voir jusqu'à quel point de perfection ils portèrent les études.

Mais il faut bien considérer d'abord que cette ardeur & ces études n'eurent pas l'avantage de *rappeller le tems de la belle Littérature* : c'est la réflexion de l'Auteur, & il ne faut jamais la perdre de vûë en parcourant la plûpart des volumes de cette grande Histoire. Ceux qui nous la donnent ne prétendent pas faire des éloges, mais de simples récits ; ils ne justifient pas la barbarie des siècles qui ont précédé ; mais en l'exposant ils tiennent compte des tentatives qu'on fit pour la dissiper.

La France eut beaucoup d'Ecrivains au XII. siècle ; on lui

en faisoit compliment dans les compositions Littéraires de ce tems-là ; on l'appelloit *la mere de la Philosophie ; on lui rapportoit l'invention de toutes les Sciences :* Eloge qu'on trouve dans un Auteur Italien que transcrit l'abbé Ughelli au sixième tome de son Italie Sacrée ; mais nous devons observer que cet éloge ne peut regarder le XII. siècle, puisqu'il est dans la bouche de l'Empereur Louis II. petit-fils de Louis le Débonnaire. En 872. ce Prince (Louis II) fit assembler, pour la fondation d'un Monastère, les Archevêques, Evêques, Seigneurs de ses Etats, & il leur dit : O vous que *la France mere de la sagesse & la Fondatrice de toutes les Sciences a élevés* * &c. On voit que ceci regarde bien plutôt le siècle de Charlemagne

* *Quos mater sapientiæ & totius Scientiæ inventrix Gallia enutrivit.*

qui fut en effet assez distingué par l'étude des Sciences; mais laissons cette bagatelle, & convenons toujours qu'il se trouva au XII. siècle des circonstances assez favorables aux Lettres.

Les Rois, Louis le Gros, Louis le jeune, & Philippe Auguste les aimèrent; plusieurs autres Princes se picquèrent de les cultiver; les Sçavans obtinrent une infinité de Privilèges; les dignités de l'Eglise décorèrent souvent la Littérature; & quoique nous ne sachions pas si les Sujets qui reçurent ces bienfaits furent toujours contents de leur sort, nous oserions bien assurer qu'ils dûrent l'être, à moins que la grandeur des récompenses ne leur donnât de l'ambition ou des scrupules.

Les Lettres essuyèrent néanmoins quelques traverses. Il y eut des hérésies dans l'Eglise de France; des contestations entre

le Sacerdoce & l'Empire ; des rivalités entre les divers Ordres Religieux ; des disputes très-âpres entre les Philosophes & les Théologiens ; des voyages fréquents en Orient pour les guerres Saintes ; des vuës basses & mercenaires dans les Maîtres ; des motifs de cupidité & d'ambition dans les Elèves ; des modes d'étude singulières & ridicules, surtout en genre de Dialectique. » Cette Science, au » XII. siècle ne tendoit qu'à faire des Sophistes & des Ergoteurs. . . Bien loin de profiter » de la belle méthode avec laquelle le B. Lanfranc, S. Anselme & le B. Odon l'avoient enseignée au siècle précédent & » qui n'étoit autre que celle des » Anciens, presque tous les Philosophes de ce siècle-ci furent » encore plus féconds en arguties, en distinctions frivoles, » en vaines subtilités, en sophis-

» mes, en faux raisonnements,
» que ceux dont ils avoient pris
» la place. Ce qui arriva dans la
» Dialectique, se passa aussi dans
» la Scholastique ; nous enten-
» dons parler de la Scholastique
» contentieuse. Les choses y fu-
» rent poussées plus loin : com-
» bien de questions inutiles, abs-
» traites, plus curieuses qu'ins-
» tructives s'avisèrent d'y intro-
» duire, ceux qui s'étoient laissé
» gâter par le mauvais goût ? «
&c. On a dans ce morceau une esquisse du style de l'Auteur ; on voit qu'il s'attache plus à dire les choses qu'à les orner, & que le brillant de l'imagination se fait moins remarquer dans cette histoire que la solidité du jugement : c'est, à notre avis, le genre qui convenoit à une telle composition.

Tout ce que nous venons d'indiquer mettoit donc des obstacles au progrès des Sciences,

mais sans en diminuer sensiblement l'ardeur; le dénombrement des Ecoles du XII siècle montre qu'on fut curieux d'apprendre ; & si la multitude de ces établissements Littéraires étoit la preuve infaillible du sçavoir, on pourroit dire que nos Ancêtres, il y a six cents ans, furent des hommes d'une Littérature admirable. On vit des Ecoles dans presque toutes les Cathédrales du Royaume, surtout celles de Reims, de Laon, de Soissons, de Chalons sur Marne, d'Amiens, de Liège, de Besançon, de Lyon, d'Auxerre, de Bourges, de Poitiers, de Tours, d'Angers, du Mans, de Chartres, d'Orléans, de Paris. Cette dernière fut la plus célèbre de toutes, la mere de plusieurs autres Ecoles, & la source de l'Université fameuse qui décore cette Capitale. Des Maîtres de grande réputation sont nommés ici, un Guil-

laume de Champeaux, un Abélard, un Robert Pullus, un Jean de Salisbury, un Etienne de Langton, un Pierre Lombard, & une multitude d'autres qui auroient été des gens d'esprit dans tous les tems, & qui auroient pu devenir, dans un meilleur siècle, de très-excellents Auteurs.

Paris fut en peu de tems l'azyle des Sciences & le séjour de tous ceux qui se picquèrent de Littérature. Les Etudians y accoururent de toutes parts; *ils surpassèrent même le nombre des Citoyens*; ce qui ne procura pas toujours à ceux-ci les avantages qu'on retire ordinairement de l'affluence des Etrangers. Cette jeunesse, souvent mal disciplinée, se rendit indépendante & redoutable; les Loix cédèrent à l'autorité prétendue des Privilèges; le repos public fut troublé par les entreprises tumul-

tueuses des Elèves de l'Université, & l'on vit en mille rencontres des scènes singulières auxquelles rien ne ressemble aujourd'hui, parceque l'urbanité & la bonne police ont fait rentrer les Collèges, les Maîtres, les Etudians dans la sphère qui leur convient.

De Paris le goût des Lettres se répandit jusques dans les petites Villes & les Bourgades : ce qui étoit peut-être contre la bonne politique. Car quelle nécessité y avoit-il, par exemple, qu'on enseignât les Lettres humaines, la Dialectique & la Théologie à S. Gilles en Languedoc, à Chinon en Touraine, à Clermont en Beauvoisis, à Chaumont en Bassigny &c ? Ce sont les endroits dont on fait ici mention : & qui ne sçait que la Science est un trésor qui ne doit être confié qu'à peu de personnes, & presque jamais aux Ci-

toyens dont les bras sont absolument nécessaires à la Patrie ? Qui ne sçait d'ailleurs, *comme l'a remarqué un Magistrat* * *aussi poli que sçavant*, que le moyen de gâter une profession, c'est de multiplier à l'infini le nombre de ceux qui l'exercent ? Ces réfléxions, judicieuses dans tous les tems, se firent peut-être au XII. siècle, après qu'on eut tenté quelques établissements Littéraires ; car nous ne voyons pas que ces Ecoles, reléguées dans les Villes du troisième ou du quatrième ordre, ayent subsisté longtems : on a fait plus de fautes en ce genre depuis la renaissance des Lettres. Que de petites Cités aujourd'hui ont des Collèges où les Maîtres & Elèves ne s'élevent jamais au-dessus de la réputation de ces Villes ! & quels avantages, quels secours peut-

* M. le Franc.

on eſpérer de pareils Lycées pour l'Etat, pour les Lettres, pour les familles?

Nous ne dirions pas la même choſe des Ecoles renfermées dans les Monaſtères, & ceci pourroit toucher des points intéreſſants, s'il nous étoit poſſible d'y donner les attentions convenables. Au XII. ſiècle les Moines s'occupèrent des Sciences du tems. Il y eut des Ecoles & des exercices Littéraires dans la plûpart des Abbayes de l'ordre de S. Benoît, dans les maiſons des Chanoines Réguliers de Sainte Géneviève, de S. Victor & de Prémontré. Les Chartreux même, quoique deſtinés à la plus auſtère ſolitude, *ne laiſſèrent pas* dit notre Auteur, *de cultiver les Lettres avec ſuccès. Le goût que S. Bruno leur inſtituteur & ſes premiers compagnons de ſolitude, qui tous étoient des plus ſçavants hommes de leur ſiècle, en donnèrent à leurs*

leurs disciples ; se perpétua heureusement dans tout l'Ordre des Chartreux.

Ceci est remarquable, & il paroît que l'Auteur du Discours s'est fort attaché à donner des preuves de ce zèle des Chartreux à l'égard des Sciences ; sans doute pour justifier, par cet exemple, l'usage des Etudes Monastiques. Nous ne devons pas même oublier qu'à la page 123 on nous représente *les Lettres*, comme étant *toujours nécessaires pour soutenir le véritable esprit de piété* : proposition qu'il ne faut pas presser à la rigueur, mais qui a son sens, son utilité, sa vérité. Qu'on nous permette de nous y arrêter un moment.

Il étoit question dernièrement dans une de nos Académies, si les Sciences & les Arts ont contribué à épurer les moeurs ; & la matière, exposée d'une certaine façon par un homme d'esprit, se

préſentoit aux Lecteurs ſous un point de vuë très déſavantageux à la Littérature. Nous n'adoptons pas totalement la déciſion du Cenſeur éloquent qui a traité ce ſujet, & nous croyons avoir reconnu qu'il s'étoit plutôt armé contre l'abus des Lettres que contre les Lettres mêmes. Cependant il faut avouer qu'étant auſſi paſſionnés que nous le ſommes, & les Lettres pouvant fournir tant d'objets à nos paſſions; il eſt fort difficile que le régne des belles connoiſſances ne ſoit pas l'époque de la décadence des mœurs.

Voilà ce qu'on peut accorder aux Obſervateurs Critiques de nos Sciences & de nos Arts: mais ceci, comme on voit, n'a toute ſa force que par rapport aux Littérateurs & aux Sçavants qui ne veillent point ſur eux-mêmes, qui ne ſe défient ni de la malignité de leur cœur ni des

rapports sécrets que les Sciences & les Arts ont avec cette malignité. Si l'on suppose des sages par état, des hommes ennemis de tous les amusements du siècle, des esprits appliqués à tenir les passions en bride; on concevra que la Littérature, bien loin de leur être funeste, pourra contribuer à les rendre plus vertueux & plus parfaits; qu'elle sera, par rapport à ces sages, une source de lumières, une barrière contre l'oisiveté, un trésor toujours ouvert pour les besoins des autres; qu'au lieu d'être un principe de vices & de corruption dans la Société, elle multipliera les bons exemples & les instructions utiles; qu'elle honorera les professions séparées du monde, étant naturel que le public, même le plus volage & le moins Philosophe, accorde son estime aux Etats où il remarque l'amour de la retraite, joint

au travail & à l'érudition. Les Sçavans de cette espèce sont, pour parler le langage d'un grand homme, comme les images de Brutus & de Cassius, qu'on ne porta point aux obséques de Junia & dont Tacite dit ce beau mot, *eo ipso præfulgebant quod non visebantur* : on ne les voyoit pas, & tout le monde y pensoit, tout le monde les désiroit. Mais reprenons notre discours sur les études du XII. siècle.

Il n'y eut pas jusqu'aux Monastères de filles où l'on ne cultivât alors les Lettres. L'exemple d'Héloïse qui étoit spirituelle & sçavante, put être d'un grand poids. A Argenteuil & au Paraclet où elle eut la qualité d'Abbesse, on se picqua de Littérature; on étudia les Saints Livres, les ouvrages des Pères, la Médecine; la Chirurgie, la Musique. Abélard qui dirigeoit cette Communauté, vouloit qu'outre

la Langue Latine on y apprît le Grec & l'Hébreu : c'étoit bien des affaires pour des filles ; mais Héloïse possédant ces Langues, comment Abélard n'en auroit-il pas conseillé l'étude à toutes les Religieuses qui vivoient sous cette Abbesse ?

Le fruit principal des Ecoles du XII. siècle, fut la multiplication des Bibliothèques : avantage dont nous nous ressentons encore aujourd'hui. Les Moines copioient des livres, c'étoit leur fonction journalière ; & ces travaux ont transmis à la postérité les richesses qui font encore l'ornement de nos dépôts Littéraires. Que seroit-il arrivé parmi les guerres, les ravages, les incendies, les malheurs de toute espèce, si les Habitans des solitudes n'eussent pas opposé leur industrie constante à la rigueur du sort, & aux attentats de la barbarie ? Toute l'antiquité sacrée

& profane n'auroit-elle pas disparu ? Ne seroit-elle pas ensevelie sous les ruines des monuments publics, que le tems & les passions humaines ont détruits ? Voilà le bel endroit des études qui subsistèrent durant ces siècles que nous avons tant de peine à estimer. Oublions, si l'on veut, les productions de ce tems-là : ne songeons ni aux Chroniques, ni aux Legendes, ni aux mauvaises Poësies, ni aux Traités Scholastiques de ces anciens Littérateurs ; mais sçachons leur gré de nous avoir copié & conservé les Chef-d'œuvres de Rome & d'Athènes, les ouvrages des PP. les Canons des Conciles, & quantité de monuments antiques qui intéressent extrêmement la Religion & la Littérature.

Cependant l'Auteur de ce Discours nous explique en détail les occupations des gens d'étude

au XII. siècle ; & c'est, comme on l'a insinué plus haut, la seconde partie de son ouvrage. Il met sous les yeux les livres qu'on expliquoit, les traductions qu'on entreprenoit, les sujets historiques qu'on choisissoit, le genre de Poësie qu'on cultivoit ; mais il ne dissimule pas la disette extrême où l'on étoit par rapport à la critique, au goût de la nature, à la vraye éloquence, à la connoissance de l'antiquité, à la bonne méthode de philosopher. On s'attacha, il est vrai, pour cette dernière partie, à la Doctrine d'Aristote, mais défigurée par de mauvais Commentaires. *Ajoutez à ce défaut*, dit notre Auteur, *l'obscurité du texte original ; car on sçait que Cicéron, tout bel esprit qu'il étoit, regardoit Aristote comme inintelligible.*

Nous croyons que ceci est un peu amplifié. Cicéron dit seulement, dans ses Topiques, qu'*A-*

riſtote n'eſt pas même bien connu des Philoſophes : ce qui doit être entendu d'un défaut de connoiſſance, reproché aux Philoſophes, & non d'un défaut de clarté dans les ouvrages d'Ariſtote.

L'Auteur, dans le reſte de ſon diſcours, expoſe l'état des autres parties de la Littérature, de la Métaphyſique, de la Phyſique, de la Médecine, des Mathématiques, de la Muſique, de la Juriſprudence, de la Théologie ſurtout, qui eſt ici le point capital, & l'article qui intéreſſe particulièrement. On fait voir que, malgré les ſubtilités ſans nombre qui inondèrent l'École, il ſe trouva d'excellents hommes qui s'élevèrent contre les abus, qui traitèrent la ſcience de la Religion avec autant de ſolidité que de nobleſſe : tel fut entr'autres S. Bernard dont l'éloge ſe trouve ſouvent répété

dans ce Discours. Aussi ce grand homme fut-il, par son bel esprit & par ses lumières, le modèle le plus parfait qu'on pût se proposer au XII. siècle : nous ne parlons pas de son éminente sainteté, parcequ'il n'est ici question que des Lettres & des connoissances.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce morceau préliminaire : il nous a fait beaucoup de plaisir ; il est rempli de recherches, de discussions sçavantes, de détails instructifs. Nous ne croyons pas qu'après l'avoir lu on se repente de n'être pas né dans un siècle fait comme celui dont on va nous décrire l'histoire ; nous croyons au contraire qu'en nous manifestant l'indigence de nos Ancêtres, cette lecture nous fera jouir plus avantageusement des richesses que nous possédons aujourd'hui.

Nous donnerons un Extrait pour

l'Histoire des Sçavans nommés dans ce volume.

ARTICLE XXXVII.

PARALLELE DE LA Branche Philoſophique du ſyſtême de l'Encyclopédie, avec la partie Philoſophique du livre de la Dignité & de l'accroiſſement des Sciences, *Ouvrage du Chancelier Bacon.*

ON nous a dit dans une lettre bien publique, que l'Ouvrage du Chancelier Bacon (de la Dignité & de l'accroiſſement des Sciences) ne contenoit *preſque rien de la branche Philoſophique qui eſt la plus étendue & la plus importante* du ſyſtème de l'Encyclopédie. Ceci eſt un reproche, & nous oblige à faire, dans cet article, la comparaiſon des deux ouvrages, c'eſt-à-dire des deux branches Philoſophiques.

Celle du Chancelier com-

prend six livres, & celle du Prospectus Encyclopédique remplit la seconde colonne de ce qu'on appelle *le système figuré des connoissances humaines.* Nous ne pourrons pas tout dire ; la matière est trop abondante : mais nous en dirons assez pour montrer que, dans cette seconde branche du système, comme dans les deux autres, le sçavant Magistrat a servi de modèle, & que si l'on a réussi en ce point, on lui en a *principalement l'obligation.* C'est l'aveu qu'on fait dans le *Prospectus* par rapport à *l'Arbre de la connoissance humaine* : comment cet aveu pourroit-il ne pas s'étendre à la branche la plus importante de cet *Arbre* ; ou comment ceux qui nous proposent cet *Arbre*, pourroient-ils se repentir de l'aveu qui est dans leur *Prospectus* ? Le choix qu'ils ont fait d'un aussi excellent livre que celui de Ba-

con ne justifie-t'il pas leurs lumières ; & d'ailleurs n'avons-nous pas reconnu que, si dans le détail de leurs divisions, ils suivent beaucoup l'illustre Anglois, leur plan se trouve néanmoins très-différent, & qu'ils ajoutent aussi dans l'occasion des développements qui leur sont propres ? On va voir bientôt que, sur ce dernier point, nous sçavons constamment & fidélement leur rendre justice : mais il semble que nous pouvons souhaiter aussi un retour de confiance, quand nous assurons que la branche Philosophique du systême de l'Encyclopédie ressemble en beaucoup de choses à celle du Chancelier d'Angleterre. Commençons le parallèle.

De part & d'autre il est question de la Philosophie, objet capital de la *Raison* qui domine à la tête de cette branche ; & la division générale est la même ou

presque la même ; puisque le Chancelier annonce la science de Dieu, la science de la nature, la science de l'homme, & que les Auteurs du Prospectus annoncent, dans leur systême, la science de Dieu, la science de l'homme, la science de la nature : différence qui n'est, comme on voit, que dans l'ordre des choses. Bacon place la nature avant l'homme, sans doute parceque l'homme est *la fin de toutes les Sciences* & qu'il n'est toutefois qu'*une portion de la nature* ; ce sont les raisons qu'insinue le Docte Anglois dans son quatrième livre. Les Auteurs Encyclopédiques placent l'homme avant la nature ; en vertu, ce semble, d'une raison qu'ils indiquent ; sçavoir, que *l'homme est sûr de son existence par conscience ou sens interne*, au lieu qu'il *n'a appris l'histoire de la nature que par l'usage de ses sens extérieurs*, C'est 22

Mars 1751.

Lecteur à juger de la préférence que méritent ces raisons ; mais la conformité entre la distribution générale de Bacon & celle de l'arbre Encyclopédique est toujours ici très-remarquable.

Nous l'avons dit, & il faut le répéter ; les vuës du Chancelier furent très-vastes dans le projet & dans l'ordonnance de son livre. Il prétendoit donner le plan d'une Bibliothèque immense, il vouloit ne rien oublier de ce qui pouvoit servir à l'ornement de cette Bibliothèque ; par cette raison, il tenoit un compte exact de l'état actuel de toutes les Sciences, il faisoit l'analyse de chaque portion de la Littérature, il poussoit les recherches & les attentions jusqu'aux premiers principes de nos connoissances. Et tout ceci s'exécutoit avec la sagacité propre de ce puissant génie, qui mériteroit, peut-être autant qu'Aristote, d'être appellé

le terme de l'entendement humain, si cet éloge n'étoit pas plus emphatique que raisonnable, & plus gigantesque que solide.

Tout ce que nous disons ici se manifeste admirablement dans le détail de cette branche Philosophique, & d'abord le Chancelier y place un excellent morceau sur ce qu'il appelle la *Science générale* : cette Science est, selon lui, le tronc, le corps de l'arbre d'où naissent toutes les connoissances humaines ; & le morceau qu'il nous donne à ce sujet comprend les Axiomes généraux qui conviennent à toutes les Sciences ; à quoi il ajoute un traité des *qualités transcendantes*, c'est-à dire de l'être & du non être, du possible & de l'impossible, du semblable & du contraire &c. qualités dont on a coutume de raisonner dans la Métaphysique, mais d'une manière bien plus séche & moins intéressante, que

ne le fouhaiteroit Bacon.

Telle eſt la doctrine que ce Magiſtrat expoſe à la tête de ſa branche Philoſophique. On ne trouve rien ſur les Axiomes dans le ſyſtême de l'Encyclopédie: eſt-ce une perfection, eſt-ce un défaut? La queſtion pourra occuper les Philoſophes: mais ce ſyſtême préſente quelque choſe ſur les *qualités tranſcendantes*; ſur l'être en général, la poſſibilité, l'exiſtence &c. On en met l'annonce ſous la Claſſe de la Métaphyſique générale.

Après les notions que nous venons de dire, le Chancelier entame la ſcience de Dieu. Il indique la Théologie naturelle, & la Théologie révélée qu'il appelle plus haut Théologie *inſpirée*; mais ſur celle-ci il renvoye les diſcuſſions à la fin de ſon ouvrage, parceque cette ſcience ſurnaturelle de Dieu eſt comme *le lieu de repos*, comme *le port* de tou-

tes nos connoissances. Ceci toutefois ne l'empêche pas d'indiquer aussi la superstition, la science des esprits bons & mauvais, c'est-à-dire des Anges & des Démons : & l'on a toutes les mêmes choses dans le systême Encyclopédique qui ajoute de suite la divination & la magie noire, deux articles que Bacon traite ailleurs; le premier sous la classe des facultés de l'ame; le second en parlant de la recherche des causes formelles, qu'il rapporte à la Métaphysique : & dans cet endroit il distingue fort exactement la magie naturelle qui peut être bonne, d'une magie qui ne mérite que du mépris : c'est sans doute cette dernière qu'on doit entendre par les termes de *magie noire*.

Le systême de l'Encyclopédie divise toute la science de la nature en trois branches, Métaphysique générale, Mathémati-

ques; Physique. La Métaphysique générale présente l'Ontologie ou la science des êtres avec les abstraits généraux ou les qualités transcendantes dont nous parlions plus haut : il n'y a dans cette classe ni divisions ni sous-divisions. Les Mathématiques se partagent en trois branches, *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, & *Sciences Physico-Mathématiques*. Les deux premières espèces ont leurs divisions particulières : la troisième est seule & isolée. La Physique est distribuée en Physique générale & en Physique particulière. La première est une branche sans rameaux subalternes. La seconde a, sous son titre, un grand nombre de divisions ; & l'on ajoute à la fin une classe, en forme d'*appendice*, qui comprend la Chymie avec ses dépendances ; & tel est le coup d'œil général de cet endroit du *Prospectus*.

Si le Chancelier Bacon n'avoit pas eu au suprême dégré l'esprit de distribution & d'analyse, il se seroit contenté des divisions que nous venons d'annoncer : car on trouve aussi chez lui la Métaphysique, les Mathématiques pures & mixtes, la Physique générale qu'il appelle *abstraite*, la Physique particulière qu'il appelle *Concrète* ; & il indique même la Chymie en parlant de la *magie naturelle*.

De plus il reconnoît dans les Mathématiques pures, la quantité continue, ou la Géométrie, & la quantité discrète ou l'Arithmétique sans oublier l'Algébre ; il voit, dans les Mathématiques mixtes, autant de parties qu'il y a d'êtres Physiques où la quantité peut avoir lieu ; & il cite pour exemples la Perspective, la Musique, l'Astronomie, la Cosmographie, l'Architecture, la Méchanique.

Mars 1751.

Dans la Physique générale ou *abstraite*, comme il parle, il comprend la densité, la légéreté, la chaleur, le froid, la fluidité, la dureté, la gravité, & une multitude d'autres qualités des corps, toutes considérées quant à la matière & aux principes; car, pour ce qui concerne les causes formelles & finales, il renvoye cette doctrine à la Métaphysique.

Dans la Physique *concrète* ou particulière, il renferme le Ciel, les Météores, la Terre, la Mer, les Eléments, & sous l'article du Ciel ou de l'Astronomie, il distingue l'Astrologie qui est appuyée sur des raisons physiques, & l'Astrologie superstitieuse qu'on fait dépendre de l'aspect des Astres. On voit bien que c'est l'astrologie physique & l'Astrologie judiciaire.

Or en jettant les yeux sur le systême Encyclopédique, n'y

remarque-t-on pas la plûpart de ces divisions tant générales que particulières ? C'est un point dont tout le monde peut être juge, & qui suffit, ce semble, pour montrer les rapports intimes qui sont entre les deux ouvrages : mais nous n'avons garde de vouloir insinuer par-là que notre nouvelle Encyclopédie ne présente aucune division ni soudivision qui lui soit propre.

Le Chancelier Bacon, traitant des Mathématiques, prédisoit que cette partie croîtroit dans la suite, si les hommes vouloient s'appliquer au travail : la prédiction peut être regardée comme accomplie ; & c'est ce qui fournit au *Prospectus* quelques développements qui enrichissent les classes ou divisions dont nous faisons l'histoire. Ainsi, par exemple, sous l'Algebre on trouve ici le calcul

élémentaire & infinitéſimal ; ſous celui-ci le calcul différentiel & intégral. Sous la Méchanique, on voit la Statique & la Dynamique avec toutes les Sciences qui en dépendent. Sous l'Optique que Bacon appelloit, ce ſemble, la *perſpective*, on diſtingue l'Optique proprement dite, la Dioptrique, la Catoptrique &c ; & ce que nous remarquons pour cette partie du ſyſtème de nos connoiſſances, doit être appliqué à quelques autres parties du même ſyſtème ; toutefois en n'oubliant pas que le Chancelier donne preſque toujours les principes & les naiſſances des plus grands détails : ſon génie, immenſe en quelque ſorte comme la durée des ſiècles, perce les obſcurités, prévient les événemens, & ſe fait le contemporain de tous les âges.

Mais d'ailleurs quelle abondance à l'égard d'une multitude

d'objets qu'il voit, qu'il explique seul ! Cette réflexion doit nous arrêter quelques moments, pour rendre raison de ce que nous ne faisions qu'indiquer plus haut, en observant que ce grand homme ne s'est pas contenté des divisions qu'on voit dans le Prospectus Encyclopédique : nous prions nos Lecteurs de se prêter quelques moments à ces discussions qui ont leur difficulté.

Au tems de Bacon, on s'attachoit beaucoup à rechercher les causes de ce que nous admirons dans cet Univers. La doctrine des causes étoit l'occupation principale des Physiciens. Ils ne manquoient jamais de s'élever à cette Théorie ; elle les détournoit un peu de la pratique & des expériences ; elle les égaroit quelquefois dans des considérations inutiles ; mais après tout, c'étoit la route du sçavoir ;

au moins étoit-ce la preuve des désirs qu'on avoit d'apprendre.

Le Chancelier Anglois saisit cette matière avec ardeur : il divise la science de la nature en science spéculative & en science pratique : la première comprend, selon lui, la Physique proprement dite & la Métaphysique ; on traite dans la Physique des causes matérielles & efficientes ; on pénétre, à l'aide de la Métaphysique, dans les causes formelles & finales : notre sçavant Magistrat fait beaucoup de cas de cette seconde branche, c'est-à-dire de la Métaphysique ; il la met parmi les sciences dont il désire extrêmement la culture & l'accroissement.

A l'égard de la Physique, il lui attribue trois objets, les principes des corps, la formation du monde, & les différents corps dont ce monde est rempli : c'est ce qu'il appelle *la nature disper-*

sée, sous laquelle il comprend la Physique concrète & abstraite dont nous avons parlé ; & dans la Physique abstraite, il place non-seulement les qualités des corps, mais encore les mouvements qu'il distingue tous avec beaucoup de précision : & à la fin de tout ceci il ajoute des observations très-sages sur la science & l'utilité des doutes : ce qui lui donne occasion de produire certains problèmes de Physique, & de faire attention aux divers sentiments des anciens Philosophes.

La Science pratique de la nature est, dans les idées du Chancelier, comme le creuset où la nature est éprouvée, c'est-à-dire où l'on découvre sa force & ses richesses par le moyen des expériences: d'où suit une division, en Méchanique qui sert à connoître les opérations de la nature, & en *magie naturelle* qui

applique la connoiſſance des cauſes formelles à la production de certains effets merveilleux. Cette magie, comme nous l'avons inſinué plus haut, ne préſente rien que d'utile & de louable dans le ſyſtème de Bacon.

Il termine tout cet article par deux additions qui nous paroiſſent très-relatives au progrès des ſciences : la première propoſe de dreſſer un inventaire exact de tous les biens de la nature & de l'art dont jouiſſent les hommes ; l'autre parle d'un recueil ou Catalogue de toutes les découvertes faites au moyen des Expériences Phyſiques : dernière obſervation qui ſeroit bien plus utile aujourd'hui qu'elle ne le fut il y a 150 ans, lorſque la Phyſique étoit encore dans le berceau, ou, ſi l'on veut, dans les germes du grand arbre Philoſophique.

On a, dans ce que nous ve-

nons de dire, un abrégé de la doctrine du Chancelier d'Angleterre sur la Nature & sur ce qui la concerne; voyons enfin comment il traite la science de l'homme, & comparons encore avec le *Prospectus* de l'Encyclopédie.

Le Chancelier prend l'homme tout à fait en grand : *plus*, dit-il, *la connoissance de nous-mêmes est importante, plus il faut nous appliquer à l'acquérir*; & sur cela il fait sa distribution générale : il considère l'homme seul ou *séparé*, & l'homme par rapport aux autres ou *en Société*. La première considération donne la *Philosophie de l'humanité*; la seconde donne *la Philosophie civile*. La Philosophie de l'humanité comprend la doctrine de l'homme quant au corps & à l'ame : ce qui ouvre un champ immense à la sagacité de l'illustre Auteur. Car après avoir posé

des préliminaires ſur l'état de l'homme en général, ſur ſes défauts, ſur ſes prérogatives, il traite tout ce qui concerne le corps, & cela lui donne lieu de faire attention à la ſanté, à la beauté, aux forces, aux délaſſements du corps : ce qui entraîne quatre ſciences, 1°. La Médecine dont les fonctions principales ſont de conſerver la ſanté, de guérir les maladies, & de prolonger la vie. 2°. La *Coſmétique*, c'eſt-à-dire la connoiſſance de tout ce qui ſert à la décence & à l'honnêteté extérieure. 3°. L'*Athlétique* ſous laquelle on comprend tous les moyens d'exercer & de former le corps. 4°. Les Arts d'amuſements comme la Peinture, l'Architecture, la Muſique, ſans compter ce qui eſt du reſſort de la magnificence dans les habits, dans les meubles & dans les repas &c. Nous ſouhaiterions ici

qu'on voulût jetter un coup d'œil sur l'endroit du *Prospectus* Encyclopédique où la Médecine & ses branches sont annoncées : on y remarqueroit plusieurs traits de la doctrine que nous venons d'exposer ; mais le *Prospectus* place cette doctrine sous la science de la Nature & sous la Physique ; Bacon a mieux aimé la rapporter à la science de l'homme, pour qui en effet ces Arts sont faits : matière encore d'attention & de décision pour nos Lecteurs, seuls juges compétents entre l'Encyclopédie & l'ouvrage du Chancelier.

L'ame de l'homme est une espèce de Sanctuaire où Bacon entre avec respect. Il raisonne d'abord sur la nature de l'ame, sur les qualités qu'elle a reçues dans la création, sur sa différence d'avec l'ame des bêtes, sur ses facultés, ses sensations &c. & il ajoute à tout ceci quel-

ques remarques qui touchent la divination & la fascination : Deux choses très-mal expliquées jusqu'ici, & *plus propres*, dit l'Auteur, *à former des nuages, qu'à répandre le moindre rayon de lumière.*

Les Auteurs Encyclopédiques annoncent quelques-uns de ces articles dans d'autres endroits de leur *Prospectus* ; ici, c'est-à-dire sous la science de l'homme, ils ne parlent que de nos deux facultés principales, l'entendement & la volonté, & des deux sciences qui les concernent, *la Logique & la Morale.* Selon eux, la Logique se distribue en *Art de penser*, en *Art de retenir*, en *Art de communiquer* ; & ces trois branches ont leurs divisions & soufdivisions telles qu'on les voit dans le *Prospectus.* Bacon est encore plus abondant dans sa distribution de la Logique, car il place sous ce terme,

l'art d'inventer, l'art de juger, l'art de retenir, l'art de communiquer; & l'art d'inventer s'explique dans deux chapitres très-étendus qui présentent aussi beaucoup de divisions. Dans tout le reste des développements sur la Logique, on remarque de grands rapports entre les Auteurs de l'Encyclopédie & le Chancelier. Celui-ci toutefois suit de tems en tems un ordre qui peut fournir des questions à discuter & à résoudre. On peut demander, par exemple, s'il est mieux de placer, comme Bacon, l'article de l'Orthographe sous la Grammaire, que sous les Suppléments de la mémoire comme font les Auteurs du *Prospectus* * : s'il est plus à pro-

* Leurs divisions sont : *Suppléments de la Mémoire* en *Ecriture* & *Imprimerie*; celle-ci en *Alphabet* & en *Chiffres*; ces derniers en Arts d'*écrire*, d'*imprimer*,

pos ; en parlant des instruments du discours, d'imiter le Chancelier qui les divise d'abord & également en deux, sçavoir, les *Signes* & la *Grammaire* ; que de mettre, en première division, la Grammaire seule, comme on fait dans le *Prospectus* : si les signes sont bien soûdivisés, dans Bacon, en *Hiéroglyphes* & *Geste* d'une part, & en *Caractères* arbitraires de l'autre ; (les premiers indiquant des signes qui ont quelque rapport à la chose signifiée, les *caractères* au contraire ne dépendant que de la pure volonté de celui qui les choisit) ; ou bien si les Ecrivains de l'Encyclopédie ont eu raison de ne point faire cette distinction, & de mettre simplement, sous la classe des signes, le *geste* & les *Caractères* ; & dans le dis-

---

de *lire*, de *déchiffrer*, & en branche subalterne, *Orthographe*.

rict des caractères les *Hiérogly-phes &c. Ce sont-là des minuties*, dit ingénieusement Bacon, *mais des minuties qui peuvent être regardées comme les médailles de nos Conceptions* : & par cette raison, pouvons-nous ajouter nous-mêmes, il n'est pas indifférent de sçavoir les placer à propos dans un systême de toutes les Sciences.

Il nous reste à parler de la Morale que le Chancelier rapporte encore à la *Philosophie de l'Humanité*; c'est-à-dire à la Philosophie qui traite de l'homme seul & non en société. Ce morceau est aussi magnifique que les précédents. On y voit toute la doctrine du bien en général, & de toutes les sortes de biens considérés suivant leurs rapports ; les régles de tous les devoirs de l'homme par rapport à lui-même ; la Théorie qui a pour objet les caractères divers des

esprits ; la science de nos affections, de nos passions & des remèdes qu'il convient de leur appliquer. Que tout ceci est méthodique & réfléchi ! Qu'il s'y trouve de sagesse & de profondeur, de subtilité & de magnificence !

Le Prospectus Encyclopédique emprunte plusieurs de ces traits dans la classe qu'il qualifie de *Morale générale.* Celle qu'il nomme *Morale particulière*, a, dans son ressort, la science des Loix ou Jurisprudence qui se distribue en Naturelle, Œconomique, Politique. C'est là que commence dans Bacon la *Philosophie Civile*, c'est-à-dire la science de l'homme en société ; & ceci comprend chez lui trois branches d'une doctrine infiniment belle & curieuse, sçavoir, doctrine pour la conduite de l'homme dans la conversation ; doctrine pour la conduite de l'hom-

me dans les affaires ; doctrine pour la conduite de l'homme dans le gouvernement de l'Etat ; & chacune de ces choſes a ſes branches d'une étendue & d'une fécondité admirables.

Bacon s'attache ſurtout à la *doctrine des affaires*, parcequ'il avoit remarqué qu'aucun Sçavant ne s'étoit livré juſqu'alors à ce genre de compoſition, & il en ſaiſit la raiſon avec ſa fineſſe ordinaire : c'eſt que *l'érudition & la ſcience des affaires ne ſe rencontrent preſque jamais enſemble.* Il faudroit lire toute cette vaſte inſtruction bien capable de faire des Citoyens raiſonnables, des peres de famille attentifs, des hommes utiles à eux-mêmes & aux autres. Il faudroit y joindre la lecture du huitième livre qui roule ſur la ſcience du Gouvernement. On y trouve ce qui doit contribuer à conſerver l'Etat, à le rendre heureux & floriſſant,

à l'amplifier & à étendre ses limites. Ce sont les divisions de l'Auteur, qui traite tout ceci avec une abondance de lumières que nous ne ferions qu'affoiblir par des Extraits ou même par des éloges.

On nous demandera sans doute en quoi le système de l'Encyclopédie ressemble à ce bel endroit ? Et nous répondrons qu'à la vérité l'illustre Chancelier s'éléve ici comme une aigle, & que personne ne peut le suivre qu'en adoptant toutes ses vuës & tout son ouvrage ; mais nous ne laisserons pas d'ajouter qu'on voit, dans le Prospectus, *la Jurisprudence naturelle, œconomique & politique :* distribution qui répond assez aux divisions de la doctrine de Bacon, sans compter que le même *Prospectus* nous parle de l'art militaire, du commerce, des arts qui ont rapport à l'un & à l'autre, de la conservation,

de l'augmentation de l'Etat, &c. Articles dont la plûpart sont représentés par le Chancelier comme faisant partie de la science du Gouvernement. C'est ce qu'on pourra justifier aisément par la lecture & la comparaison des deux ouvrages.

Terminions cet Extrait, trop diffus peut-être, sûrement trop désagréable par l'immense nomenclature qui le remplit. Si quelqu'un vient nous dire présentement que, dans le Chancelier Bacon, *il ne se trouve presque rien de la branche philosophique* du systême de l'Encyclopédie,

Non est quod multa loquamur:
Nil intrà est oleam, nil extrà est in nuce duri.

Horat. Epist. l. 2.

Mais nous ne voulons plus songer à la singularité de ce reproche; & nous aimons à finir par le trait charmant qui termine

le troisième livre de notre sçavant Chancelier. »Si nous avons, » *dit-il*, donné occasion à quel- » qu'un de contredire, qu'il sça- » che que, comme nous ne cher- » chons point à nous éloigner » du sentiment des autres, nous » n'avons pas non plus dessein » de disputer. Quand les Fran- » çois allèrent conquérir le » Royaume de Naples (sous » Charles VIII.) le Pape Ale- » xandre, de la Maison de Bor- » gia, dit qu'ils étoient venus en » Italie avec de la craye dans » les mains pour marquer leurs » logis, & non avec des ar- » mes pour s'en emparer de » vive force. De même aussi, » *continue Bacon*, nous sou- » haitons que la vérité entre » paisiblement dans les esprits; » qu'elle y marque, pour ainsi » dire, avec de la craye, le » lieu de son séjour, & qu'elle » ne soit jamais obligée de pren-

» dre les armes pour s'en ou-
» vrir le passage. « *

---

* *Si... contradicendi ansam cuiquam præbuerimus ; quod ad nos attinet, ut dissentiendi studium longè à nobis abest, ità etiam & contendendi consilium.... Quemadmodum autem Alexander Borgia dicere solebat, de Expeditione Gallorum Neapolitanâ*, eos venisse cum cretâ in manibus, quò diversoria sua notarent, non cum armis ut perrumperent ; *sic nobis magis cordi est pacificus veritatis ingressus ; ubi quasi cretâ consignentur animi, qui tantum hospitem excipere possint, quàm qui pugnax est, viamque sibi per contentiones & lites sternat.*

ARTICLE XXXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

De Londres.

The History of Charlotte Summers l'*heureuse Orpheline*, *ou l'histoire de Charlotte Summers* 2. vol. 8°. c'est un Roman composé sur le modèle de Joseph Andrews & de Tom Jones. *On en prépare à Paris la traduction libre, corrigée*, sous le titre de l'*Orpheline Angloise*.

The sea piece, a narrative, Philosophical, &c. *Poëme sur la Mer en cinq chants, par J. Kirkpatrik Docteur en Médecine* 8°. On dit que ce Poëme renferme des beautés ; mais que *la pièce*

seroit plus parfaite si l'Auteur n'avoit pas eu le tems de l'allonger.

Discourses on Tea, Sugar, Milk &c. *Discours sur le thé, le sucre, le lait, & plusieurs autres liqueurs &c. par Thomas Short Docteur en Médecine* 8°.

A Character of King Charles the second &c. *Caractère du Roi Charles second &c. par George Saville Marquis d'Halifax* 8°. L'avertissement déclare que le Ms. original de cet ouvrage s'est trouvé en la possession de la Comtesse de Burlington petite fille de l'Auteur; mais les Critiques prétendent que cet avis n'étoit pas nécessaire, puisque le Marquis d'Halifax se peint lui-même d'une manière très-reconnoissable dans toute la suite de ce livre.

The art of hatching and brind;

ging &c. l'*Art de faire éclorre & d'élever les oiseaux domestiques par le moyen d'une chaleur artificielle &c.* C'est un Extrait en Anglois du livre de M. de Reaumur.

A Treatise on diamonds and pearls &c. *Traité sur les diamans & sur les perles &c. par David Jeffries Jouaillier.* Suivant les principes de ce livre on peut estimer quelque diamant que ce soit, à proportion de son poids, de sa forme & de la manière dont il est taillé.

A Medical Essay &c. *Essai de Médecine contenant des observations pour avancer l'éruption & pour achever la maturation de la petite vérole, par Alexandre Sutherland Médecin à Bath 8°.*

Le remède que M. Sutherland recommande ici, est d'appliquer des empiâtres sur les pustules qui couvrent le corps du malade attaqué de la petite vérole; &

ce remède doit être appliqué, selon lui, au commencement de la suppuration. Il semble que cette nouvelle idée mérite d'être accueillie, qu'elle peut engager les Médecins à faire des Essais, & que ces Essais au moins ne peuvent nuire aux malades.

On the employment of time, thrie Essays. *Trois Essais sur l'emploi du tems* 8°. Ce livre est rempli de bonne morale & de traits d'érudition.

Some considerations on the causes of earth quaques &c. *Considérations sur la cause des tremblements de terre &c. par M. Hales membre de la Société Royale de Londres.* 8°. M. Hales pense, sur la cause des tremblements de terre, à-peu-près comme un Académicien de Sicile, dont on parloit il y a quelque tems dans les Mémoires de Trévoux. Ce sentiment consiste à regarder la

plûpart de ces phénomènes comme l'effet d'une explosion dans l'atmosphère, plutôt que d'un embrasement souterrain. On assûre que le célèbre Astronome Flamsteed avoit pensé la même chose ; & l'on en a la preuve dans une de ses lettres publiée depuis peu, quoiqu'écrite il y a près de 60 ans.

A Discourse concerning the eart quaque &c. *Discours sur les tremblements de terre & sur les éruptions enflammées qui arrêtèrent le projet formé par l'Empereur Julien pour le rétablissement du Temple de Jérusalem &c. par M. Warburton, Prédicateur de la Société des Avocats à Lincoln.* 8°.

An Enquiry into the truth and certainty of the Mosaick déluge &c. *Recherches sur la vérité & la certitude du déluge décrit par Moyse, où l'on examine les arguments d'Isaac Vossius & de quelques a-*

tres Sçavans en faveur d'un déluge topique, &c. par Patrice Cockburn Maître-ez-Arts & Vicaire de Long-Horſley en Northumberland 8°.

Chronological Antiquities &c. *Antiquités Chronologiques des plus anciens Royaumes, depuis la création du monde, pendant un intervale de cinq mille ans. Par Jean Jackſon &c.* 3 vol. in-4°. On publie le *Proſpectus* de ce livre qui promet de rétablir la Chronologie originale & Hébraïque de l'ancien Teſtament, & d'éclaircir toutes les difficultés du texte Sacré. Les Antiquités des Chaldéens, des Egyptiens, des Phéniciens & des Chinois y ſeront démêlées, & l'on montrera l'accord de ces diverſes Chronologies ſoit entre elles, ſoit avec l'Ecriture. On paſſera aux anciens monuments des Grecs, des Romains & des peuples de l'Amérique. &c.

Mars 1751.

Christianity justified upon the Scripture foundation &c. *Le Christianisme justifié par l'Ecriture, ou revuë abrégée de la controverse entre les Chrétiens & les Déistes &c. par M. Stebbing Docteur en Théologie, Chancelier du Diocèse de Salisbury &c.* Cet Ouvrage, qui est estimé, a sa source dans quelques Sermons prêchés suivant la fondation de M. Boyle.

Pharmacopeia domestica, præcipue in usum eorum, qui vel ruri vel partibus transmarinis artem medicam exercent &c. *Pharmacopée domestique destinée principalement à ceux qui pratiquent à la Campagne ou hors du Pays, & qui veulent se procurer des Cabinets de remèdes.* 8°.

A Treatise of artificial magnets &c. *Traité sur les Aimants artificielles ; par M. Michel.* 8°. On sçait que les aimants artificiels sont composés de barres

d'acier qui frottées contre un aimant naturel, en prennent la vertu. L'Auteur explique la manière de préparer ces barres; les moyens d'augmenter la force magnétique &c.

Philosophical conjectures on aereal influences &c. *Conjectures Philosophiques sur les influences de l'air qui sont probablement les causes des maladies &c. par M. Edmond Lytton.* Il y a des idées neuves dans cet Ecrit, mais aussi des conjectures un peu hazardées.

Observations on the nature and cure of Hospital &c. *Observations sur la nature & le traitement des fièvres des Hôpitaux & des Prisons &c.* 8°. On fait cas de cet ouvrage.

Dissertations on the Mosaïcal Création, Déluge, Building of Babel &c. *Dissertations sur les*

Relations que Moyſe nous donne de la Création, du Déluge, de la Tour de Babel &c. 8°. *par M. Beringhton.* Voici l'idée qu'on donne de ce livre dans le Journal Britannique. » L'Auteur, » *dit-on*, ſe propoſe d'y con» fondre les incrédules en mon» trant que Moyſe a eu raiſon » de nous apprendre que l'Uni» vers, tant par rapport à la ma» tière, que par rapport à ſa » forme, eſt l'ouvrage de Dieu; » qu'il n'y a rien dans ſon récit » de contraire à la Philoſophie » naturelle &c. Il prouve contre » les Partiſans de Hutchinſon » que Moyſe a donné une Rela» tion hiſtorique, non un ſyſ» tème de Philoſophie, & moins » encore celui qu'ils imaginent » du feu, de la lumière & de » l'eſprit. Les ſyſtèmes moder» nes, ſans en excepter celui de » Newton, ne ſont, ſuivant no» tre Auteur, guères plus ſoli-

» des,

» des, & il prétend même que le » mouvement de la Terre n'est » point démontré, que sa figure » ne sçauroit être celle qui ré» sulte des calculs & des mesu» res des Mathématiciens &c.

ALLEMAGNE.

De Cologne.

De Religione antiquorum Ubiorum Dissertatio Historico-Mythologica, quâ ex purissimis Fontibus, monumentis, lapidibus, nummis, eorum Sacra, Dii, Deæ, Ritus, Cærimoniæ, diducta paucis explicantur. Editio Altera auctior & emendatior, auctore Augustino Aldenbrück Soc. JESU. 4°. pag. 106 M. DCC. XLIX. *Dissertation sur la Religion des anciens Ubiens &c.* Ce sont les peuples qui habitent aujourd'hui l'Electorat de Cologne.

On rendra compte de cet Ou-

vrage qui est dans le bon goût de l'antiquité.

DE WIRTZBOURG.

Sanctissimum Missæ Sacrificium à Malachia prædictum, à Clariss. Domino Christophoro Matt. Pfaffio.. oppugnatum, modò à R. P. Franc. Xaver. Widenhofer Soc. JESU, S. Theologiæ Doctore... Vindicatum &c. 4°. pag. 40 1750. *C'est une Dissertation sçavante sur la célèbre Prophétie de Malachie, touchant le Sacrifice de la Messe.*

Cet Ouvrage fournira un article à nos Mémoires.

DE VIENNE

EN AUTRICHE.

Autoritas utriusque libri Maccabæorum Canonico-Historica, adserta, & Frælichiani Annales Syriæ defensi, adversus Commentationem Historico-Criticam viri

Eruditi Gottliebii Wernsdorffii cujus inaniæ atque offuciæ passim deteguntur à quodam Societ. JESU. Sacerdote &c. 4°. pag. 309 M. DCC. XLIX. *L'autorité des deux livres des Macchabées défendue; avec l'apologie des Annales de Syrie du P. Froëlich &c.*

Ce livre plein de recherches & d'érudition mérite un Extrait raisonné.

FRANCE.

DE PARIS.

Deux Académiciens très-célèbres, MM. de Réaumur & Delisle, ont donné des approbations honorables à l'industrie du Sieur André Bourbon, chez qui l'on trouve toutes sortes de Baromêtres, sçavoir de Toricelli, de M. Huguens, de M. Bernoulli, de M. Derham, de M. Hook &c. toutes sortes de Thermomètres d'esprit-de-vin & de mercure, suivant MM. de Reaumur, de Lisle, Newton, Farenheith, Christin &c. toutes sortes d'hygromètres, selon MM. Molineux, Hales, Desaguliers &c. De plus le même Artiste est assorti de tous autres instruments de Physique; Machines Pneumatiques, Phosphores, Machines d'Electricité, larmes Bataviques, Prismes, Syphons, Fon-

taines de toute eſpèce &c. *Sa demeure eſt grande ruë Fauxbourg S. Antoine au-deſſus des Enfans trouvés.*

M. Chompré vient de donner la quatrième & dernière partie de ſes Recueils de proſe, tirés des meilleurs Auteurs Latins, ſous ce titre : *Selecta Latini Sermonis exemplaria è Scriptoribus probatiſſimis.* Editio altera apud FF. Guérin viâ Jacobæâ &c.

Ce volume contient des Extraits de Suétone, de Pline le Naturaliſte, de Pline le jeune, de Vitruve, de Senèque le Philoſophe, de Celſe, 24 Diſcours choiſis de Quinte-curce, de Salluſte & de Tite-Live ; ſix diſcours entiers de Cicéron, & à la fin on trouve des remarques Françoiſes ſur ces Auteurs. On ſçait que le Public a été content de ce travail, & l'on peut ſe reſſouvenir que nous y avons

fait beaucoup d'accueil à mesure que les volumes ont paru. Nous le répétons volontiers encore : le mérite de cette entreprise Littéraire est qu'on n'y trouve que du bon & du solide, parceque les richesses des Anciens en forment le tissu, & que rien de moderne ne contraste avec elles. Il faut présentement que l'Auteur fasse sur les Grecs ce qu'il a fait sur les Latins ; & nous nous servons du terme *il faut*, parceque nos besoins à cet égard sont très-grands, très pressants. L'Empire Littéraire de la Grèce est à-peu-près dans le même état que l'Empire Romain sous ses derniers Maîtres, lorsque les Barbares y faisoient des courses, désolbient les Provinces, & détruisoient tous les monuments du génie & de l'art.

Tablettes Généalogiques Histo-

riques & Chronologiques, contenant les Terres du Royaume, érigées en titre de Marquisat, de Comté, de Vicomté, & de Baronie, avec deux tables Alphabétiques, l'une des noms de famille, l'autre des noms de Terres. Chez le Gras, Langlois, Lamesle M. DCC. LI.

L'Auteur a déja donné un ouvrage semblable pour les Duchés; ainsi ce nouveau volume doit être regardé comme une suite; & de tout l'ouvrage on pourra former un corps intéressant pour la haute Noblesse du Royaume. Il semble que bien des familles auroient dû fournir des Mémoires à l'Auteur; il le souhaitoit, il avoit invité le Public par des avis insérés dans les ouvrages périodiques; mais son attente a été frustrée. En pareille matiére, on trouve assez de personnes qui se plaignent quand on les a oubliées;

& très peu qui ſe donnent des ſoins pour empêcher qu'on ne les oublie. L'Auteur a donc travaillé ſur ſes recherches & ſur celles de ſes amis : en liſant ſon volume on s'apperçoit que ſes connoiſſances en ce genre ſont étenduës, & qu'il a pris bien de la peine pour former ce Recueil. Il avertit encore que *les Mémoires qu'on voudra lui faire remettre ſeront adreſſés à M. de Nantigny à l'Académie Royale ruë des Canettes proche S. Sulpice à Paris.*

De Bure l'aîné Quay des Auguſtins débite actuellement le troiſième tome des Actes des Saints pour le mois de Septembre (ſuite de ce qu'on appelle les Bollandiſtes.) Il peut fournir les autres volumes ſéparés, de cette ample collection, & l'on trouve chez lui des corps complets du même ouvrage.

Chez le même Libraire : *Trai-*

té des maladies des os, par M. du Verney 2 vol. in-12.

Traduction du Traité de l'Orateur de Cicéron avec des notes. Par M. l'abbé Colin, nouvelle édition &c. in-12.

Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature, par M. l'abbé d'Artigny tome 3e. in-12.

Chez les FF. Guérin ruë S. Jacques : *Essai sur l'Electricité des corps.* Par M. l'abbé Nollet de l'Académie Royale des Sciences. Seconde édition.

Il s'y trouve de plus que dans la premiére, un *Examen de quelques phénomènes Electriques publiés en Italie* ; & un *avertissement touchant les Critiques de cet ouvrage.*

Nous parlerons plus amplement de ces additions, & des quatre autres livres qui précédent l'annonce de celui-ci.

Nous recevons de Rouen l'acte suivant, faisant foi que M. le Cat célèbre Chirurgien & Académicien de cette Ville, a ouvert le premier l'avis de fondre, par des injections de mercure crud, le plomb que M. de Poinsabre Gouverneur de la Martinique avoit dans la vessie. C'est une suite de la controverse qui est à ce sujet entre le même M. le Cat & M. le Dran Chirurgien de Paris; nous en fîmes mention dans nos Mémoires de Décembre 1749, & c'est pour cette raison que nous transcrivons ce qui suit.

Nous anciens Directeurs, & Sécretaire de l'Académie Royale des Sciences de Rouen, certifions nous être transportés chez M. Ribard Négociant de cette Ville, & avoir vû sur le livre des copies de ses lettres de 1749. p. 375. que ce Négociant a été chargé au mois d'Avril de la

ſuſdite année de conſulter M. le Cat pour M. de Poinſabre Gouverneur de la Martinique, qui, ſuivant la conſultation, avoit un morceau de ſonde de plomb reſté par accident dans la veſſie ; que M. le Cat fut conſulté le 24 dudit mois d'Avril, & que faiſant part à M. Ribard des moyens qu'il avoit imaginés pour tirer cette ſonde de plomb ſans l'opération de la taille, il lui déclara qu'il étoit dans le deſſein d'injecter du mercure crud dans la veſſie de M. de Poinſabre, pour y fondre ce fragment de ſonde de plomb, lequel avis a été envoyé le 24 du même mois.

Nous avons vû de plus une lettre de M. Chauvel Négociant du Havre correſpondant de M. de Poinſabre & de M. Ribard, par laquelle il demeure conſtant que M. de Poinſabre n'eſt arrivé que le 12 Mai 1749 à Paris, d'où il mande par une

lettre du 14 qu'il a reçu les consultations & avis susdits de M. le Cat. Ces faits nous paroissent démontrer que M. le Cat revendique avec raison l'invention, ou au moins la priorité de l'invention de l'injection du mercure crud faite à Paris dans la vessie de M. de Poinsabre, pour fondre le fragment de sonde de plomb qu'on dit qu'il a rendu par ce moyen.

Nous ajoutons que M. le Cat a fait fondre en notre présence, dans un petit matras, deux gros de plomb par six onces de mercure crud, mis à une chaleur à-peu près égale à celle qui est naturelle à l'intérieur des animaux; & cela en moins d'une demi-heure: ce qu'il a répété deux fois avec le même succès.

A Rouen ce 24 Novembre 1750.

Guérin Sécretaire pour les Sciences.

De la Roche D. M. Pinard Doct. Med.

Lettre aux Auteurs de ces Mémoires sur une note du R. P. Boscowich Professeur de Mathématiques au Collége Romain.

MM. RR. PP.

Les Extraits du Poëme du P. Nocéti & des notes du P. Boscowich, qui ont paru dans vos Mémoires, m'ont engagé à recourir aux originaux, & je n'y ai rien vu qui ne répondît à la réputation de ces deux grands hommes, & à l'idée avantageuse que vous nous en aviez donnée. Les agréments de la Poësie ont ordinairement peu d'attraits pour les Géométres *, mais le Poëme du P. Nocéti en rendant la Géométrie si aimable, rendroit les

* Un Géométre à qui on venoit de lire un des plus beaux morceaux de Racine, demanda de sang froid ce que tout cela prouvoit.

Géometres bien coupables s'ils y étoient inſenſibles. Des vers auſſi beaux méritoient un commentaire auſſi ſçavant que celui du P. Boſcowich ; il préſente dans un nouveau jour & raſſemble ſous un ſeul point de vûe, les plus belles découvertes qui ſe ſoient faites ſur la lumière, phénomène qui a toujours mérité l'attention des Philoſophes par la beauté & la variété des ſpectacles qu'il offre à nos yeux.

Quoique les notes du P. Boſcowich ſoient très-claires, & qu'elles n'ayent pas beſoin de Commentateur, j'ai cru qu'il étoit à propos de donner quelques éclairciſſements ſur l'endroit où il conſidére le paſſage de la lumière dans les ſurfaces planes, parcequ'on me l'a ſouvent objecté, & qu'on a paru y confondre deux théories entiérement diſtinguées.

Après avoir donné une idée

générale des expériences de M. Newton ſur la lumière briſée par le priſme, il fait voir que la réfraction n'eſt pas toujours accompagnée de couleurs, & c'eſt le cas où le milieu tranſparent eſt terminé par deux ſurfaces parallèles. Voici comme il s'exprime note 12, p. 25.

» Par tout ce que nous venons
» de dire, on comprendra faci-
» lement pourquoi la lumière
» ne donne pas des couleurs en
» traverſant deux plans paral-
» lèles l'un à l'autre, quoique
» le paſſage à travers ces deux
» plans ne ſe faſſe pas ſans ré-
» fraction. Dans les ſurfaces pla-
» nes (p. 26) la réfraction que
» ſouffre le faiſceau de lumière
» dans ſon émerſion, ſe trouvant
» égale & contraire à la réfrac-
» tion qu'il a ſoufferte à ſon im-
» merſion, corrige tellement l'in-
» flexion des différents rayons,
» qu'ils n'acquièrent point après

» l'émersion une plus grande » distance entr'eux que celle » qu'ils avoient acquise en tra- » versant l'épaisseur du milieu » transparent «. Je trouve la même proposition dans les leçons d'optique * que donna M. Newton à Cambridge pour servir de suite à celles de M. Barrow. » La quantité de réfraction, dit- » il, que souffre la lumiére en » passant de l'air dans un milieu » quelconque, est toujours la mê- » me, soit que le passage se fasse » immédiatement de l'air dans ce » milieu, soit que les rayons » entrent dans un milieu inter- » posé & terminé par deux plans » parallèles. «

Plusieurs prétendent trouver, dans ces deux propositions, trop d'étendue & de généralité, & ils se fondent sur l'expérience sui-

* Optical lectures read in the publick of Cambridge, p. 70.

vante. Si l'on fait couler entre deux ſurfaces planes & tranſparentes une matière quelconque ſuſceptible de fuſion, cette matière, après avoir paſſé par différentes épaiſſeurs, ſe trouvera toujours dans le cas qu'on vient d'énoncer, c'eſt-à-dire que les différents fils dont eſt compoſé un faiſceau de lumière ne ſe ſépareront pas ſuffiſamment pour faire paroître des couleurs, mais ſi l'on modifie cette matière par le moyen du frottement tandis que le feu la met en fuſion, on s'apperçevra bientôt d'une variété de couleurs répanduës ſur les objets qu'on regardera à travers les deux ſurfaces ; il ſe fait donc par conſéquent une ſéparation de rayons, dès l'inſtant de l'émerſion de la lumière, ſans que les deux plans ceſſent d'être parallèles.

Pour répondre à cette objection, & faire voir que le cas pré-

ſent ne reſtraint pas la généralité des deux propoſitions, il ſuffit d'obſerver qu'elles ont pour objet la ſéparation des rayons de la lumière par la force réfringente du milieu qui la tranſmet, & que cette force n'a pas lieu dans l'expérience qu'on vient de citer.

La nature ſe ſert de différents moyens pour ſéparer les ſept rayons primitifs ; la réfraction n'eſt pas la ſeule force qu'elle employe ; la diffraction fait à-peu-près le même effet ; & on ſçait que la lumière ſe diviſe en ſe réfléchiſſant de deſſus les corps minces, parceque les molécules dont ils ſont compoſés, en renvoyant les rayons d'une eſpèce, retiennent les autres dans leurs pores ; or il peut arriver la même choſe, lorſque la lumiére traverſe un milieu diaphane : les différentes modifications qu'on peut donner à ce milieu peu-

vent le rendre propre à tranſmettre les rayons d'une eſpéce ſans laiſſer paſſer les autres, & dans ce cas les couleurs qui naiſſent de cette eſpece de *ſéparation* ne doivent plus s'attribuer à une vertu réfringente dont la fonction eſt de ſéparer les rayons en produiſant leur divergence, mais à un pouvoir de la matiére dont la cauſe n'eſt point encore connuë.

On peut ſe convaincre que les couleurs ne ſont point ici produites par la divergence des rayons : on n'a qu'à ſubſtituer deux priſmes aux deux ſurfaces précédentes, de façon que ces deux priſmes forment un parallélépipéde ; la lumiére en ſe filtrant à travers la matiére contenuë entre les deux priſmes, fera paroître l'image du Soleil teinte de différentes couleurs, mais cette image ſera ronde, au-lieu quelle devroit former une ovale

si la génération des couleurs devoit dans ce cas s'attribuer à un milieu réfringent.

Je suis &c.

MM. RR. PP.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, MAZEAS Licentié en Theologie de la Maison de Navarre.

AVIS AU PUBLIC.

Thomas Osborne, Libraire à Londres dans le quartier Grays Inn, avertit les Curieux qu'il a acheté plusieurs Bibliothéques choisies & considérables, entre autres de Messieurs Edward Webbe Ecuyer Conseiller en Loix, Alex. Davie Ecuyer, Membre du Collége de Sydney de l'Université de Cambridge; Fr. Carrington, & de la noble Dame Marie Worsley, ainsi que plusieurs autres, particuliérement une qui est la plus considérable, dont il

n'eſt pas permis de rendre le nom du Propriétaire public.

Ces différentes Bibliothéques réunies, en compoſent une d'environ cent mille volumes: cette quantité oblige le Libraire d'en donner le Catalogue en deux parties.

Parmi ces livres ſe trouve entre autres un Recueil Manuſcrit des Journaux de la Chambre-haute du Parlement d'Angleterre, qui va juſqu'à la fin du régne de George Premier en 105 vol. in-fol. ce Manuſcrit eſt collationné avec les originaux.

Les Recueils complets des Auteurs *ad uſum Delphini*, des Auteurs *cum notis Variorum* & des mêmes imprimés chez les *Elzeviers*. Le tout relié en maroquin.

Le Miſſel de Tolède ſuivant la régle de S. Iſidore, vulgairement connu ſous le titre de *Miſſel Mozarabe.*

Mars 1751.

Un Recueil presque complet de Jurisprudence.

Une nombreuse collecti d'Estampes des plus grands Maîtres.

L'on y trouvera aussi la plûpart des premiéres impressions de Mayence, Florence, Milan, Venise, les belles éditions de Paris & autres.

Pour la plus grande commodité du Public le prix se trouvera marqué à chaque article du Catalogue. Le Catalogue se trouvera chez les principaux Libraires d'Angleterre, d'Hollande, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de France & particuliérement à Paris chez Rollin fils Libraire, Quay des Augustins; l'on s'adressera aussi chez les mêmes pour les articles dont l'on aura besoin, en leur payant comptant le prix marqué.

Telle est l'annonce qu'on nous communique, & qui est juste dans

toutes ses parties. Cependant, comme nous avons aussi cet immense Catalogue sous les yeux, nous raisonnerons, dans un autre volume de ces Mémoires, sur quelques-uns des principaux Articles qu'on présente aux Amateurs.

On vient de nous communiquer six feuilles in-fol. d'additions & corrections au nouveau supplément de Moréry. L'Auteur (M. l'abbé Goujet) donne par-là une preuve éclatante de son zèle pour le Public. Nous indiquerons, dans un autre vol. de nos Mémoires, quelques articles contenus dans ces feuilles *qui se distribuent chez le Mercier rue S. Jacques.*

TABLE DES ARTICLES du mois de Mars 1751.

Art. XXXI. *Le Spectacle de la Nature*, T. VIII. 583
Art. XXXII. De Fontium origine &c.
Mars 1751.

Dissertation sur l'origine des Fontaines &c. 609

Art. XXXIII. *Histoire des Négociations des Pyrénées*, 622

Art. XXXIV. Bibliotheca antiqua Vindobonensis Civica &c. *Bibliothèque ancienne de la Ville de Vienne en Autriche &c.* 641

Art. XXXV. *Histoire de la Jurisprudence Romaine &c.* 671

Art. XXXVI. *Histoire littéraire de la France &c.* 687

Art. XXXVII. *Parallèle de la Branche Philosophique du système de l'Encyclopédie, avec la partie Philosophique de l'Ouvrage du Chancelier Bacon*, 708

Art. XXXVIII. *Nouvelles Littéraires.* 738

Errata pour Mars.

P. 591. l. 4. nouvelle. *Après ce mot mettez trois ou quatre points.*

P. 592. l. 20. prévevenus, *lisez* prévenus.

P. 599. l. 3. si, *lis.* si.

P. 614. tarissent, *lis.* tarissant.

P. 650. l. 10. considérable, *lis.* considérables.

P. 663. l. 2. 1783. *lis* 1483.

Lû & approuvé, LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4825